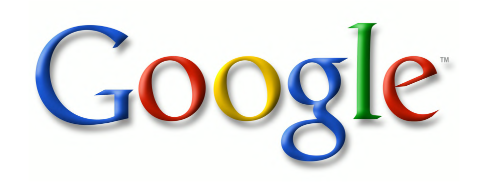
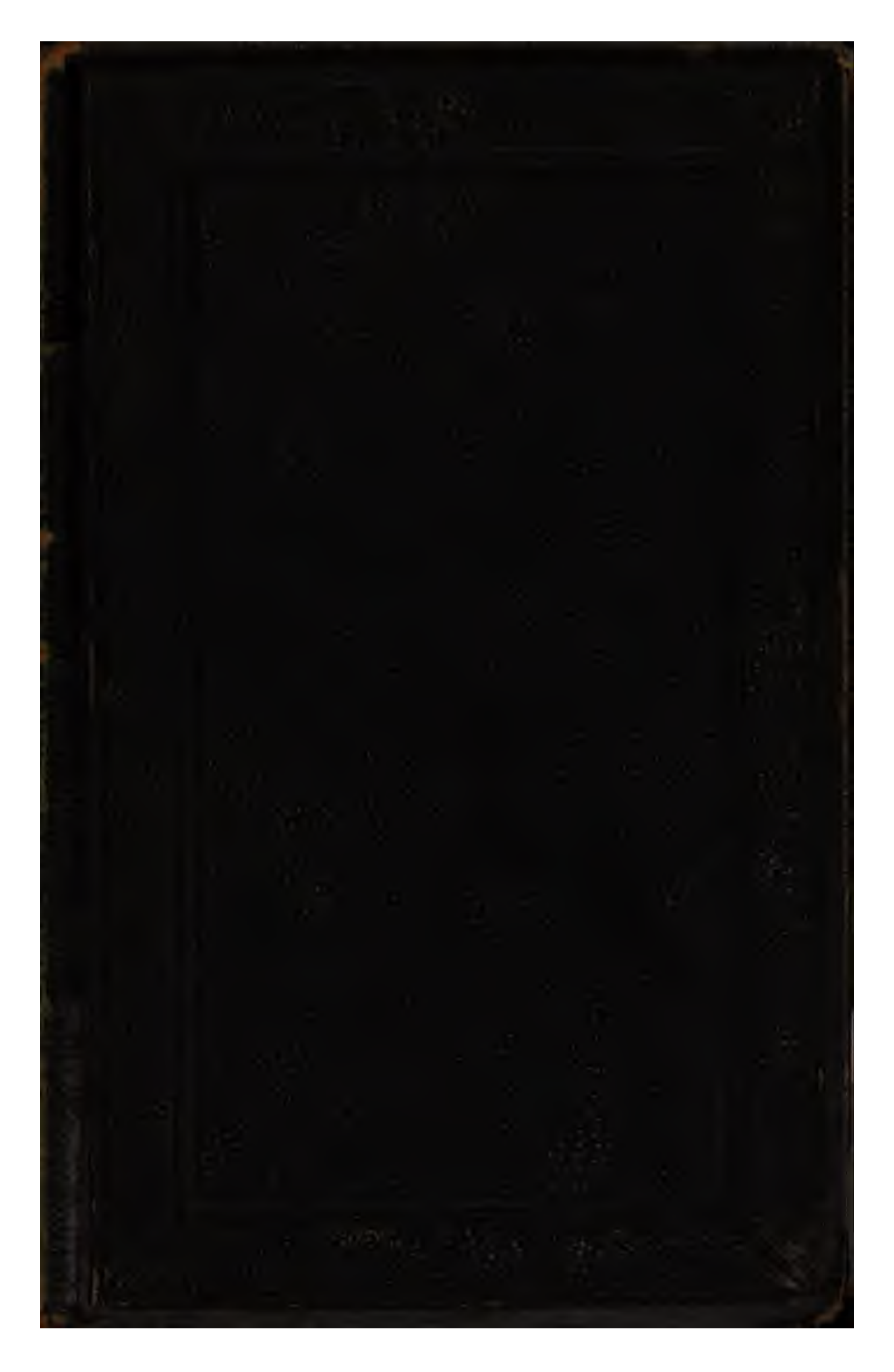
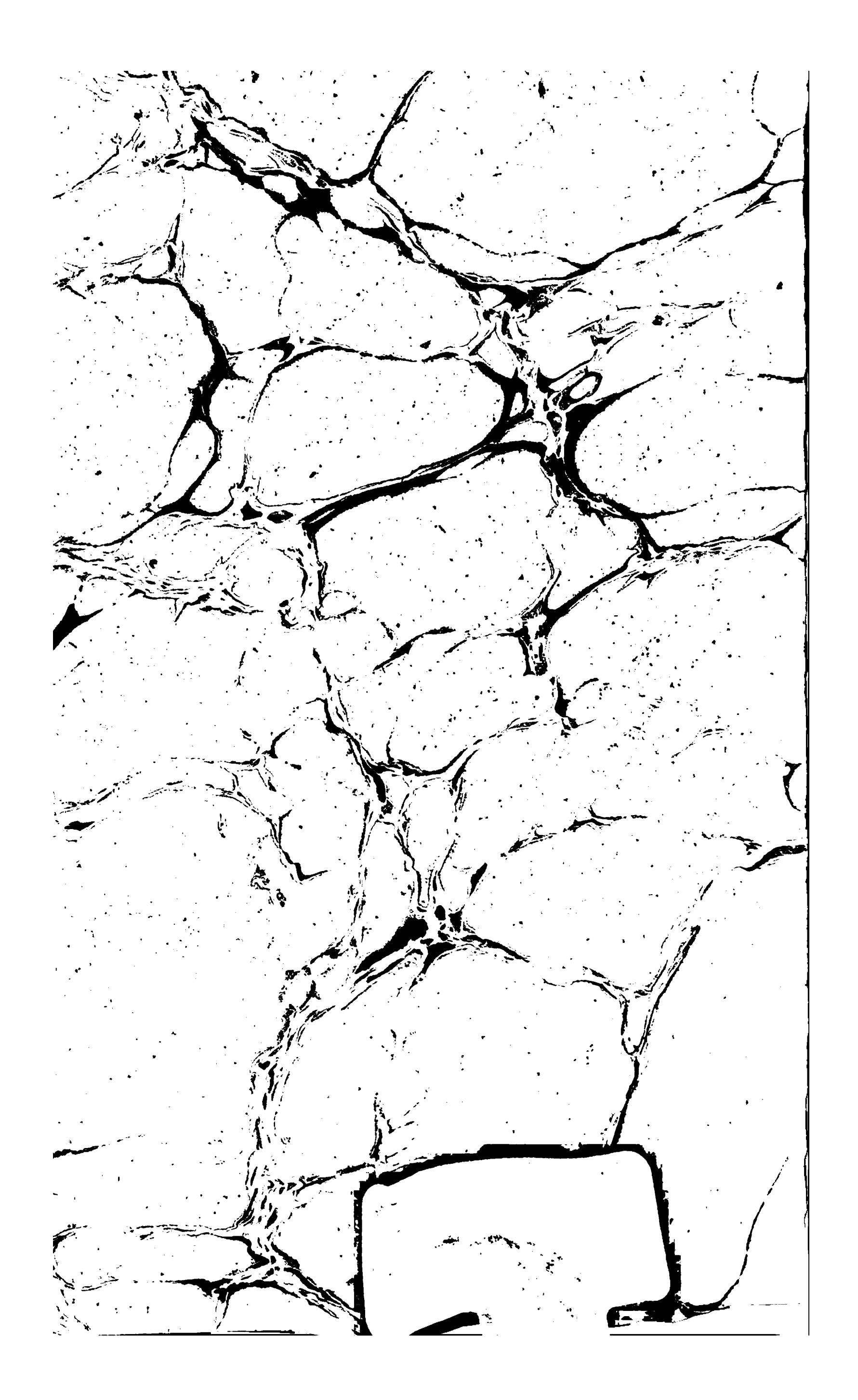
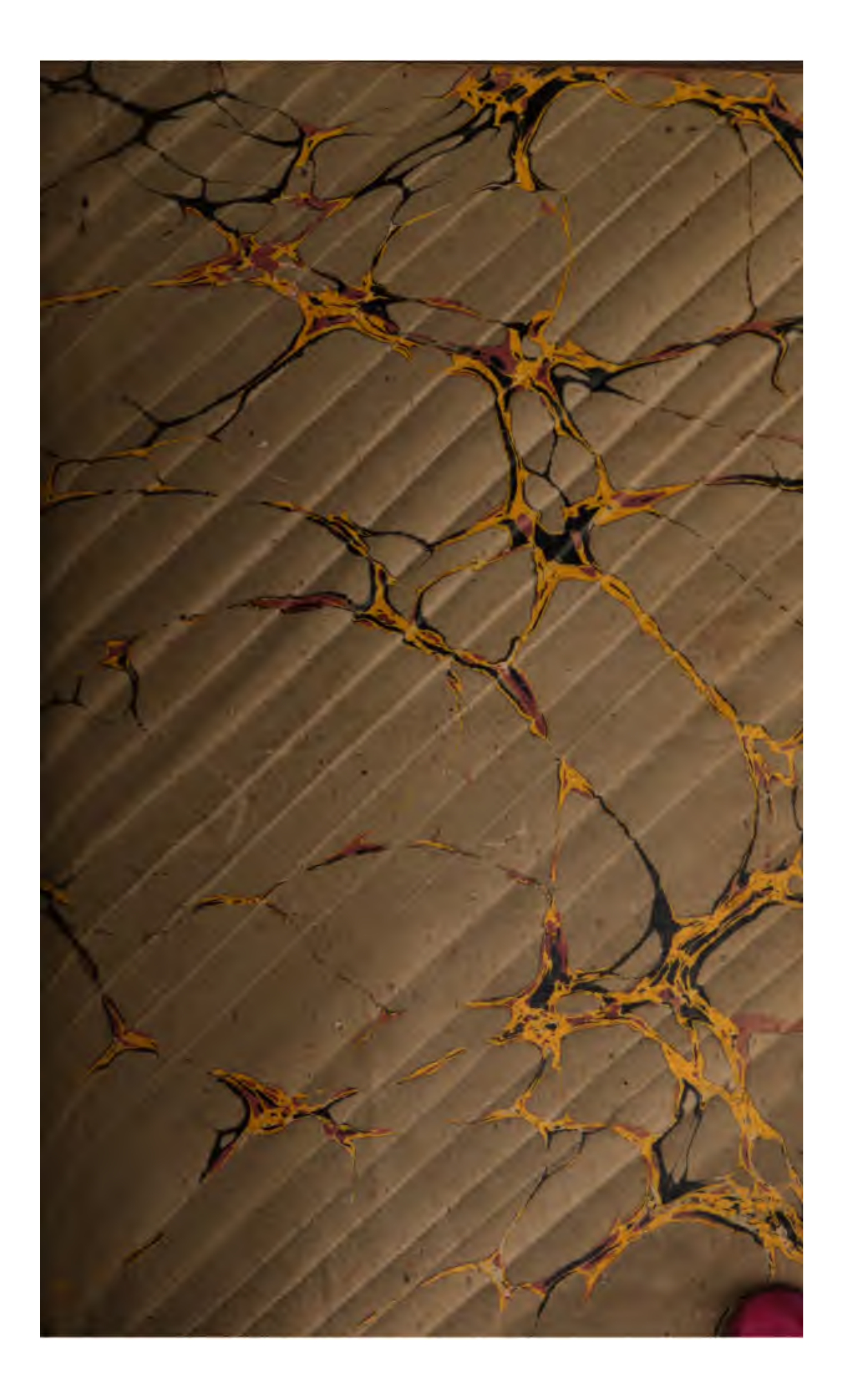
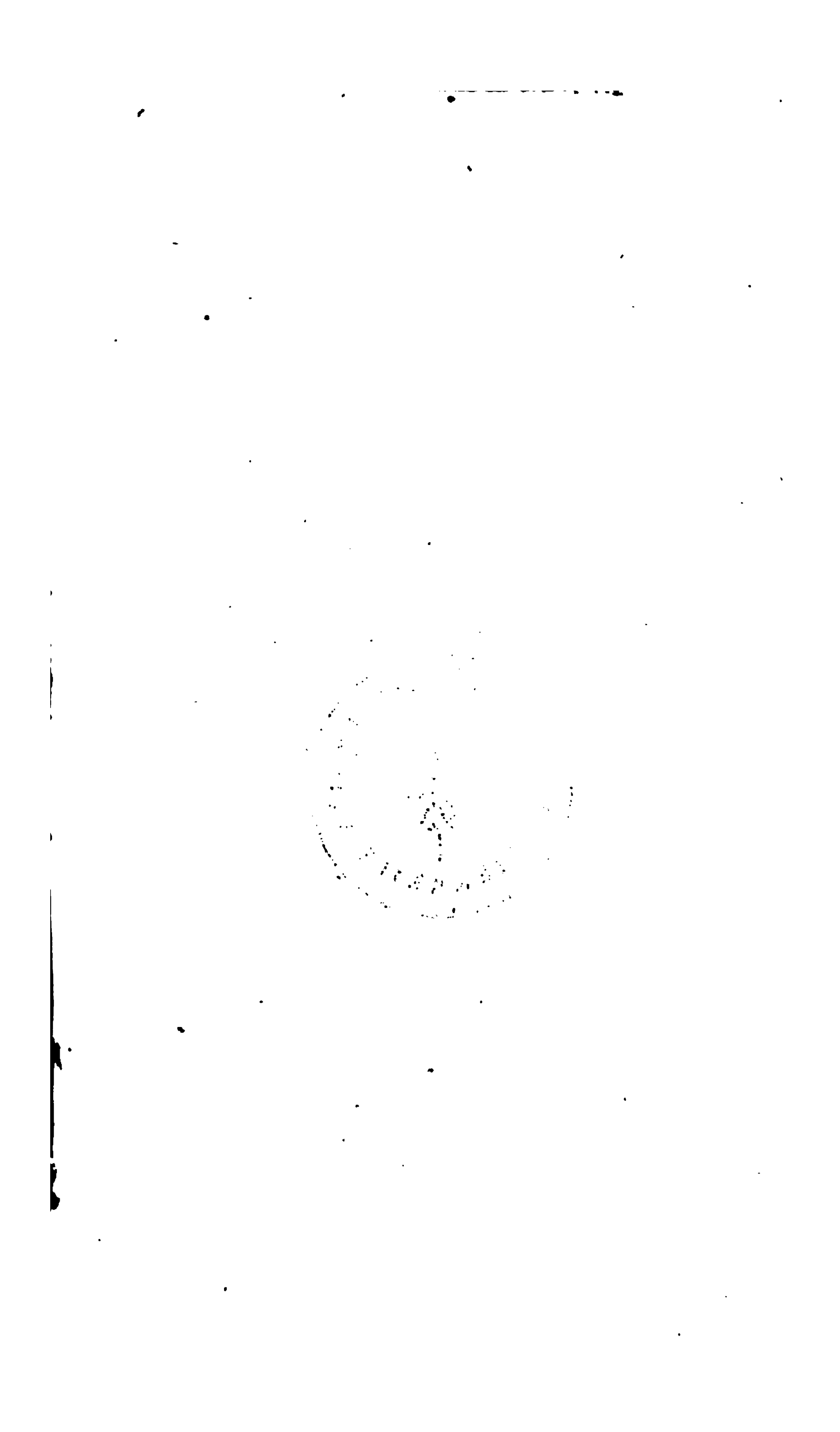









STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



OUVRAGES PRINCIPAUX DU MÊME AUTEUR

Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre Ier et Nicolas, *et particulièrement pendant la crise de* 1825 (avec un répertoire alphabétique très-étendu). Paris, 1847, 2 vol. in-8°, chez Jules Renouard.

L'Empire des Tsars, au point actuel de la science (avec répertoire d'auteurs cités et répertoires géographique et ethnographique). Paris et Strasbourg, 1862, 2 forts vol. in-8°, chez Veuve Berger-Levrault et fils.

Atlas historique et pittoresque ou Histoire universelle disposée en tableaux synoptiques (avec de vastes répertoires), Strasbourg, 1859-1862, 4 vol. gr. in-4°, avec cartes et planches, chez E. Simon.

OUVRAGE COLLECTIF

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

Encyclopédie des Gens du Monde, Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, *avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres morts et vivants*. Paris, 1833-1845, 22 tomes en 44 vol., gr. in-8°, chez Treuttel et Würtz.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA RUSSIE EN 1812

ROSTOPTCHINE

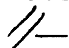
ET

KOUTOUSOF

TABLEAU DE MŒURS ET ESSAI DE CRITIQUE HISTORIQUE

PAR

M. J. H. SCHNITZLER



NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1863

PRÉFACE

Un honnête homme paye ses dettes, c'est une règle qui trouve son application en littérature aussi bien qu'en économie domestique. Or, on nous en a publiquement rappelé une, contractée avec les lecteurs d'un précédent ouvrage, et que nous avons ensuite perdue de vue. Cette dette, puisqu'on nous la reproche, nous voulons aujourd'hui nous en libérer.

Voici le fait. Dans notre *Histoire intime de la Russie* (1847), nous avons déjà abordé une tâche qu'il est indispensable de remplir, si les annales de ce grand pays doivent se vivifier et offrir, à la lecture, le même attrait que l'histoire des États d'Occident. Ce qui fait le charme de l'histoire de la France, par exemple, c'est que le récit des évé-

nements s'y éclaire d'une masse incroyable de révélations, confessions intimes et personnelles qui font connaître les acteurs du drame politique, permettent d'apprécier les caractères et facilitent l'intelligence des causes et des effets. Les Mémoires publiés par des personnages historiques se comptent chez nous par centaines : c'est tout un genre de littérature, auquel on commence à consacrer des travaux spéciaux d'exploration et de critique.

Et ce genre est précieux, de l'avis de tous. Car, tandis que, privée de son secours, l'histoire incline à réduire à un petit nombre de faits, en apparence simples et unis, toute la diversité, toutes les complications infinies de la vie des rois et des peuples, elle voit les choses tout autrement quand elle a pu puiser à cette source. Dans ce qui paraissait uni, elle remarque alors et retrace une multitude de moteurs et de rouages dont elle ne soupçonnait pas l'existence, mais qui, en introduisant la variété dans ses récits, lui permettent aussi de s'ériger en juge, en moraliste, et de donner, par un examen des replis du cœur humain, des leçons et des avertissement salutaires.

Les annales de la Russie sont encore loin d'être

éclairées de tant de rayons de lumière : aussi paraissent-elles décolorées, ternes, même dans les pages des meilleurs historiens, Karamzine, Solovief et autres, écrivains d'un grand mérite pourtant. Il est vrai que cela s'explique en partie par l'absence, naguère encore absolue, de vie politique dans ce grand empire autocratique, où l'individu se perd dans l'ensemble, où une seule personnalité, celle du souverain, fixe exclusivement tous les regards; et peut-être a-t-il fallu la succession de règnes de femmes qui caractérise le siècle dernier, avec leurs défaillances, leurs intrigues de cour et d'alcôve, leurs rivalités ouvertes ou cachées, pour faire rompre le silence obséquieux que chacun gardait sur la personne du maître et son entourage immédiat. Tant de bruits ou même de spectacles étranges piquaient au vif la curiosité! Depuis ce temps, on ne peut plus dire que le genre auxiliaire de l'histoire proprement dite dont nous parlons ait fait entièrement défaut à la Russie. Si ses propres enfants ont été empêchés de combler cette lacune, tâche qui sans doute eût tenté leur spirituelle malignité, l'étranger (qu'ils accusent, à tort peut-être, d'être mal instruit de leurs affaires) y a pourvu avec u

remarquable empressement, depuis Manstein, auteur de Mémoires sur l'époque de 1727 à 1744, jusqu'au professeur Charles Blum, qui a écrit avec talent la Vie du comte de Sievers, un des plus fidèles serviteurs de Catherine II. Mais, tout en laissant à d'autres la plus forte part de la besogne, les Russes y ont cependant mis la main à leur tour. Sans parler des Mémoires de la grande impératrice, Russe par adoption seulement, cela est attesté par ceux de la princesse Daschkof, son aventureuse amie de jeunesse, par les Mémoires du disert *reviewer* Th. Boulgarine, un des créateurs du journalisme dans l'empire des Tsars, ceux sur les sociétés secrètes du règne d'Alexandre Ier, par M. Nicolas Tourghénief, ceux, encore tout récents, de M. le prince Eugène Obolenski, qui s'est inspiré des sentiments de Silvio Pellico, etc., etc. Le général comte de Toll est également entré dans cette voie, où nous verrons bientôt paraître, au moyen d'un ouvrage posthume, le digne et patriotique prince Czartoryiski, illustre Polonais longtemps au service de la Russie. Seulement, tout cela n'est pas assez pour rendre l'histoire de ce pays plus transparente et plus animée, pour y mettre en jeu les passions hu-

maines et la rendre ainsi digne de fixer l'attention de tous.

Eh bien ! nous aussi, au milieu d'études plus arides et plus fatigantes, nous avons cru pouvoir apporter quelques pierres à la construction de l'édifice nouveau. Dans le livre cité, non content de déposer, comme témoin oculaire, sur des évenements d'une importance majeure, nous avons rempli toute une série d'*excursus* de faits généalogiques, biographiques, anecdotiques, destinés à orienter le lecteur dans la chronique personnelle, restée presque à l'abandon jusqu'au moment des premières publications du savant prince Pierre Dolgoroukof (comte d'Almagro). C'est ainsi, entre autres, que nous y avons renfermé des notions assez étendues sur la famille des Romanof, sur celles des princes Galitsyne et des Orlof; d'autres, plus succinctes, sur les Potoçki, les Lieven, les Saltykof, ainsi que des renseignements biographiques, alors nouveaux, sur le sombre Araktchéïef, le généreux et clairvoyant Spéranski, etc. Or, parmi ces *excursus* devait, selon nos intentions, figurer en outre une étude sur le comte Rostoptchine, ainsi qu'une autre, plus vaste, sur Pozzo di Borgo, qu'on

peut, après Talleyrand, appeler le prince des diplomates de notre époque. Toutes deux sont formellement promises dans notre ouvrage déjà cité [1], et la première est même, par mégarde, devenue l'objet d'un renvoi, auquel, malheureusement, rien ne répond dans la suite de l'ouvrage. Cette circonstance a mis de mauvaise humeur le bibliophile russe, M. Serge Poltaratzki, habituellement bienveillant à notre égard. « Il n'y a rien sur Rostoptchine, dit-il [2], dans les Appendices de l'*Histoire intime de la Russie :* aussi ce renvoi ne fait-il faire au lecteur que des recherches inutiles. » Le bibliophile n'a pas tort ; l'historien, en cette occasion, a manqué de mémoire, et il lui doit son *vinavat* [3], qu'il adresse, par la même occasion, à tous ses bénévoles lecteurs.

Aujourd'hui, il vient réparer cette omission et payer sa dette, même si largement, que beaucoup de ses créanciers regretteront peut-être qu'on s'en

[1] La première, celle sur Rostoptchine, t. Ier, p. 424 ; la seconde, celle sur Pozzo di Borgo, *ibid.*, p. 71, la note.

[2] Dans sa brochure *Rostoptchine, notice littéraire et bibliographique* (1854), p. 35.

[3] Le *meâ culpâ* de la langue russe. *Vina*, la faute ; *vinovatii*, coupable (mais on prononce *vinavat*).

soit souvenu. Il la paye ici, en ce qui concerne Rostoptchine, et il espère pouvoir bientôt en faire de même par rapport à Pozzo di Borgo. Ces deux existences étaient, certes, du nombre des plus curieuses; l'une permet à l'historien de jeter un regard profond dans la vie des Russes, l'autre, de se rendre compte de la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg à des époques mémorables. Elles nous offrent d'ailleurs l'occasion que nous cherchions, de préserver de l'oubli des renseignements de toute nature sur la plupart des notabilités russes de la première moitié de ce siècle, renseignements que ne dédaignera pas, nous l'espérons, l'histoire proprement dite, la grande histoire, jusqu'à la hauteur de laquelle il ne nous est pas donné de nous élever.

Le fait capital de la vie de Rostoptchine, par laquelle nous commençons, est la catastrophe de Moscou en 1812. Naturellement, celle-ci occupera la plus grande place dans nos pages; toutefois sans les absorber, car nous avons dû y renfermer en outre quelques détails sur Catherine II et Paul I[er], puis l'esquisse des réformes entreprises par le fils aîné et successeur de Paul dans la première moitié

de son règne, réformes préludant à celles, plus efficaces, dont l'époque actuelle se félicite d'être témoin; enfin, dans ces mêmes pages, nous avons en outre jeté un coup d'œil sur la société russe au congrès de Vienne. Fixer l'opinion sur les vrais auteurs de l'incendie de Moscou était une partie essentielle de notre tâche; mais, du reste, nous ne nous sommes pas donné la mission de raconter la guerre de 1812 dans son vaste ensemble. Ce serait *Ilias post Homerum*. Dans ce champ, après la magnifique épopée de M. le comte Philippe de Ségur et la savante narration de « notre illustre historien national [1] », il reste à peine à glaner çà et là, surtout au point de vue des opérations militaires, pour lesquelles, d'ailleurs, nous ne serions pas compétent. C'est plutôt sur les faits de l'ordre civil que nous avons cherché à répandre quelques lumières nouvelles. Cependant, comme il n'était pas possible d'ignorer complétement les autres, si notre tableau devait offrir un ensemble, nous avons mis en regard de la vie de Rostoptchine celle du feldmaréchal Koutousof, vieux Russe comme lui et acteur sur la même scène, mais acteur dont le rôle, moins

[1] Paroles descendues du haut du trône.

restreint, ne l'en a pas éloigné un instant jusqu'au bout.

Avec des devanciers comme ceux que nous avions, le nouveau ne pouvait peut-être pas se produire souvent sous notre plume. Mais, qu'on veuille bien le remarquer, outre le nouveau, il y a le certain, l'incontestable et l'incontesté. Sous ce rapport, nous osons le dire, tout n'était pas fait. Un écrivain familiarisé avec la vie des Russes pour l'avoir étudiée sur les lieux mêmes, connaissant Moscou par un séjour de plusieurs mois, et d'ailleurs à même de consulter, indépendamment des relations françaises, celles des nationaux, et de plus celles des Allemands, des Anglais, etc., à même ainsi d'ouvrir une enquête contradictoire sur les faits, semblait en mesure d'éclaircir bien des points et de préciser tout ce qui était resté dans le vague, de manière à mettre fin peut-être aux doutes et à donner enfin une base solide à la version désormais historique.

Dans une critique judicieuse, mais non impartiale, de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*[1],

[1] *Revue germanique et française*, 1re livraison de 1863. C'est un travail remarquable, incontestablement. Mais peut-être, en se souvenant moins de nos divisions politiques d'autrefois, l'auteur (M. Victor Chauffour) aurait-il eu plus de bienveillance réelle pour un ouvrage qui,

critique qui fait écho à celles dont l'Allemagne avait, depuis longtemps, pris l'initiative, voici ce que nous lisons : « L'histoire moderne, telle que « l'ont constituée les grands maîtres, marche ap- « puyée de ses preuves. Nul, si grand qu'il soit, ne « prétend être cru sur parole pour des faits où il n'a « pas été lui-même acteur ou témoin oculaire.» Or, un des nombreux griefs de celui qui parle ainsi, contre M. Thiers, est précisément qu'il ait cru pouvoir se passer de preuves, même là où il n'existe encore aucune espèce de certitude, où le débat est toujours bien loin d'être clos.

Il y a du vrai dans ses observations. Non que M. Thiers ne cite jamais ses sources : il aime, au contraire, à les indiquer, quand ce sont des lettres, des rapports ou d'autres documents authentiques par lui découverts dans les archives ; et de plus, il en fait mention, quand c'est à des auteurs étrangers qu'il a emprunté ses renseignements. Ainsi, les noms des généraux Clausewitz, prince Eugène de Wurtemberg et Hoffmann, du colonel de Wol-

à lui seul, suffirait pour immortaliser un homme et dont la gloire rejaillit sur la nation entière, qu'il arme, pour ainsi dire, d'une force de plus. Déjà dans le texte (p. 378), nous avons rendu un hommage sincère à l'auteur de ce monument national.

zogen et d'autres Allemands ; ceux des Russes Boutourline et Danilefski, figurent assez souvent au bas de ses pages, dans le tome XIV de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui renferme le magnifique chapitre Moscou, auquel notre propre récit se rattache. Mais on voudrait, en effet, voir la même justice rendue plus souvent à des compatriotes, à des auteurs d'un mérite incontestable, tels que le baron Bignon, le marquis de Chambray, le comte Ph. de Ségur, etc., dont les ouvrages, quoique éclipsés maintenant par celui de M. Thiers, lui avaient certainement facilité sa tâche.

Sans doute, à l'occasion d'une opinion qu'il réfute, l'éminent écrivain dit quelque part [1] : « Notre résolution étant d'éviter toute polémique avec les auteurs contemporains, nous nous bornerons à redresser cette erreur, sans nous occuper de beaucoup d'autres ; » mais ce motif devait-il l'engager à garder aussi un superbe silence à l'égard de ses plus excellents devanciers, dont les labo-

[1] T. VI, p. 295, note. — Signalons aussi, en passant, un mot que M. Thiers dit de l'esprit dans lequel il arrêtait ses opinions : « J'ai peu, dit-il, le goût de changer les versions reçues en histoire ; je cherche à être vrai, non à être nouveau. On est déjà bien assez nouveau par cela seul qu'on est vrai. » T. XIV, p. 447, note.

rieuses recherches et les lumineux tableaux se fondaient pour ainsi dire dans les siens, par cela même, et grâce aussi au génie propre à l'auteur, plus lumineux encore ?

Or, Ségur, Chambray et d'autres avaient vu par eux-mêmes ; Bignon avait en partie été mêlé aux événements qu'il raconte ; tandis que M. Thiers ne pouvait en être un historien de première main. C'est le rapport, le jugement des témoins oculaires, que les lecteurs aiment à recueillir, et tel est, indépendamment de la justice due à chacun, l'avantage des citations. Comme le dit notre critique, personne aujourd'hui n'est cru sur parole : on veut savoir sur quoi se fonde chaque allégation importante, et quand un historien a négligé de satisfaire ce besoin, c'est à la critique historique d'y suppléer par ses investigations [1].

Voilà précisément ce que nous avons entrepris de faire dans les chapitres qui forment le fond de cet ouvrage, dont la biographie, à vrai dire, n'est que le cadre. Nous y recherchons sur quelle autorité, sur quel témoignage direct et immédiat, reposent tous les faits controversés, quel en est après

[1] ...serve que nous faisons relativement à cette tâche.

tout le garant. Par là, nous l'espérons, l'histoire de la campagne de 1812, si exactement et si bien écrite par M. Thiers, aura la base scientifique, en l'absence de laquelle on manque du *criterium* qui seul met en état de prononcer entre des versions différentes et quelquefois opposées.

Dans l'accomplissement de cette tâche, nous ne nous sommes pas servi seulement des auteurs qui ont pu être consultés aussi par notre éminent devancier. Depuis 1856, date de son tome XIV, de nouveaux témoins oculaires sont venus faire à leur tour leurs dépositions, et ces dépositions supplémentaires nous les avions sous les yeux, comme les autres. Elles sont contenues dans des ouvrages dont les principaux sont les suivants :

Mémoires du comte de Toll, par M. de Bernhardi (1856), 4 vol. in-8°; le journal du général sir Robert Wilson, ouvrage posthume publié sous ce titre : *Narrative of events during the Invasion of Russia by Napoleon Bonaparte* (1859); *Vie du feldmaréchal Koutousof* (en français, 1860), par le général Mikhaïlofski-Danilefski, auteur de l'*Histoire de la guerre nationale de* 1812; la critique de ce dernier ouvrage par M. de Smitt (1861); une deuxième édition

corrigée du livre, populaire en Allemagne, du major Beitzke, *Histoire de la guerre de Russie de* 1812 (1862), en grande partie puisée, il est vrai, dans les relations françaises, lesquelles ont aussi été fortement mises à contribution dans l'*Histoire de la campagne de* 1812, par le général Bogdanovitch, 1859-60, en russe, 3 vol. (traduction allemande, 1863), relation officielle destinée à remplacer celle du général Danilefski; enfin, un ouvrage qui retrace, presque jour par jour, la marche des événements de cette époque-là, mais qu'on ne doit consulter qu'avec précaution, précisément parce que les nouvelles du jour y sont recueillies toutes fraîches, vraies ou fausses, comme elles circulaient au moment même dans la haute société de Saint-Pétersbourg. Nous voulons parler de la curieuse *Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre* (1811-1817), recueillie par M. Albert Blanc (1860, 2 vol. in-8°).

A l'aide de tant de matériaux nouveaux, et maintenant qu'un demi-siècle s'est écoulé depuis la catastrophe de Moscou, nous avons pensé pouvoir entreprendre d'établir une bonne fois la vérité sur un événement qui, sans produire pour la Russie même des effets aussi décisifs que la guerre de Crimée

en 1854, a été pour l'Europe le point de départ d'une réaction et d'un vaste remaniement. Jusqu'ici, les opinions étaient divisées, les jugements contradictoires, et, quoique les faits se soient passés, pour ainsi dire, sous nos yeux, l'histoire semblait ignorer encore à quel titre elle devait les graver sur ses tablettes, si c'était comme un acte du plus sauvage vandalisme accompli par une soldatesque effrénée sous les ordres d'un conquérant étranger à tous sentiments humains, ou comme une résolution héroïque, inspirée par le plus ardent amour de la patrie, qui ne recule devant aucun sacrifice. A vrai dire, il y avait un peu de tout cela dans ce tragique événement; mais ce qui y domine, c'est évidemment l'excentricité de l'acteur principal, assez audacieux pour ne consulter, dans la crise la plus épouvantable, que sa propre volonté et ses propres lumières, sans pourtant que son héroïsme allât jusqu'à accepter loyalement la responsabilité de son action.

C'est cette excentricité qu'il s'agissait de mettre en relief pour bien expliquer le grand fait historique dont il est question ici, et auquel, par ce motif, nous avons donné pour cadre un double tableau

biographique. Peu de vies, nous le répétons, sont aussi curieuses que l'a été celle du comte Rostoptchine : malgré l'insuffisance des matériaux, plus nombreux que satisfaisants, dont nous disposions, nous nous sommes efforcé de la retracer dans son ensemble, concurremment avec la vie du feldmaréchal Koutousof, prince de Smolensk, qui toutefois, nous l'avons déjà dit, n'était pour nous, qu'un utile complément.

Un fait considérable pouvait embarrasser les historiens. Opposant sa propre déposition à celle des autres témoins de la guerre de 1812, Rostoptchine a publié, en 1823, une brochure intitulée : *La vérité sur l'incendie de Moscou*, dans laquelle il prétendait trancher la question que ce titre indique et mettre fin à tout débat ultérieur. Mais la vérité vraie n'est pas celle qu'il s'est efforcé d'établir. Il importait d'en fournir la preuve en confrontant avec lui tous les autres déposants, Français, Russes, Allemands, Anglais, etc. En apparence, cette tâche était facilitée par des ouvrages spéciaux de témoins oculaires, habitants de Moscou à cette époque-là, entre autres par celui de Domergue, publié par M. Tiran sous le titre de *La Russie pendant les*

guerres de l'Empire, 1805-1815, avec une introduction de M. Capefigue, 2 volumes in-8°. Mais il n'était pas nécessaire d'y regarder de bien près pour s'apercevoir qu'il n'y avait pas là de point d'appui solide. La déposition de ce témoin-là n'est jamais d'une exactitude rigoureuse; c'est tout au plus de l'à-peu-près; lui-même, comme rapporteur, est léger, passionné, insuffisamment instruit ; il ajoute aux embarras plutôt qu'il n'y met fin. Quant à la brochure déjà citée de M. Poltaratzki, comme l'auteur s'y retranche dans la partie bibliographique et littéraire, il ne pouvait rien nous apprendre sur le grand fait historique en lui-même.

En discutant des opinions contradictoires et en nous appliquant à restituer à chaque auteur la part de mérite qui lui revient, nous avons dû surcharger nos pages de renvois et de notes qui ne seront pas du goût de tous nos lecteurs, surtout en France. Mais libre à chacun de ne pas s'y arrêter! Les hommes de science, habitués à se rendre exactement compte de toutes choses, ainsi que ceux qui, comme nous, trouvent injuste qu'un auteur, dépassé par un autre, soit du même coup annulé, condamné à l'oubli, nous sauront gré d'avoir pris

cette peine fort ingrate; et même des lecteurs moins méticuleux ou plus pressés y verront peut-être une espèce de garantie, dont ils n'aimeraient pas que l'histoire fût privée. Dans tous les cas, cet appareil scientifique, en grande partie relégué dans les notes, ne peut devenir un embarras pour personne.

Autre point sur lequel nous ne nous lassons pas d'insister. Notre orthographe des noms russes, quoique déjà partiellement passée en usage chez nous[1], a peut-être toujours besoin d'explication. Notre système est invariablement celui que nous avons pratiqué depuis notre première publication en 1829; il consiste à transcrire ces noms, du russe en français, le plus simplement possible; à rendre la prononciation russe par des lettres françaises, sans altérer la valeur habituelle de celles-ci et sans rien emprunter aux alphabets étrangers. Nous ne dérogeons à cette règle que dans le cas d'un usage déjà ancien et consacré par le temps. Ainsi, quoique le

[1] Elle ne s'applique qu'à la langue française; dans une traduction allemande ou anglaise, il faudrait la modifier suivant la valeur res-ective des lettres de chaque alphabet. — Pour faire voir à quel point serait désirable qu'on suivît un système fixe dans la transcription s noms russes, il suffit de dire qu'il y a à ce sujet quelquefois man-e d'accord dans la même famille. Voir encore sur notre système de ranscription, p. 270, note, et p. 429, note

nom de notre principal personnage se prononce en russe *Rastaptchine*[1], nous lui avons néanmoins conservé la forme sous laquelle il est connu ; non pas par la raison que peut-être cette forme était précisément celle dont le personnage lui-même se servait (beaucoup de Russes font mal, selon nous, la transcription de leur nom, adoptant à cet effet tantôt l'orthographe française, tantôt l'anglaise, et le plus souvent l'orthographe allemande), mais par respect pour un usage établi qu'il n'est plus temps de changer. Par le même motif, nous ne nous entêtons pas à écrire *Valkonski*, au lieu de *Volkonski*, et *Patiomkine*, au lieu de *Potemkine*, etc., etc.

Pour terminer par une citation cette trop longue préface d'un livre où on en rencontre un si grand nombre, que l'on nous permette encore d'emprunter à un de nos plus illustres écrivains contemporains[2], et de nous appliquer à nous-même, cette déclaration au sujet du point de vue auquel il s'est placé : « Nous ne racontons pas ici en patriote fran- « çais, mais en historien philosophe, impartial et

[1] De même que Golitsyne se lit Galitsyne. L'*y* remplace ici une lettre particulière à l'alphabet russe.

[2] De Lamartine, *Histoire de la Russie*. t. II, p. 153.

INTRODUCTION

En dehors de la Russie, on parle beaucoup de *vieux Russes*, par opposition aux hommes du temps actuel, qui en ont adopté les mœurs douces et faciles, ainsi que les usages de société, aujourd'hui les mêmes partout dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Cette distinction est fondée. C'est bien peut-être un peu gratuitement que l'on suppose l'existence, surtout à Moscou, d'un parti de vieux Russes, souvent en opposition avec le gouvernement ou le boudant et dédaignant de faire sa cour à Saint-Pétersbourg; mais, comme individus, les vieux Russes ne sont pas une fiction, c'est un type que les futurs La Bruyère russes étudieront avec avantage et dont les principaux traits ont déjà été esquissés spirituellement par les Griboïé-

dof, les Ivan Tourghénief, les Aksakof et d'autres émules des grands moralistes occidentaux. Si la distinction dont nous parlons s'efface maintenant de jour en jour, elle était très-sensible il y a un siècle : un célèbre diplomate, le comte de Ségur, père de celui dont il sera souvent question dans nos pages, en a été fortement frappé pendant le séjour qu'il fit, de 1784 à 1787, à la cour de Catherine II. Dans ses *Mémoires ou Souvenirs*, il a eu soin de noter cette circonstance, que l'on trouvait dans la capitale du Nord, sous les formes extérieures de la civilisation européenne, beaucoup de vestiges des temps antérieurs, une Russie des boïars et des tsars, aussi bien qu'une Russie moderne, en harmonie avec le caractère et l'esprit de la grande impératrice. « Au milieu d'une élite peu nombreuse, dit-il, de seigneurs et de dames qui s'étaient instruits, qui avaient voyagé et ne se montraient sur aucun point inférieurs aux personnes les plus aimables des cours les plus brillantes, on en voyait encore plusieurs, et c'étaient les plus âgés, dont l'accent, la physionomie, les habitudes, l'ignorance et l'entretien stérile tenaient plus à l'époque des boïars et des tsars qu'à celle de Catherine II[1]. » L'élite dont parle le spirituel ami du prince de Ligne, du comte de Nassau et du comte Louis de Cobenzl, a depuis grossi ses rangs, et la cour d'Alexandre II res-

[1] *Mémoires ou Souvenirs*, t. II, p. 235.

semble à toutes les autres cours européennes. Peut-être cependant y reste-t-il encore quelques hommes qui, comme naguère Araktchéïef, sont de curieux, mais peu récréatifs, échantillons de la société d'autrefois.

Au commencement de ce siècle, ils étaient encore nombreux, ces Russes de la vieille roche, entêtés de leurs usages, orgueilleux, violents, cruels despotes dans leurs terres et dans leurs maisons, dédaigneux des mœurs étrangères, peu instruits, peu sensibles aux jouissances de l'esprit, mais avides de bonne chère et de plaisirs matériels, sans piété véritable, sans vie spirituelle, mais superstitieux à l'excès et ayant une peur atroce de la mort, à leurs yeux le plus grand des maux. Cependant, il en était, dans le nombre, qui, fidèles en somme à ces mœurs d'un autre âge, en déviaient néanmoins sous bien des rapports, et alliaient à des habitudes presque brutales une culture intellectuelle souvent très-fine et très-étendue, comme s'ils avaient pris à tâche de prouver qu'il est possible de s'approprier celle-ci sans renoncer complétement à celles-là, et qu'il était facile à un Russe, pour peu qu'il le voulût, de briller par toutes les qualités que l'Occident prise tant, sans s'imposer des privations et des gênes contre lesquelles leurs pères auraient énergiquement protesté. De là, un type nouveau, le type du grand seigneur russe resté Moscovite au fond de l'âme, mais façonné au dehors à la française, connaissant toutes les délicatesses de la vie civilisée, telle qu'on l'en-

tendait depuis Louis XIV, les imitant avec une merveilleuse facilité, parlant français comme un Parisien, lisant tous nos grands auteurs et à même de les citer, instruit surtout de tous les caprices de la mode française, de tous les sujets de causerie des salons de Paris, des secrets les plus intimes des coulisses de tous nos principaux théâtres. Dans ces Russes-là se remarquaient des contrastes inouïs, une brutalité repoussante jointe à des dehors élégants, des passions sauvages cachées sous des mœurs polies, un langage insinuant et semé des fines fleurs de la conversation associé à un esprit d'intrigue sans pareil, à une complète indifférence pour tout ce qui est idéal, à un ennui mal dissimulé quand la causerie, dégénérant en débat, s'arrêtait trop complaisamment sur un sujet de littérature ou de morale tant soit peu austère. A ces types-là, datant du temps de Catherine II, appartenait plus que personne ce « fade Markof » de la cour du premier consul Bonaparte, dont il est dans nos intentions de retracer ailleurs le singulier portrait. C'était un de ces hommes dont on pouvait dire, selon le dicton connu, grattez-lui un peu l'épiderme et vous retrouverez le Tartare [1]; personnage aux goûts dépra-

[1] Nous nous servons de ce terme, bien entendu, historiquement seulement, par forme de citation; car on sait bien, par notre *Empire des Tsars* (t. II), qu'à nos propres yeux les Russes n'ont rien de commun avec les Tatars et que nous ne voyons pas en eux des Asiatiques. Selon nous, ils appartiennent à l'Europe au même titre que nous-mêmes ni

vés, aux passions brutales, aux allures dominantes, aussi brillant en apparence, que terne et stérile au fond; héros de salon qu'il fallait bien se garder d'observer dans son intérieur, Moscovite incarné en Russie, mais dans la société de Bade ou de Paris, galant et courtois, beau diseur, ét en apparence épris de toutes les choses de l'esprit.

Ce ne sont plus là, certes, les Russes de Pierre le Grand, mais ce ne sont pas encore, Dieu merci, les pairs des coryphées de la société française, de nos dignes parlementaires, de nos pieux jansénistes, des plus grands d'entre nos philosophes; puis d'hommes tels que les ducs de Saint-Simon et de La Rochefoucauld, le comte de Ségur, le vertueux Lamoignon de Malesherbes, MM. de Chateaubriand, de Fontanes, Denon, Royer-Collard, de Sainte-Aulaire, de Sismondi, de Tocqueville, etc. (nous laissons de côté tant d'autres et surtout ceux qui sont encore en vie), d'hommes de caractère enfin, capables de comprendre et aimant à approfondir toutes les questions, d'hommes qui préfèrent les jouissances du cœur et de l'esprit, en un mot la vie de l'âme, à toutes les séductions de la richesse, peut-être même du pouvoir, surtout à toutes les suggestions des appétits grossiers.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter, pour ne pas être injuste, que la société russe, depuis qu'elle a pour

plus ni moins. Ces gracieusetés-là nous paraissent aujourd'hui hors de saison et de fort mauvais goût.

centre une famille auguste qui n'est restée étrangère à aucun genre de distinction, a eu ses Chouvalof, ses Derjavine, ses Karamzine, ses Roumantsof, ses Kotchoubéï, ses Spéranski, ses Alexandre Galitsyne, ses frères Tourghénief, ses Ouvarof, ses Joukofski, etc., et qu'elle a donné naissance à une femme, madame Svetchine, dont n'aurait à rougir, comme compagne ou rivale, aucune de celles qui ont occupé chez nous le premier rang dans leur sexe, aucune de ces femmes que nous aimons à citer comme ayant été le plus noble ornement des salons, l'âme des conversations les plus attrayantes, le pivot de la sociabilité française, ou comme des gloires de nos lettres et d'incomparables interprètes, soit du cœur en général, soit du sentiment religieux en particulier.

Les deux hommes dont les noms figurent en tête de cet ouvrage ressemblent peu à ceux dont on vient de lire une courte énumération; et de quel énorme contraste ne frapperions-nous pas tous les yeux, si nous songions à les comparer à certains de leurs contemporains et alliés, par exemple au baron de Stein ou au feld-maréchal Blücher! Cependant, l'un et l'autre sont des types curieux à examiner de près. Si Koutousof nous rappelle le Russe de la vieille roche proprement dit, sans pourtant en avoir toutes les aspérités, Rostoptchine représente mieux qu'un autre la fusion entre ce même Russe et celui de notre âge, poli, lettré, apte aux réflexions profondes, ouvert aux sentiments les plus

exquis et les plus généreux[1]. C'est de lui surtout que nous voulons nous occuper; c'est en lui tout particulièrement que nous voyons la remarquable personnification d'une classe intéressante de la société russe. Si nous lui donnons Koutousof pour second, c'est moins à cause du saillant de son caractère, que parce que l'histoire de ce généralissime de l'armée russe dans la campagne de 1812 complétera le tableau que nous voulons tracer d'une époque mémorable entre toutes; parce qu'elle achèvera de réunir sous les yeux du lecteur tous les détails relatifs à un grand fait historique, à une catastrophe si extraordinaire, que les annales de l'espèce humaine n'en ont peut-être pas de semblable à rappeler, nous voulons dire relatifs à l'incendie de Moscou. Dans ce tableau, l'un de ces hommes est presque inséparable de l'autre, leurs actes se croisent ou plutôt se confondent ensemble et s'expliquent mutuellement. Cependant le lecteur voudra bien se souvenir toujours que notre vrai héros, celui dans la personne duquel nous voulons présenter un type, est Rostoptchine. Koutousof ne sera qu'un accessoire, qui aura pour nous cet avantage de contribuer à mettre dans tout son jour la nature particulière qu'il s'agit ici de décrire, en groupant autour d'elle une partie importante de l'histoire de la Russie.

[1] Sur la noblesse russe en général, voir notre *Empire des Tsars*, t. II, p. 422-425.

un *misérable* tout court par Napoléon[1], qui, dans un autre passage de ses fameux bulletins, dit que « il paraît que Rostoptchine est aliéné, » tandis qu'elle lui a valu l'admiration de beaucoup d'autres, par exemple du général comte Philippe de Ségur, qui ne tarit pas en éloges sur son compte[2]. En tous cas, elle aurait marqué sa place dans le petit nombre des hommes qui, grâce à d'énergiques résolutions prises avec opportunité, ont changé le cours des événements prévus, si lui-

[1] N° 20 des *Bulletins de la Grande-Armée*, en date du 17 septembre 1812. — Rostoptchine, dans un opuscule que nous aurons fréquemment à citer, a dit lui-même : « Mon nom sert de refrain à l'incendie, comme celui de Marlborough dans la chanson. » *La vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 33, Paris, 1823, 47 pages in-8°.

[2] *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée*, liv. VIII, chap. II. Dans ce passage, voici le langage que l'historien tient au sujet de notre héros. « Désormais son nom appartient à l'histoire. Toutefois, il n'eut que la plus grande part à l'honneur de ce grand sacrifice ; il était déjà commencé dès Smolensk : lui, l'acheva. Cette résolution, comme tout ce qui est grand et entier, fut admirable, le motif suffisant et justifié par le succès, le dévouement inouï et si extraordinaire que l'historien doit s'arrêter pour l'approfondir, le comprendre et le contempler. » — Non content d'un si magnifique éloge, M. de Ségur renchérit encore dans une note sur ce qu'il vient de dire dans le texte, et va jusqu'à supposer que le gouverneur de Moscou « ne refuse aujourd'hui l'immortalité d'une si grande action, que pour en laisser toute la gloire au patriotisme de la nation, dont il est devenu l'un des hommes les plus remarquables. » — Il importe pourtant, à ce propos, de rappeler qu'entre M. le comte de Ségur et Rostoptchine il existait des liens de parenté. La fille du dernier, dont il sera question plus tard, femme distinguée, même par un talent d'écrivain qui lui aurait fait un nom si elle n'en ...ait pas dû à son mariage un si beau et de si vieille date, Sophie ...toptchine enfin, a été unie vers 1820 au comte Eugène de Ségur, ...eu de l'historien de la Grande-Armée, et pair de France par héré- ... en 1830.

même, par des motifs un peu énigmatiques, n'avait pas publiquement répudié un si grand honneur, et si ensuite il n'avait affecté, avec plus d'esprit que de tact, de faire ressortir ce qu'il y avait de piquant dans son caractère, d'excentrique et de fantasque dans ses goûts, de singulier, de burlesque même, dans ses idées, comme pour échapper ainsi à l'impression tragique que son nom produisait, depuis qu'il rappelait l'accomplissement d'un si grand acte, remède héroïque contre un mal affreux.

Rien n'est plus vrai, l'auréole dont l'histoire avait d'abord entouré sa tête, Rostoptchine n'en a pas voulu : à la gloire d'un héros, il a préféré la réputation d'un brillant homme de salon, d'un esprit aussi distingué que bizarre. C'est, en effet, ce qu'on trouva en lui lorsqu'il vint à Paris et y fixa pour quelque temps son séjour. Là, l'abominable incendiaire, le féroce Tartare, n'était plus qu'un homme aimable et spirituel. Comme la noble femme dont on a déjà lu plus haut le nom vénéré, mais sans doute par un tout autre côté, il prouva déjà que les enfants de la Moscovie, en dépit de toutes les épithètes en usage par rapport à eux, ne sont déshérités d'aucune gloire, pas même de cette gloire toute française qui, après Fontenelle, Voltaire et tant d'autres, a, presque de nos jours, immortalisé le prince de Ligne, le talent des bons mots et des saillies heureuses. Cette gloire-là, Rostoptchine y tenait : ses *Mémoires écrits en dix*

minutes[1] en sont la preuve. On a dit avec raison que ces lignes rapides sont, de la part de ce « barbare du Nord, » un chef-d'œuvre plein d'atticisme, de bon sens et de grâce. Selon d'autres, elles sont « une plaisanterie ravissante. »

Au reste, Rostoptchine a eu beau se donner des airs de philosophe, la manière dont un jour l'histoire parlerait de lui n'était certainement pas ce qui l'inquiétait le moins. Cela est attesté, sinon par tout l'ensemble de la brochure *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, du moins par un passage que nous en extrayons et qui était évidemment destiné à fournir des matériaux à ses futurs historiens ou biographes[2]. Ce passage pourra servir comme d'argument à la biographie qu'on va lire.

« Nullement offensé des sottises, y dit-il, que m'ont prodiguées si libéralement les chiffonniers de l'histoire, je vais exposer ici mon état de service. Je fus officier des gardes et gentilhomme de la chambre sous le règne de l'impératrice Catherine II ; aide de camp général, ministre des affaires étrangères et directeur général des postes sous le règne de l'empereur Paul Ier;

[1] Publiés pour la première fois par M. Serge Poltaratzki, le *bibliophile russe*, en 1839.

[2] Le fait est de plus attesté par les Mémoires étendus ou l'autobiographie que Rostoptchine a laissés, ainsi que nous l'apprend M. Alexandre Boulgakof, mais dont malheureusement il n'a plus été question depuis, si ce n'est par un fragment dont on trouvera plus loin une analyse assez étendue. Voir p. 23.

grand chambellan et général commandant en chef de la ville et du gouvernement de Moscou sous l'empereur actuel (Alexandre I[er]). Quant à mon origine, au risque de mettre en colère tous ceux qui opinent sous le bonnet rouge, je leur dirai que le chef de notre famille, qui vint s'établir en Russie il y a plus de trois siècles, descendait en ligne directe d'un fils de Gengis-Khan. »

La racine que notre héros, dans le passage qu'on vient de lire, attribue à son arbre généalogique, en vaudrait, certes, une autre, s'il était permis de la prendre au sérieux. Était-ce de sa part crédulité ou forfanterie? ou bien, en se donnant pour un petit-fils du grand Témoudjine, surnommé Tchinghiz-Khan, c'est-à-dire le roi inébranlable, notre subtil Moscovite ne se moque-t-il pas un peu de son lecteur? ne tire-t-il pas spirituellement vengeance de tous ceux qui, avec tant d'aménité, l'avaient qualifié de féroce Tartare? Nous serions très-tenté d'adopter cet avis, si l'âme humaine n'avait pas tant de replis, si l'inconséquence n'était pas, parmi les hommes, chose si commune. La vanité a sur nous tant de prises, qu'il ne serait pas étonnant qu'un prétendu philosophe, très-dédaigneux en apparence de toute gloriole, se fût emparé avec empres-

sement d'une tradition de famille, soit fictive soit réelle, pour se mettre au niveau de ceux qui, par la naissance, l'emportaient sur lui et peut-être l'éclipsaient, non sans exciter en lui un secret dépit. Nul n'a sondé complétement le fond des cœurs : c'est un abîme où on se perd et qui cache les contradictions les plus comiques, les secrets les plus surprenants.

Quoi qu'il en soit, l'illustre extraction dont se vante Rostoptchine, n'est pas la seule qu'on lui ait attribuée dans le public; car il semble que tous les hommes marqués du sceau de l'histoire, aient besoin, pour ne pas paraître indignes de la place qu'ils y occupent, de quelque filiation princière, qui les élève bien au-dessus des rangs du commun des mortels, au-dessus des rangs du peuple surtout, bien qu'en définitive tout soit sorti de ceux-ci, grands et petits, gens obscurs et brillantes célébrités. Voici ce qu'assure Domergue, écrivain sans grand mérite, mais peut-être celui de tous qui s'est le plus occupé de Rostoptchine, à raison de l'influence que ce personnage a exercée sur ses propres destinées, en somme obscures [1]. « L'opinion la plus commune accréditée en Russie, » nous dit-il, admet une parenté bien étroite entre lui et l'empereur Paul Ier. Do-

[1] Domergue, artiste dramatique à Moscou jusqu'en 1812, a été une des victimes de l'arbitraire du gouverneur de cette ville. On lui doit un ouvrage intitulé *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, 1805-1815, *Souvenirs historiques*, publiés par M. Tiran, avec une introduction de M. Capefigue, Paris, 1835, 2 vol. in-8°. Voir surtout à la page 240 du t. Ier.

mergue veut-il dire que notre héros passait pour le fils de ce dernier? Mais le successeur de Catherine II n'avait que onze ans au moment de la naissance de celui dont il aurait été le père, il n'a donc pu assumer sur lui la responsabilité de donner le jour à un personnage tel que celui qui nous occupe, destiné à l'égaler presque en excentricité et fort compromettant pour quiconque lui appartenait de près. De plus, la mère de Rostoptchine demeurait au fond d'une province éloignée sans rapports avec la cour, et son père, qui vivait encore en 1812, n'avait que le grade de major, ce qui, pour un gentilhomme qui aurait mis la paternité de son souverain sous le couvert de la sienne, eût été, ce semble, une récompense peu royale.

Tout compte fait, Fœdor Vassiliévitch Rostoptchine [1] était de naissance noble, mais non pas précisément illustre; il vint au monde, près de Livny, ville du gouvernement d'Orel, le 23 mars 1765 [2]. Si lui-même,

[1] On prononce Rastoptchine et même Rastaptchine. — Le comte Almagro (prince P. Dolgoroukof) dit des comtes Rostoptchine : « Leurs prétentions remontent à Gengis-Khan, et leur noblesse *authentique* au seizième siècle. » — Nous ne savons sur quelle autorité se fondait le général Gourgaud, quand il prétendait que Rostoptchine était le fils d'un intendant du comte Orlof. *Napoléon et la Grande Armée ou Examen critique de l'ouvrage de M. le comte de Ségur* (1826), p. 267, ouvrage où un acte d'accusation en bonne forme est dressé contre le gouverneur de Moscou.

[2] Cette date, comme toutes les suivantes, se rapporte au nouveau style, non pas à l'ancien, encore aujourd'hui en vigueur parmi les

dans ses Mémoires en miniature, indique le 12 mars, c'est qu'il compte selon le vieux style. Il ajoute : « On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le Ciel sans savoir de quoi. » Ces courtes facéties composent à elles seules tout le chapitre Ier. Il y a quelque chose de plus réel dans le chapitre II, dont voici encore tout le contenu : « On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef. » Tout prouve, en effet, que le jeune noble reçut une éducation très-soignée, qu'il en profita merveilleusement, et qu'il sortit avec une note de distinction soit du Corps des cadets, soit de celui des pages, à Saint-Pétersbourg, où, selon l'usage, son père l'avait sans doute placé. Car des facultés extraordinaires et un esprit des plus brillants s'annonçaient dans cette nature d'une organisation spéciale. On en peut juger par un mot de Masson, auteur des *Mémoires secrets sur la Russie*, publiés pour la première fois en 1800, époque où, à la vérité, Rostoptchine était déjà comte et favori de son souverain. En racontant l'origine de cette faveur, Masson, faisant allusion aux excentricités habituelles de Paul, dit que, pour se la

Russes, pourtant si progressifs en toutes choses de nos jours. La différence entre les deux calendriers qui, dans le siècle actuel, est de douze jours, n'était que de onze jours au siècle dernier.

conserver, « il aura besoin de renoncer aux trois quarts de son esprit et à la moitié de lui-même. »

Tout le monde sait quel goût la grande souveraine d'alors, Catherine II, avait pour les hommes d'esprit. A défaut des autres qualités dont elle faisait cas, ce fut celle-ci sans doute qui recommanda à son attention le jeune provincial. Promu à vingt et un ans lieutenant dans un des régiments de ses gardes, il sut encore se faire nommer gentilhomme de la chambre de l'impératrice. Cependant peu de temps après, il obtint la permission d'aller voyager à l'étranger, ce qui pouvait être une disgrâce aussi bien qu'un témoignage de sollicitude pour le développement de ses rares facultés. Rostoptchine ne paraît avoir vu à cette époque-là que l'Allemagne, où Berlin le fixa pendant quelque temps, surtout à cause de l'accueil qu'il trouva chez le comte N. Roumantsof, accrédité jusqu'en 1797 comme ministre russe près des diverses cours électorales d'alors, et plus tard ministre des affaires étrangères de 1807 à 1814, chef du parti français en Russie. Ce grand seigneur vraiment digne de ce nom se montra très-bienveillant pour le jeune cavalier qui était loin de faire honte à leur patrie commune, et, à sa recommandation, la société dans laquelle il fut aussitôt présenté lui témoigna également les dispositions les plus favorables.

Cependant le soin de sa fortune ne tarda pas à ramener le jeune Russe dans sa patrie, et ce fut sans

doute peu de temps après son retour (vers 1790)[1] à Saint-Pétersbourg, qu'il épousa Catherine Protassof, une des nièces ou filles adoptives de la comtesse de ce nom (Anna Stépanovna), demoiselle d'honneur et compagne inséparable de l'impératrice Catherine II, près de laquelle elle remplit, dit le comte de Lagarde, une charge d'intimité que les Anglais nommeraient inexpressible, ajoutant qu'on a pu la voir encore, chargée de bijoux au point de ressembler à un magasin de joaillerie, à Vienne, lors du congrès européen[2].

Malgré cette alliance, Rostoptchine n'était pas en faveur près de la grande autocratrice, esprit supérieur à tous égards, mais sans qu'on puisse l'appeler précisément une femme spirituelle. « Avec une âme élevée, elle ne montrait, selon l'observation de Ségur, qu'une imagination médiocre ; sa conversation même semblait peu brillante, hors les cas très-rares où elle se laissait aller à parler d'histoire et de politique. » Quelque coup de langue imprudent du pétulant officier avait peut-être éveillé la susceptibilité de la princesse ; peut-être aussi voyait-elle avec déplaisir l'attachement qu'il

[1] Son fils aîné le comte Serge Rostoptchine, mort vers 1850, fut décoré, en 1815, par l'empereur d'Autriche; il ne pouvait guère avoir moins d'une vingtaine d'années. Nous parlerons plus loin des autres enfants du personnage auquel est consacrée cette notice.

[2] Catherine eut un instant l'idée de la marier au fameux comte Markof : celui-ci, qui n'avait aucun goût pour elle, s'en expliqua, dit-on, avec l'impératrice d'une manière fort originale. Voir Bodenstedt, *Russische Fragmente*, t. II, p. 389.

témoignait pour le grand-duc, son fils, lequel, comme on sait, n'inspirait guère que de l'aversion à sa mère, qui le tenait éloigné des affaires. Rostoptchine avait été attaché à la personne de l'héritier du trône, et voici, d'après Masson, à quelle occasion ce prince le prit en amitié. Le grand-duc Paul, avec sa famille déjà fort nombreuse, vivait habituellement dans la retraite, soit au château de Gatchina, soit à celui de Pavlofsk, entouré d'une petite cour dévouée et aussi de surveillants chargés de tenir l'impératrice au courant de tout ce qui s'y passait. Rostoptchine remplissait près du prince les fonctions de chambellan. D'une part les ombrages excessifs de la mère, d'autre part la mobilité, les caprices et l'esprit non moins soupçonneux du fils, rendaient cette position assez délicate. Aussi les collègues de notre héros, le comte Chouvalof et le prince Bariatinski, en étaient-ils médiocrement flattés, sachant bien qu'un mot dit à la grande-duchesse ou un costume trop à la mode qui déplairait au grand-duc, pouvaient les perdre inopinément. Ils se dispensaient volontiers de leur service, en se disant malades ou sous quelque autre prétexte. Or, un jour, vers 1794, pendant que Paul habitait le château de Pavlofsk, Rostoptchine avait rempli près de lui les fonctions de sa charge durant tout le temps voulu, et il ne se présenta personne pour le relever. Ennuyé d'attendre et de payer pour autrui, il s'avisa d'écrire une lettre au maréchal de la cour et

l'assaisonna de railleries piquantes sur ses collègues en défaut, dont il expliqua peu charitablement l'absence audit moment. Paul, qui n'a jamais oublié la fin tragique de son père [1], ne pouvait aimer un Bariatinski [2], et les sarcasmes lancés contre le jeune homme qui portait ce nom par un autre gentilhomme de sa chambre, dans cette lettre dont le maréchal lui donna connaissance, n'avaient pas de quoi lui déplaire. La lettre fut aussi mise sous les yeux de Catherine, et d'abord elle en rit beaucoup. Mais les deux gentilshommes de la chambre aux dépens desquels on riait, s'en trouvèrent offensés; ils demandèrent raison à leur camarade des facéties qu'il s'était permises sur leur compte. L'affaire fit du bruit, dit Masson; Bariatinski fut envoyé à l'armée et Rostoptchine exilé de la cour pour un an. Le grand-duc regardant dès lors ce dernier comme son champion, s'obstina à ne point recevoir le service des autres gentilshommes de la chambre qu'il ne fût rappelé; et pendant tout le temps de l'interdiction, ceux-ci, en effet, ne se présentèrent chez

[1] Nous voulons dire de Pierre III, père légal du prince.

[2] Ce nom, dont l'éclat s'est un instant terni, est de nouveau entouré d'une auréole de gloire, grâce aux talents et à la fermeté de caractère du prince Alexandre Ivanovitch Bariatinski, le vainqueur de Chamyl, qui, en récompense de ce signalé service, a été nommé par Alexandre II fel-dmaréchal, et ensuite membre du conseil de l'empire. — Le prince Bariatinski dont il est question dans le texte était vraisemblablement un fils du grand maréchal de la cour de Catherine, prince Fœdor Ivanovitch, connu par sa participation au crime qui fit perdre à Pierre III le trône et la vie.

lui, à Gatchina et à Pavlofsk, que pour être aussitôt renvoyés.

Avoir déplu à Catherine et avoir encouru les effets de son déplaisir, c'était déjà, pour Rostoptchine, une véritable recommandation près de Paul; mais le sort voulut en outre que ce même gentilhomme de la chambre se trouvât à ses côtés dans les moments solennels qui précédèrent immédiatement son avénement au trône.

Selon Masson, précisément lui aurait encore été de service près du grand-duc, et derechef avec le comte Chouvalof, le jour où arrivèrent à Gatchina les courriers porteurs de la nouvelle de la mort de l'impératrice; et le nouveau souverain aurait aussitôt comblé de ses grâces les deux officiers qui, les premiers, le saluèrent empereur. Cependant, en réalité, les choses ne se passèrent point ainsi. En ce qui concerne les circonstances de la mort de Catherine II, le récit de Masson est, en somme, exact; mais il n'en est pas de même relativement aux petits détails sur le mouvement qui se fit alors à la cour et sur la manière dont se comporta le grand-duc.

Sur ce point, nous avons le témoignage de Rostoptchine lui-même, un fragment de ses Mémoires véritables, c'est-à-dire autres que ceux «écrits en dix minutes,» mais cette fois en langue russe. Ce fragment, qui porte la date du 15 novembre 1796 (vieux style), une date postérieure de huit jours seulement

au fait qui y est raconté, n'est connu que depuis quatre ans, et est, que nous sachions, tout ce que l'on possède jusqu'ici de l'autobiographie authentique, si curieuse probablement, du personnage auquel est consacré le présent écrit. Imprimé à Leipzig en 1858, il fait partie de la *Collection russe d'au delà de la frontière*[1].

Nous n'avons aucun motif de suspecter la véracité du récit contenu dans ce remarquable fragment, et comme il nous révèle des faits historiques d'un grand intérêt, inconnus jusqu'alors, faits non-seulement relatifs à Catherine II et à Paul Ier, mais aussi à Rostoptchine, qui paraît ici sur la scène comme acteur, nous en donnerons, dans ce qui suit, une analyse exacte et détaillée.

[1] *Rousskii zagranitchnyi Sbornik.* — Le fragment lui-même porte le titre suivant traduit du russe : *Le dernier jour de la vie de l'impératrice Catherine II et le premier du règne de l'empereur Paul Ier*. — Depuis quelques années, certains imprimeurs de Leipzig et de Berlin (Wagner, Bær, etc.) inondent la Russie de pamphlets et autres brochures ou même volumes, publiés par des réfugiés et des patriotes expatriés, et que la contrebande sait répandre dans tout l'empire. Parmi ces publications, il en est de très-remarquables, par exemple celle *De l'organisation des Écoles ecclésiastiques en Russie* (*Ob oustroïstvè doukhovnikh outchilischtch v' Rossii*), qui est la très-légitime critique de ces écoles, Leipzig, 1863, 2 forts vol. in-8°, chez Franz Wagner. En s'attaquant à de pareilles matières, les réfugiés russes, jusqu'ici trop fidèles aux traditions d'un radicalisme sans portée, rendront un véritable service à leur pays.

La mort de la grande impératrice eut lieu, selon tous ses biographes et historiens[1], le 6 novembre 1796 (vieux style)[2]; cependant Rostoptchine la place au 7 novembre, c'est-à-dire au 18, et non au 17, selon le style nouveau, que nous adoptons seul dans cet ouvrage. Quoi qu'il en soit de cette variante, Catherine, frappée ce jour-là, à sept heures du matin, d'un coup d'apoplexie, au moment où elle venait d'entrer dans la partie la plus secrète de ses appartements, eut une agonie qui, quoique sans souffrance pour elle, se prolongea jusqu'au lendemain, vers onze heures du soir, par conséquent pendant trente-six heures. C'est dans cet intervalle qu'eurent lieu les incidents racontés dans le fragment dont nous nous occupons.

Quand les serviteurs de confiance eurent trouvé Catherine, à moitié renversée entre deux portes, sans mouvement, les yeux fermés, et ayant du sang autour de la bouche, la première personne qu'on appela fut le favori, prince Platon Alexandrovitch Zoubof, qu'il ne faut pas confondre avec ses frères, les comtes Valérien et Dmitri. Peu après arriva aussi Rogerson, le premier médecin de la cour, qui ne tarda pas à recon-

[1] On peut en voir une liste assez longue, quoique maintenant fort incomplète, dans l'*Aperçu chronologique de l'histoire de Russie*, par B. de Wichmann, t. II, p. 91.

[2] Levesque, dans son *Histoire de Russie*, 4e édition (1812), t. V, p. 421, se trompe évidemment quand il met la mort de Catherine au 9 novembre.

naître que le coup était mortel, ayant donné sur le cerveau. En conséquence, Zoubof se pressa d'informer le grand-duc héritier, par courrier, du tragique événement, et il confia cette mission à son frère, le comte Dmitri.

On sait déjà que Paul, avec la grande-duchesse Marie Fœdorovna, son épouse, tenait alors sa cour au château de Gatchina, éloigné d'environ quatorze lieues (57 verstes) de la capitale, dans la direction du sud. Malgré des songes significatifs que le prince et la princesse avaient eus la nuit précédente et dont notre rapporteur ne nous fait pas grâce, ni l'un ni l'autre n'étaient préparés à une telle nouvelle; tous deux étaient absents du château au moment où Zoubof y arriva. Quelques instants se passèrent jusqu'à leur retour; mais ensuite ils montèrent en toute hâte en voiture et donnèrent l'ordre du départ dans la direction de Saint-Pétersbourg. Zoubof, voulant commander pour eux des chevaux de relais à Sophie, petite ville près de Tsarsko-Sélo, prit les devants. Il était déjà six heures du soir lorsque les deux altesses l'y rejoignirent.

Dans cet intervalle, Rostoptchine, qui devait le lendemain se rendre à Gatchina, alla faire ses adieux à sa belle-mère d'adoption, la comtesse Protassof, qui demeurait à l'Ermitage. Y ayant rencontré le jeune Polétika et l'une de ses belles-sœurs [1], il fut étonné de les

[1] *Adna iz moïkh svoyatchénitz.*

voir en larmes, et en ayant appris la cause, il se pressa de demander à voir la confidente de l'impératrice. Pendant qu'il l'attendait, il aperçut, dans une pièce voisine le coureur du grand-duc Alexandre, fils aîné de Paul. Celui-ci avait été à son logis, chargé de le prier de la part de ce prince de passer chez lui le plus promptement possible. Il fit sa commission et Rostoptchine courut chez le jeune grand-duc. Il avait à peine eu le temps d'écouter le récit d'un fourrier de la chambre, qui le mit au fait de ce qui se passait, quand le prince rentra, ayant les larmes aux yeux et la pâleur sur le front. Après lui avoir confirmé ce qu'il venait d'entendre et avoir ajouté qu'il n'y avait pas d'espérance de sauver l'impératrice, Alexandre supplia le fidèle serviteur de son père de partir sans retard, de se mettre à la disposition de Paul et de lui porter, de la part de son fils, des nouvelles certaines. Rostoptchine n'hésita pas : sans perdre de temps, il se jeta dans un petit traîneau attelé de trois chevaux (*troïka*) et lui fit prendre la route de Sophie.

Quand, à six heures du soir, Paul, sans encore le voir, entendit sa voix, il s'écria aussitôt avec l'accent d'une agréable surprise et en français, « Ah ! c'est vous, mon cher Rostoptchine ! » mit pied à terre et entra en conversation avec lui. Puis, quand on vint l'avertir que tout était prêt pour continuer sa route, il lui dit encore, dans la même langue : « Faites-moi le plaisir de me suivre ; nous arriverons ensemble ;

j'aime à vous voir avec moi. » Rostoptchine obéit avec empressement.

Il nous apprend, dans son récit, qu'en parcourant la distance entre Sophie et Saint-Pétersbourg, qui est de vingt-deux verstes (cinq lieues et demie), Paul reçut des dépêches de toutes parts : chacun fit l'empressé et voulut lui offrir quelque renseignement. A tout moment il fallut s'arrêter pour quelque courrier, dont on lut rapidement la missive à la lueur vacillante d'une chandelle. Heureusement le froid ne dépassait pas trois degrés au-dessous de zéro.

Rostoptchine nous fait part aussi d'une scène, presque sentimentale, qui eut lieu pendant une courte halte que le grand-duc eut besoin de faire après avoir dépassé le château de Tchesmé, qui est à moitié chemin entre Tsarsko-Sélo et la capitale. La nuit était calme et belle, et la lune, tantôt brillante, tantôt obscurcie par de légers nuages, répandait de douces et mélancoliques teintes autour des traîneaux. Ce calme d'un instant formait un singulier contraste avec l'agitation que l'instant suivant ne pouvait manquer d'amener. Rostoptchine en était frappé, et les graves conséquences du fait dont il était un des messagers, passèrent, dans ce moment d'arrêt, rapidement devant son esprit. L'idée de la toute-puissance qui attendait son maître chéri et dont il n'était plus séparé que par peu d'heures sans doute, produisit en lui une vive émotion. Oubliant l'inégalité des rangs,

il saisit la main de Paul en lui disant, toujours en français : « Monseigneur, quel moment pour vous ! » Le grand-duc répondit : « Attendez, mon cher, attendez ! J'ai vécu quarante-deux ans ; Dieu m'a soutenu ; peut-être me donnera-t-il les forces, la raison, pour supporter l'état auquel il me destine. J'espère tout de sa bonté ! » En disant cela, il remonta en traîneau, et à huit heures et demie il s'arrêtait au perron du Palais d'hiver.

Il y avait foule dans cette splendide résidence. « On y attendait, dit notre rapporteur, la fin d'un long règne et le passage à un règne nouveau, tout à fait différent. » Le prince fut aussitôt entouré et accablé de prévenances qui allaient jusqu'à l'importunité. Chacun cherchait son regard et avait quelque communication à lui faire, quelque nouvelle à lui apprendre, quelque réflexion à lui soumettre, sur les actes des médecins ou sur l'avis qu'ils avaient émis, sur l'état du corps, sur le dénoûment probable et sur le moment auquel il arriverait. Cet empressement des courtisans s'étendit aussi à celui que l'on voyait tout à coup en grande faveur et dont Paul aimait à faire l'instrument de ses décisions [1].

Après avoir entendu le rapport des hommes de l'art

[1] Une de ces décisions, dont Rostoptchine eut à presser l'exécution, se rapportait à Dmitri Prokopiévitch Troschtchinski, l'un des fonctionnaires de second ordre les plus actifs et les plus indispensables. Voir sur lui la *Vie du comte Spéranski* (en russe) de M. le baron M. de Korff, t. Ier, p. 89 et suiv.

et donné instantanément les ordres nécessaires, Paul se retira, avec la grande-duchesse, dans un petit cabinet du coin, où furent successivement mandés tous ceux avec lesquels il désirait se concerter ou auxquels il avait à transmettre quelque ordre.

Ainsi se passa la nuit, et quand le jour revint, il y avait vingt-quatre heures que Catherine était dans l'état désespéré où une apoplexie foudroyante l'avait jetée tout d'abord. La première pensée du prince fut de retourner près de ce lit désolé, où la vraie toute-puissance se manifestait avec éclat, en mettant dans tout son jour la fragilité de l'homme, qu'il soit obscurément blotti dans une cabane ou environné sur un trône de toutes les splendeurs de la royauté. Un instant, il s'arrêta à ce triste spectacle, mais sans feindre des impressions de douleur filiale qui n'étaient pas dans son cœur. Puis il demanda aux médecins s'ils avaient encore quelque espérance. Comme la réponse fut : Aucune ! il ordonna d'ouvrir les portes de l'appartement au très-vénérable métropolitain Gabriel et à son clergé, pour la confession basse qu'ils avaient à dire et pour l'administration des saints sacrements [1].

L'instant d'après, Paul fit appeler Rostoptchine dans le cabinet et lui adressa les paroles suivantes : « *Je te connais tel que tu es* [2], *parfaitement, et je te demande*

[1] *Tchitat gloukhouyou ispoved i pritchastit sv. Taïn.*

[2] Il est d'usage à la cour de Russie que le souverain, en se servant de la langue nationale, tutoie les grands officiers de la couronne et les

de me dire avec franchise à quel titre tu désires être auprès de ma personne. » Le courtisan ainsi interpellé n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour répondre à cette question; ses prétentions étaient modestes, du moins en apparence : il demanda à être secrétaire de l'empereur pour la réception des pétitions. Après une courte pause, Paul répliqua : « Je ne trouve pas là ton compte; sache que je te nomme aide de camp général[1], et, bien entendu, pas pour te promener d'un point du château à un autre la canne à la main, mais pour être investi de la direction du collége de la guerre. » Rostoptchine ne se sentait pas une grande vocation pour ce poste, tout militaire, et il supplia son bienfaiteur de lui en réserver un autre.

Celui-ci cependant, dans sa mobilité, donna aussitôt accès en lui à de tout autres pensées : il causa avec le laquais de chambre Nélidof, sans doute au sujet de sa cousine Catherine Ivanovna, demoiselle d'honneur

personnages de marque qu'il veut distinguer. Jusqu'à la fin du règne de Nicolas, nul n'était rien dans ce pays par lui-même, la faveur du prince était la seule source de toute distinction. On connaît ce mot de Paul Ier, incroyable s'il n'avait pour garant un homme honorable, le feld maréchal suédois comte de Stedingk : « Sachez que nul n'est grand seigneur ici que lorsque je lui parle et aussi longtemps que je lui parle. » Tout cela change maintenant, et il est à croire qu'à l'avenir les seigneurs russes tiendront, comme ceux des autres pays, à être quelque chose par eux-mêmes, et qu'on saura respecter leur individualité.

[1] L'empereur a des aides de camp de deux rangs très-différents, les aides de camp généraux (*ghénéral-adyoutanty*) et les simples aides de camp (*flighel-adyoutanty*).

de la grande-duchesse et qui exerçait sur le grand-duc un empire presque absolu, quoiqu'elle fût disgraciée de la nature[1].

Le deuil n'était pas profond dans cette foule décorée d'insignes de toute espèce, chamarrée de cordons et excessivement affairée. Mais un homme sincèrement affligé était le comte Bezborodko, ministre des affaires étrangères : chez lui, c'était presque du désespoir; dans le fait, pourtant, ce dont il était le plus en peine, c'était sa place. Quoiqu'il comptât déjà soixante-quatre ans, il ne quitta pas le palais pendant trente heures. L'assurance que lui apporta Rostoptchine qu'il serait maintenu dans les conseils de la couronne fut pour lui un véritable soulagement.

Ce vieux serviteur reçut alors l'ordre de rédiger un projet de manifeste d'avénement, et Rostoptchine fut chargé d'écrire au prince Alexis Borissovitch Kourakine, momentanément absent à Moscou, pour l'engager à revenir en toute hâte à Saint-Pétersbourg, où il était destiné au poste important de procureur général (1796-1798), tandis que son frère aîné, Alexandre, qui, plus âgé que Paul de deux ans, avait été élevé

[1] Voir sur elle Masson, *Mémoires secrets*, t. Ier, p. 262, 243 et 326, ainsi qu'une remarquable lettre de Russie insérée dans le *Moniteur* du 24 avril 1792. Mlle Nélidof ne fut renvoyée dans la suite que pour faire place à une autre favorite, une jeune demoiselle Lapoukhine. L'impératrice Marie poussait la complaisance pour son époux jusqu'à souffrir la Nélidof près d'elle.

avec lui, remplirait les fonctions de vice-chancelier de l'empire (1796-1798)[1].

L'après-midi à trois heures, il fut ordonné au vice-chancelier comte Ostermann de se transporter chez le comte Markof[2], principal confident de Bezborodko et troisième membre du collége des affaires extérieures, mais qui était tombé en disgrâce quelques mois auparavant à cause de la rupture inattendue de ses négociations au sujet du mariage projeté entre la grande-duchesse Alexandra Pavlovna et le roi de Suède Gustave IV, mariage pour lequel le jeune monarque était venu en personne à la cour de Catherine II. Dans cette visite domiciliaire, Ostermann devait réunir tous les papiers qui se trouvaient chez Markof, les mettre sous scellé et les emporter; car la disgrâce de cet intrigant et rusé fonctionnaire devenait encore plus sérieuse sous Paul, à qui il déplaisait personnellement[3], qu'elle n'avait été, par accident, dans les derniers jours du

[1] Voir sur eux Masson, t. Ier, p. 311 et 348, et le prince Dolgoroukof, *Rodoslovnii Sbornik* (Recueil généalogique), t. III, p. 129 et 130. « Les deux princes Kourakine, dit Masson, qui tour à tour avaient été bien et mal avec Paul, sont les deux hommes qui ont le plus d'influence, après le valet de chambre dont j'ai parlé (Koutaïssof), et peut-être ceux qui méritent le mieux d'en avoir. » Voir aussi sur le prince Alexandre Borissovitch, homme d'un caractère loyal et modeste, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, t. IV, p. 58.

[2] Rostoptchine écrit, selon la prononciation, Markof et non Morkof, selon l'orthographe russe. Nous donnerons bientôt une vie détaillée de cet homme d'État, autre type des plus complets du vieux Russe.

[3] Voir Masson, t. Ier, p. 204.

règne de sa mère. En même temps, le grand-duc remit à son nouveau confident le cachet qu'il portait attaché à sa montre, et lui prescrivit d'aller, avec le comte Alexandre Nikolaïévitch Samoïlof[1], mettre les scellés aux portes du cabinet de l'impératrice. Puis il renvoya de la cour le grand maréchal prince Bariatinski, dont il donna la charge au comte Chérémétief, avec les comtes Tiessenhausen et Wielhorski pour adjoints.

Rostoptchine était devenu l'homme indispensable. Vers cinq heures, il eut ordre de s'informer près du ministre de Catherine, si, parmi les affaires à expédier, il n'y en avait point qui ne souffrissent aucun retard et au sujet desquelles il serait peut-être urgent de faire un rapport extraordinaire. Bezborodko, qui, à l'égard du messager, n'avait pas les mêmes motifs de confiance que Paul, ne lui fit aucune communication, mais se rendit près du prince dans le petit cabinet du coin dont il a déjà été fait mention. Cependant le favori l'y accompagna et il lui fut ordonné de rester; puis, au moment où le ministre allait se retirer avec

[1] « Samoïlof, procureur général, qu'il (que Paul) avait aussi confirmé honorablement dans son poste, en lui donnant en cadeau 4,000 paysans, ce qui fait plus de 20,000 roubles de rente, fut, quelques jours après, déposé et mis aux arrêts; et son secrétaire, à la forteresse. Enfin tout fut renouvelé de cette façon, à l'exception de Bezborodko, Nicolas Soltykof et Arkarof. » Ce dernier était gouverneur général de Pétersbourg. Voir sur lui et sur les autres personnages nommés la suite du passage ci-dessus de Masson, t. Ier, p. 205 et suivantes.

ses papiers, Paul le lui présenta en disant : « Voici un homme pour lequel je n'ai rien de caché. » L'heureuse mémoire et la facilité en affaires du comte Bezborodko avaient été pour Paul une agréable surprise. « Il est pour moi un véritable cadeau du ciel ! » s'écria-t-il, et il remercia Rostoptchine de l'avoir éclairé sur les services que ce ministre pourrait lui rendre. Paul eut aussi de bonnes paroles pour le prince Zoubof, dont le désespoir était navrant; il le fit bien appeler six fois dans le cours de la journée, et le traita en gracieux souverain. La manière dont l'heureux du jour parle de ce favori à la veille de sa chute, fait honneur, on doit le dire, à sa sensibilité.

A neuf heures du soir, Rogerson étant venu annoncer que la fin de l'impératrice approchait, le grand-duc et la grande-duchesse se rendirent aussitôt dans la chambre mortuaire, après avoir fait avertir leurs fils aînés, Alexandre et Constantin, ainsi que les princesses Alexandra et Hélène [1], lesquelles vinrent accompagnées de la baronne de Lieven, dame d'honneur [2]. Le prince Zoubof, les comtes Ostermann, Bezborodko et Samoïlof

[1] Ces deux grandes-duchesses avaient alors l'une treize et l'autre douze ans. Marie, l'aînée de celles qui venaient après, n'en avait encore que dix. On parlera plus loin d'elle et de ses plus jeunes sœurs. A cette époque, Nicolas n'était au monde que depuis quelques mois, et Michel, le plus jeune membre de cette belle famille, n'était pas encore au nombre des vivants. Alexandra mourut déjà en 1801; Hélène, en 1816.

[2] Ce n'est pas celle qui, de nos jours, se fit un nom dans le monde diplomatique, c'est sa belle-mère. Elle fut successivement nommée comtesse et princesse.

Rostoptchine assista ainsi, à l'heure que l'imagination environne de terreurs, à une scène qui pouvait en inspirer, car c'était une vraie scène de revenants. Orlof, malade depuis huit jours, sortit cependant de son lit, quand on vint lui annoncer un messager de la cour, et il y répondit par de solennels regrets, sans se préoccuper encore des conséquences du changement de règne dont on l'instruisait. Notre rapporteur a soin de faire la remarque que cet homme jadis si puissant, et maintenant nécessairement annulé, ne donna aucun signe de faiblesse à cette occasion.

Le récit que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur est le mot de l'énigme de la grandeur subite de Rostoptchine. Il venait de traverser un de ces moments qui sont décisifs pour les serviteurs des princes, surtout quand ces princes sont naturellement généreux et singulièrement fantasques, comme l'était celui qui s'appelait maintenant l'empereur Paul Ier. Notre narration explique tout; quelque haute que soit la fortune à laquelle l'ancien gentilhomme de la chambre sera appelé, elle n'aura plus de quoi nous étonner, mais elle a dû paraître bien soudaine à quiconque n'était pas dans le secret.

En effet, le grade le plus élevé que Rostoptchine pou-

vait avoir jusqu'alors, était celui de colonel aux gardes : le titre d'aide-de-camp général de l'empereur lui conférait d'emblée celui de lieutenant-général, et, selon Masson, il aurait même été nommé au grade de général de corps d'armée (général de l'infanterie) [1], ce qui toutefois ne nous paraît pas avéré.

A partir de ce jour, l'empereur ne voulut plus se passer de lui ; il en fit son favori et lui confia ses plus secrètes pensées. D'une part, il se fiait en lui, comme à un de ses fidèles ; d'autre part, il trouvait du charme dans son commerce. Les vives réparties et les saillies souvent heureuses du serviteur amusaient le maître, qui avait besoin de se distraire des soucis de la royauté. L'esprit plein de ressources du premier n'était jamais en défaut lorsque le second lui demandait un conseil, et il avait la souplesse nécessaire pour ne devenir jamais ni incommode ni importun. Il y avait plus peut-être. Entre le souverain et son favori, on pouvait remarquer une véritable analogie, une parité d'humeur qui produisait entre eux un accord parfait. On pourrait même dire, selon la juste observation de l'auteur de la notice consacrée à Rostoptchine dans le Supplément de la *Biographie universelle*, que « l'adroit courtisan ne fut que le reflet de cette nature impériale, où la bizarrerie était certes le côté

[1] Il ne faut pas dire général d'infanterie ; il s'agit là d'un grade, général de l'infanterie ou général de la cavalerie (général en chef). Ce grade, dans le tchinn, vient immédiatement après celui de feldmaréchal.

dominant, aujourd'hui joyeux, rieur, plein de bonté, le lendemain dur, sombre, colère, quelquefois barbare. » Si ce n'est pas là le secret de sa faveur et de son influence, qui, comme on l'a vu, doit être cherché ailleurs, c'est au moins celui de la durée de cette faveur pendant plusieurs années. Même avant que Rostoptchine prît place au ministère, son influence fut grande, et depuis elle augmenta de mois en mois.

Paul l'avait dit, il n'avait pour lui rien de caché.

M. Alexandre Herzen, qui, comme tout le monde sait, a publié, en 1858, à Londres, une espèce d'autobiographie partielle de la Sémiramis du Nord [1], explique, dans la préface qu'il a mise en tête, comment un document de cette importance a pu tomber entre ses mains, allant ainsi au devant des doutes qui ne pouvaient manquer de s'élever contre l'authenticité, évi-

[1] *Mémoires de l'impératrice Catherine II, écrits par elle-même et précédés d'une préface* par A. Herzen. Malgré la suscription « A mon fils bien-aimé, » l'auteur, dans ces pages, n'adresse jamais la parole au grand-duc Paul, auquel elle n'avait d'ailleurs rien d'édifiant à apprendre; elle songeait plutôt au public, comme on peut le voir, entre autres, à la page 271. Ce livre, assez leste et peu réfléchi, n'a pu être écrit avant 1780, année où l'impératrice Catherine avait déjà plus de cinquante ans : on voudrait, mais on ne peut pas donner, pour excuse d'une si étrange composition, la jeunesse de l'auteur. Les allusions au temps où elle écrivait abondent, et l'on se demande comment tous ces détails, frivoles ou lubriques, ont pu encore lui être présents, après un intervalle de vingt-cinq ou trente ans (Catherine avait épousé le grand-duc Pierre en 1745), pendant lesquels elle avait eu à présider aux affaires d'un empire colossal qui naissait seulement à la civilisation, et à manier les plus grands intérêts des peuples.

dente toutefois pour tout œil exercé, de ce livre étrange et plein de curieuses révélations[1]. Dès les premiers mots de cette préface, le réfugié russe si connu comme éditeur du journal *Kolokol*, nous donne aussi une preuve décisive de l'extrême confiance que le successeur de Catherine plaçait en Rostoptchine, preuve qui confirme toutes celles contenues dans le récit qu'on a lu ci-dessus. C'est lui, assure-t-il, qui, peu d'heures après le décès de l'impératrice (sans doute le lendemain 20 novembre), reçut de son fils l'ordre de mettre le scellé aux papiers de cette souveraine, comme il les avait mis déjà la veille à son cabinet. Elle en aurait conservé de bien compromettants, à en croire cette préface, entre autres la lettre d'Alexis Orlof contenant le récit des derniers moments de l'empereur Pierre III, lettre que mentionne, dans ses Mémoires[2], la princesse Daschkof. Parmi ces papiers précisément, on trouva un manuscrit tout écrit de la main de Catherine et placé sous un couvert cacheté portant cette suscription : « Pour Son Altesse Impériale l'héritier du trône (*Nasslednik*) et grand-duc Paul, mon fils bien-aimé. » C'était l'autobiographie dont nous venons de parler. Quoiqu'elle embrasse seulement les années de 1729 à 1759, et

[1] Il nous en est arrivé de tant de côtés divers depuis dix ans, que le temps semble venu désormais d'écrire l'histoire véridique de cette femme, si grande dans les affaires, si peu estimable dans la vie privée.

[2] Nous en donnons le titre plus loin. — *D'Aschkof* est une fausse orthographe.

s'arrête par conséquent trois ans avant la révolution qui précipita du trône le malheureux et inepte Pierre, même dans ces limites, disons-nous, le document était de nature à ouvrir à un lecteur attentif bien des horizons jusqu'alors inaperçus, à lui donner l'intelligence de mille choses jusqu'alors inconnues ou mal comprises. Rostoptchine le lut très-probablement avec l'empereur, se délectant de la saveur piquante de ce mets, d'un de ces fruits défendus dont l'un et l'autre étaient friands, comme on pouvait l'être dans un siècle de mœurs relâchées et de croyances religieuses ridiculisées par les coryphées de la littérature. En présence de Paul, le favori eut aussi à faire le classement de tous les autres papiers. Il devint ainsi le confident de bien des secrets d'état.

Bezborodko, promu à la dignité de prince, resta à la tête du collége des affaires étrangères, et ne tarda pas à être élevé au rang de feldmaréchal, qui est le premier du tchinn russe, un rang hors ligne, dont ne jouissent, sous chaque règne, qu'un très-petit nombre de personnages seulement, rarement plus de trois à la fois. Le comte Panine[1] était vice-chancelier et s'acquittait avec talent des difficiles fonctions de sa charge, sous l'autorité plus nominale que réelle du comte Oster-

[1] Nous parlons de Nikita Pétrovitch Panine, et non pas de son oncle le comte Nikita Ivanovitch, l'un des hommes les plus distingués de son époque, mort en 1783, après avoir été gouverneur du grand-duc Paul et ministre des affaires étrangères (1769-1783).

mann[1]. Quant à la politique du successeur de Catherine, pendant les premières années de son règne, politique longtemps paisible, mais ensuite très-belliqueuse, ce n'est pas encore le lieu de l'exposer. Nous ne nous occupons dans ce moment que du personnel de ses ministres, et nous dirons que tous n'étaient que des instruments de la volonté du prince; il se réservait personnellement la direction de son cabinet et n'entendait pas qu'elle fût liée ou subordonnée aux vues personnelles de ses dignitaires. Sans priver ces derniers de leur titre, il leur substituait, quand il le jugeait à propos, d'autres conseillers, auxquels il confiait au besoin le portefeuille dont ceux-là croyaient être les seuls dépositaires. C'est ainsi qu'au bout de trois ans, en novembre 1799, Rostoptchine fut nommé ministre des affaires étrangères, puis presque aussitôt grand-chancelier de cet ordre de Malte ou de Saint-Jean-de-Jérusalem[2] dont l'empereur venait de se proclamer grand-maître. Déjà, le 5 mars précédent, le

[1] Ici encore il ne s'agit pas du premier ministre de ce nom (1711-1741), du célèbre comte Andréi Ivanovitch (Henri-Jean-Frédéric), fils d'un pasteur luthérien de la Westphalie, mais du second, fils de celui-là, du comte Ivan Andréivitch Ostermann, successivement vice-chancelier (en 1780) et grand-chancelier de l'empire.

[2] Si Levesque (*Histoire de Russie*, t. VI, p. 112) ajoute au nom de Rostoptchine l'épithète de vice-chancelier des affaires étrangères, c'est probablement qu'il confond les deux dignités très-distinctes dont nous venons de parler et qui n'avaient rien de commun entre elles. — Sur l'affaire de l'île de Malte, que Paul prit en mains dès le 15 janvier 1797, et qui le brouilla avec la France, qu'il s'était d'abord ab-

favori avait été créé comte, et de plus il était décoré de la dignité de cour de chambellan, du titre de conseiller privé et du cordon de Saint-André, l'ordre le plus éminent de l'empire, en ne comptant pas celui de Saint-George, exclusivement militaire.

L'abbé Georgel, qui, en 1799, accompagna à Saint-Pétersbourg une députation de la chevalerie de Saint-Jean de Jérusalem, trouva Rostoptchine investi de ces dignités, et voici en quels termes il s'exprime sur son compte : « Le ministère des affaires étrangères, qui était toujours le principal apanage du grand-chancelier, a été donné à un jeune chambellan, d'abord disgrâcié et ensuite rappelé. Ses connaissances sont bien moins étendues que son esprit n'est fin, délié, pénétrant et rusé. Il est arrivé à ce poste sans rien entendre à la diplomatie[1]; mais sa souplesse plaît à Paul I[er], et ce mérite lui tient lieu de connaissances qu'il n'a pas. C'est le comte Rostoptchine. Il a sous lui un vice-chancelier et tout le collége ou la bureaucratie des affaires étrangères. Pour concentrer en lui toute l'influence de son ministère et s'environner des ombres d'une politique profonde et mystérieuse, il a fait adopter à Paul I[er] une manière très-singulière de traiter la diplomatie. Aucun ambassadeur, aucun mi-

stenu de combattre, on peut consulter, outre l'ouvrage de Miège, Sugenheim, *Russlands Einfluss* (L'influence de la Russie, etc.), t. II, p. 162 et suiv.

[1] On peut dire la même chose du comte de Pahlen.

nistre étranger ne communique avec l'empereur; ce n'est pas même le ministre des affaires étrangères qui leur donne audience. On lui demanderait inutilement un rendez-vous pour traiter avec lui : il faut s'adresser au vice-chancelier. Celui-ci fait son rapport au ministre, et le ministre à l'empereur. La réponse du souverain est rendue par le ministre au vice-chancelier, qui la transmet à l'ambassadeur. Le vice-chancelier lui-même ne communique pas avec son souverain; il ne travaille qu'avec le ministre[1]. » Afin d'expliquer l'étrangeté de cette manière d'agir, l'émigré français, ancien secrétaire d'ambassade à Vienne, ajoute ensuite : « Le comte Rostoptchine, qui sait se rendre justice, a senti que, malgré son esprit pénétrant, sa facilité et ses manières engageantes, il n'avait pas assez de fonds et de connaissances acquises pour discuter avec avantage de grands intérêts avec des hommes instruits par une longue expérience. Voilà sans doute pourquoi il devient invisible et a fait adopter une méthode qui pare à tous les inconvénients de son inexpérience en diplomatie. Je sais néanmoins que quelques ministres étrangers ont obtenu, quoique rarement, des conférences avec lui; mais ce sont ceux des cours avec lesquelles il n'y a pas de grands intérêts à démêler et avec qui il peut briller par son esprit naturel. Le grand talent de ce ministre, qui est un

[1] *Voyage à Saint-Pétersbourg, en* 1799-1800, p. 275, Cf. p. 278.

Mais ils étaient tous deux d'un caractère mobile et tous deux enthousiastes. Or, le héros de l'époque venait de se montrer. Bonaparte, de retour de son aventureuse expédition d'Égypte, avait résolu de mettre fin à l'anarchie à laquelle, sous le directoire, la France était en proie; le 18 brumaire (9 novembre 1799) l'éleva lui-même à la tête du gouvernement. Ce fait excita l'admiration générale, et la Russie elle-même résista d'autant moins à ce sentiment, que le changement arriva très à propos pour elle. Paul, ayant vu des revers succéder aux brillants succès de Souvorof, était las de son alliance avec l'Autriche et l'Angleterre; ses regards se tournèrent avec complaisance vers le jeune capitaine, déjà couvert de lauriers, qui rendait à la France l'ordre, sans lequel les progrès durables sont impossibles à réaliser. La même attraction agissait sur Rostoptchine, ainsi que l'atteste une de ses lettres à Souvorof, autre capitaine dont il était un chaud adorateur. Voici ce qu'il y disait sur le compte de Bonaparte : « Il est souverain sans en avoir le titre; tout s'incline devant lui, tout le respecte et attend de lui la paix; le sort de tous est adouci[1]. » Le rétablisse- de la paix avec la France devint, depuis ce moment, le point de mire de la politique du ministre, comme il l'était du souverain.

[1] Général Milioutine, *Histoire de la guerre de la Russie avec la France us le règne de l'empereur Paul, dans l'année* 1799, en russe; trad. lem. de Schmitt, t. V, p. 435.

D'après cela, le premier flattait les passions du second, vivement indisposé contre l'Autriche et l'Angleterre, ses alliés, plutôt qu'il ne les lui soufflait lui-même; mais une fois la nouvelle politique adoptée par Paul, Rostoptchine se montra naturellement contraire à tout ce qui était en opposition avec elle; et en effet, en ce qui concerne Dumouriez, il sut prévenir les conséquences de la bonne impression, de l'approbation enthousiaste même, que la vivacité toute militaire et l'esprit lucide du général, alors rallié aux Bourbons, avaient produites chez le monarque, qui était allé jusqu'à dire au vainqueur de Jemmapes : « Il faut que vous soyez le Monk de la France! »

Un instant très-près du but, du moins en apparence, Dumouriez le manqua ensuite complétement; il fut congédié avec une sécheresse de formes à laquelle il était loin de s'attendre. C'est à Rostoptchine qu'il dut d'être ainsi éconduit, quoique le comte lui eût fait d'abord l'accueil le plus prévenant et eût été pour lui d'une amabilité insinuante, qui n'épargnait pas les caresses. A cette occasion, l'abbé Georgel accuse le ministre de duplicité. Lui opposant le comte Panine, dont il venait déjà de faire l'éloge, mais dont il comprend mal la politique, il dit de lui : Le vice-chancelier « n'était point aussi fin, aussi insinuant que son ministre, mais il n'avait pas sa fausseté; » et du dernier directement : « La veille de son départ, Dumouriez dina chez le comte Rostoptchine. Ce ministre, toujours

sous le masque de l'amitié, le caressa beaucoup, l'invita à lui donner de ses nouvelles et l'assura, partout où il serait, de la protection de l'empereur. Rostoptchine, craignant la plume de Dumouriez et son ressentiment, lui prodiguait ainsi, en s'applaudissant d'avoir décidé son départ, toutes les démonstrations du plus vif intérêt. Dumouriez n'a pas été sa dupe : si jamais il donne au public sa mission à Saint-Pétersbourg, son style mâle et nerveux nous présentera Rostoptchine dans l'attitude et avec les couleurs qui lui conviennent[1]. » Par malheur, le général ne l'a point fait, et nous ne pouvons suppléer que bien imparfaitement à son silence.

Comme l'abbé Georgel n'est pas seul à accuser Rostoptchine de fausseté, comme Kotzebue[2], entre autres, après avoir raconté une anecdote concernant le comte Panine, que son artificieux collègue voulait perdre, par jalousie, dit-il, conclut dans le même sens, et que l'étrange attitude de l'homme lui-même depuis la catastrophe de Moscou semble confirmer cette accu-

[1] Général Milioutine, *Hist. de la guerre de Russie*, etc., p. 292-293. Cf. p. 329. — Après avoir ainsi mis en scène et caractérisé Rostoptchine, l'abbé Georgel s'occupe aussi d'un autre favori de l'empereur Paul, du comte Koutaïçof ou Koutaïssof, p. 355 et suiv. (Cf. Levesque, t. VI, p. 103-104), et il finit par tracer avec habileté le portrait du monarque lui-même, p. 361-369. (Cf. *Idem*. p. 119.)

[2] *L'année la plus remarquable de ma vie*, suivie d'une réfutation des *Mémoires secrets sur la Russie* (de Masson), trad. de l'allemand (1802), t. II, append. p. 25. Masson a répliqué : voir relativement à l'affaire de Rostoptchine avec Panine, t. IV, p. 177. (Cf. Levesque, t. VI, p. 112.)

sation, nous n'avons aucun motif de nous inscrire en faux contre elle, car nos pages ne sont nullement destinées à présenter l'apologie de notre héros.

Dès ce temps-là, on lui reprochait en outre sa hauteur. Il éconduisait ou congédiait ceux qui n'avaient pas de titre à sa faveur ou dont les démarches près de lui pouvaient lui causer de l'embarras, avec une rudesse qui allait au delà de l'incivilité. En voici un exemple : Le comte Michel Oginski, grand seigneur lithuanien bien connu, sollicitait à Saint-Pétersbourg la permission de l'empereur de retourner en Pologne. Quoique le comte de Haugwitz, alors ministre de Prusse à la cour impériale, appuyât sa demande, Rostoptchine répondit à ce magnat, en date du 29 mars 1799, par la missive suivante, d'un étrange laconisme :

« Monsieur le comte, Sa Majesté l'empereur, ayant reçu votre lettre en date du 12 du courant, a jugé à propos de refuser vos demandes et m'a ordonné de vous en faire part.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

Le comte Joseph de Maistre, ministre sarde à Pétersbourg de 1804 à 1817 et dont nous invoquerons le témoignage, notamment à propos de l'incendie de Moscou, en qualifie l'auteur, tantôt comme « un des hommes les plus fougueux qui existent, » tantôt comme « le plus soupçonneux et le plus sévère des hommes. »

Longtemps, toutefois, ces défauts du favori ne lui

firent aucun tort dans l'esprit de Paul, qui, comme nous l'avons dit, aimait l'enjouement de Rostoptchine, sa résolution et son sang froid, sa verve caustique, ses mordantes épigrammes, tout cela joint à des manières insinuantes. Rien n'est plus propre à nous donner une idée du ton de conversation qui s'était établi entre le monarque et son serviteur, qu'une anecdote que raconte le *Mercure de France*[1] et qui a été reproduite par le bibliophile russe déjà cité pour deux de ses publications[2]. Entouré d'un cercle nombreux où se trouvait le favori avec plusieurs princes russes, le mobile monarque interpella brusquement le premier. « Dites-moi, lui demanda-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas prince? » Un instant de réflexion suffit à Rostoptchine pour échapper à l'embarras qu'une telle question aurait causé à tout autre qu'à lui. « Votre Majesté Impériale, répondit-il, me permettra-t-elle de lui en dire la véritable raison? » — « Sans doute. » — « C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'établir en Russie, y arriva en hiver. » — « Eh! que pouvait faire la saison au titre qu'on lui donna? » — « C'est que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait le choix entre une pelisse et le titre de prince. Mon aïeul

[1] Du 21 messidor, an X (10 juillet 1802.)

[2] *Mémoires du comte Rostoptchine, écrits en dix minutes* (1839) p. 10, et Rostoptchine, *Notice littéraire et bibliographique sur ses ouvrages*, page 4.

arriva dans un hiver rigoureux, et eut le bon esprit de préférer la pelisse. » L'explication n'était pas obligeante pour les princes qui l'écoutaient, mais elle aurait fait honneur, d'un côté au plus facétieux diseur de bons mots, et de l'autre au disciple le plus renommé de Jean-Jacques et de tous les libres penseurs du dix-huitième siècle. L'empereur Paul en rit beaucoup; puis, s'adressant aux princes qui l'entouraient : « Allons, messieurs, leur dit-il, félicitez-vous de ce que vos aïeux ne soient pas arrivés en hiver. »

Les graves défauts du comte n'excluaient pas toutefois une certaine bonhomie. On verra bientôt de quelles terreurs le nom de Rostoptchine était environné dans la suite : eh bien ! ce même homme, dit Varnhagen von Ense, qui, s'étant rencontré avec lui, en 1817, à Bade, en parle longuement dans ses curieux Mémoires[1] ; ce même homme avait des heures où il pouvait, avec une charmante insouciance, se livrer au plaisir le plus innocent, en attachant son regard sur une fleur, sur un papillon ; en suivant, le sourire sur les lèvres, le jeu d'un groupe d'enfants, qu'il mettait en garde contre un danger auquel ils étaient exposés, ou dont il exaltait la joie en leur faisant de petits cadeaux; des heures, où il se montrait d'une société aussi prévenante qu'affable, plein d'attentions délicates

[1] *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*, t. VI, pages 166-168; 193-194.

même pour les hommes et offrant aux dames l'hommage d'une aimable courtoisie. »

Cette observation de l'*essayiste* allemand devenu si célèbre par la publication intempestive de sa succession littéraire, trouve une sorte de confirmation dans le passage suivant, presque idyllique, des Mémoires déjà cités de Rostoptchine : « J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent, etc. »

Mais qu'importent aux ennemis d'un homme en place les qualités aimables dont il peut être doué ? pour eux, ses défauts éclipsent tout. Rostoptchine avait de nombreux ennemis, notamment le comte de Pahlen, qui, en voie de faveur, voyait un obstacle dans cet homme sincèrement attaché, comme Araktchéief, et peut-être seul avec celui-ci, au monarque infortuné qu'un absolutisme effréné poussait à sa perte, mais dont l'abbé Georgel, qui n'avait aucun motif pour le flatter, fait pourtant cet éloge : « L'âme de Paul Ier, malgré de grandes inégalités, était belle ; il développa le génie et les vertus qui rendent digne du trône. » On a diversement jugé l'acte par lequel Pahlen délivra la Russie du joug pénible qui pesait alors sur elle ; on a pu atténuer jusqu'à un certain point, par des considérations de politique et d'humanité, sa culpabilité dans la perpétration d'un crime

[1] Voir aussi, à ce sujet, Levesque, t. V, p. 442.

dont tout au moins il conçut le plan, quoique peut-être sans l'idée positive du régicide; mais il paraît qu'on n'a pas accusé sans fondement ce chef de la fameuse conjuration de 1801 d'avoir, par une préméditation qui savait de loin écarter les obstacles, éloigné de la personne de Paul, en les lui rendant suspects, les deux hommes qui seuls auraient eu les moyens et la volonté de le sauver.

Le comte de Pahlen, en effet, fit servir à l'exécution de ses propres projets les défauts très-compromettants de son rival dans la faveur du prince. La dissimulation et la ruse pouvaient seules lui faire atteindre son but, qu'il estimait honorable et salutaire au pays : en conséquence, il n'hésita pas à en faire usage.

« Le joug de l'autorité pesait de plus en plus sur Pahlen, dit Ch. Levesque[1]. Soumis à un maître dont la volonté était absolue, sa faveur dépendait d'un soupçon ; de jour en jour elle devenait plus précaire. Il voulut l'affermir, et résolut de mettre Alexandre sur le trône... Ses idées arrêtées, son premier soin fut d'éloigner de la faveur de Paul tous ceux qu'il n'avait pu gagner. A cet effet, il travailla longtemps, et réussit enfin à disgrâcier un homme dont le dévouement à la personne de l'empereur et les talents surtout lui portaient ombrage. C'était Rostoptchine, vice-chancelier des affaires étrangères[2]. »

[1] *Histoire de Russie*, t. VI, p. 111.

[2] On a vu que ceci est une erreur de la part de Levesque. — Quant

Ici Levesque raconte l'histoire de la prétendue lettre de Panine que le ministre des affaires étrangères intercepta et qu'il supposa avoir été écrite à un conspirateur. Les dénégations de Panine par rapport à cette lettre furent si énergiques et si convaincantes, que Paul se rendit à l'évidence. Selon Kotzebue, il s'écria dans son indignation : « Rostoptchine est un monstre ! il veut me faire l'instrument de sa vengeance particulière ; eh bien ! c'est sur lui que j'en ferai tomber tout le poids. » Et, le jour même, le ministre fut disgracié. Le monarque, toutefois, lui confia encore la direction générale des postes ; il paraît même qu'il ne lui retira pas du coup toute sa confiance. Peut-être était-ce seulement la politique de Paul qui fit renvoyer le favori du collége de l'empire. Ce qui le donne à penser, c'est que ce dernier eut pour successeur le prince Alexandre Kourakine, un des chefs du parti français, et qui, vice-chancelier après l'avénement de Paul[1], était sorti du cabinet au moment où l'antagonisme contre la France y avait pris le dessus et où, de plus, il fallait rassurer le divan, en appelant dans les conseils de l'empereur le comte Victor Kotchoubéi, ancien ambassadeur à Constantinople. Depuis, on avait pris de l'engouement, sinon pour la France, du moins pour son chef, et peut-être Rostoptchine ne le partageait-il plus au même degré.

à l'affaire de la lettre dont nous parlons dans le texte, elle est racontée tout autrement par Kotzebue, t. II, app., p. 25.

[1] *Voir* plus haut, p. 33.

Quoi qu'il en soit, congédié poliment cette fois, il fut bientôt après traité avec rigueur, on ne sait par quel motif; la colère de Paul éclata contre son ancien favori, et ce fut peut-être pour le malheur de cet infortuné monarque, que, peu de semaines avant la catastrophe du 23 mars 1801 qui mit fin à sa vie, il exila dans ses terres ce fidèle serviteur, qui eût peut-être éventé et déjoué les plans des conspirateurs, tous, comme on sait, de l'entourage ou même de l'intimité de Paul. Du moins Rostoptchine se vanta-t-il depuis que, lui présent à Saint-Pétersbourg et directeur des postes impériales, l'attentat dont son maître fut la victime n'eût pas été commis. Le général Araktchéief tenait le même langage [1], et peut-être avaient-ils raison tous deux.

Avant de suivre notre vieux Russe dans la vie privée, n'oublions pas de raconter un trait qui lui fait honneur et qui se rapporte à l'époque de sa plus haute fortune.

Souvorof, après sa glorieuse campagne d'Italie et sa mémorable retraite sur la Muotta, avait été rappelé avec son armée. Malgré les lauriers dont il était couvert, il encourut la disgrâce de l'irascible Paul, lorsque celui-ci apprit que le généralissime, au lieu de se conformer à ses ordres relativement au général *de jour*, fonctions qui devaient être remplies à tour de rôle par

[1] Voir la notice que nous lui avons consacrée dans l'*Histoire intime de la Russie*, t. I[er], p. 425-442.

tous les généraux du même grade, en avait chargé d'une manière continue le prince Bagrathion, dont il sera bientôt question et qui avait toute sa confiance. Souvorof devait faire une entrée triomphale à Saint-Pétersbourg, et, quoique malade, il se rendit dans cette capitale. Mais, blessé dans son amour-propre par le manquement dont nous avons parlé, l'empereur contremanda la solennité et fit mettre à l'ordre du jour de tous les régiments un blâme contre le vieux guerrier, le seul grand capitaine que la Russie ait produit jusqu'à ce jour. Celui-ci, déjà en route, n'arriva à Pétersbourg, chez sa nièce, que pour se mettre au lit. Le chagrin empirait son mal, et, n'en méconnaissant pas la gravité, Souvorof, fidèle enfant de l'Église, se fit administrer. Nul n'osait aller le visiter, de peur de s'attirer le déplaisir de l'empereur. Rostoptchine, plus généreux, pressa Paul de lui permettre de rendre ce devoir à l'illustre malade et de lui remettre en même temps, de la part du prétendant français (plus tard Louis XVIII), les insignes de l'ordre de Saint-Lazare et de celui de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'empereur, alarmé des nouvelles qu'il recevait de la santé du général, ne refusa point. Mais quand Rostoptchine vint auprès du lit de Souvorof, l'état du malade était déjà grave. Il était sensible encore à ce témoignage de déférence de la part du favori, mais il ne comprit plus bien ce qu'il lui disait des décorations qu'il lui apportait. Il avait entendu qu'elles lui venaient de Mitau, et ce nom avait

produit en lui de l'étonnement. « De Mitau? demanda-t-il avec embarras. Le roi de France doit résider à Paris, et non à Mitau. » Peu après, le 18 mai 1800, le vieux héros expira[1].

[1] Général Milioutine, ouvrage déjà cité, t. V, p. 175.

CHAPITRE II

ACTIVITÉ DE ROSTOPTCHINE SOUS ALEXANDRE Ier, JUSQU'A SA NOMINATION AUX FONCTIONS DE GOUVERNEUR DE MOSCOU (1801-1812).

Au fantasque Paul Ier succéda un des plus nobles princes qui aient honoré le trône, un prince dont la Russie peut justement s'enorgueillir, car le règne d'Alexandre Ier serait pour l'histoire de tout pays le plus glorieux ornement.

Quand, après l'avénement de ce prince, marqué par une jubilation que nous avons décrite ailleurs, le comte Rostoptchine reparut dans la capitale de l'empire, les récompenses vinrent chercher l'ancien fidèle serviteur du défunt monarque. C'est à ce moment, selon toute apparence, qu'il fut promu au grade de général en chef (de l'infanterie), et le nouveau souverain lui conféra en outre la dignité de grand-chambellan. S'il ne l'employa pas en même temps au service actif, c'était sans doute faute de sympathie pour son caractère ; car

l'analogie d'humeur qu'on avait pu remarquer entre le comte et son souverain, n'existait plus. Alexandre ne se servait guère de vieux Russes : il s'entourait, comme on sait, de ses jeunes amis [1], conjointement avec le comte Victor Kotchoubéi, d'un âge plus avancé, lesquels, hommes progressifs et dont les sentiments étaient en rapport avec ceux de l'ardent et mobile élève de César Laharpe, s'inspiraient le plus volontiers d'idées exotiques [2].

Toutefois, ce ne pouvait être précisément le vieux Russe qui déplaisait à Alexandre dans Rostoptchine, car, par une singularité un peu énigmatique, Alexandre, si éclairé, si doux, et que l'on pouvait alors regarder comme le type du prince vraiment libéral, avait, comme on sait, attaché à sa personne le général Araktchéief [3], bien plus exclusivement vieux Russe que l'homme fougueux et fantasque, toujours très-remuant, très-rempli de son importance personnelle, en un mot très-difficile à vivre, qui nous occupe ici. En laissant Rostoptchine à l'écart dans les premières années de son règne bienfaisant, Alexandre a donc dû avoir d'autres motifs.

[1] Adam Czartorigski et Paul Stroganof.

[2] Nous donnerons sur tout cela des détails circonstanciés dans un autre de nos ouvrages. En attendant, on fera bien de consulter les pages curieuses qu'a consacrées à ces rapports entre de généreux jeunes gens l'historien *du Consulat et de l'Empire*, t. III et IV.

[3] Voir la notice, déjà citée, que nous avons consacrée à ce personnage, dont la présence dans le tableau d'Alexandre y fait ombre

Nous l'avons dit itérativement et dans tous nos écrits, dans l'organisation intérieure de la Russie, telle qu'elle existait, sur des bases vicieuses, depuis Pierre le Grand et Catherine II [1], tout était à refaire, et, pour bien préciser dans quel sens nous l'avons dit, pour prouver que parlant ainsi nous avons devancé et non pas suivi les événements, qu'on nous permette de reproduire ici un passage imprimé déjà en 1847 [2], mais qui, aujourd'hui même, n'est pas hors de propos, quoique, grâce au courage d'un bienveillant et consciencieux souverain, ces doléances ne soient plus maintenant, en partie du moins, à l'état de *pia desideria*.

« Ce qu'il faut à la Russie, disions-nous, ce n'est pas ce qu'on appelle les libertés publiques, c'est l'affranchissement matériel des masses, c'est la légalité et la justice pour tous, c'est la moralité individuelle et l'extirpation d'une affreuse lèpre sociale, inconnue

[1] Le comte Jos. de Maistre, qui, comme tout le monde sait, n'était pas un détracteur des rois, a dit au sujet de ceux qui ont gouverné la Russie au siècle dernier, un mot bien dur, mais contre lequel nous n'oserions pas nous inscrire en faux. Voici ce mot : « Q'attendre d'un pays systématiquement corrompu depuis quatre-vingts ou cent ans? » (*Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 77.) Et quand on songe que ceux qui étaient alors à la tête du gouvernement russe étaient presque toujours des Allemands, ne se demande-t-on pas : Seuls, ils n'avaient donc rien de la probité foncière qu'on accorde volontiers à la nation allemande comme son plus bel attribut? Voir à ce sujet Bodenstedt, *Russische Fragmente*, t. Ier, p. XIII et suiv.

[2] *Histoire intime de la Russie*, t. Ier, p. 53. Cf. t. II, p. 201, et 43-44. Voir aussi *La mission d'Alexandre II*, p. 43.

parmi nous, la vénalité des fonctionnaires. » — Et nous ajoutions expressément que ce résultat, « c'est du pouvoir absolu qu'on peut l'attendre; la classe privilégiée n'y prêtera point les mains, » bien entendu, la classe privilégiée dans son ensemble, comme corps, et non telle qu'elle nous apparaît dans de nombreux individus plus particulièrement en lumière, vrais nobles, hommes d'élite, tout à fait à la hauteur du siècle et bienveillants comme leur glorieux maître actuel.

L'idée que nous avons voulu exprimer dans les lignes qu'on vient de lire, loin d'être étrangère à l'empereur Alexandre I[er], présidait au contraire, plus ou moins nettement comprise, aux actes des dix ou onze premières années de son règne, pendant lesquelles les réformes étaient à l'ordre du jour.

Cet espace de temps se divise en deux périodes, dont la première se compose des cinq années de 1801 à 1805. Pendant ce temps, le monarque, de concert avec ses jeunes amis, s'occupa sérieusement et avec suite du travail d'Hercule imposé, dans le présent siècle, à tout souverain de la Russie pour qui les termes de « civilisation, » « droits de l'humanité » ne sont pas de vains mots. La politique, il est vrai, l'en détourna; le désir de jouer un grand rôle en Europe lui fit prendre part aux affaires de l'Occident, qui, après tout, ne le regardaient que très-indirectement : de là, de 1805 à 1807, prédominance de la politique exté-

rieure et guerre. Mais cette nécessité de réformes, momentanément perdue de vue, il y revint après la paix de Tilsit, et alors il y eut, de 1808 à 1812, une seconde période de réformes, non plus avec l'aide des jeunes collaborateurs si sympathiques au cœur d'Alexandre, tout plein de nobles élans (car il avait dû les éloigner de sa personne), mais sous l'inspiration d'un des hommes de haute valeur que nous avons nommés dans notre introduction, de Michel Spéranski, dont, un des premiers, nous avons esquissé le portrait [1].

Nous verrons plus loin que Rostoptchine était au nombre des ennemis de Spéranski : vraisemblablement il ne fut pas moins hostile aux jeunes amis d'Alexandre et aux réformes de la première période. Serait-ce nous tromper de supposer que telle fut la cause de son peu de faveur dans les premières années du règne nouveau ?

Quoi qu'il en soit, l'ancien ministre, l'homme si longtemps puissant, n'eut pas assez de philosophie pour ne point murmurer, et ne prit pas facilement son parti de rester ainsi à l'écart ; l'abandon où on le laissait lui parut injuste, et il n'épargna pas les efforts pour en sortir.

Il les multiplia surtout au commencement de la seconde guerre faite à la France, depuis le 28 novembre 1806, par la Russie, alors alliée à la Prusse, dont

[1] *Histoire intime*, t. II, p. 476-486.

la capitale était déjà occupée par Napoléon. Un ministre plénipotentiaire, d'Oubril, était arrivé à Paris, avec des propositions de paix, dans les premiers jours de juillet; mais dès que la bataille d'Iéna eut été livrée, une convention militaire fut signée, à Grodno (22 octobre), entre les deux puissances du Nord. Bientôt après, les colonnes russes entrèrent dans Varsovie, pendant que, d'autre part, la guerre se continuait contre les Turcs. Au commencement de l'année suivante, la sanglante bataille d'Eylau, livrée non loin des frontières de la Russie, eut dans ce pays un retentissement profond.

Les milices des gouvernements, force imposante qu'on estimait devoir se monter à 612,000 hommes, venaient d'être appelées (oukase du 24 décembre 1806), et il en était résulté un grand mouvement dans la population. Peu de jours après, le 29 décembre, Rostoptchine adressa à son souverain une lettre remarquable à bien des égards, comme signe du temps, mais un peu énigmatique en ce qui concerne certains points; lettre dont nous devons la connaissance au *Moniteur universel* qui, l'ayant reçue, dans la suite, par envoi du chef du gouvernement, la publia, avec d'autres pièces de la correspondance de Rostoptchine, dans son numéro du 1er novembre 1812[1].

[1] Les autres pièces étaient de l'année 1812; celle-ci remontait à 1806; néanmoins on paraît les avoir trouvées ensemble, sans doute à l'hôtel Rostoptchine de Moscou. Nous aurions conservé des doutes sur l'exac-

Voici cette lettre telle que nous l'avons copiée dans le journal officiel de l'empire français. On remarquera, en passant, le caractère religieux qu'elle affecte et qui ne manque jamais de se produire en Russie, dans des cas de guerre nationale. Rostoptchine, quoique au fond voltairien ou encyclopédiste, comme on le verra bientôt, ne manqua pas de se conformer à cet usage.

« Sire,

« Le serment que j'ai prêté à Votre Majesté lui garantit ma fidélité. Je remplis le devoir d'un chrétien, d'un sujet fidèle, en exposant à V. M. I. les circonstances présentes, la connaissance des hommes, et le zèle qui m'anime pour la gloire de la patrie et la conservation de la noblesse, que V. M. elle-même a jugé être le seul appui du trône. Cet illustre corps, animé de l'esprit des Pojarski et des Minine, sacrifie tout pour la patrie, et s'enorgueillit de porter le nom russe. La milice, étant formée, opposera une barrière insurmontable à l'ennemi du monde et mettra fin à son désir d'entrer dans un pays protégé par Dieu et que le pied d'aucun ennemi n'a osé fouler depuis cent ans.

« Mais toutes ces mesures, tous ces armements, inouïs jusqu'à présent[1], s'évanouiront en un clin d'œil, si le désir d'acquérir la prétendue liberté soulève le peuple pour la ruine des nobles, seul but de la populace dans tous les

titude de cette date de 1806, si les milices russes n'avaient pas effectivement été convoquées quelques jours auparavant.

[1] Il parle de la milice. Quant aux autres armements, la Russie, comme toujours, se montra lente à réunir des forces imposantes. Un oukase du 2 avril ordonna d'incorporer 200,000 hommes de cette milice à l'armée active.

troubles et dans toutes les révolutions[1]. Cette classe d'hommes se livrerait aujourd'hui d'autant plus facilement à des excès, qu'elle a l'exemple des Français et qu'elle y est préparée par ces funestes lumières, dont les conséquences inévitables sont la destruction des lois et des souverains[2].

« Les mesures prises pour renvoyer les étrangers de l'empire, n'ont produit que du mal, car, de quarante personnes, une à peine s'est décidée à quitter un pays où tout étranger trouve considération et fortune. Si les Français ont prêté le serment de naturalisation, c'est par crainte et par avidité, et sans apporter aucun changement à leur manière de voir, qui les porte à nuire à la Russie[3], ce qui est prouvé par leurs insinuations dans les corporations[4], qui n'attendent que Napoléon pour être libres. Sire, purifiez la Russie, et, ne gardant que les prêtres[5], ordonnez de renvoyer au delà des frontières une foule de scélérats, dont la funeste influence corrompt l'âme et l'esprit de vos sujets égarés[6].

« Mon devoir, mon serment, ma conscience m'ordonnent de remplir une tâche sacrée, en exposant à vos yeux la

[1] On remarquera surtout, dans cette dernière ligne, des paroles qui ont reçu des événements intérieurs de 1812 une confirmation éclatante.

[2] Ami des lumières, en ce qui le concernait lui-même, Rostoptchine les repoussait avec énergie par rapport à la multitude. Mais n'y a-t-il pas lumières et lumières? Ce qui est certain pour nous aussi, c'est qu'il faudra procéder en Russie tout autrement qu'on n'a fait chez nous, en divulguant les lumières. Il en est certainement dans le nombre, faussement nommées lumières, auxquelles nous préférerions des ténèbres même épaisses.

[3] Il n'entend parler, sans doute, que du moment d'alors.

[4] Corporations de commerce, d'arts et métiers. — Tout ceci semblerait se rapporter beaucoup plus à l'année 1812, qu'à l'année 1806.

[5] Il veut dire sans doute, les ecclésiastiques des différents cultes.

[6] C'est absolument le langage qu'il tint en 1812, en y conformant aussi ses actes.

probablement à Moscou où elle séjournait depuis sa dernière brouille avec l'impératrice, peu avant la mort de cette grande souveraine, et où elle mourut aussi en 1810. En renvoyant ce dépôt à la princesse, le futur gallophobe l'accompagna d'une note écrite en français, mais qui n'est connue que par la traduction anglaise d'un éditeur anglais des Mémoires de la princesse[1], retraduite en français par M. S. Poltaratzki, dans les termes suivants :

« Tous ceux qui lisent et qui comprennent ce qu'ils lisent ne peuvent méconnaître le génie de Diderot; mais bien peu de personnes savent quelle était la bonté de son cœur. Tout le monde reconnaît que ce fut un grand homme (?) : on ne sait pas qu'il fut aussi le meilleur des hommes de son époque. Ses ouvrages lui acquirent de la renommée, des persécuteurs et des envieux ; mais son cœur lui fit trouver des consolations dans l'affection de ses amis. Il fut un grand philosophe, un écrivain éloquent et un profond observateur. La nature était l'objet de sa passion ; son âme ardente était constamment pénétrée d'admiration pour les œuvres sublimes de l'Éternel, et ce fut ce sentiment qui lui inspira la haute estime qu'il avait pour la princesse Daschkof. »

Celle-ci n'était pas belle et avait à cette époque-là

[1] W. Bradford, *Mémoirs of the princess Daschkaw, written by herself*, Londres, 1840, 2 vol. in-8°. Voir t. II, p. 159, et Poltaratzki, *Rostoptchine*, p. 37.

cinquante ans bien comptés : le compliment que Rostoptchine lui adressait avait trait sans doute à l'esprit très-vif et très-développé de l'ancienne auxiliaire de Catherine II, amie de Voltaire, qu'elle était allée visiter à Ferney en 1771 et à qui, par son enjouement, ses cajoleries, et les anecdotes qu'elle lui racontait, elle avait eu l'avantage de plaire. Cette dernière circonstance est attestée par une lettre que le patriarche, encore plus courtisan que tous les courtisans russes, avait écrit à ce sujet à son auguste correspondante et où on lisait ces mots : « Elle (la princesse Daschkof) me parla quatre heures de suite de Votre Majesté Impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes[1]. »

Pour en revenir à Rostoptchine, on conviendra que le jugement qu'il porte sur Diderot est bien loin de respirer la haine des Français[2], et il ferait supposer, au contraire, des dispositions diamétralement opposées; mais l'humeur du prétendu descendant de Tchinghiz-Khan était vive et changeante ; il poussait à l'extrême tous ses sentiments, et d'ailleurs, nous l'avons déjà remarqué, il ne reportait pas sur la nation le goût qu'il avait pour sa littérature et même pour beaucoup

[1] Peut-être pourtant ne lui parut-elle d'une conversation si agréable que par une raison peu propre à satisfaire l'impératrice. Car, ce que la princesse disait de son ancienne amie, ne devait être, quant à une bonne part, que des méchancetés (et il y avait de quoi).

[2] M. Thiers dit : « Il nous haïssait à tous les titres comme Russe, et comme membre de l'aristocratie européenne. »

de Français, individuellement. Pour le moment, d'ailleurs, il donnait satisfaction à son patriotisme et faisait sa cour à tout le monde, en se livrant contre cette malheureuse France aux plus grands emportements.

Le pamphlet dont nous parlons avait été imprimé d'abord à l'insu du comte et sur son manuscrit (Saint-Pétersbourg, 1807, in-4°). M. Poltaratzki, le bibliophile, qui nous l'apprend, nous fait part en même temps d'un détail curieux. L'auteur en payant un tribut d'éloges aux généraux russes qui figuraient dans la guerre de 1807, en avait passé un sous silence ; et celui-là n'était rien moins que le général en chef, successeur de Kamenskoï dans le commandement des armées. L'éditeur officieux ou indiscret de Saint-Pétersbourg, voulant réparer cette omission, intercala ces mots : « Gloire à toi, brave Benningsen ! » Or, le général Benningsen, homme très-capable d'ailleurs et fidèlement attaché à l'empereur Alexandre, ne s'était pas seulement fait battre aux sanglantes journées d'Eylau et de Friedland, il avait en outre, aux yeux de Rostoptchine, un tort infiniment plus grave. L'ancien ministre de Paul, courtisan moins volage que la plupart des hommes de cette espèce, n'avait pas oublié le maître qui l'avait comblé de biens et de faveurs : or, Benningsen, comme on sait, avait joué un rôle important dans la nuit sinistre du 11 au 12 mars 1801. C'était donc à dessein que l'auteur de la brochure ne l'avait pas

nommé parmi les généraux qu'il glorifiait : aussi se montra-t-il furieux quand il sut qu'un autre avait osé suppléer à cette omission.

Le pamphlet fit sensation : on en vendit, dit le bibliophile, jusqu'à sept mille exemplaires, ce qui est beaucoup pour la Russie, où il n'y a pas encore grande abondance de lecteurs. Il donna lieu à une réponse, et il en parut même une parodie, ce qui, pour le dire en passant, atteste le libéralisme, à cette époque du règne d'Alexandre Ier, de la censure des imprimés, si méticuleuse dans la seconde moitié du même règne. M. Poltaratzki nous rapporte à ce sujet le témoignage d'un contemporain, M. Xénophon Polévoï, inséré, en 1853, dans un recueil mensuel. « Lorsque le bruit se répandit à Moscou, y est-il dit, qu'un grand seigneur russe, illustre, riche, et connu par son esprit caustique, avait écrit une violente brochure contre les Français et contre l'influence qu'ils avaient en Russie, tout le monde voulut la lire, espérant y trouver l'expression des sentiments généraux dont on était alors animé. Bientôt après, cependant, beaucoup de personnes réclamèrent, les unes ostensiblement (par des publications), et les autres d'une manière indirecte, contre les expressions par trop tranchantes et les exagérations contenues dans cette brochure. »

En effet, la France n'était pas encore sans amis en Russie; la paix de Tilsit venait d'être conclue, et elle devait être suivie, à quinze mois d'intervalle, de la fa-

meuse entrevue d'Erfurt. Le chef du parti français, comte Nicolas Roumantsof[1], était devenu ministre des affaires étrangères et ne devait pas tarder à être nommé à la haute dignité de grand-chancelier.

Rostoptchine n'en persévéra pas moins dans sa gallophobie, et, désirant lui donner un organe retentissant, il se mit à écrire pour la scène, en langue russe. Le 14 février 1808, on représenta sur le théâtre impérial de Moscou une pièce dont il était l'auteur. C'était une comédie en un acte et en prose, intitulée *les Cancans ou l'Homme qu'on tue sans qu'il cesse de vivre*[2]. Dans cette pièce, on vit paraître Sila Andréivitch Bogatyref parmi les personnages, pour exprimer à peu près les mêmes sentiments que dans son pamphlet ; les personnalités y abondaient, l'exagération y produisait l'effet habituel d'une charge, et l'on s'étonne que Boulgarine, esprit modéré et d'ailleurs Polonais d'origine, ait pu nommer cette pièce « un petit livre d'or, tout empreint de l'esprit russe. » Dans tous les cas, elle ne fit pas le même effet sur tout le monde. Selon le rapport de Bantysch-Kamenski[3], « cette comédie déplut à plusieurs personnes, que l'auteur avait atta-

[1] Nous lui consacrerons une notice détaillée dans l'*Histoire de la diplomatie russe au XIX[e] siècle* dont nous nous occupons.

[2] Elle se trouve dans l'édition des *Œuvres* du comte, faite, en russe, par le libraire Smirdine, Saint-Pétersbourg, 1853, un vol. in-12. Dans l'édition originale (Moscou, 1808), elle se composait de 75 pages in-8.

[3] *Dictionnaire des personnages remarquables de la Russie*, en russe, édition de Saint-Pétersbourg, t. III, p. 122.

quées et blessées outre mesure. Cela le détermina à publier, sous les pseudonymes de Vénikof et de Bogatyref, une réplique, à laquelle il donna la forme épistolaire (Moscou, 1808, in-8°). Dans ces *Lettres*, il essaya de se justifier devant tous ceux qu'il avait accusés d'être infectés d'une admiration frénétique pour les folies et les extravagances des pays étrangers. »

Cette pièce était-elle de nature à faire beaucoup regretter la perte de quelques autres dues à la même plume? Nous ne savons, et il nous suffit ici de constater qu'elle ne fut effectivement pas la seule du même auteur. Le bibliophile russe ne reproduit pas les titres des autres, mais il cite l'extrait suivant de la notice de M. Alexandre Boulgakof, dont il a déjà été question. « Le comte Rostoptchine a composé un grand nombre de comédies, pleines d'esprit et de verve, dans lesquelles il tournait en ridicule divers personnages contemporains qui se faisaient remarquer par leur originalité. Lecture faite de ces pièces dans quelques cercles intimes, il les jetait habituellement au feu. Une seule, sous le titre de *le Mort vivant*, a paru sur la scène. »

Le chef-d'œuvre de Rostoptchine comme écrivain, ce sont, disons-le par anticipation, ses *Mémoires écrits en dix minutes*. Au reste, ce n'est pas dans cette carrière, pas plus que dans celle du ministère, qu'il devait arriver à une réputation européenne.

Nous parlerons bientôt de la guerre de 1812, où

Rostoptchine devint, jusqu'à un certain point du moins, le sauveur de son pays. Jusqu'alors, celui-ci ne lui avait guère été redevable de bienfaits réels, si ce n'est les services par lui rendus à l'agriculture, qui est, et sera en tout temps, la principale source de richesse pour la Russie; car, vieux Russe obstiné, malgré tout l'esprit que nous venons de lui voir dépenser en toute occasion, l'admirateur si passionné de Diderot ne comprenait pas le progrès humanitaire et se montrait opposé aux réformes les plus urgentes.

Or, les années qui précédèrent la guerre de 1812, étaient pour l'empereur Alexandre Ier cette seconde période de réformes dont nous avons déjà dit un mot, et à laquelle l'invasion française aurait mis fin irrévocablement, si rien, dans l'histoire, de ce qui tient aux besoins réels de l'humanité pouvait jamais être irrévocablement étouffé.

A cette époque-là, le monarque avait donné toute sa confiance à Michel Spéranski, fils d'un humble prêtre de village, qui, ayant osé s'élever jusqu'à l'idée de régénérer foncièrement la Russie, au moyen de sages lois dont la fidèle exécution serait garantie par les promesses du souverain, a fait présager le parti qu'on peut espérer tirer un jour d'une classe aujourd'hui médiocrement respectable et d'une utilité douteuse. Ce fils de prêtre était, depuis septembre 1809, conseiller privé, depuis janvier 1810, secrétaire de l'empire, et dernièrement encore, au premier jour de

l'an 1812, il avait, en reconnaissance de ses services, été décoré par l'empereur du grand cordon de l'ordre de Saint-Alexandre Nevski. Sous le titre modeste de secrétaire de l'empire, c'est-à-dire de chef de la chancellerie du conseil de l'empire par lui institué en 1810, il était de fait le supérieur des ministres, car il exerçait sur leur gestion, particulièrement en ce qui concernait l'emploi des deniers publics, le contrôle le plus vigilant et le plus sévère.

Qu'avait-il fait pour mériter cette élévation ? Il nous le dit lui-même dans une lettre mémorable qu'il adressa, pour sa justification, en janvier 1813, à son souverain, alors injuste à son égard [1].

L'intention d'Alexandre, depuis son avénement au trône de ses pères, était, y dit-il, « d'établir et de maintenir religieusement un régime stable, basé sur les lois. » Ce principe a seul présidé aux réformes entreprises par le monarque et continuées, malgré tous les obstacles, pendant douze ans. « Les hommes changeaient, les plans changeaient avec eux, mais la pensée fondamentale, l'intention première, resta toujours la même, » un système de légalité à la place de l'arbitraire.

[1] Cette lettre a été insérée, en français, par M. Nicolas Tourghénief, dans son livre *La Russie et les Russes*, t. III, p. 487 et suiv.; elle se trouve aussi, par fragments, dans le remarquable ouvrage déjà cité de M. le baron de Korff, aujourd'hui successeur du comte Spéranski, à la tête de la 2e section (section de législation) de la chancellerie particulière de l'empereur, et l'un des hommes qui ont la plus grande part aux réformes actuelles (*Vie du comte Spéranski*, en russe, t. II, p. 17 et suiv.).

Après cet hommage rendu aux vues éclairées d'un monarque à excellentes intentions, Spéranski arrive à lui-même. « Jusqu'en 1808, dit-il, je ne fus guère que simple spectateur de ces réformes... Quand il plut à Votre Majesté de me charger, par l'entremise du comte Kotchoubéi, sous les ordres duquel je me trouvais alors, de rédiger un plan pour l'organisation de l'administration et des tribunaux de l'empire [1], j'acceptai cette tâche avec joie, et je crois l'avoir remplie avec tout le zèle dont je suis capable. »

Ce plan fut en effet rédigé en entier [2] ; mais Alexandre n'osa pas, suivant les conseils de son collaborateur, le mettre à exécution intégralement et d'un seul coup ; il le fit partiellement et par degrés. D'abord, il fit publier l'organisation du conseil de l'empire, dont jusqu'en 1812 Spéranski fut véritablement la cheville ouvrière, soumettant directement à l'empereur les mémoires, lois et projets élaborés, et transmettant ensuite à l'assemblée les résolutions du monarque. Celui-ci, en second lieu, donna force de loi au nouveau règlement relatif aux ministères, projeté déjà en 1802, mais qui ne fut introduit dans la pratique qu'en 1810 ; acte de la plus haute importance, puisqu'il posait des

[1] Matières pour lesquelles l'empereur Alexandre II vient de faire rédiger et d'approuver des plans nouveaux, qui vont être pris pour base de la nouvelle organisation judiciaire.

[2] Nous en devons la connaissance détaillée à M. N. Tourghénief, *La Russie et les Russes*, t. III, p. 423-477, et en résumé, p. 473-477, Cf. t. Ier, page 573.

limites nettes et précises au pouvoir des chefs des diverses branches de l'administration, dans lesquelles, en même temps, il introduisait l'ordre et une bonne division du travail. En troisième lieu, il fit suivre cette organisation indispensable des ministères de celle, non moins urgente, du sénat, ramené à sa vraie destination, qui est, comme l'a reconnu aussi l'empereur Alexandre II, d'être le tribunal suprême, le souverain régulateur des formes judiciaires et de l'exécution des lois dans tout l'empire, sans attributions purement administratives qui en faussent le caractère et ne permettent pas à ses membres de conserver, vis-à-vis de l'administration supérieure, l'indépendance et la dignité dont ils ont besoin. De plus, de concert avec son souverain, Spéranski aborda sérieusement l'œuvre gigantesque de la codification des lois russes, si confuses, si contradictoires, et en partie si barbares jusqu'alors. Nous avons donné ailleurs une idée de ce travail, ainsi que de la déplorable situation morale du pays à laquelle il devait porter remède[1] : bornons-nous à dire ici que, commencé depuis longtemps par la commission des lois, il fut notablement avancé à cette époque; si bien, qu'on put soumettre un projet de code civil aux délibérations du conseil de l'empire, qu'on arrêta

[1] *Histoire intime*, t. II, p. 138-155. Sur toute l'activité législatrice de Spéranski, tant au sein de la commission des lois qu'individuellement, en ce qui concerne surtout le travail courant de législation, il faut consulter le livre de M. le baron de Korff, t. Ier, p. 145-186.

en outre les bases d'un code de commerce et d'un code pénal, et que l'on prépara, en un mot, la refonte de la législation toute entière. Enfin, quoique chargé déjà de tant et de si rudes besognes, Spéranski eut encore à pourvoir à d'autres besoins : l'empereur, frappé des abus sans nombre qui régnaient dans l'administration des finances de l'État, lui demanda également pour cette branche un projet de réformes, en même temps qu'un ensemble de mesures pour réaliser promptement des améliorations dans la situation du Trésor public.

L'émancipation des serfs, cette première de toutes les grandes questions vitales pour la Russie, heureusement arrivée à solution depuis, en ce qui dépendait du chef de l'État, qui l'a proclamée par le mémorable manifeste du 3 mars 1861; l'émancipation des serfs était-elle comprise dans les vastes travaux auxquels Spéranski appliquait les abondantes ressources de son génie et cette activité sans relâche qui semblait dépasser les forces d'un seul homme? M. Nic. Tourghénief, après avoir étudié et discuté avec l'autorité que donne une expérience personnelle, les diverses parties du projet de son éminent compatriote, nous dit qu'il n'y a trouvé rien de précis à cet égard. « L'ensemble du projet d'organisation pour l'empire, ajoute-t-il, montrait bien que l'esclavage n'y pouvait trouver place, mais en abordant en détail plusieurs autres questions de constitution civile et politique, Spéranski paraît vouloir éviter celle-

ci[1].» Cependant il est certain que l'empereur Alexandre, en s'occupant avec une vive ardeur des unes, ne perdit pas de vue cette dernière; témoin l'oukase du 9 (21) novembre 1809, qui agrandit encore la portée de celui du 20 février (4 mars) 1803, corollaire du manifeste du 2 (14) avril 1801. On lit dans un ouvrage français connu[2] : « Le nombre des paysans devenus libres depuis 1803 jusqu'en 1811, s'approcha, d'après les rapports officiels, de 13,575 mâles ; » et en regard de ce chiffre encore bien faible, l'auteur place cette observation : « Il y avait urgente nécessité d'un changement presque total dans la condition de ces infortunés, surtout vers les provinces frontières, parce qu'ils y émigraient presque tous (?). » Enfin, M. Tourghénief lui-même entretient ses lecteurs d'une tentative d'émancipation faite sous l'empereur Alexandre I[er], « la plus importante, comme la plus sincère, dit-il, qui ait jamais eu lieu en Russie pour l'abolition de l'esclavage[3]; » malheureusement cet auteur oublie d'in-

[1] Ouvrage déjà cité, t. I[er], p. 574. — Voir sur la question de l'émancipation des serfs, nos ouvrages, *Histoire intime*, t. II, p. 190-201, et p. 490; *La mission d'Alexandre II*, p. 49 et suiv. L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, qui avait mis au concours la question de l'émancipation, a récemment adjugé le prix au mémoire de M. Sugenheim, écrivain allemand très-savant en histoire, mais qui jusqu'alors s'était fait connaître comme un antagoniste décidé de la Russie.

[2] Rabbe, *Histoire d'Alexandre I[er]*, p. 281 et 274. « Des terres, pour la valeur de près de six millions de roubles, avaient été acquises par des personnes qui anciennement n'auraient pas pu les posséder. »

[3] Ouvrage déjà cité, t. II, p. 212.

diquer l'époque précise à laquelle eut lieu la tentative dont il parle. L'affranchissement des serfs en Esthonie (23 mai 1816), qui ouvre une période nouvelle de l'histoire du servage en Russie, est postérieur au temps dont nous avons à nous occuper ici.

C'est de Spéranski qu'il s'agit dans ce moment, c'est à lui qu'il nous faut revenir, afin d'être ramené par lui à Rostoptchine, que nous avons perdu de vue un peu trop longtemps. Cependant, puisque les événements de la vie de ce dernier nous ont conduit à toucher à l'esclavage, naguère encore l'une des plus grandes plaies sociales de la Russie, qui n'en sera pas de sitôt guérie tout à fait, que l'on nous permette, pour l'intelligence de certains faits se rattachant à la suite de notre récit, d'en dire ici quelques mots de plus qui ne seront peut-être pas sans intérêt.

En 1812 se répandit le bruit, dans certains gouvernements de l'empire, que les Français venaient rendre la liberté aux serfs russes[1]. A ce sujet, on lit ce qui suit dans Bignon[2]: « Il n'est pas douteux qu'on eût pu fomenter en Russie une guerre civile, et ce fut Napoléon qui rejeta les offres d'insurrection qu'on lui fit pendant qu'il était à Moscou. » Sir Robert Wilson a confirmé le fait, et l'empereur des Français lui-même tint à peu près le même langage que son diplomate

[1] Nous disons « *rendre* la liberté, » car la servitude de la glèbe ne datait que du règne de Boris Godounof.

[2] *Histoire de France sous Napoléon*, t. XI, p. 121.

historien, dans sa réponse à l'adresse du sénat conservateur du 20 décembre 1812. Qu'y avait-il de vrai dans ses assertions? Assurément elles n'étaient pas dénuées de tout fondement; mais nous croyons qu'elles se rapportaient plus aux provinces polonaises qu'aux provinces russes proprement dites. L'abolition du servage avait, comme on sait, été proclamée dans le duché de Varsovie : quand les paysans de la Lithuanie et de la Russie Blanche eurent connaissance de ce bienfait, ils ne doutèrent point qu'on ne les appelât à y participer, et, déçus dans cette espérance, c'est des Français qu'ils en attendirent la réalisation. Par eux, les mêmes bruits se propagèrent dans quelques provinces circonvoisines de la Grande Russie, parmi la population rurale, dans laquelle beaucoup de pauvres ignorants s'imaginèrent que leur condition allait changer à ce point qu'ils prendraient la place de leurs maîtres, et ceux-ci la leur. Il y eut alors, en différents lieux, des scènes de violence déplorables; quelques auteurs en racontent des exemples[1]. Mais ce sont en partie des faits isolés, en partie des exagérations évidentes et qui ne reposent d'ailleurs sur aucun témoignage authentique. Bien des gens sans doute flattèrent Napoléon en lui ouvrant la perspective dont nous parlons; lui-même peut-être se berça un instant de l'espé-

[1] Voir Sugenheim, *Russlands Einfluss*, t. II, p. 309, et sa source anglaise, *Das Œstliche Europa und Kaiser Nikolaus* (1846), tome Ier, page 74.

rance de tenir en ses mains le sort de la Russie ; mais en somme, et malgré des apparences dont nous aurons à reparler plus loin, elle n'était qu'une illusion : aussi le conquérant ne paraît-il pas s'y être abandonné longtemps.

Après cette digression, qui, nous l'espérons, trouvera son excuse dans l'actualité des questions sociales dont il y est traité, nous revenons à Spéranski. Qu'il fût ou non déjà saisi de la grande affaire de l'affranchissement des serfs, l'empereur Alexandre fondait sur lui l'espérance d'une refonte complète du régime vermoulu dont il était personnellement dégoûté. Spéranski semblait suffire à tout, et il est certain que ses capacités étaient grandes, son zèle à toute épreuve. Objet, de sa part, d'un vrai engouement, comme étant l'homme qu'il lui fallait pour tout changer, tout améliorer, comment un patriote si infatigable au service de la chose publique n'aurait-il pas éveillé l'attention de tous? comment serait-il resté sans de nombreux admirateurs, surtout dans les rangs des classes secondaires et au dehors? Sa célébrité devint grande. Alexandre l'ayant amené à Erfurt avec le comte Roumantsof, Spéranski eut l'honneur d'être présenté à Napoléon Ier, qui, après s'être beaucoup occupé de lui, le jugea l'homme le plus probe de la Russie. Un jour, l'ayant pris à part, il se fit expliquer par lui le mécanisme administratif, la centralisation, telle qu'elle existait dans cet empire, et, complétement satisfait de

ses réponses nettes, hardies et savantes, il se rapprocha avec lui de l'empereur Alexandre, auquel, par forme de plaisanterie sans doute, mais avec une intention très-sérieuse, il adressa cette question : « Ne me céderiez-vous pas ce monsieur-là en échange de quelque royaume[1]? » Spéranski fut aussi honoré de l'estime du baron de Stein, pendant le séjour à Saint-Pétersbourg de ce personnage à caractère antique, auquel Alexandre avait offert un asile contre son oppresseur, qui était aussi l'oppresseur de l'Europe. Le comte Joseph de Maistre, avant de raconter l'histoire de la chute du réformateur de l'administration russe, l'appelle « le grand et tout-puissant Spéranski, » et, quoique dérouté par la nouvelle subite de son arrestation, il ne cache pas la haute idée qu'il ne cesse pas pour cela d'avoir de lui[2]. Enfin l'estimable patriote russe, déjà cité plus haut et très-libéral, selon le sens vulgaire de ce terme, M. Nic. Tourghénief, dit de lui : « Spéranski était un des hommes les plus avancés de son époque, non-seulement pour la Russie, mais aussi pour l'Europe continentale. »

On sera bien aise, à propos de Spéranski, de lire ici une page de la biographie du baron de Stein, rédigée par M. Pertz, d'après les conversations et les papiers de ce ministre prussien[3]; la voici traduite en français :

[1] C'est Boulgarine (*Mémoires*, t. V, p. 66) qui nous apprend cela. Il le tenait de la bouche même de Spéranski. Cf. p. 157 et suiv.

[2] Voir *Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 68-72.

[3] *Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*, t. III, p. 57 et suiv.

« Il possédait beaucoup de talents et de connaissances, beaucoup de facilité et d'art dans l'expression de sa pensée, et il prit en très-peu de temps un ascendant invincible sur l'empereur, qui lui accorda toute sa confiance. Il était de fait premier ministre. Dans cette haute position, il vécut retiré, simplement, tout aux affaires, à la science, à sa famille, à la mémoire de son épouse, Anglaise tendrement chérie de lui[1], à sa fille âgée de treize ans. Ce qui lui nuisait, c'était un penchant aux rêveries, au mysticisme; sa raison n'était pas ferme, pure, lucide; il croyait à une régénération du monde à l'aide de sociétés secrètes, et cette aberration d'esprit le mit en rapports avec l'intrigant Rosenkampf et avec un aventurier littéraire bien connu, Fessler, qui, successivement moine et pasteur protestant, s'était fait connaître par des romans historiques dénués de goût, et avait signalé son zèle dans les établissements d'éducation de la Prusse orientale (nouvelle)[2]. Fessler s'insinua dans la confiance de Spéranski. Il lui était nécessaire par sa connaissance de la langue allemande. Il rédigeait pour lui, en latin, des exposés de la marche progressive de la philosophie allemande, et lui soumit un plan de réunion de

[1] Une demoiselle Stevens. Voir sur elle et sa famille les Mémoires de Boulgarine, t. V, p. 164, la note.

[2] Ignace Fessler, en dernier lieu surintendant général ecclésiastique et membre du consistoire luthérien de Saint-Pétersbourg, est mort dans cette ville, le 15 déc. 1839, âgé de 83 ans.

toutes les sociétés secrètes (de Russie?) entre elles, à l'effet d'améliorer les hommes par leur intermédiaire. Un Livonien, membre de la commission des lois et que Spéranski avait placé dans le département des affaires de Finlande, Rosenkampf, se lia avec Fessler et, par ce moyen, se rapprocha du ministre. Sa maison devint le lieu de réunion des loges. L'homme d'État qui, par le fait, était premier ministre de Russie, fut accessible à de telles jongleries! Et là, sans doute, il se permit à l'égard d'un faux frère qui, adepte comme lui, lui donnait toute sécurité, des confidences intimes, dans lesquelles lui échappèrent probablement des expressions de mécontentement par rapport à l'empereur et des doutes sur la question de savoir si l'on pouvait rien espérer de lui. Son imprudence alla plus loin: le Finlandais Armfelt, qui, à sa recommandation avait été choisi, à Saint-Pétersbourg, pour la direction générale des affaires finlandaises, aspirait à une influence supérieure à toute autre [1]. Dans un entretien avec lui, il échappa à Spéranski de dire « qu'ils plaçaient leur ca-

[1] Il atteignit son but. Le général baron, puis comte Armfelt (1757-1819), transfuge suédois de 1810, fut un instant un des intimes confidents de l'empereur Alexandre, et, comme tel, il donna à ce monarque la première idée du plan de campagne contre Napoléon que le général prussien Phull fit ensuite adopter. Le baron de Stein dit de lui, dans une lettre du 14 novembre 1812 : « De son côté, Armfelt *tripote* dans tout ceci avec sa vivacité, sa finesse et son esprit superficiel; dans les soixante et dix-sept pots de sa cuisine, il s'occupe à la fois d'affaires politiques, militaires, financières, européennes, finlandaises et laponnes. »

« pital, en temps et efforts d'intelligence, sur la tête d'A-« lexandre, comme si c'était là une bonne hypothèque, « mais qu'il n'en résultera que des pertes sèches. » Les mesures qu'ils prirent pour fonder une société secrète excitèrent, à Saint-Pétersbourg, à la fois l'attention et le mécontentement. On n'hésita plus à exprimer des soupçons sur le but de ces menées. L'empereur Alexandre ordonna aussitôt à Spéranski d'y mettre fin, et chargea d'une enquête sur les faits le ministre de l'instruction publique, comte Alexis Rasoumofski[1] et le ministre de la police Balachef[2]. S'appuyant sur Armfelt, Rosenkampf dirigea contre Spéranski un mémoire dans lequel il s'attaquait à sa gestion des affaires publiques. Pour sa défense, celui-ci n'avait qu'à invoquer le témoignage du conseil de l'empire, qui avait donné son approbation à toutes les mesures financières par lui proposées. Mais Rosenkampf, dont l'âme ingrate était déjà connue par ses procédés envers Novociltsof, révéla vraisemblablement à l'empereur plusieurs des propos de Spéranski, tenus dans l'intimité la plus secrète. Ces propos irritèrent l'empereur et le disposèrent à prendre des mesures extrêmement sévères. »

[1] Qu'il ne faut pas confondre avec André Rasoumofski, qui, successivement comte et prince, fut, à Vienne, avec les comtes Stadion et de Münster, avec Pozzo di Borgo et beaucoup d'autres, un des chefs du parti européen des aristocrates conjurés contre Napoléon. Nous dirons quelques mots de ce diplomate grand seigneur, plus loin, au chap. v.

[2] Nous verrons plus loin, dans un coup d'œil rétrospectif, que quel-

Nous ne pouvons dire si, dans ce passage, le baron de Rosenkampf n'est pas traité avec une sévérité excessive; mais, au fond, tel fut en effet le motif déterminant de la chute de Spéranski (29 mars 1812) et du traitement arbitraire dont il fut alors victime, à la suite d'un entretien avec Alexandre que nous a rapporté entre autres, avec quelques détails, le comte Joseph de Maistre[1]. Lui aussi déclare : « Je crois que, dans plusieurs écrits, il aura très-résolûment parlé de l'empereur. Voilà, si je ne me trompe, l'espèce de son crime. » Alexandre, habituellement si bienveillant, ne supportait pas les épigrammes et ne pardonnait jamais les offenses personnelles : elles lui ôtaient son sang-froid, au point qu'il cédait alors à des suggestions qu'il aurait, dans tout autre moment, repoussées avec mépris comme indignes de son attention.

ques mois après, en juin 1812, le général Balachef remplit au nom d'Alexandre la dernière mission que ce monarque adressa à Napoléon.

[1] *Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 68 et suiv. — Voici ce qu'un Russe, bien au fait de l'histoire de son pays, nous a raconté : « Alexandre, prince si remarquable sous tant de rapports, avait le faible de se croire un habile militaire. Au commencement de 1812, il voulut faire personnellement une inspection des forteresses de la frontière de l'ouest. Spéranski, qui désapprouvait ce voyage, se permit un jeu de mots, d'assez mauvais goût du reste, sur ce Vauban improvisé. « Notre Veau blanc, aurait-il écrit à un ami, est parti pour sa tournée. » — Au demeurant, Spéranski, dans sa justification (Tourghénief, t. III, p. 497), dit lui-même : « Le troisième chef d'accusation consiste à me reprocher d'avoir mal parlé du gouvernement, etc. » *Gouvernement* n'est-ce pas ici un euphémisme, pour *chef du gouvernement*? L'auteur le nie plus loin (p. 498); mais nous croyons qu'en cette circonstance il a manqué de mémoire.

Cependant cette susceptibilité du monarque n'était, en fin de compte, que la goutte qui fait déborder un verre déjà trop plein; et même plusieurs des autres griefs articulés contre Spéranski, mysticisme, martinisme, illuminisme, franc-maçonnerie, sociétés secrètes, etc.[1], n'étaient que des moyens, des prétextes. La politique semblait conseiller à Alexandre, dans les circonstances données, de sacrifier celui en qui jusqu'alors il avait vu un si précieux collaborateur.

Ce dernier était entouré d'ennemis : il en avait dans toutes les classes. « La chute de Spéranski a plu généralement, écrit le comte de Maistre, à la noblesse qu'il ne pouvait souffrir, et même à la masse du peuple, à cause des nouveaux impôts qu'on met à sa charge et qui sont terribles. » C'est dans l'aristocratie russe,et dans ses suppôts ou suédois ou allemands, qu'il avait ses plus ardents antagonistes. Elle s'indignait qu'un fils de prêtre se fût élevé jusqu'à effacer tous les ministres et pouvoir exercer sur eux un vigilant contrôle; elle avait horreur de la rigidité de ses principes, contraires à toute dilapidation de la fortune publique. Spéranski d'ailleurs, comme de Maistre le lui reproche à son tour, était un partisan de la philosophie allemande et imbu de l'esprit moderne. De plus, il n'avait aucune sympathie pour un état de choses

[1] Les rapports de Spéranski avec certaines sectes étaient cependant réels, et il les fit connaître aussi à Alexandre. Voir sa lettre, Tourghénief, t. III, p. 500.

que les vieux Russes prônaient comme un régime irréprochable dans le meilleur des mondes possibles. Dans le *factum* du baron de Rosenkampf il est dit expressément [1] : « Ce qui l'a démasqué a été l'opinion qu'il manifesta dans les derniers temps, *que les éléments de l'état actuel de l'empire étaient si mauvais qu'on ne pouvait y remédier; que tout était parvenu au point qu'il fallait attendre les événements, et que ce n'était que par de grands malheurs qu'un meilleur ordre de choses pourrait être introduit* [2]. » Spéranski, lui-même, anticipant un mot célèbre de Mme de Staël [3], a invoqué, comme l'unique arche de salut pour les Russes, le caractère moral de l'empereur, « seul espoir, dit-il en lui adressant la parole directement, seul espoir, j'ose le dire, qui, dans le chaos de notre gouvernement, reste aux hommes éclairés et animés de bonnes intentions [4]. » Il est vrai que, néanmoins, au nombre des projets de Spéranski, était celui de donner au pays des garanties moins exclusivement personnelles, au moyen d'une constitution : il n'en fallait pas plus pour le brouiller irrévocablement avec le comte Rostop-

[1] Voir des extraits de cette pièce dans l'ouvrage de Tourghénief, t. III, p. 502-508, et la pièce intégrale dans Korff, *Vie de Spéranski*, t. II, p. 31-40.

[2] De nos jours aussi, de grands malheurs furent pour la Russie un remède à ses maux. Dans un sens, la guerre de Crimée, dans un autre, les incendies à Saint-Pétersbourg, au printemps de 1862.

[3] Qu'il (Alexandre) était, pour son pays, mieux qu'une constitution.

[4] Voir la lettre de justification adressée par Spéranski à l'empereur. Tourghénief, t. III, p. 497.

tchine, qui, sur ce point, était de l'avis de l'empereur François Ier [1], témoin son opuscule [2], où il dit : « Les constitutions..., voilà la maladie du siècle! C'est une fièvre plus dangereuse que toutes les fièvres et que la peste, car elle est non-seulement épidémique et contagieuse, mais elle se gagne par la lecture et la conversation. »

Des paroles telles que celles qu'on a lues tout à l'heure, écrites de la main de Spéranski, d'un ministre de l'autocrate russe, ne sont-ce pas là les signes du temps, et ne doit-on pas y voir la préface naturelle aux réformes qu'exécute maintenant, avec tant de courage, l'empereur Alexandre II?

Quant au mécontentement du peuple, de l'aveu même de l'accusé, il n'y avait pas lieu de s'en étonner. Au moment où la Russie se voyait menacée de l'invasion française, les assignations de banque étaient dépréciées, le Trésor vide, le *déficit* énorme [3]; c'était à ce point, nous l'apprenons par le même témoignage, que la valeur de l'argent ne pouvait plus être déterminée, que l'on ne savait pas quel serait le prix du rouble deux mois après, ce qui rendait incertaines toutes les évaluations du budget [4]. Il fallut, de toute nécessité,

[1] *Totus mundus stultisat, atque constitutiones imaginarias quærit.*

[2] *La Vérité*, p. 28.

[3] Voir le mémoire de Spéranski. Tourghénief, t. III, p. 478.

[4] Naturellement, on a de tout temps dressé en Russie des budgets, plus ou moins sincères; mais le premier qui ait été *publié* est celui de 1862.

des impôts nouveaux; et, en tous pays, à toutes les époques, c'est là une source de mécontentement chez le peuple. « Il eût été étrange de penser, est-il dit dans la lettre de Spéranski à l'empereur, que le peuple, en se voyant imposer de nouveaux sacrifices, ne trouverait que des paroles de reconnaissance!... Mais cette haine du peuple contre le gouvernement n'était qu'une fable inventée par la légèreté et par l'intrigue. »

Encore une fois, les vrais ennemis du tout-puissant homme d'État étaient les aristocrates. Ils ourdirent contre lui une cabale, dont les principaux agents étaient les généraux Armfelt et Balachef, ayant Rosenkampf pour suppôt. Le mémoire rédigé par ce dernier est un véritable acte d'accusation contre Spéranski et toutes ses innovations introduites de 1808 à 1812, mais qui remonte plus haut que le ministre, puisque tout s'était fait de concert et sous l'approbation expresse du souverain. Dans cette pièce, on parle de tout; on accuse notamment l'homme en disgrâce d'avoir ruiné les finances de l'empire et anéanti son crédit. Afin de le perdre plus sûrement, on lui imputait des crimes d'État, des intelligences secrètes avec les Français, d'avoir entretenu une correspondance mystérieuse avec Napoléon, au moment où celui-ci se préparait à la guerre contre la Russie; on assurait que le favori se serait, à ce même moment, appliqué à appauvrir l'État au profit du conquérant étranger, et d'avoir eu pour but la désorganisation de l'ordre de

choses existant, en amenant une révolution, un bouleversement de fond en comble, par le mécontentement général contre le gouvernement. Dans le mémoire accusateur, on appuie beaucoup sur ce dernier point; mais Spéranski fait justice, dans sa réponse, de ces imputations absurdes. « Amener un changement dans le gouvernement? s'écrie-t-il; mais au profit de qui? quels moyens ai-je employés pour y parvenir? où sont mes complices? a-t-on pu trouver la moindre trace de tout cela dans toute ma vie, dans mes papiers? » Quant à l'autre point, la correspondance avec Napoléon, ce n'était peut-être pas un fait tout à fait imaginaire, mais c'était un fait exagéré, dénaturé et envenimé. Spéranski avait effectivement écrit quelques lettres à l'empereur des Français, mais antérieurement à la guerre, sur des matières purement législatives et des difficultés relatives au Code Napoléon, et, comme de raison, après avoir pris préalablement les ordres de son souverain. Certes, il n'y avait là pas même l'ombre d'une trahison; tout au plus conviendrons-nous qu'il y avait quelque chose de mystérieux, de mal expliqué. En l'avouant lui-même, dans sa défense, Spéranski fait toutefois comprendre qu'il ne dépendait pas de lui de jeter plus de jour sur cette affaire, que ses devoirs envers le souverain le lui défendaient. « Une seule pensée est ici douloureuse pour moi, a-t-il écrit. Mes ennemis ont pu jeter quelques doutes sur mes principes politiques, m'accuser d'un certain attache-

ment aux idées françaises; mais vous, sire, qui connaissez mes opinions à cet égard et mes travaux, vous n'avez jamais pu concevoir sur mon compte le moindre soupçon... Et cependant l'opinion répandue dans le public sur mes prétendues liaisons avec la France, constitue maintenant la plus grave et même, j'ose le dire, l'unique accusation que l'on porte contre moi. Il n'appartient qu'à vous seul, sire, à votre justice, de me réhabiliter, sous ce rapport, dans l'opinion du peuple; et, j'ose le dire devant Dieu, vous êtes obligé de le faire. Vous ne pouvez avoir là-dessus aucun doute. Le secret que je dois garder, c'est à vous qu'il appartient, non à moi; c'est vous, par conséquent, qui devez parler. »

En définitive, il est clair qu'il n'y avait là qu'une odieuse intrigue, dont le but était de perdre un ministre détesté, à cause de son origine d'abord, et ensuite à cause de ses innovations libérales et de son caractère inaccessible à la corruption, qui, en Russie, a toujours été le grand moyen.

Cette intrigue, on l'a déjà compris, le comte Rostoptchine y était mêlé. Contraire, comme toute sa caste, à l'émancipation des serfs, à la réorganisation administrative, aux idées françaises surtout en matière politique, il était l'ennemi de Spéranski et acharné à lui nuire. Quelques témoignages veulent que ce soit lui qui ait donné connaissance à l'empereur Alexandre de la lettre dont nous avons parlé et où son ministre

bien-aimé faisait de sa prétention d'être un nouveau Vauban l'objet d'un persiflage un peu leste : ce qui est certain, c'est qu'il prit fait et cause contre le ministre et qu'il a puissamment contribué à sa chute, comme l'a fait aussi, nous le disons avec regret, l'historien Karamzine, en général si digne d'estime.

Rostoptchine venait de sortir enfin de sa retraite forcée : son souverain s'était décidé à le nommer gouverneur militaire de Moscou.

Au commencement de la mémorable année 1812, le vieux feldmaréchal Goudovitch, connu par des victoires remportées sur les Turcs, les Persans et les peuples du Caucase, exerçait encore ces fonctions. C'était un hommage rendu à ses services. Mais au moment où la Russie était menacée d'une crise épouvantable, les forces d'un vieillard octogénaire ne répondaient plus à la gravité de la tâche qu'il aurait eu à remplir. Aussi le parti patriote ou des vieux Russes s'employa-t-il activement à le faire remplacer. Ce parti se groupait autour du comte Rostoptchine. On raconte que celui-ci, pour hâter la révocation du vieillard, s'efforça de le ridiculiser. Il saisit avec empressement toutes les occasions de s'amuser à ses dépens, contrefaisant, dans les salons, son dos voûté et sa marche caduque ou sa voix chevrotante. « Il excellait surtout, nous dit Domergue[1], alors directeur du théâtre français

[1] T. Ier, p. 242.

à Moscou et fort au courant des nouvelles, il excellait à représenter le vieux gouverneur passant la revue de ses soldats, au son d'une vielle organisée ; et toute la société de rire des bouffonnes attitudes du général Rostoptchine. » Ses manœuvres réussirent : en février de 1812, Goudovitch fut, à raison de son grand âge, mis à la retraite[1], et, comme le dit le même auteur, « par la protection d'une grande dame[2], Rostoptchine obtint sa place. On fit même, depuis, des chansons fort spirituelles sur la manière inopinée dont il avait été promu à ces fonctions importantes. »

Un des premiers actes de son administration fut la lettre qu'il adressa, en date du 17 (29) mars 1812, à l'empereur Alexandre pour le supplier de se défier de Spéranski et de renoncer à ses services. Tout n'est pas clair dans le débat auquel cette lettre a donné lieu et que vient de renouveler, tout récemment, M. le baron de Korff, le principal biographe du ministre réformateur[3]. Parmi les copies de cette pièce qui ont circulé dans le public, il y en avait sans doute plusieurs dont l'authenticité pourrait être révoquée en doute, qui étaient altérées ou même complétement supposées ; mais la lettre a certainement été écrite et adressée au monarque : il existe là-dessus des témoignages positifs

[1] Le feldmaréchal Goudovitch mourut dans sa terre de Podolie, le 17 février 1821.

[2] Une des grandes-duchesses sœurs de l'empereur Alexandre Ier, elle-même sollicitée sans doute par la comtesse Protassof.

[3] Voir dans la *Vie de Spéranski*, t. II, p. 9, la note.

que les doutes de l'homme d'État dont nous venons de faire mention n'ont pu infirmer. Quant au langage passionné qu'on y tenait, il ne doit peut-être pas être mis exclusivement sur le compte de Rostoptchine, qui n'avait pas écrit seulement en son nom personnel, mais au nom de ses administrés, comme cela est attesté par l'addition à la signature : R, *et les Moscovites*, qu'on a trouvée sur plusieurs exemplaires des copies. « Peut-être, dit Bantysch-Kamenski, Rostoptchine a-t-il poussé bien loin son zèle, il s'est trompé comme homme; mais il ne parlait pas pour lui seul, il le faisait comme organe de la vieille capitale qui l'avait choisi pour présider à ses destinées et qui lui avait donné plein pouvoir d'assurer, par un recours au trône, le salut et la défense de la patrie[1]. » Cependant, tout ce qu'on peut dire dans ce sens ne saurait aller jusqu'à l'apologie d'une intrigue dont les dangers réels de la patrie n'étaient que le prétexte et dont le vrai motif était la haine du progrès, l'hostilité passionnée de toute une classe de la population contre un parvenu

[1] *Dictionnaire des hommes notables de la Russie* (en russe), t. III, p. 124. — On remarquera ces mots : « qui l'avait choisi. » Le marquis de Chambray, de tous les historiens français de la guerre de 1812 certainement celui qui connaissait le mieux la Russie, après avoir dit qu'Alexandre fut contraint de condescendre aux désirs de la noblesse en plusieurs points, ajoute ceci : « J'ignore quelle part elle eut dans la nomination de Rostoptchine à l'emploi de gouverneur de Moscou ; mais ce fut par son influence qu'Alexandre, contre son opinion personnelle, nomma Koutousof généralissime. » *Histoire* (anonyme) *de l'expédition de Russie*, t. Ier, p. 364.

qui, ayant l'oreille du maître, remuait toutes les parties du vieil édifice de la civilisation russe et le menaçait de démolition. Si Rostoptchine, comme le rappelle M. de Korff d'après ses papiers, nie formellement d'y avoir pris part, on peut dire qu'il nia aussi depuis d'avoir été l'auteur de l'incendie de Moscou. Comme il constate lui-même que Spéranski fut éloigné cinq jours après sa propre apparition à Saint-Pétersbourg, il nous apprend par là que sa lettre fut précédée de sa part d'une visite personnelle à la cour, pendant laquelle il n'aura sans doute pas perdu son temps.

En résumé, les détails de cette intrigue sont encore matière à contestation ; seulement, la part que Rostoptchine y eut n'est pas douteuse. La chute du favori eut lieu très-subitement. Le 29 mars, étant à dîner avec une amie, il fut mandé chez l'empereur, par un *feldjæger*, pour huit heures du soir. Après un entretien de plus de deux heures avec le monarque, il rentra dans son cabinet particulier ayant les larmes aux yeux et trahissant par son attitude un grand trouble intérieur. Le prince Alexandre Galitsyne, à qui il fit ses adieux, dut l'aider à mettre ses papiers dans son portefeuille, et le ministre en disgrâce ne quitta le palais que pour monter en voiture avec un officier chargé de le conduire aux lieux désignés pour son exil [1], après avoir pourtant touché encore à sa

[1] Voir quelques détails dans la *Correspondance diplomatique* du comte Jos. de Maistre, t. Ier, p. 68-72.— Le successeur de Spéranski dans

demeure personnelle. L'autocrate, avons-nous dit ailleurs, sacrifia son conseiller dans un moment où il était essentiel d'apaiser les défiances et de détourner de sa propre personne l'impopularité dont les réformes de son ministre le menaçaient. Nous avons vu plus haut quels autres motifs exercèrent leur influence sur sa détermination. Le temps n'est pas encore venu d'affirmer catégoriquement lesquels de ces motifs furent les plus puissants et s'il y en avait de légitimes parmi eux.

« Un pays, dit à ce sujet le comte de Maistre, où l'instruction d'un crime de haute trahison est commencée par un gouverneur militaire et se termine dans un tête-à-tête entre le souverain et le coupable, me paraît plus éloigné de la véritable civilisation que celui des Iroquois. » Heureusement, le pays dont parle le grand publiciste savoisien est maintenant occupé à se transformer. Espérons qu'il accomplira cette tâche colossale, mais indispensable, et que les lois de réformes ne seront pas frappées de stérilité par la résistance d'une bureaucratie routinière et corrompue; qu'au lieu d'être lettre-morte, comme tant d'autres, elles passeront dans la vie et les mœurs de la nation.

les fonctions de secrétaire de l'empire fut l'amiral Chischkof, Slave plus convaincu que lui de la force de sa nationalité.

CHAPITRE III

LES SUITES DE LA BATAILLE DE BORODINO ET DE L'INCENDIE DE MOSCOU. RÉSOLUTIONS DE KOUTOUSOF. RAPPORTS DE ROSTOPTCHINE AVEC LUI ET L'ARMÉE RUSSE, ET LEUR CORRESPONDANCE AVEC L'EMPEREUR.

Nous avons raconté la première et la seconde phase de la vie de Rostoptchine : nous arrivons maintenant à la catastrophe épouvantable à laquelle il dut une réputation européenne. Ce sera pour nous l'occasion de nous prononcer sur des ouvrages historiques d'une haute valeur et de leur appliquer, autant que possible, la critique, sans laquelle la vérité des faits n'est jamais solidement établie.

Trois mois seulement après l'élévation de notre héros au poste de gouverneur de Moscou[1] et après la

[1] Nous écrivons *Moscou* à la française, et non pas *Moskou*, comme Chambray et d'autres. On ne change pas sans nécessité absolue un nom connu depuis si longtemps. D'ailleurs l'orthographe exacte serait *Moskva*, et non pas Moskou.

chute de son adversaire Spéranski, le 24 juin 1812, l'empereur des Français passa le Niémen à la tête d'une armée de 420,000 hommes appartenant à dix nations différentes, Français, Italiens, Polonais, Allemands de la Confédération du Rhin, Autrichiens, Prussiens, etc., et auxquels on ajouta encore 100,000 autres plus tard. Les Russes, nonobstant les affirmations contraires de l'empereur Alexandre Ier, étaient mal préparés à repousser une invasion si formidable : leur armée était peu nombreuse, leur trésor à sec, et ils manquaient d'hommes capables pour créer les ressources dont l'absence ne tarda pas à se faire sentir. Heureusement pour eux, ces 420,000 soldats ennemis n'étaient plus les vieilles bandes d'Austerlitz et de Friedland; occupées en Espagne, celles-ci ne devaient plus revoir leur patrie. C'étaient en majeure partie de jeunes conscrits, auxquels seulement on avait donné pour point d'appui, dans chaque bataillon, un certain nombre de ces guerriers modèles; et, en partie, c'étaient les contingents de nos alliés, qu'aucune sympathie n'attachait aux nôtres, qu'ils suivaient, au contraire, à contre-cœur.

Dans cet état de choses le plan de campagne le plus naturel consistait à combattre l'ennemi par l'immensité des distances, en l'attirant dans l'intérieur du pays, en l'éloignant le plus possible de ses magasins et de ses réserves. Ce plan, comme l'assure M. de Bernhardi, dans les *Mémoires du général Toll*, n'était pas

celui que l'on adopta d'abord. Ainsi que nous le dirons plus loin, dans un coup d'œil rétrospectif, on avait le projet de s'établir au camp fortifié de Drissa et d'y livrer bataille. Mais la force des choses fit ensuite adopter le parti auquel on aurait dû songer tout de suite. Alors, évitant de se rencontrer avec les Français, les Russes se dérobèrent à leur attaque par une retraite, que Barclay de Tolly, commandant en chef depuis le départ de l'empereur, qui avait d'abord lui-même exercé le commandement, continua jusqu'à Smolensk, par suite de la faute qui avait empêché la seconde armée russe, sous les ordres du prince Bagrathion, d'opérer sa jonction avec la première encore en deçà de la Duna, qui avait été confiée au général Barclay même. Quoique cette jonction eût ensuite lieu à Smolensk, le 6 août, elle ne put décider ce dernier, sage temporisateur, à accepter la bataille dont les nôtres recherchaient l'occasion avec la plus vive impatience. Cependant il ne leur livra pas sans le défendre le boulevard de la vieille Moscovie dont il allait s'éloigner à pas rapides, en se retirant dans l'intérieur du pays, après avoir tout dévasté derrière lui, tout livré aux flammes. Se berçant encore de l'espérance de frapper un grand coup, Napoléon ordonna l'attaque contre Smolensk, et cette vieille forteresse, d'un aspect pittoresque, mais impuissante à arrêter une armée comme la sienne, fut prise d'assaut le 18 août. Si elle fournit au vainqueur un point d'appui, celui-ci, en revanche, eut la douleur

de voir encore une fois l'armée russe lui échapper.

En quittant l'armée, où il n'était guère à sa place[1], Alexandre se rendit d'abord, comme nous le dirons plus loin (même coup d'œil rétrospectif), au camp de Polotsk; puis, le 23 juillet, il arriva à Moscou, prêt à y remplir, selon les expressions de M. Thiers[2], un rôle plus approprié à sa dignité, plus utile à la défense de l'empire, celui d'enthousiasmer et de soulever les populations russes contre les Français. Il y fut accueilli avec empressement, et, dit un témoin oculaire[3], eut un plein succès. « Il recueillit de cette démarche des fruits qui auraient été plus efficaces, si elle n'eût pas longtemps été retardée. »

Après s'être abouché avec le comte Rostoptchine, il publia son manifeste du 30 juillet[4], par lequel il appela toute la nation aux armes et demanda au patriotisme de toutes les classes des sacrifices sans réserve. A la parole du souverain, la population répondit par des démonstrations presque frénétiques d'enthousiasme et de dévouement à la patrie. La noblesse vota la levée d'un homme sur dix âmes ou paysans de ses terres approvisionné pour trois mois; le commerce offrit des subsides considérables; les *moujiks* se déclarèrent prêts

[1] Voir là-dessus Ségur, liv. VIII, chap. I.

[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVI, p. 292.

[3] *Histoire de la destruction de Moscou*, par A. F. de B—ch, ancien officier au service de Russie, 1822, p 34.

[4] Ce manifeste, ainsi que plusieurs autres, se trouve par extraits dans le *Manuscrit de* 1812 du baron Fain (t. Ier, p. 314 et suiv.)

à marcher, et, avec ces hommes et cet argent, on commença l'organisation d'une milice qui, dans le seul gouvernement de Moscou, devait se composer de quatre-vingt mille hommes[1].

Le soin de donner à ces forces improvisées une organisation qui permît d'en tirer parti sans retard, fut confié au gouverneur. « C'est moi, dit Rostoptchine, qui ai été chargé par l'empereur d'organiser cette armée, et dix semaines après le décret, elle fut réu-

[1] Voir pour toutes sortes de détails, l'*Histoire de la destruction de Moscou, loc. cit.*, et Rostoptchine, *La Vérité*, p. 45. D'après ce dernier, le contingent de Moscou produisit 32,000 hommes, ceux des gouvernements de Toula, Kalouga, Vladimir et Riaisân, furent de 15,000 chacun, ceux de Tver et de Iaroslavl, chacun de 12,000, ce qui donna en tout 116,000 hommes. Mais arrivèrent-ils à temps dans les rangs de l'armée? on en doute. Voici ce que dit le baron Fain, à la suite du passage cité plus haut : « Les autres gouvernements imitèrent l'exemple de Moscou. Un pareil zèle semblait promettre la levée de 500,000 hommes dans un mois; mais quiconque connaît les Russes sait qu'ils ne sont pas avares de promesses et que leur zèle se refroidit bientôt. La milice si généreusement offerte ne put être levée que bien plus tard et d'après des ordres exprès du gouvernement. » Cf. Ségur, liv. VIII, chap. 1). L'auteur de la brochure *La Vérité*, etc., ajoute ensuite : « On a vu les fils uniques du général Apraxine, du comte Stroganof et le mien, dont le plus âgé avait à peine dix-sept ans, faire le service pendant cette guerre. Le fils du comte Stroganof, jeune homme d'une grande espérance, fut emporté par un boulet à l'affaire de Craon. » C'était sans doute un frère aîné du comte Alexandre Grigoriévitch Stroganof, qui, né vers 1805, devint lieutenant général de l'artillerie, aide de camp général de l'empereur et membre du conseil de l'empire. Ce dernier, après avoir été gouverneur de la Petite Russie, exerça, de 1839 à 1841, les fonctions de ministre de l'intérieur. —On se perd dans ces grandes familles, quand les auteurs négligent de joindre à leur nom commun le prénom de l'individu dont il s'agit, et même son nom patronymique.

nie, chacune sur les frontières de son gouvernement » (bien entendu du côté de l'ennemi).

Émerveillé et presque effarouché, selon sa modestie ordinaire, de la vivacité des démonstrations dont il était l'objet, le monarque ne s'arrêta que quelques jours dans la vieille capitale ; mais ces jours ont dû compter dans la vie du gouverneur militaire, avec lequel il eut alors des entretiens d'une gravité solennelle et où il s'agissait de moyens suprêmes pour assurer le salut de l'empire. Donna-t-il des instructions positives à Rostoptchine sur la conduite à tenir dans le cas probable où les Français arriveraient jusque sous les murs du Kremlin ? On ne saurait rien affirmer à cet égard [1] ; cependant une telle éventualité devait se présenter à l'esprit des deux interlocuteurs, et qui sait si le bouillant Rostoptchine, qui, même au pied du trône, était loin de toujours se modérer, ne la prévit pas dès lors ? Mais peut-être aussi le caractère indécis et timide d'Alexandre empêcha-t-il le gouverneur de lui poser des questions pour le cas où la ville sainte serait à la veille

[1] M. Thiers (t. XIV, p. 366, note) le nie même catégoriquement : « *Il est positif*, dit-il, que l'empereur Alexandre n'en sut rien, que l'armée n'en sut pas davantage, et que le comte de Rostoptchine, inspiré par une ardente haine nationale, unique haine qui soit toujours pardonnable, résolut à lui seul, sans calculer toutes les conséquences de sa résolution, l'incendie de la vieille capitale moscovite. » — Le marquis de Chambray n'émet pas là-dessus d'avis formel : « Alexandre, dit-il (t. Ier, p. 365), approuva tacitement, dans le temps, la conduite de Rostoptchine et de Koutousof, puisqu'il ne la blâma pas ; ainsi il jugea que l'incendie de Moscou avait été utile. »

d'être profanée par une occupation ennemie. A en croire toutefois le récit de Fain [1], il serait échappé à l'empereur de dire dans l'assemblée du Kremlin convoquée par le gouverneur : « *Les désastres dont vous êtes menacés* ne doivent être considérés que comme des moyens nécessaires pour parvenir à consommer la ruine de l'ennemi. » Domergue ne pouvait savoir que ce qui était à la connaissance de tout le monde. Aussi ce qu'il raconte à ce sujet se réduit au peu de lignes que nous allons reproduire, mais dont nous n'entendons pas nous porter garant, quoiqu'elles ne renferment rien d'invraisemblable. « A l'approche du monarque, dit-il [2], toute l'immense population de cette ville se porta au-devant de lui jusqu'à la porte de Smolensk. L'empereur se rendit immédiatement au Sénat [3], où le général Rostoptchine proposa d'élever, hors la ville, des retranchements militaires, d'armer la population pour les défendre, et de redoubler de vigilance et de sévérité à l'égard des Français résidant dans la ville. Alexandre repoussa d'abord énergiquement cette dernière proposition. « Pourquoi, dit-il, inquiéter les Français établis en Russie ? je sais qu'ils sont inoffensifs et qu'ils

[1] Ouvrage cité, t. Ier, p. 313.

[2] Voir, t. Ier, p. 230. Cf. Ph. de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, liv. VIII, chap I. « Tout se prépara en silence, y est-il dit, à l'insu du peuple, des propriétaires de toutes les classes, et *peut-être* de leur empereur. » Voir aussi au chap. II.

[3] Peut-être plutôt à l'assemblée de la noblesse et des marchands, qui, à l'instigation de Rostoptchine, se réunit au Kremlin.

« m'aiment. » Néanmoins Rostoptchine, sous le poids des mêmes préoccupations qu'en 1806, insista sur l'urgence de cette mesure; et, soit conviction, soit faiblesse, ou même embarras du moment, l'empereur laissa au gouverneur la faculté d'adopter toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires : il lui donna *carte blanche*[1]. Les offrandes, mises avec empressement sur l'autel de la patrie par la noblesse et par la bourgeoisie, furent aussi acceptées par le monarque.

Ici doit trouver place un épisode qui ne paraîtra pas hors de propos dans ce tableau des mœurs russes sous le règne d'Alexandre Ier, puisqu'il fait intervenir dans les affaires nationales la religion, qui a dû nécessairement y jouer un rôle. Elle ne pouvait, en effet, rester étrangère à ce grand danger de la patrie.

A la tête du diocèse de Moscou était encore, à cette époque, le vénérable métropolitain Platon, une des

[1] Ce terme de *carte blanche* est le même qui fut prononcé au Sénat. (*Note de Domergue.*) — Schlosser, dans son *Histoire du XVIIIe siècle* (t. VII, p. 819), s'appuie surtout sur un mot de M. le baron Alexandre de Meyendorff pour affirmer que l'acte de Rostoptchine ne s'accomplit pas à l'insu de l'empereur. Dans une brochure sur l'incendie du Palais d'Hiver (décembre 1838), le célèbre économiste livonien aurait inséré cette ligne à laquelle l'historien allemand attache peut-être trop d'importance : « C'est là que fut résolu le sacrifice de Moscou. » Nous regardons cette preuve comme non moins insuffisante que celle empruntée par le même auteur à quelques passages d'une proclamation rendue par le monarque à Saint-Pétersbourg. Au reste, nous reviendrons là-dessus.

gloires de l'Église dite orthodoxe, et peut-être l'orateur sacré le plus éloquent qui soit sorti des rangs du clergé russe, en général si pauvre en illustrations réelles et qui seraient acceptées comme telles dans nos pays d'Occident. C'est lui qui avait donné l'instruction religieuse à l'empereur Paul et à Marie Fœodorovna, destinée alors à devenir l'épouse du grand-duc; lui qui avait présidé à leur sacre et ensuite, en 1801, à celui d'Alexandre I[er], occasion où il avait fait entendre des paroles de franchise que nous avons déjà citées ailleurs[1]. Ami et protecteur éclairé des lettres, Platon les avait cultivées lui-même avec ardeur et leur devait en grande partie l'honneur d'être appelé Bouche d'or, comme saint Jean Chrysostome; théologien érudit autant que pieux, il avait écrit sur toutes les parties de la science des choses sacrées avec toute la supériorité à laquelle un prêtre russe peut aspirer. Il était décoré de tous les ordres de Russie, celui de Saint-George excepté, qui est exclusivement réservé aux militaires. Maintenant âgé de soixante-quinze ans[2], il n'exerçait plus les fonctions de son éminente dignité : il s'en était fait décharger l'année précédente, et s'était retiré dans la solitude du couvent

[1] Dans notre *Histoire intime*, t. II, p. 487.

[2] Platon, dont le premier nom était *Pierre Levchine* et qui était le fils d'un curé de village des environs de Moscou, avait vu le jour le 10 juillet 1737, dans ce même village, appelé Tchaschnikova. A l'avénement de Catherine II, en 1762, il était déjà recteur du séminaire de Saint-Serge à Troïtza et professeur en théologie. Les sermons qu'il prêcha en présence de la souveraine le firent remarquer d'elle; elle

de Béthanie (*Vifania*), qu'il avait lui-même fait construire, de ses propres deniers, non loin de la laure de Troïtza. Là, nous avons vu le mausolée qui recouvre les cendres de l'illustre prélat, chrétien pieux, pasteur plein de sollicitude pour son troupeau et excellent patriote.

Le coadjuteur que lui avait donné, à sa prière, le saint-synode, était cet Augustin (Vinogradskii), qui lui succéda en qualité d'archevêque de Moscou et dont nous avons également dit quelques mots dans un autre de nos ouvrages [1].

Lorsque Platon apprit l'arrivée de l'empereur Alexandre dans la vieille capitale de l'empire, il lui adressa, en date du 26 juillet, la lettre suivante, que le baron Fain a reproduite, probablement d'après le livre : *Moscou avant et après l'incendie* [2], d'où nous la transcrivons (p. 133).

« La ville de Moscou, la première capitale de l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ (l'oint du Seigneur) comme une mère est reçue dans les bras de ses fils

l'appela à sa cour, ne tarda pas à le créer membre du saint-synode et le fit nommer, en 1766, archimandrite de la célèbre laure (*lavra*, monastère de premier rang); puis, en 1770, archevêque de Tver, sans abandonner ces autres fonctions, enfin en 1787 archevêque et métropolitain de Moscou. Platon mourut à Béthanie, le 11 novembre de l'année 1812, peu de semaines après le départ des Français.

1. *Histoire intime*, t. Ier, p. 497. Augustin mourut le 15 mars 1819, et eut lui-même pour successeur Philarète, le métropolitain actuel.

2. *Manuscrit de* 1812, t. Ier, p. 317. — A vrai dire, Fain cite comme sa source le général Guillaume de Vaudoncourt.

zélés, et, à travers le brouillard qui s'élève, prévoyant la gloire brillante de sa puissance, elle chante, dans son transport : Hosanna ! béni soit Celui qui arrive ! Que l'arrogant, l'effronté Goliath apporte, des limites de la France, l'effroi mortel aux confins de la Russie, la pacifique religion, cette fronde du David russe, abattra soudain la tête de son sanguinaire orgueil. Cette image de saint Serge, antique défenseur zélé du bonheur de notre Patrie, est offerte à Votre Majesté Impériale.

« Je suis affligé de ce que la faiblesse de ma santé me met dans l'impossibilité de jouir de la vue de votre précieuse face. J'adresse au ciel des prières ferventes pour que le Tout-Puissant élève la race des justes et accorde à nos vœux un heureux succès [1]. »

L'image dont on parle ici, Alexandre en fit présent à la milice de Moscou qui se formait sur son appel, afin qu'elle fût sous la protection du saint, comme jadis l'armée de Dimitri Donskoï fut sous celle de saint Serge vivant et marchant avec elle contre les Tatars. « Cette guerre, devenant ainsi une guerre de religion, dit l'auteur auquel nous devons la conservation de

[1] Fain, après avoir reproduit cette lettre et plusieurs manifestes de la même époque, ajoute ceci : « Napoléon se fait relire plusieurs fois ces expressions de haine. Elles l'étonnent et l'inquiètent. Qu'a-t-on pu dire et faire pour changer à ce point l'empereur Alexandre ? D'où vient tout ce venin qu'on a jeté dans la querelle ? » De pareilles naïvetés pourraient nous faire la risée des nations du dehors. Comment ! il faudrait voir arriver sans irritation et sans haine l'envahisseur, le conquérant étranger ? M. Thiers, moins servilement attaché au point de vue français, ne dit-il pas que la haine est excusable lorsqu'elle a pour objet l'ennemi de notre pays, lorsqu'elle émane du patriotisme, « sentiment toujours estimable sous quelque forme qu'il se manifeste, même poussé jusqu'au fanatisme ? »

cette lettre, n'en devait être que plus meurtrière. »

Le culte des images est, comme chacun sait, une grande affaire dans l'Église grecque. A celles des *saints de Moscou*, révérés comme symbole de l'unité nationale, vint se joindre encore, le jour même de la bataille de Borodino, avec pompe et en grande cérémonie, l'image de la mère de Dieu (*Bojémater*), sauvée de Smolensk [1]. Mais ensuite arriva aussi la nouvelle du désastre, plus cruel encore que la perte de ce boulevard de l'empire, qui pourtant, comme l'a dit Alexandre lui-même dans une lettre à Barclay, « produisit un effet moral immense sur tout l'empire. » L'accablement fut affreux. Beaucoup d'habitants, terrifiés par l'approche de l'ennemi, n'eurent rien de plus pressé que de prendre la fuite. Platon, l'ayant appris, sortit de sa retraite et se fit conduire dans la capitale. Par sa présence et ses harangues patriotiques, il releva le courage défaillant de la multitude et en détermina les hommes robustes à aller concourir à la défense de la ville. Il resta jusqu'au 12 septembre au milieu de ses concitoyens éplorés, les consolant et les animant, et ce ne fut pas sans peine que le coadjuteur et quelques autres de ses amis décidèrent le faible vieillard à retourner à Béthanie [2].

[1] Général Mikhaïlofski-Danilefski, *Histoire de la guerre nationale dans l'année* 1812, ouvrage officiel en russe (traduction allem., 1840, 4 vol. in-8°, t. II, p. 276).

[2] Snéghiref, *Vie de Platon, métropolitain de Moscou* (1856), en russe,

Le 13, jour où avait lieu le conseil de guerre à Fili dont nous parlerons bientôt, pendant que les troupes travaillaient à élever autour de Moscou des ouvrages de campagne et que les habitants assiégeaient l'Arsenal, où l'on distribuait des armes, pour courir ensuite aux « trois montagnes [1], » où l'on espérait trouver le gouverneur et se ranger sous ses ordres, Augustin officiait dans la cathédrale Ouspenski (de l'Assomption), et, après la messe, il éleva ses mains vers le Tout-Puissant pour le supplier, suffoqué par ses larmes, de sauver Moscou et la Russie, d'exterminer l'envahisseur. Puis, après le service divin, il voulut faire transporter à Vologda l'image de la Vierge de Vladimir, les vases sacrés et d'autres objets de prix parmi les ornements de cette église [2]. Toutefois, il en fut empêché par Rostoptchine, qui craignait, dit le général Bogdanovitch [3], un des principaux historiens de la campagne de 1812, que cette mesure n'a-

p. 47-50. Cf. Bogdanovitch, t. II, p. 248. — Sur le sermon prêché le 9 septembre par l'archevêque Augustin, voir Danilefski, t. II, p. 274; sur les images de Moscou et de Smolensk, voir de Maistre, *Corr. diplom.*, t. Ier, p. 157, 175 et 233.

[1] En russe, *Tri Gori.*

[2] Cette image de la Vierge de Vladimir, peinte, dit-on, par saint Luc, avait une auréole garnie de pierres précieuses, d'une valeur très-considérable. L'image réputée miraculeuse de la Mère de Dieu d'Ibérie (*Iverskaïa Bojémater*), dont il sera question plus loin, fut également emportée.

[3] *Histoire de la campagne de l'année* 1812, composée par ordre suprême (trad. allem., 1863), t. II, p. 249. Voir aussi Sneghiref, *Biographie d'Augustin*, archevêque de Moscou (1841), en russe, p. 32.

joutât encore au découragement des habitants. Elle fut néanmoins prise quelques heures après, dans la nuit.

En attendant, les Français ne cessaient d'avancer. Barclay de Tolly, dans l'espérance d'être bientôt renforcé par la levée nationale qu'on lui annonçait, continua son mouvement rétrograde, ne s'arrêtant ni à Dorogobouge ni à Viazma. Son armée, avide de se battre, était stupéfaite de toujours reculer ainsi, et les officiers, dans leur présomption, ne ménageaient plus les paroles de blâme, non-seulement sur le compte de leur prudent chef, généralissime par accident, mais jusque sur le compte de l'empereur, le vrai commandant en chef de l'armée, qui, dans sa sagesse, soutenait son fidèle et consciencieux serviteur contre les patriotes bouillants qui ne cessaient de l'accuser. Déjà, à Smolensk, leur désapprobation était allée jusqu'à l'indiscipline, encouragée, dans cette circonstance, même par le grand-duc Constantin Pavlovitch[1], toujours peu maître de lui, même par le brave prince

[1] Voir là-dessus le major Beitzke, *Geschichte des Russischen Krieges*, 2e éd. (1862), p. 153. Son récit repose sur un examen critique des histoires connues de cette guerre, celles du marquis de Chambray, du comte de Ségur, du colonel (depuis général) Boutourline, rapprochées des ouvrages de l'illustre général Clausewitz, du baron de Wolzogen, du comte de Toll (Bernhardi), etc., etc.

Bagrathion, cet ancien favori de Souvorof et commandant en chef de la seconde armée[1], non moins fougueux que le césarévitch. Mais Barclay, avec la fermeté d'un caractère antique, avait triomphé de ces résistances, et Constantin s'était éloigné de l'armée. A vrai dire, Barclay ne refusait pas la bataille, il attendait seulement pour la livrer qu'on eût trouvé une position réellement avantageuse. Il crut rencontrer ces conditions dans le camp de Tsarévo-Zaïmischtché, entre Viazma et Gjatsk, à environ cent quatre-vingts kilomètres en deçà de Moscou; et déjà, le 29 août, il avait ordonné des dispositions en vue d'un combat, lorsque arriva, avec la mission de le relever du commandement en chef, celui que le vœu de l'armée et de la nation y appelaient depuis longtemps, et que l'empereur, obligé, malgré lui, de céder à l'opinion, y avait nommé. Alexandre lui gardait rancune depuis Austerlitz, et en sacrifiant l'habile temporisateur, il ne fit que céder aux clameurs qui s'élevaient contre lui de toutes parts.

Ainsi se présente à nous, pour la première fois, le second des deux personnages dont les noms réunis figurent sur le titre de cet ouvrage. Arrêtons-nous un moment pour faire connaissance avec lui.

Comme le prince Bagrathion, Michel, ou, suivant la

[1] Rostoptchine était lié avec cet intrépide guerrier, vieux Russe s'il en fut, par le lien d'une mutuelle sympathie. Voir ses lettres à Bagrathion dans l'ouvrage de Bogdanovitch, t. II, p. 291.

forme russe, Mikhaïl Ilarionovitch[1] Golénitchef-Koutousof, le nouveau généralissime, était un élève, un vieux compagnon, de Souvorof, un Russe pur sang. Il venait de faire refleurir, dans les principautés du Danube, ses lauriers négatifs d'Austerlitz[2], et, pour ce motif, son souverain lui avait tout récemment (9 août) conféré la dignité de prince. Ce vieux guerrier, à cette époque l'homme de la nation, avait perdu un œil, était affaibli par le poids des années, et, en outre, chargé d'embonpoint; d'ailleurs, au jugement de tous, il était plus diplomate que capitaine. En face de Napoléon du moins, il ne pouvait guère prétendre à cette dernière qualité. On l'a souvent caractérisé, et, dans tous ses portraits, la ruse est le plus saillant des traits qu'on lui attribue. « Son mérite, dit le pénétrant historien du Consulat et de l'Empire[3], se réduisait à beaucoup de

[1] Fils d'Hilaire ou d'Hilarion. En russe, on ajoute au prénom le nom patronymique.

[2] Voir, dans l'Appendice, quelques détails à ce sujet.

[3] Thiers, t. IV, p. 314. On trouvera plus loin un autre jugement du même auteur, beaucoup plus sévère, sur Koutousof. Cf. Ségur, liv. VII, chap. v, et Beitzke, p. 174. Voir aussi l'ouvrage russe déjà cité du lieutenant général Mikhaïlofski-Danilefski, qui fut aide de camp du généralissime, t. II, p. 149. Cet ouvrage composé par ordre de l'empereur Nicolas, a depuis beaucoup perdu de son crédit, et le même souverain en demanda un autre au général Bogdanovitch. L'ouvrage du général Danilefski a été l'objet de très-vives critiques de la part, non-seulement de nos généraux, mais aussi de la part des Russes, notamment du général Toll. Voir M. de Bernhardi, dans les Mémoires de Toll (*Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals von der Infanterie Grafen von Toll* (1856), t. II, p. 153, 160, 168 et 197; et t. Ier, p. 278, 295. M. de Smitt, en tête de son ouvrage sur la guerre de 1812 (p. 9-120), se livre à une critique détaillée de celui du général Danilefski.

finesse cachée sous beaucoup d'indolence. » Voici comment il est dépeint par sir Robert Wilson, colonel, et, peu de temps après, commissaire anglais dans l'armée russe : « C'était un bon vivant, plein de courtoisie et de ruse, un Grec du Bas-Empire, alliant l'instruction européenne à l'intelligence souple des Orientaux, préférant les succès de la diplomatie aux risques du jeu des batailles, dont le détournaient d'ailleurs et son âge et ses infirmités. Il avait, en effet, soixante-quatorze ans[1]. Il était d'une corpulence énorme, et, même sur le champ de bataille, ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide d'un de ces petits chariots russes qu'on appelle *droschki.* » L'Anglais ajoute qu'il avait habité Paris, qu'il aimait les Français, et avait pour Napoléon lui-même une sorte de goût mêlé de méfiance.

Tel était l'homme qui allait avoir à se concerter avec le gouverneur de Moscou sur les mesures à prendre au sujet de cette capitale, siége d'une noblesse puissante, et où tout le monde s'indignait, avec le comte, à l'idée de voir les palais de la vieille cité menacés d'une invasion étrangère, par suite, disait-on, des fautes d'un

[1] Cela est douteux : né, d'après les biographies (et notamment d'après celle du même général Mikhaïlofski-Danilefski, Paris, 1860), le 16 septembre 1745, à Saint-Pétersbourg, il n'aurait eu encore que soixante-sept ans, comme le dit aussi Wolzogen (*Memoiren*, p. 131). Selon ce dernier, « l'empereur n'estimait pas Koutousof, à cause de son caractère sans moralité, intrigant et même dangereux. » Le général Danilefski, bien entendu, n'est pas de cet avis. Nous reviendrons là-dessus.

chef allemand, sans nom et sans mérite éminent, mais qui, à titre d'Allemand [1], était soutenu par l'empereur.

Koutousof, abandonnant aussitôt la position choisie par Barclay, en désigna une autre, un peu plus loin, à Borodino, non loin des bords de la Moskva, petit affluent de l'Oka. Là eut lieu l'épouvantable boucherie du 7 septembre, que nous a décrite, avec sa supériorité habituelle, l'historien du Consulat et de l'Empire [2]. On sait quelle en fut l'issue : près de 60,000 morts ou mourants du côté des Russes, 10,000 de notre côté, sans compter plus de 20,000 blessés, jonchaient le champ de bataille [3], que Koutousof abandonna à notre armée,

[1] On connaît le bon mot du général Iermolof, un des principaux lieutenants de Koutousof, au sujet des Allemands. « A la plus prochaine promotion, dit-il, je demanderai à être avancé à la dignité d'Allemand. » Entrant un jour au quartier de Barclay de Tolly, commandant en chef, et s'adressant aux nombreux aides de camp dont la plnpart étaient ou Allemands proprement dits ou des provinces baltiques, il leur demanda si par hasard il y en avait un parmi eux qui parlât le russe ; « dans ce cas, ajouta-t-il, je le prierai de m'annoncer au général en chef. » Le comte Iermolof mourut à Moscou, le 24 avril 1861, presque en disgrâce.

[2] T. XIV, p. 319-351. Pour toutes les opérations purement militaires, nous renvoyons le lecteur à cet excellent ouvrage, que nous n'avons pas la prétention d'égaler et après lequel il nous resterait fort peu de chose à dire.

[3] Le major Beitzke (p. 227) constate aussi du côté des Russes une perte de 58,000 hommes ; mais il évalue à 28,000 celle des Français. — On sait que les Russes eurent d'ailleurs à pleurer, comme dit M. Thiers, une grande victime ; nous voulons parler du commandant en chef de la seconde armée prince Bragathion, mortellement blessé dans cette bataille. — Le comte de Maistre sut bientôt à quoi s'en tenir sur la prétendue victoire de Koutousof : *Vaincre, c'est avancer*, écrit-il. (*Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 209) ; *reculer, c'est être vaincu.*

libre alors de marcher sur Moscou. C'était pour nous une victoire, mais chèrement achetée et peu décisive. Néanmoins le prince se proclama vainqueur et fit dans ce sens son rapport à l'empereur, trompant sciemment la religion du monarque[1], qui, dans son erreur, ordonna de chanter un *Te Deum* solennel dans toutes les églises de l'empire, avec accompagnement de réjouissances publiques; qui, de plus, nomma feld-maréchal le prétendu vainqueur, lui conféra l'ordre de Saint-George de première classe, distinction tout à fait hors ligne et à laquelle lui-même n'aurait jamais osé prétendre; qui enfin lui fit présent d'une somme de 100,000 roubles, et ordonna de payer cinq roubles de gratification à chaque soldat. L'illusion dura peu; Alexandre ne tarda pas à être cruellement désabusé. Rostoptchine, dupe comme tout le monde de cette manœuvre du vieux généralissime, redoubla alors d'énergie et de fougue.

Ainsi qu'il nous l'apprend lui-même[2], son activité avait pris de grandes proportions depuis le 20 août, jour où les Russes abandonnèrent aux Français un de leurs principaux points de défense contre l'étranger. « Je ne comprends pas, dit-il, comment j'ai pu résister à tant de fatigue. Depuis la prise de Smolensk jusqu'à ma sortie de Moscou, pendant vingt-trois jours, je n'ai

[1] Ségur, liv. VIII, chap. III; Beitzke, p. 230. Wolzogen, p. 150. Nous reviendrons plus loin sur les rapports de Koutousof à l'empereur.

[2] *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 19. Nous apprécierons plus tard cette brochure de 47 pages in-8°, publiée à Paris en 1823.

pas dormi dans mon lit. Je me couchais tout habillé sur un canapé, continuellement réveillé pour lire les dépêches qui m'arrivaient de tous les côtés, pour causer avec les courriers et les expédier souvent sur-le-champ. J'ai acquis la certitude qu'il y a toujours moyen d'être utile à sa patrie lorsqu'on entend sa voix qui crie : « Sacrifie-toi pour mon salut ! »

Selon toute apparence, son parti était pris depuis sa dernière entrevue avec Alexandre, mais, incertain encore sur l'issue de la lutte, il attendit le moment extrême pour réaliser son projet. Ce qui lui parut le plus pressé, ce fut la sécurité intérieure de la ville et les soins à prendre afin que les Français, à leur arrivée (si par impossible elle devait avoir lieu), n'y trouvassent pas des amis prêts à leur servir de guides et de conseils. De là ses mesures sévères à l'égard de nos compatriotes établis à Moscou. Domergue en fait l'objet des plus sanglants reproches contre lui; il en accuse « ce caractère violent, irascible et vindicatif, qui le rendait redoutable même aux plus pacifiques habitants de la ville[1]; » il y voit une nouvelle preuve de cette « haine contre les Français, » attestée déjà par les pamphlets de 1807. Soyons justes néanmoins. La guerre n'a-t-elle pas sa loi à part, loi dure et odieuse, mais dont, après tout, il n'est pas toujours possible de se départir? Et dans l'état des choses alors existant,

[1] *La Russie pendant les guerres de l'empire*, t. Ier, p. 237. Nous regrettons que le nom de M. Capefigue soit associé à celui de l'auteur.

n'était-ce pas le cas, ou jamais, d'appliquer l'adage : *Salus populi extrema lex esto!* Les moyens extrêmes, cruels mais nécessaires, auxquels notre patriotisme aurait recours dans l'imminence d'un grand danger, sachons les passer aussi à ceux dont les circonstances, surtout si elles étaient indépendantes de leur propre volonté, ont fait temporairement nos ennemis, et renions résolûment cette maxime par trop égoïste, *Sic nos, non nobis*, qui signifie : légitime s'il est employé par nous, un acte devient criminel quand il l'est contre nous. De grands historiens semblent avoir subi, plus que de raison, — et nous le ferons voir plus loin, — l'influence de cette maxime d'un patriotisme étroit et exclusif.

Quant au gouverneur de Moscou, ses prétendus actes de barbarie ne sont pas tous condamnables; seulement, il faut avouer qu'il les aggrava par la violence d'un langage emphatique, calculé pour faire de l'effet et produire dans la population les dispositions où il désirait la placer. Domergue ne peut oublier la fatale carte blanche[1] : « Le général Rostoptchine, dit-il, ne fut pas plutôt armé de ce redoutable pouvoir dont il était si désireux, qu'il en frappa indistinctement amis et ennemis. » Il est vrai, malheureusement, qu'il en frappa des innocents; mais toute la question est de savoir si, dans l'épouvantable crise qui survint, il eut

[1] Voir plus haut, p. 110.

dû s'abstenir. En prenant ses mesures de précaution, il ne se mit pas en garde contre les défauts de son caractère; il tomba dans une vive exaltation; la violence de ses passions surexcitées allait jusqu'à la rage. Nous en verrons les fruits.

La colonie française de Moscou se composait, selon le général Danilefski, de 3,600 individus. Le gouverneur vit là, peut-être avec raison, un grand danger, et il jugea nécessaire de faire garder à vue un certain nombre des plus influents ou des plus remuants parmi les compatriotes de l'ennemi qui approchait. Dès le 1er septembre (toujours nouveau style), il les fit arrêter dans leurs demeures, déposer à l'hôtel Lazaref, et ensuite embarquer sur la Moskva, pour être conduits en lieu de sûreté, dans un bateau plat où il leur était à peine possible de se mettre à l'abri des injures de l'air. Domergue lui-même, arraché de sa demeure, séparé de sa femme, fut du nombre de ces quarante victimes[1]. Sans doute, l'humanité même pouvait commander l'éloignement de ces étrangers au moment d'une effer-

[1] Non pas 400, comme il est dit dans le *Moniteur* du temps; mais aussi ce n'était pas, comme le disait Rostoptchine dans son rapport du 4 septembre au ministre de la police, « la canaille de la canaille. » Les quarante infortunés Français furent conduits, toujours par eau, jusqu'à Nijni-Novgorod et Makarief. Outre Domergue, on comptait parmi eux Aubert-Chalmais, riche négociant, dont la femme, plutôt que lui-même, tenait un magasin important d'articles de luxe, modes, riches étoffes, porcelaines de Sèvres, etc. Madame Aubert-Chalmais fut à son tour proscrite dans la suite, accusée d'intelligence avec l'ennemi. (Voir B—ch, p. 141 et 167.)

vescence patriotique presque sans exemple; mais le gouverneur crut devoir accompagner cet acte d'un burlesque commentaire. Avant d'ordonner le départ, le 22 août, il fit donner lecture aux victimes d'un discours qui ne pouvait être que de Rostoptchine lui-même, car il portait l'empreinte de son esprit et des bizarreries de l'éducation qu'il avait reçue. Cette espèce de harangue n'était évidemment pas digne d'une circonstance aussi solennelle, car elle renfermait de ridicules jeux de mots que la vanité de ce personnage, à la fois gallomane et gallophobe, n'avait pas voulu s'interdire. Domergue, qui en certifie l'authenticité et se vante de la citer fidèlement le premier, ne l'a pourtant pas donnée intégralement [1]. Nous restituons cette pièce curieuse, avec l'aide du bibliophile russe déjà cité, selon toute sa teneur.

« Français, votre empereur a dit, dans une proclamation à son armée :

« Français, vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimiez : prouvez-le-moi donc en me suivant dans les régions hyperborées, où règnent l'hiver et la désolation, et où le souverain ouvre ses ports aux Anglais, nos éternels ennemis..... »

[1] T. Ier, p. 258. Le mot « fidèlement » pourrait aussi donner lieu à des observations. — Cf. Poltaratzki, p. 17. — Quand Ségur (liv. VIII, chap. II) signale « comme une singularité toute locale, que la plupart des proclamations du gouverneur étaient en style biblique et en prose rimée (russe?), » il est clair qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces qualifications.

« Français, la Russie vous a donné asile, et vous n'avez cessé de faire des vœux contre elle [1]. C'est pour éviter un massacre et ne pas salir les pages de notre histoire par l'imitation de vos infernales fureurs révolutionnaires, que le gouvernement se voit obligé de vous éloigner. Vous irez habiter les bords du Volga, au milieu d'un peuple paisible et fidèle à ses serments, qui vous méprise trop pour vous faire du mal. Vous quitterez pour quelque temps l'Europe et vous irez en Asie [2]. Cessez d'être mauvais sujets et devenez bons; métamorphosez-vous en bons bourgeois russes, de citoyens français que vous étiez [3]; restez tranquilles et soumis, ou craignez un châtiment rigoureux [4]. Entrez dans la barque, rentrez en vous-mêmes et n'en faites pas une barque à Caron. Salut et bon voyage! »

Les facéties abondent aussi dans les proclamations adressées par le comte à ses propres compatriotes, et l'on ne peut pas dire qu'elles soient de meilleur goût; seulement, au lieu d'être des cruautés gratuites comme celle qu'on vient de voir, elles étaient peut-être de nature à relever le moral des Russes, qui ne sont pas moins amateurs que nous de bonnes plaisanteries,

[1] Reproduction à peu près textuelle du reproche qu'il leur avait adressé déjà en 1806. Voir plus haut, p. 67.

[2] Selon les idées d'autrefois, qui plaçaient les confins de l'Europe et de l'Asie déjà sur le Don.

[3] Toujours la manie des jeux de mots! Mais on va voir mieux que cela.

[4] « On avait proposé à l'empereur Alexandre, dit Chambray (t. Ier, p. 334), de prendre des mesures très-rigoureuses contre les Français de la colonie, parce qu'il s'en trouvait parmi eux de suspects. Il s'y refusa, disant qu'il était du devoir de la police de les surveiller. »

surtout si le gros sel n'y manque pas. L'empereur Alexandre du moins, prince d'ailleurs toujours humain, en jugeait ainsi, car, après avoir lu quelques-unes des affiches presque journalières de Rostoptchine, il dit de lui : « C'est l'homme de la chose. » Ces affiches ou proclamations, le lecteur sera curieux de les connaître, et nous en donnerons ici quelques-unes par anticipation, au moins par extraits[1].

«..... On a fermé les tribunaux, est-il dit dans l'un de ces documents (du 11 septembre), mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis : nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat (Napoléon).

«..... Dans deux ou trois jours, je donnerai le signal. Armez-vous bien de piques et de haches, et, si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents, *le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé.*

« Demain j'irai voir les blessés à l'hôpital de Sainte-Catherine ; j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi, je me porte bien : *j'avais mal à un œil, mais maintenant je vois très-bien des deux.....* »

[1] Nous les empruntons soit à Domergue, soit au baron Fain (Manuscrit de 1812), soit surtout à la brochure de M. Poltaratzki, dans laquelle sont indiquées aussi les sources où le bibliophile a puisé. — La première de ces proclamations se trouve aussi dans l'ouvrage très-estimé et très-estimable du marquis de Chambray, alors officier d'artillerie dans la vieille garde, *Histoire de l'expédition de Russie* (1823), t. Ier, p. 340; et la seconde, dans l'écrit *Moscou avant et après l'incendie*, p. 136. Domergue, qui a beaucoup puisé à cette dernière source, a seulement modifié quelques termes du texte qu'elle lui fournissait.

Une autre pièce de ce genre, antérieure aux précédentes, est intitulée *Épître amicale du général gouverneur de Moscou à ses habitants*, 24 août 1812. Même dans une traduction, elle caractérise trop bien et l'homme qui parle et le peuple auquel cette parole s'adresse, pour que nous n'en donnions que des extraits. En voici la teneur complète :

« Grâce à Dieu, tout va bien, tout est tranquille à Moscou. Le prix du pain ne hausse pas, et celui de la viande diminue. Tout le monde désire que l'ennemi soit battu, et cela arrivera. Nous prierons Dieu, nous équiperons nos guerriers et nous les enverrons à l'armée. Nous aurons dans la sainte Vierge et dans les saints de Moscou des intercesseurs auprès de Dieu. En face du monde entier est notre miséricordieux souverain, Alexandre Pavlovitch; en face de l'ennemi, notre armée chrétienne. Mais, pour en finir plus promptement, complaire à notre empereur, mériter la reconnaissance de la Russie et mortifier Napoléon, il faut montrer de l'obéissance, du zèle et une confiance entière dans les paroles des chefs, qui sont prêts à vivre et à mourir avec vous. S'il faut agir, je serai avec vous; si l'on doit marcher au combat, je serai le premier; s'il est question de se reposer, je serai le dernier. Ne craignez rien, le nuage s'est montré : nous soufflerons dessus et nous le dissiperons; *tout sera moulu, et nous aurons de la farine*[1]. Défiez-vous seulement des ivrognes et des imbéciles qui rôdent partout, l'oreille pendante, et ne servent qu'à glisser des sottises à l'oreille des autres. Il y en a qui s'imaginent que Napoléon a de bonnes intentions, tandis qu'il ne pense qu'à nous écorcher; il promet tout, mais il ne tiendra rien.

[1] Dicton proverbial russe.

Il promet aux soldats le rang de feld-maréchal, aux pauvres des montagnes d'or, au peuple la liberté : ce n'est qu'un leurre; tombez dans ses filets, et il vous envoie à la mort; on vous tuera, ou ici, ou là. C'est pourquoi, si quelqu'un des nôtres ou des étrangers s'avise de vanter Napoléon et de faire de semblables promesses en son nom, je prie de le saisir, quel qu'il soit, *par le toupet*, et de le conduire au siége[1]. A celui qui l'aura arrêté, honneur, gloire et récompense; pour celui qui aura été pris, *je saurai bien l'arranger à ma manière*, fût-il des plus huppés. J'en ai reçu le pouvoir; l'ordre du souverain est de garder Moscou, notre bonne mère. Eh ! qui donc doit prendre soin d'une mère, sinon ses enfants? Devant Dieu, mes amis, je vous l'assure, l'empereur compte sur vous *comme sur le Kremlin*, et moi, je suis prêt à jurer pour vous. Ne me compromettez pas. Je suis, vous le savez, un fidèle serviteur du Tsar, un gentilhomme russe, un chrétien orthodoxe, et voici quel est, comme tel, ma prière :

« Seigneur, Roi des Cieux, prolonge les jours de notre « pieux Souverain terrestre! ne cesse de répandre Ta béné- « diction sur notre sainte Russie, de fortifier le courage de « notre armée chrétienne, de soutenir la fidélité et l'amour « du peuple russe pour la patrie! Conduis les pas de nos « guerriers à la ruine de l'ennemi; éclaire-les et fortifie-les « par la vertu de la Croix vivifiante. Qu'elle les protége et « qu'ils triomphent par elle ! »

On en conviendra, cette pièce, que d'ailleurs le mauvais goût ne dépare pas au même degré, était habilement calculée pour enflammer un peuple dont le patriotisme se confond avec le sentiment religieux et chez qui,

[1] Corps de garde où siége un tribunal de simple police.

en l'absence de notions positives, tout est sentiment.

Dans une troisième proclamation, également du mois d'août, Rostoptchine disait entre autres ceci: « Je réponds sur ma vie que l'ennemi ne viendra pas à Moscou[1], et voici pourquoi : notre armée compte 130,000 hommes et 1,800 canons, et elle a à sa tête le sérénissime prince Koutousof, le digne commandant en chef choisi par notre souverain[2]; il a, derrière l'ennemi, les généraux Tormassof et Tchitchagof, avec 85,000 braves soldats ; le général Miloradovitch est venu de Kalouga à Mojaïsk avec 36,000 hommes d'infanterie, 3,800 hommes de cavalerie et 84 canons. Le comte Markof arrivera dans trois jours à Mojaïsk avec 24,000 hommes, qui seront suivis encore de 7,000 autres. On compte aussi à Moscou, à Klinn, à Zavidovo, à Podolsk, 14,000 hommes d'infanterie. Si c'est trop peu de cela pour la destruction de nos ennemis, alors, ma foi! je dirai : « Allons, milice de « Moscou, marchons, nous aussi! » Et nous sortirons au nombre de 100,000 braves compagnons. Nous pren-

[1] Koutousof disait la même chose dans une lettre adressée à sa fille. (Voir de Maistre, *Corr. diplom.*, t. Ier, p. 180, cf p. 183.)

[2] Ceci est une parole de courtisan, prononcée à deux fins; mais Rostopchine savait bien qu'Alexandre, s'il avait été libre de son choix, ne l'eût pas fait tomber sur celui qu'il a toujours qualifié un peu durement. — Quant à la statistique de l'armée, elle se rapporte à une date antérieure à la bataille de Borodino (cf. p. 142). Suivant le marquis de Chambray : « Le 12 septembre, Koutousof s'arrêta à trois lieues de Moscou..... Son armée ne comptait plus qu'environ 50,000 hommes de troupes régulières; mais l'ordre y était entièrement rétabli. » T. Ier, p. 338.

drons l'image de la sainte Vierge, 150 canons, et nous terminerons l'affaire tous ensemble. L'ennemi, de son côté, a 150,000 hommes, tant des siens que de ce qu'il a ramassé en route ; il se nourrit de seigle échaudé et de viande de cheval. — Voilà ce que je pense et ce que j'ai à vous dire, pour que les uns se réjouissent et que les autres se tranquillisent. Mais surtout réjouissez-vous de ce que Sa Majesté l'empereur daignera venir, ces jours-ci, dans sa fidèle capitale. — Lisez ! on peut tout comprendre, et il n'y a aucun commentaire à faire. »

Il y avait là, sans doute, bien des promesses décevantes, mais c'était le langage que voulaient les circonstances, le langage d'un homme qui connaissait bien sa nation et savait comment on fait vibrer en elle les cordes qui poussent à l'action.

A ce moment-là, l'espérance était encore dans toutes les âmes ; on se refusait à croire à l'éventualité de l'entrée des Français dans la vieille capitale de l'empire. Même après la bataille de Borodino (7 septembre), cela ne changea pas tout à coup. Le gouverneur personnellement était encore rassuré lorsque, le 8 septembre, il fit afficher dans les rues de Moscou la proclamation renfermant l'extrait suivant du rapport de Koutousof[1] :

[1] Nous en empruntons le texte, plus ou moins exact, à l'opuscule anonyme intitulé *Moscou avant et après l'incendie* (1818), p. 140. On peut le comparer à celui que donne le général Bogdanovitch, t. II. p. 221. Au reste, nous reparlerons du rapport dans le coup d'œil rétrospectif qu'on trouvera au chapitre suivant.

« Hier 26 août (7 septembre), il y a eu une bataille extrêmement chaude et sanglante. L'armée russe, avec le secours de Dieu, n'a pas cédé un pouce de terrain, quoique l'ennemi ait agi en désespéré. Demain, j'espère, en mettant ma confiance en Dieu et dans les saints de Moscou, combattre avec de nouvelles forces [1]. La perte de l'ennemi est immense. Son ordre du jour portait: « Point de prisonniers (et il n'y en avait point à faire), les Français doivent vaincre ou périr. » Si, avec l'aide de Dieu, il est aujourd'hui repoussé encore une fois, alors le méchant et ses méchants périront de faim, ou par le fer et par le feu. »

A cet extrait du rapport, le gouvernement lui-même ajoutait :

« J'expédie à l'armée 4,000 de nos nouveaux soldats, avec des provisions et des munitions pour 250 canons. Vrais croyants, soyez tranquilles ! le sang des vôtres coule pour le salut de la patrie; le nôtre est prêt. Quand le temps sera venu, nous renforcerons l'armée. Dieu augmentera nos forces, et le méchant laissera ses os dans la terre de la Russie. »

Rostoptchine resta pendant quelques jours dans l'erreur, trompé par les fausses nouvelles du généralissime, qui parlait toujours de livrer une seconde bataille avant d'abandonner Moscou, et disait que, s'il s'était retiré du champ de bataille, ce n'était pas qu'il fût vaincu, « mais c'est qu'il prenait les devants pour aller couvrir cette capitale. » Même après que Rostop-

[1] On le voit, Koutousof annonçait positivement une seconde bataill[e]. Cf. Wolzogen, p. 152; Chambray, t. Ier, p. 338.

tchine eut appris ou deviné la vérité, il demeura dans une apparente sécurité et laissa les habitants dans l'ignorance du sort qui les attendait. Cependant il redoubla d'activité, et, sauf la construction d'ouvrages extérieurs, il ne négligea rien de ce qui pouvait servir à la défense de Moscou, où l'incertitude, les alarmes, commencèrent à se répandre parmi les habitants. « On les voyait, dit M. de Ségur, presque à la fois transportés de fureur, exaltés d'espoir et abattus d'effroi. » Rostoptchine excitait ou comprimait ces mouvements, suivant qu'ils lui étaient favorables ou contraires. Parmi les prisonniers, il faisait choisir les plus chétifs pour les montrer au peuple, qui s'enhardissait à la vue de leurs frêles corps. Il vidait Moscou de fournitures de toute espèce, afin de nourrir les vaincus et affamer les vainqueurs. Il maintenait encore, avec un reste d'espoir, ajoute l'historien de la grande armée, l'ordre si nécessaire, surtout dans une pareille fuite, quand les débris du désastre de Borodino se présentèrent. Selon Domergue, il usait d'une extrême sévérité, faisant peser sur tous la surveillance la plus ombrageuse. Une parole échappée, la moindre démonstration de départ, étaient punies chez le peuple par le plett [1] ou l'exil en Sibérie. Ces mauvais traitements ne pouvaient manquer de réagir sur des es-

[1] Fouet formé de plusieurs courroies entrelacées. — Cependant la noblesse avait en grande partie quitté Moscou dès avant le 12 septembre. Elle avait ses terres pour s'y retirer.

prits à moitié sauvages et d'ailleurs en proie à une irritation croissante, à laquelle commençaient à se mêler le découragement et le désespoir. Pour avoir leur revanche de tant de rigueurs, les *moujiks* poursuivaient et attaquaient les étrangers dans les rues. Malheur aux Français surtout, si on en rencontrait !

Rostoptchine, que le prince Koutousof ne cessait de rassurer, et qui comptait encore de sa part sur un effort suprême[1], jetait, de son côté, dans la multitude des bruits de victoires fabuleuses. Croyant réellement encore, ou se donnant l'air de croire, à la possibilité d'une défense, il invita toute la population mâle, au cas où l'ennemi s'approcherait de l'enceinte extérieure de la ville, d'accourir, avec les armes quelconques qu'ils trouveraient sous la main, sur les coteaux des Moineaux, qui la bordent au sud-ouest. Nul doute, à l'entendre, qu'on ne fût en mesure de le repousser ou de lui faire mordre la poussière au pied des murs de la ville sainte. Néanmoins, il prenait en même temps des dispositions qui semblaient démentir cette confiance. Pendant qu'il interdisait aux habitants, sous les pei-

[1] Voir encore la lettre du 11 septembre, Bogdanovitch, t. II, p. 221, où l'on en trouve plusieurs autres. — « Il est certain, dit Ségur, que le vieux général trompa le gouverneur jusqu'au dernier moment. Il lui jurait encore « sur ses cheveux blancs » qu'il se ferait tuer avec lui devant Moscou, quand soudain celui-ci apprend que... l'abandon sans combat de cette capitale vient d'être décidé. » Les historiens russes confirment ce témoignage, voir plus loin, p. 139, la note. Voir aussi Chambray, t. Ier, p. 339.

nes les plus sévères, d'essayer de se sauver et d'emporter ce qu'ils avaient de plus précieux, il commençait lui-même la plus vaste opération de sauvetage que l'on puisse imaginer, faisant enlever les archives, les caisses publiques, les objets précieux du Palais des Armures (*Oroujeïnaïa Palata*), le trésor des patriarches estimé à vingt et un millions de roubles, de grandes quantités d'armes et d'autres propriétés de la couronne; et le projet, au cas où il faudrait abandonner Moscou à l'ennemi, de ne lui livrer qu'un brasier, devint alors du moins, s'il ne l'était pas déjà auparavant, un projet fermement arrêté.

Tous les historiens de la guerre de 1812 nous parlent d'un aérostat ailé, ballon monstrueux construit par un artificier étranger et dont la destination aurait été de planer sur l'armée française, d'y choisir entre tous son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu. On en fit, dit le général de Ségur, plusieurs essais, qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés. Mais Rostoptchine, feignant de persévérer, fit, dit-on, achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendie. « Moscou elle-même, ajoute le maréchal de logis du palais, devait être la grande machine infernale dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'empereur et son armée. »

En effet, selon les uns, le ballon n'était qu'un prétexte, un moyen de tromper la multitude crédule, tandis que, selon les autres, c'était une invention sé-

rieuse et d'une grande portée, si toutes les difficultés dont elle était encore enveloppée avaient pu être surmontées. « Vers la fin de mai, dit le marquis de Chambray, historien bien informé quoique venu des premiers[1], un Hollandais nommé Smid se présenta chez le prince Bagrathion, assurant qu'il possédait un secret pour détruire l'armée française. Bagrathion envoya Smid à Pétersbourg, où il fut sans doute jugé favorablement, puisqu'on l'adressa à Rostoptchine, qui devait lui donner les moyens de mettre à exécution son secret. Smid arriva à Moscou dans le courant de juillet; Rostoptchine l'installa dans une maison près de Moscou, lui donna de l'argent, des ouvriers, et il travailla d'abord à un énorme ballon incendiaire, destiné disait-on, à anéantir l'armée française. On ne permettait point de visiter ces travaux, mais on n'en faisait point un mystère, et les Moscovites de toutes les classes s'entretenaient du ballon. Lorsque Napoléon, après s'être emparé de Smolensk, eut prononcé son mouvement sur Moscou, Rostoptchine commença à craindre sérieusement pour cette capitale, et dès lors il se prépara à la livrer aux flammes si le sort de la guerre la faisait tomber au pouvoir de ce conquérant. Smid fut donc employé à faire construire des torches, des fusées, des mèches et autres matières incendiaires. Quoique l'on prît les plus grandes précautions pour cacher ces

[1] T. Ier, p. 332.

préparatifs, il en transpira quelque chose, et le bruit se répandit que le gouverneur ferait brûler Moscou si Napoléon s'en emparait. »

Ce récit, si net dans tous ses détails, tandis que ceux de plusieurs autres rapporteurs sont chargés de circonstances imaginaires, nous paraît être en général exact et bien plus digne de foi que tout ce que raconta Domergue longtemps après [1]. On varie sur la personne du constructeur du ballon, le nommant tantôt Smid ou Schmidt [2], tantôt François Leppich, et en faisant, les uns un Anglais, les autres un Hollandais ou encore un Allemand. *Schmidt* était un pseudonyme : son vrai nom était Leppich, et il était Allemand de nation, non pas un Anglais se disant Allemand, comme on lit dans une pièce officielle française. Le fait lui-même de la construction d'un ballon est positif, et ce ballon était bien une machine de guerre ; l'empereur Alexandre en parle en ce sens dans une lettre à Rostoptchine, où il est dit de Leppich que « il est indispensable qu'il combine ses mouvements avec le général en chef [3]; »

[1] Domergue, t. Ier, p. 236. Cf. *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 49 et 127; Wolzogen, p. 152; Beitzke, p. 233; Bogdanovitch, t. II, p. 246. Rostoptchine, dans sa brochure *La Vérité sur l'incendie de Moscou* (p. 5), s'exprime ainsi en parlant de Schmidt : « Cet homme, qui prétendait avoir trouvé le moyen de diriger les ballons, s'occupait à en construire un, et, par esprit de charlatanisme, il exigeait le secret sur son travail. On a donné trop d'importance à l'histoire de ce ballon pour jeter du ridicule sur les Russes. »

[2] Wolzogen dit le docteur Schmidt, mécanicien et machiniste allemand.

[3] Voir cette lettre dans Bogdanovitch, t. II, p. 247.

et d'ailleurs le *Moniteur universel* [1] a recueilli trois lettres du même Leppich, qui annonce au comte que le ballon était achevé (5 septembre 1812), sauf quelques-uns de ses accessoires en cuivre, et lui demande, sans préambule ni façons, une somme de 12,000 roubles en assignations de banque. Il s'agissait positivement d'un aérostat, ayant pour destination de seconder les opérations de Koutousof, mais dont le constructeur, qui, en définitive, avait manqué son but, s'employa ensuite, à ce qu'il paraît, à servir les projets incendiaires de son patron.

A l'occasion de cette aventureuse entreprise, Domergue confirme ce que nous venons de lire dans le passage du marquis de Chambray. « Le projet d'incendier Moscou ne fut pas entièrement un mystère pour la noblesse, dit-il. On en parlait sourdement ; mais, à l'exception des adhérents du gouverneur, on ne pouvait croire à la réalisation de cette épouvantable machination [2]. » Le général baron de Wolzogen, alors colonel et aide de camp de l'empereur, détaché par lui pour rester près de la personne de Barclay de Tolly, nous apprend, de son côté, que ces projets n'étaient plus un secret pour l'armée, où circulaient à ce sujet des bruits sourds. « Entre autres, dit-il, j'ai entendu dire,

[1] Numéro du 1er novembre 1812. Cf. Danilefski, t. II, p. 326.

[2] Le comte de Maistre (*Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 181) dit dans une lettre écrite le 14 septembre : « Si l'ennemi met le pied à Moscou, attendez-vous à quelque scène antique dans le genre de Sagonte ou de Numance. » (Cf. p. 163).

déjà à Borodino, au colonel comte Zakrefski, avec un accent tout particulier : « Eh bien ! si la victoire nous « fait défaut, un autre Pojarski viendra à notre aide. » C'était un jeu de mots : le colonel avait l'air de désigner le prince de ce nom, libérateur de Moscou en 1612, mais, en réalité, il désignait un incendiaire, car le mot *pojarski* peut être dérivé de *pojar*, qui signifie incendie.

Après la perte de la bataille, raconte le major Beitzke (p. 233), le fougueux patriote fit part de sa résolution au généralissime. Celui-ci, peu disposé à se charger de la responsabilité d'un tel acte, ne l'en dissuada pourtant pas non plus, mais lui dit de régler sa conduite sur les circonstances. Du reste, nous le répétons, il lui donna l'assurance qu'il n'abandonnera pas Moscou à l'ennemi sans avoir fait un suprême effort pour l'empêcher de tomber en ses mains. C'est sur la foi de cette promesse, de l'affirmation du généralissime qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang et se battrait encore dans les rues de la capitale, que le comte avait appelé (le 11 septembre) tous les habitants aux armes, leur renouvelant l'assurance déjà donnée le 21 août, que jamais les Français n'entreraient à Moscou, qu'il en répondait sur sa tête[1]. Et pour-

[1] « Je réponds sur ma tête que le scélérat (*zlodeï*) *ne sera pas* à Moscou. » (Bantysch-Kamenski, *Dictionnaire des personnages*, etc., t. III, p. 132-133 ; cf. Bogdanovitch, t. II, p. 249.) On a voulu voir dans les mots soulignés une allusion aux sinistres projets du gouverneur.

tant il continuait ses préparatifs, en même temps qu'il faisait mettre en sûreté les objets les plus précieux à conserver[1]. Cependant une omission grave qu'on lui a justement reprochée, et au sujet de laquelle, dit-on, il y eut des scènes entre lui et Koutousof[2], c'est qu'aucun ouvrage de fortification sur lequel l'armée eût pu s'appuyer, n'ait été élevé aux abords de Moscou. Général d'état-major, ou peut-être de salon seulement, le gouverneur y avait songé trop tard; il attendait tout de sa rhétorique.

On approchait de la catastrophe.

Le 10 septembre, Koutousof, après un moment d'arrêt à Mojaïsk, dont il profita pour ramener un peu d'ordre dans son armée fort disloquée depuis Boro-

[1] Dans un rapport à l'empereur du 13 septembre (Danilefski, t. II, p. 283), Rostoptchine assure qu'il a *tout* évacué; mais il résulte des registres du département de l'artillerie qu'on laissa tomber aux mains de nos troupes 156 canons de tout calibre, plus de 80,000 fusils, pistolets, etc., plus de 60,000 armes blanches, 20,000 pouds de poudre, 27,000 projectiles, etc. Danilefski, t. II, p. 301, et Bogdanovitch, t. II, p. 238. Au reste, nous reviendrons là-dessus plus loin.

[2] Helldorf, t. II, p. 62. —Rostoptchine n'aimait pas Koutousof. « Il régnait entre eux, nous dit le marquis de Chambray (t. I[er], p. 339), une inimitié prononcée et bien connue, qui fut augmentée par leur différente manière de voir, relativement à la conduite des opérations militaires. J'ignore quelle cause donna naissance à cette inimitié. La différence de caractère avait pu contribuer à la faire naître : le premier était calme et apathique, le second, violent et impétueux. »

dino et considérablement réduite, commença sa retraite sur Moscou. Ce jour-là, dérobant sa marche à Napoléon, il établit son quartier général à Répitchi, et le lendemain, 11, à Viaséma[1], où il était à peu de distance de Zvénigorod ; puis le 12, à Mamonovo, où il fit élever des retranchements et annonça, dans un ordre du jour, qu'il tenterait encore une fois avec pleine confiance le sort des combats. Néanmoins, loin de tenir parole, dès le 13, il continua de reculer jusqu'à une distance de deux verstes des faubourgs de la ville. Là il s'établit à Sétoun ; son aile droite[2] touchait à la courbe de la Moskva, en avant du village de Fili, et son aile gauche aux hauteurs de Vorobiévo ou des Moineaux; position mal choisie, dit le général Wolzogen, parce que du front de son armée, d'ailleurs trop étendu, il ne voyait pas à distance, et que, ayant derrière lui la rivière et la capitale, il ne pouvait songer, au cas d'une défaite, à poursuivre régulièrement sa retraite. De plus, la hauteur des coteaux, en avant de la ville, rendait la descente périlleuse, surtout pour la cavalerie. Dans cette position de Fili, comme l'appellent les Russes, peu éloignée de la barrière de Drogomilof ou de Smolensk, qui est à l'ouest, près du point où la rivière fait son entrée dans la ville, son armée comptait encore, selon M. de Ségur, 91,000 hommes, dont 6,000 Kosaks, 60,000 hommes de vieilles troupes

[1] Il ne s'agit pas là, bien entendu, de Viazma.
[2] Regardant l'ennemi, par conséquent tournant le dos à Moscou.

(Chambray et Wolzogen disent 50,000), restes de 121,000 hommes présents à la Moskva [1], et 20,000 recrues, armées moitié de fusils et moitié de piques. L'armée française, forte d'environ 130,000 hommes la veille de la grande bataille, en avait perdu, suivant le compte du même auteur, 30 ou 40,000 à Borodino; restait 90,000 hommes. Des régiments de marche et les divisions Laborde et Pino allaient la rejoindre : elle était donc encore forte de plus de 100,000 hommes en arrivant devant Moscou. C'est cette supériorité numérique, jointe à la supériorité morale, qui effrayait le généralissime russe et l'avait empêché d'attendre les prétendus vaincus, pour se mesurer encore une fois avec eux. Maintenant, toutefois, il y semblait résolu et ordonna encore d'élever des retranchements. Cependant, dans la crainte de trop engager sa responsabilité personnelle en aussi grave occurrence, il remit la décision à un conseil de guerre, auquel il invita le comte Rostoptchine à assister et où il appela en outre les généraux Barclay de Tolly, Benningsen, Dokhtourof, Ostermann-Tolstoï, Ouvarof, Konovnitsyne, Kaïssarof, Raïefski et Iermolof; le colonel Toll, en sa qualité de quartier-maître général, qui répondait au titre français

[1] Voir ce qui a déjà été dit là-dessus, p. 130, note 2. — Selon Thiers (p. 315), il y aurait eu à la bataille de la Moskva 140,000 Russes, dont 120,000 hommes de troupes régulières. Ses récits offrent aussi d'autres variantes sur nos chiffres du texte. On a vu plus haut une variante sur le chiffre de l'armée au moment où nous sommes arrivé; mais la milice n'y est pas comptée.

de sous-chef d'état-major, était également présent. Miloradovitch, qui avait remplacé Platof, ataman des Kosaks, dans le commandement de l'arrière-garde, ne fut pas appelé, à cause de l'impossibilité qu'il y avait pour lui de s'absenter de son poste.

Au moment où le gouverneur quitta la vieille cité afin de se rendre au camp du généralissime, l'ignorance des habitants sur ce qui se passait hors des barrières ne pouvait plus se prolonger. La veille, dans la soirée, au rapport de Domergue[1], plus de vingt mille blessés y étaient arrivés. « Ce long convoi, dit cet auteur, qui se déroulait morne et silencieux dans les rues de la capitale, les bagages de l'armée russe que l'on sut, le lendemain (13 sept.), être acculés au faubourg de Drogomilof, enfin les nouvelles qui arrivaient de toutes parts, rendaient une plus longue dissimulation impossible. » Néanmoins le langage de Rostoptchine était toujours triomphant. « Je pars demain, dit-il, dans une proclamation du 12[2], pour me

[1] T. II, p. 24.

[2] Nous la donnons ici conformément à Chambray (t. Ier, p. 340) et à Domergue; mais, d'après l'article de la *Biographie universelle* (p. 15, col. 1), sa teneur aurait été toute différente; peut-être l'un et l'autre texte ne sont-ils que des fragments d'un même document. Celui de la *Biographie* est ainsi conçu : « Frères, notre nombreuse armée défendra la patrie au péril de la vie. Empêchons le terrible ennemi d'entrer à Moscou : ne pas seconder de tout notre pouvoir les efforts de nos troupes serait un crime. Moscou est votre mère, elle vous a nourris, et c'est d'elle que vous tirez vos richesses. Je vous somme, au nom de la Mère de notre Sauveur, de défendre les temples du Seigneur. La ville de Moscou est toute la Russie. Que chacun

rendre auprès de Son Altesse le prince Koutousof, afin de prendre conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis... Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme... Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides ! »

Le conseil de guerre se réunit le soir à cinq heures, et non dans la matinée comme le veut le marquis de Chambray; mais dans la matinée, en effet, au moment des reconnaissances faites par les principaux généraux, on débattait, en présence du généralissime, les questions sur lesquelles le conseil était appelé à opiner. C'est le prince Eugène de Wurtemberg qui nous l'apprend : son propre rapport là-dessus est plus clair que celui du baron de Helldorf, aide de camp du prince [1].

s'arme comme il le pourra, soit comme cavalier, soit comme fantassin; fournissez-vous de pain pour trois jours; réunissez-vous sous l'étendard de la croix, et rendez-vous aussitôt que possible aux trois montagnes. Je serai avec vous, et nous exterminerons ces misérables! »

[1] Prince Eugène, *Erinnerungen aus dem Feldzuge des Jahres* 1812 *in Russland* (1846), p. 98; de Helldorf, *Aus dem Leben des Prinzen Eugen von Würtemberg* (1861), t. II, p. 58. Cf. Wolzogen, p. 153; Toll, *Denkwürdigkeiten* ou Mémoires publiés par Th. de Bernhardi (1856), t. II, p. 173, et surtout Thiers, t. XIV, p. 358. En traitant cette matière, M. Thiers s'est beaucoup servi des Mémoires du prince Eugène ci-dessus mentionnés, de même que des ouvrages des généraux Clausewitz et Wolzogen. Le livre du marquis de Chambray doit aussi avoir été pour lui d'une grande utilité. L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est un monument national, sans contredit; mais que d'estimables et excellents ouvrages, dignes de vivre de leur propre vie, on absorbe et annule, dans un tel livre sans citations!

Koutousof avait fait arrêter sa carriole, ou son fauteuil roulant, au milieu de groupes nombreux et en vive contestation, tout près de la grande route, et il écouta en silence, mais avec une émotion visible et bien naturelle au moment où le sort de l'empire était pour ainsi dire remis en ses mains, tous les avis qui se produisaient. Le ronflement lointain du canon ennemi vint interrompre ces débats sans caractère officiel [1]. Le prince Eugène assure, en protestant de la fidélité de sa mémoire, que c'est à ce moment-là que Koutousof, en se remettant en route, s'approcha de lui et prononça ces mots : « Ici ma tête, qu'elle soit bonne ou mauvaise, ne doit s'aider que d'elle-même. » Sa résolution était dès lors irrévocable.

Le véritable conseil de guerre se réunit donc à cinq heures du soir du même jour. On n'ignore pas ce qui s'y passa ; dans certains détails, le récit du général Wolzogen (alors colonel d'état-major) n'est pas tout à fait d'accord avec ceux du général Toll (aussi colonel alors), du prince Eugène de Wurtemberg et du général Bogdanovitch; mais comme les variantes, après tout, n'ont point de gravité réelle, elles ne laissent pas non plus d'incertitude sur le fond des choses.

[1] Le baron de Helldorf y fait intervenir, entre autres, d'une part le brave général Baggowout, ami intime du prince Eugène, et de l'autre son oncle, le duc Alexandre de Wurtemberg, plus tard directeur général des voies de communication en Russie. Ce dernier, selon lui, aurait été très-opposé à l'idée de livrer Moscou sans nouveau combat. Pour d'autres variantes, voir Bogdanovitch, t. II, p. 235 et suiv.

Koutousof, après avoir exposé la situation et invit ses lieutenants à dire leur avis sur ce point, s'il fallai se battre encore une fois ou livrer Moscou sans comba à l'ennemi, garda lui-même le silence, mais san réussir entièrement, ici comme dans les entretiens de la matinée, à cacher l'émotion dont il était saisi. Ell se manifesta clairement dans quelques interruption qu'il jugea nécessaires. Barclay opina nettement dan le sens d'une continuation de la retraite : selon lui, la position n'était pas tenable[1], et il valait mieux sacrifier Moscou que l'armée; car, celle-ci perdue, on n'en avait pas d'autre à opposer à l'ennemi. En se retirant vers Nijni-Novgorod, dit-il, on resterait en communication tant avec Saint-Pétersbourg qu'avec les provinces méridionales. Benningsen et Dokhtourof opinèrent dans un sens tout opposé; d'autres, sans approuver le choix de la position de Fili, étaient, comme ceux-ci, d'avis qu'il était impossible de ne pas livrer encore une bataille[2]. Koutousof, après avoir tout écouté, se rangea du côté de Barclay; puis il dit avec autorité : « : Maintenant, messieurs, plus de conseils! que chacun se rende à son poste! »

Le général Raïefski, dans un mémoire qu'on lui doit, prête en outre ces mots au généralissime : « Je sens

[1] Il faut lire là-dessus le mémoire de Barclay. Cf. Bogdanovitch, t. p. 230, et surtout, p. 271, la lettre, un peu perfide, de Benningse

[2] Nous ne pouvons mieux faire, pour ceux qui demanderaient résumé de ce débat, que de les renvoyer au livre de M. Thiers, p. 3 Cf. Danilefski, t. II, p. 261, et Bogdanovitch, t. II, p. 233.

que je payerai les pots cassés, mais je me sacrifie pour le bien de ma patrie. J'ordonne la retraite. »

Ainsi le seul résultat des délibérations fut l'abandon sans combat de la vieille capitale; Koutousof se réservait de déterminer plus tard quelle direction on suivrait après l'avoir traversée[1]. Provisoirement, il indiqua la direction de Riaisân, et l'on prit en effet cette route, en dépit des conseils du colonel Toll, qui insistait pour qu'on suivît celle de Kalouga, en évitant de passer par Moscou. Lequel des deux partis était le meilleur? il nous suffira de dire que Napoléon a donné raison au généralissime.

Mais quel rôle joua dans ces conjonctures le gouverneur de Moscou? Une chose est certaine, c'est que Rostoptchine fut, dès son arrivée, radicalement guéri de tout optimisme. L'état déplorable où il vit l'armée et l'insuffisance de ses chefs le frappèrent de stupeur, en même temps qu'ils révoltaient son patriotisme. Selon son franc parler ordinaire, il ne s'en cacha pas; au contraire, il donna un libre cours à son indignation, sinon devant le généralissime et le conseil de guerre, comme le veut le major prussien Beitzke, du moins vis-à-vis du jeune prince Eugène de Wurtemberg, neveu du duc Alexandre et, comme lui, proche parent de

[1] Voir là-dessus Beitzke (p. 236), qui cite Clausewitz (*Der Feldzug von* 1812, t. VII des *Œuvres* de ce général prussien, alors au service de la Russie). Cf. dans Venturini (année 1812, p. 646) un rapport de Koutousof à l'empereur.

l'empereur. Au conseil de guerre, il ne paraît pas avoir eu d'avis à émettre; mais, dans la journée, il parla au prince en ces termes : « Si on me consultait, je n'hésiterais pas à dire : Brûlez la capitale, plutôt que de la livrer à l'ennemi ! Telle est l'opinion du comte de Rostoptchine. Quant au gouverneur de la ville, qui a la mission de veiller à son salut, celui-là ne peut pas donner ce conseil. » — « Pour moi, répondit à cela Eugène de Wurtemberg tout ému, je ne suis pas Russe, et il n'y a qu'un Russe qui fût en droit de le donner, ce conseil. » Puis au bivouac, après avoir rejoint sa division, il fit entendre ces exclamations qui parurent alors énigmatiques : « C'est incroyable ! ce serait un acte colossal, et pourtant le remède héroïque dans cette terrible crise ! »

Rostoptchine était furieux : lorsqu'il revint en ville, dit Domergue, on remarqua la pâleur de son visage et l'agitation convulsive de ses traits. Dans la nuit, il reçut du généralissime une lettre qui l'informait officiellement de la résolution d'évacuer la capitale. C'était, dit le général Bogdanovitch, le premier avis positif qui lui fût donné au sujet de cet abandon. Voici ce qu'écrivait Koutousof : « L'ennemi, qui a détaché des colonnes sur Zvénigorod et Borofsk, puis le terrain défavorable pour moi, me mettent dans la triste nécessité d'évacuer Moscou. L'armée passe sur la route de Riaisân. A cet effet, j'ai l'honneur de vous inviter d'adjoindre à mon aide de camp Montrésor autant d'officiers de police que

possible, afin de conduire les troupes, par des chemins différents, sur la route de Riaisân[1]. » Alors (encore le 13), le gouverneur écrivit la lettre suivante[2] à l'empereur Alexandre, qui la reçut à Saint-Pétersbourg, au moment où il venait d'apprendre pour la première fois, et avec stupeur, l'entrée des Français à Moscou. (Nous verrons plus loin la réponse du monarque) :

« Un aide de camp du prince Kotousof m'a apporté une lettre dans laquelle le prince me demande des officiers de police pour guider l'armée (à travers la ville) jusqu'à la route de Riaisân. Il dit que malheureusement il est réduit à abandonner Moscou. Majesté ! la conduite de Koutousof décide du sort de la capitale et de tout votre empire. La Russie frémira quand elle apprendra l'évacuation de la ville où se concentre toute la grandeur de l'État et où repose la poudre des ancêtres de Votre Majesté. Je suis l'armée. J'emmène tout ; il ne me reste qu'à pleurer sur la patrie. »

De ce moment, Rostoptchine lève le masque vis-à-vis de ses administrés, et, en le voyant prendre ouvertement toutes les mesures pour incendier Moscou, ces infortunés comprirent à quel sort ils devaient s'attendre. On enjoignit d'ailleurs à tous de partir immédiatement, en emportant ce qu'ils voudraient sauver,

[1] Bogdanovitch, t. II, p. 250.
[2] Bantysch-Kamenski, *Dictionnaire* t. III, p. 146-147 ; Bogdanovitch, p. 265. Cette lettre avait déjà été publiée par Danilefski, t. II, p. 258. Cf. Wolzogen, p. 154, note.

sous peine d'encourir les châtiments les plus sévères si le lendemain les trouvait encore dans la ville.

Avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis d'intercaler ici une page de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* : quelque véridique et remarquable que soit en somme cette partie du récit de l'historien, le lecteur ne tardera pas à voir, par les détails dans lesquels nous entrerons nous-même ou que nous avons déjà donnés plus haut, qu'il s'y trouve plusieurs points sur lesquels il y aurait matière à contestation, s'il était toujours possible de remplir avec une assurance complète la tâche de la critique historique. En l'assumant, cette tâche, dans cette partie de notre travail, nous ne nous dissimulons pas combien il est difficile, au milieu de tant de rapports contradictoires, de démêler le vrai du faux, et nous essayerons de montrer, par un exemple relatif à une époque encore peu éloignée de nous, quelle circonspection est prescrite à l'historien, s'il ne veut pas se faire l'écho de faux bruits ou le propagateur d'erreurs absurdes.

« On avait répandu, dit M. Thiers (p. 363), des calomnies si atroces sur la conduite des Français, qu'il n'y avait pas besoin de menaces pour obliger la population à fuir leur approche. Il (Rostoptchine) comptait donc ne leur livrer qu'une ville morte et sans habitants. Il voulait plus ; il voulait, sans en calculer toutes les conséquences, sans savoir quel serait le résultat, leur livrer, au lieu d'un séjour de délices, un monceau

de cendres, sur lequel ils ne trouveraient rien pour vivre et qui serait un témoignage de l'horrible haine qu'ils inspiraient, une déclaration de guerre à mort. Mais un tel projet, le dire à quelqu'un, c'était le rendre impossible; car le dire à qui? Au doux Alexandre? c'eût été révolter ce prince; à un général? c'eût été l'effrayer du poids d'une pareille responsabilité; aux habitants? c'eût été les soulever contre soi et se montrer à eux comme cent fois plus haïssable que les Français. Il ne parla donc à personne de ce qu'il méditait dans les profondeurs de son âme. Mais, sous le prétexte de faire fabriquer une machine infernale dirigée contre l'armée ennemie, il avait accumulé beaucoup de matières inflammables dans un de ses jardins, sans que personne pût se douter de leur destination. Le moment de partir venu, et une heure avant l'évacuation, il choisit pour confidents, pour complices, pour exécuteurs de son projet, ces êtres infâmes qui ne possèdent rien que la prison où leurs crimes leur ont créé un asile, et qui ont le goût inné de la destruction; les condamnés enfin. Il les réunit, les délivra et leur donna la mission, dès qu'on serait parti, de mettre secrètement le feu à la ville, et de l'y mettre sans relâche, sans bruit, leur affirmant que cette fois, en ravageant leur patrie, ils la serviraient et obéiraient à ses volontés. Il ne fallait pas de grands encouragements à ces natures perverses pour les exiter à en agir ainsi, car l'homme livré à lui-même aime à détruire,

semblable, sous ce rapport, à ces animaux qui, de domestiques redeviennent très-vite sauvages, dès que l'éducation cesse un instant d'adoucir leurs penchants. Il leur adjoignit quelques soldats de la police pour les diriger dans cette cruelle mission. Ces ordres donnés, le comte de Rostopchin (*sic*) craignit de laisser dans les mains des Français des moyens d'arrêter l'incendie, moyens fort perfectionnés dans les villes bâties en bois, et il fit partir toutes les pompes devant lui.....»

Tel est le récit de notre éminent historien : on verra bientôt en quels points il pourrait être susceptible de rectification. Sans nous donner ici cette mission, nous continuerons la nôtre, toujours appuyé de témoignages nombreux et dignes de foi.

Le 14, jour à la fois néfaste et glorieux dans l'histoire de la Russie, fut l'un et l'autre aussi pour le comte Rostoptchine. Néfaste, car il vit commettre un acte inouï de haine, qui resta sur la conscience de celui qui l'avait ordonné et dont l'implacable Némésis lui a demandé compte dans la suite; glorieux, car, dans l'extrême danger où était la patrie, le gouverneur de Moscou sut s'élever jusqu'à la hauteur d'un grand sacrifice, tant par rapport à lui personnellement que relativement à cette même patrie, premier objet de son culte. Ce jour, quand il commença à poindre, le trouva debout dès quatre heures du matin, ou plutôt, il ne s'était sans doute pas couché du tout. A cette heure matinale eut lieu une scène déplorable. Un témoin

oculaire, le littérateur Simon Thomas [1], affirme expressément que ce fut à quatre heures. Domergue, toujours un peu déclamateur et s'inquiétant peu des tribulations futures d'un historien à cheval sur la chronologie, raconte les faits pêle-mêle et sans mettre beaucoup de soin à les vérifier. Selon lui [2], Rostoptchine faisait des apprêts de départ, lorsqu'une foule de gens du peuple se précipitent en vociférant vers son hôtel. La plupart sont armés. Ils somment le gouverneur de remplir sa promesse, de les conduire aux « trois montagnes, » à l'ennemi, de défendre la ville *jusqu'à la dernière extrémité*, comme il avait dit dans une de ses proclamations. Le gouverneur n'était pas homme à se laisser faire la loi. « Un moment, *bratzi* (petits frères)! leur crie-t-il, finissons-en d'abord avec les traîtres! » Et il fait avancer deux détenus, l'un Français, accusé d'avoir tenu des propos répréhensibles, l'autre fils d'un marchand de Moscou, le jeune Véreschtchaghine [3], arrêté quelque temps auparavant

[1] Poltaratzki, p. 26. — Selon Bogdanovitch (t. II, p. 251), c'était à huit heures. Mais les paroles qu'il met dans la bouche de Rostoptchine nous paraissent moins vraisemblables que ceux du texte.

[2] T. II, p. 29.

[3] C'est la vraie orthographe. Celle de l'auteur de l'*Histoire de la destruction de Moscou* (p. 24) et celle de Varnhagen von Ense, dans ses Mémoires, sont évidemment altérées. « C'était, dit au reste l'essayiste allemand (p. 174), c'était un jeune homme de vingt-quatre ans, capitaine sans emploi (?), imprudent, mais qu'aucun soupçon d'intention criminelle ne pouvait atteindre; car tous les témoignages sont d'accord sur ce point qu'il interprétait le langage de l'ennemi avec défaveur et en s'en montrant indigné. » Le contraire serait d'une

pour avoir traduit à plusieurs de ses compatriotes certains passages du *Correspondant de Hambourg* qui contenaient entre autres une proclamation de Napoléon. Cette pièce, qu'on eût voulu cacher aux habitants de Moscou, circula, au contraire, dans toute la ville.

Disons tout de suite que l'abbé Surrugues, prêtre émigré, alors curé de la paroisse de Saint-Louis, à Moscou, et auteur d'un opuscule posthume sur l'incendie de cette ville[1], note expressément, en parlant de Véreschtchaghine : « accusé d'avoir *traduit* une proclamation par laquelle « Bonaparte » annonçait son arrivée à Moscou; » mais ajoutons en même temps que le comte lui-même, dans une intention d'apologie pour un acte qu'on lui a vivement reproché, a inséré cet *errata* dans sa fameuse brochure : « Le jeune marchand massacré par le peuple avait *composé*, et non

invraisemblance extrême. Le comte de Ségur (liv. VIII, chap. III) ajoute des détails dont nous serions encore très-éloigné de vouloir répondre. « Ce qui alarma, dit-il, c'est qu'on découvrit qu'il était d'une secte d'illuminés allemands qu'on nomme *martinistes*, association d'indépendants superstitieux. (Tout le monde sait aujourd'hui ce que c'était que les martinistes : un des hommes les plus estimables de la Russie d'alors, Alexandre Tourghénief, était de cette secte, peut-être aussi Spéranski, comme on l'a vu plus haut.)... On crut un instant que l'esprit d'égalité avait pénétré en Russie. » Dès que l'historien descend dans ces sortes de détails, que d'embarras ! que de contradictions !

[1] *Histoire de l'incendie de Moscou en* 1812, *copiée mot à mot sur les registres de la paroisse de Saint-Louis à Moscou*, Paris, 1823, in-8°. L'abbé Surrugues est mort en 1812, à Moscou, peu après l'incendie, victime, dit Domergue (t. II, p. 341), de son zèle auprès des prisonniers et de la brutalité de quelques misérables.

traduit, une proclamation de Napoléon. Il fut trouvé coupable par le Sénat et jugé digne du supplice. Il fut le seul traître de toute la ville de Moscou [1]. »

Domergue s'est servi du texte de l'abbé Surrugues, en l'amplifiant, car il n'était pas témoin oculaire lui-même. « Détournant avec habileté, dit-il, l'attention du peuple de l'objet qui l'avait amené, Rostoptchine s'adresse d'abord au Français, et, après l'avoir réprimandé dans les termes les plus sévères, il lui donne la liberté [2]. C'était le livrer à la mort, au milieu de cette populace exaspérée : il se sauva pourtant; ce fut un miracle. Le sujet russe fut moins heureux. » Notre artiste dramatique arrive ainsi à raconter la tragique histoire de l'infortuné Véreschtchaghine; mais nous craignons qu'en le faisant il n'ait trop peu oublié les planches, et nous ajoutons plus de foi au récit simple et digne du curé de Saint-Louis. Le gou-

[1] La mémoire du comte le servit-elle fidèlement lorsqu'il traça ces lignes? Nous ne savons, car on a parlé d'une condamnation à la déportation en Sibérie du directeur des postes, conseiller d'État Klutchérof, accusé, et sans doute convaincu, d'avoir laissé *traduire d'une gazette allemande* une proclamation de Napoléon. Voilà donc deux variantes, l'une concerne *le seul traître*, l'autre le mot *traduit*, au lieu de *composé*. Toutefois Bogdanovitch (p. 251), qui connaissait l'écrit du gouverneur, (p. 294), continue de dire *traduit*. Le comte Joseph de Maistre se sert du même mot (*Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 256) et ajoute, relativement au jeune Russe dont il s'agit, que « Napoléon l'avait comblé de bontés dans un collége de Paris, où ce marchand avait été élevé. » Cette addition est-elle vraie? c'est douteux.

[2] Là-dessus aussi il existe des variantes. Voy. Bogdanovitch, t. II, p. 252; *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 66.

verneur, raconte celui-ci, le fait avancer au milieu des dragons de la police russe (des gendarmes) : « Indigne de ton pays, lui dit-il, tu as trahi ta patrie et déshonoré ta famille; ton crime est au-dessus des punitions ordinaires, le knout et la Sibérie. Frappez, et qu'il expire sous vos coups! »

Ici Domergue croit de bon goût d'ajouter : « Juge et bourreau à la fois, il saisit ce malheureux qui était debout et garrotté auprès de la borne (sur laquelle lui-même était monté), et, lui lançant un coup de sabre à la tête, il le livre au peuple. » D'après Varnhagen, les choses se seraient passées ainsi : « Plus que les Français, s'écria-t-il, les traîtres sont nos ennemis; plus qu'eux, mille fois, ceux-ci méritent notre haine : il faudrait inventer pour eux des supplices nouveaux. En voici un devant vous, un traître. Il a répandu les proclamations de Napoléon; celui-là est le pire de vos ennemis. » Après avoir vomi les reproches et les insultes contre le prisonnier, il se retourna et ordonna de le frapper au premier soldat de police qui était le plus près de lui. Cet homme asséna un coup de plat de son sabre à l'infortuné. « Eh! qu'est-ce que cela? fit aussitôt, dans sa colère, le gouverneur, en reprenant sa première attitude; qu'on l'abandonne au peuple; il saura bien lui faire sa danse! » L'infortuné fut aussitôt jeté au milieu de la populace furieuse, et, en un clin d'œil, il était déchiré en mille morceaux; ses membres, tout son corps disparurent; tout ce qu'on retrouva sur la

place quand la foule se fut écoulée, ce fut une main avec quelques doigts. » — Tout cela, selon nous, est une affreuse amplification; le premier narrateur, l'abbé Surrugues, a dit seulement : « Le malheureux est aussitôt percé de coups de sabres et de baïonnettes. On lui lie les pieds, et son cadavre sanglant est traîné par les rues, au milieu des outrages de la populace. »

Mais on ne prête qu'aux riches, et les excentricités perpétuelles du gouverneur de Moscou autorisaient toutes les suppositions. N'est-ce pas aussi parmi ces dernières qu'il faut reléguer une lettre écrite par lui à un Français nommé Ballay et que M. Poltaratzki[1] a trouvée à Strasbourg, parmi les manuscrits de la succession de ce Simon Thomas dont il a été question?

Ballay, au dire du bibliophile, avait fait un poëme intitulé *Large Panse*, dans lequel il tournait en ridicule un seigneur russe, le prince Krapotkine (sobriquet sans doute), chez lequel il avait demeuré : il n'en fallait pas plus aux yeux du gouverneur pour faire arrêter et mettre en prison le malencontreux satirique. Cependant, après réflexion, Rostoptchine se contenta de lui écrire une lettre qu'on a conservée, lettre facétieuse et inconvenante au point que nous n'oserions pas lui donner une place dans notre texte. Si nous hésitons à l'exclure entièrement de ces pages, c'est que, en la supposant authentique, elle achève de

[1] Voir sa notice, p. 24.

caractériser l'homme, et peut-être n'est-ce pas simplement un individu, peut-être est-ce un groupe entier de la société russe dont elle révèle l'étrange idiosyncrasie. Nous la reléguons au bas de la page[1].

La scène tragique où figurait l'infortuné Véreschtchaghine avait-elle été précédée de la visite du gou-

[1] On remarquera d'abord la date de cette lettre, d'après laquelle elle aurait été écrite le jour même où se passèrent tant d'événements, au moment où le sort du plus puissant empire était en jeu. Ici le burlesque et le grotesque se mêlent au tragique. Ensuite nous pensons que cette suscription : « A l'honneur et à la vérité, » signifie, en d'autres termes, « pour rendre hommage à la vérité. »

Voici maintenant la lettre elle-même.

AU SIEUR ALEXANDRE BALLAY*, CI-DEVANT PRÉCEPTEUR.

A l'honneur et à la vérité.

« Moscou, le 2/14 septembre 1812.

« Je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître. Vous joignez à l'impudence française la belle vertu de mépriser le pays où l'on vous accorde follement l'hospitalité. Pourquoi avez-vous choisi l'état de précepteur? est-ce pour corrompre la bêtise et l'expérience? Et qu'êtes-vous vous-même? le fils d'un marchand connu comme bouffon et menteur. Je connais votre mère, et c'est par égard pour son âge que j'use d'indulgence envers vous. Votre poëme de *Large Panse* vous aurait ouvert les portes du Nord (de la Sibérie). Il faut que vous ayez un grand germe de vice pour vous honorer du nom de Français, synonyme de brigand. Pensez mûrement à vos actions, car si vous n'étiez pas plus circonspect à l'avenir, votre fin serait mauvaise. Le généreux Alexandre livre quelquefois à la justice les fidèles serviteurs de ce coquin de Napoléon. Vous pouvez vous f..... de mes avis; mais f.....-moi le camp, et allez-vous faire f....., f.... b.....! »

* Cet Alexandre Ballay, n'était-ce pas, par hasard, le Français dont il vient d'être fait mention dans le passage cité de Domergue, et dont parle aussi Ségur (fin du chap. III du liv. VIII)? Cf. de Maistre, *Corresp. politique*, t. Ier, p. 256. Convenons-en, l'histoire se fait éditeur responsable de bien des inventions, de bien des faussetés.

verneur à l'Ostrog [1], c'est-à-dire à la grande prison pour détenus criminels qui se trouve à l'une des extrémités de Moscou et qu'on voit à main gauche en y entrant par la barrière de Tver? Le comte de Ségur ne parle pas de cette visite, mais il mentionne l'effet de l'ouverture de la prison, et cet effet, selon lui, est précisément la scène dont nous avons parlé. « Une foule sale et dégoûtante en sort tumultueusement, dit-il. Ces malheureux se précipitent dans les rues avec une joie féroce. Deux hommes, Russe et Français, l'un accusé de trahison, l'autre d'imprudence politique, sont arrachés du milieu de cette horde; on les traîne devant Rostoptchine, » qui, suivant notre auteur, aurait eu rassemblé autour de lui tout ce qu'il avait pu retenir et armer. Domergue raconte séparément les deux scènes. Selon lui [2], le gouverneur se serait, dans la matinée du 14 septembre, rendu à l'Ostrog. Quand les portes de la prison s'ouvrirent à sa voix, huit cents malfaiteurs en seraient sortis tumultueusement [3]. Mais, avant de les lancer dans les rues de la capitale, le gouverneur leur aurait donné les instructions nécessaires, dans un discours du même goût que ses proclamations : « Je vous rends à la liberté, aurait-il dit; allez, dignes enfants de la Russie (!!), allez expier vos fautes et en mériter le

[1] Ce mot russe signifie enceinte palissadée.
[2] T. II, p. 33. Cf. p. 52. Voir aussi Wolzogen, p. 158.
[3] M. Thiers (p. 368) parle même de « 3,000 scélérats échappés des prisons. »

pardon, aux yeux de la Divinité, en servant dignement votre patrie, » c'est-à-dire en brandissant la torche des incendiaires. On le sent, ceci est du mélodrame; l'excentricité de notre héros, quelque grande qu'elle fût, n'allait pas jusque-là; et pourtant Domergue ajoute encore : « Là cependant ne se bornait pas leur mission : ils reçurent l'ordre d'égorger auparavant tous les Français établis à Moscou ; *le gouverneur en exigea le serment sur les saintes images* (!!). » Convenons-en, ces horreurs entassées à plaisir rappellent par trop le milieu où le narrateur avait l'habitude de vivre.

Mais, en définitive, que sont-ils devenus ces égorgeurs, ainsi que les victimes désignées à leurs coups? Absent lui-même, Domergue supplée à son ignorance personnelle des événements par le récit d'une des femmes des exilés de Makarief, domiciliée près de la prison et témoin de cette évasion, destinée à vomir la lave incendiaire sur Moscou. Voici ce qu'il fait raconter à cette dame. « Maîtresses de la ville, les hordes de galériens, au lieu d'exécuter leur sanglante mission, se ruèrent d'abord sur les lawskis [1], qu'ils saccagèrent, après s'y être gorgés d'eau-de-vie. Du fond de nos retraites, nous entendions très-distinctement leurs chants et leurs menaces sanguinaires. C'était la mort qu'ils nous annonçaient. Logés non loin de l'Ostrog, nous allions être leurs premières victimes; un sentiment de terreur

[1] Lisez *lavki* (plur. de *lavka*, boutique). Ce sont des débits d'eau-de-vie.

s'empara de nous... Le ciel vint heureusement à notre aide : succombant sous l'excès de ces enivrantes liqueurs, ces scélérats s'endormirent, et leur sommeil durait encore, quand eut lieu l'entrée des Français. »

« Alors, ajoute l'éditeur responsable de ces détails, une plus vaste hécatombe doit être offerte à la patrie... Ils marchent d'un pas ferme à l'accomplissement de cette épouvantable catastrophe. Nous essayerons vainement de donner une idée de ce que ces malfaiteurs déployèrent de ruse, d'activité et d'énergique audace pendant l'incendie de Moscou; tout ce que le génie de la destruction peut inspirer d'infernales ressources fut mis en œuvre. »

Le général Bogdanovitch, écrivain d'une honorable impartialité, après avoir avoué franchement, en le déplorant, que le dernier acte de Rostoptchine dans Moscou, celui qui concerne Véreschtchaghine, méritait un blâme, nie cette évacuation de la prison criminelle racontée par les historiens de l'étranger[1]. Il affirme que

[1] T. II, p. 251. — L'officier allemand de B...ch (p. 66) semble d'abord du même avis. « Les prisons de Moscou, dit-il, étaient presque entièrement évacuées; tous les malfaiteurs qui demandaient à servir comme soldats, étaient aussitôt rendus libres; d'autres étaient relâchés sans condition, et le surplus fut conduit *à Ostrog* (*!!*), dans une prison éloignée. » Mais oubliant bientôt ce qu'il vient d'affirmer, il raconte ensuite (p. 68) : « On mit à la même époque en liberté les prisonniers d'Ostrog (il faut lire : de l'Ostrog), voleurs, filous, brigands ou assassins, quels que fussent les crimes dont ils étaient accusés ou déjà convaincus. » Suivent des détails sur la mission qu'on leur donna. — Le général Danilefski (t. II, p. 280) affirme catégoriquement que, dans la nuit du 11 au 12 septembre, tous les criminels de l'ordre civil furent évacués

plusieurs jours auparavant tous les détenus des prisons de la ville avaient été transportés à Vladimir, « à l'exception de deux, » dit-il. C'était le Russe et le Français de notre récit. Si donc Rostoptchine est allé à l'Ostrog, c'est qu'il avait résolu d'avance d'exciter la fureur du peuple par la vue de ces deux victimes, réservées pour ce coup de théâtre.

Le même auteur russe ajoute : « Lorsque Rostoptchine eut renvoyé de la ville la police et donné à la garnison de Moscou l'ordre du départ, il resta encore lui-même, avec un faible détachement de troupes, pour maintenir l'ordre général. « Puis vint la scène dont il est temps enfin de nous détourner.

Dans cette journée du 14, nous rencontrerons encore deux fois le gouverneur dans l'enceinte de la ville, la première fois face à face avec Koutousof, et la seconde, à onze heures du matin, aux côtés de Barclay, qu'il accompagnait dans sa retraite. Avant de lui laisser franchir la barrière d'une ville dont il méditait de

sur Nijni-Novgorod. Rostoptchine lui-même dit (*La Vérité*, p. 8) que 810 prisonniers, « sous l'escorte d'un bataillon pris dans un régiment de garnison (espèce de vétérans), furent envoyés à Nijni-Novgorod deux jours avant l'arrivée de l'ennemi à Moscou. » Convenons cependant que tout n'est pas clair sur ce point, car à la page 10 du même écrit, on avoue qu'un procès fut fait plus tard à des incendiaires, et que treize d'entre eux furent fusillés.» Danilefski, dans une version d'ailleurs conforme à celle du gouverneur (t. II, p. 331), offre des variantes nouvelles.Cependant il fait connaître une lettre du gouverneur civil de Nijni-Novgorod, d'après laquelle sont arrivés dans le chef-lieu de sa résidence, le 23 septembre (vieux style), d'abord 620 prisonniers civils envoyés de Moscou, et ensuite encore 540.

faire un monceau de cendres, cherchons encore à comprendre sa dernière pensée d'après ses propres déclarations, contraires, comme on sait, à l'opinion commune.

« J'avais, dit-il[1], deux objets importants en vue, dont je faisais dépendre la destruction de l'armée française : c'était de maintenir la tranquillité à Moscou et d'en faire partir les habitants. Je réussis au delà de mes espérances. Le calme se maintint jusqu'au moment de l'entrée de l'armée de l'ennemi, et, sur deux cent quarante mille habitants, il ne resta que douze à quinze mille hommes, qui étaient ou des bourgeois, ou des étrangers, ou des gens de la lie du peuple, mais personne de marque, soit de la noblesse, du clergé ou des marchands. Le sénat, les tribunaux, tous les employés avaient quitté la ville quelques jours avant l'occupation de l'ennemi. J'ai voulu ôter à Napoléon toute possibilité de former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'empire, et de mettre en usage l'influence que le Français s'est acquise en Europe par sa littérature, ses modes, sa cuisine et sa langue. Par ces moyens[2], on aurait produit un rapprochement avec les Russes, on aurait obtenu de la confiance, et ensuite on aurait exigé des services; mais au

[1] *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 20.

[2] Au moyen de tous ces points de contact, veut-il dire, les Français qui entraient à Moscou, s'ils y avaient trouvé la population ordinaire, auraient eu prise sur elle et exercé vis-à-vis d'elle leurs séductions.

milieu des gens que l'on trouva (réellement) à Moscou (après l'évacuation), la séduction fut sans effet, comme au milieu de sourds et de muets. »

Il n'est pas douteux que Rostoptchine, pendant son séjour à Paris, où on le traitait bien, et au moment où néanmoins il désirait revoir sa patrie et rentrer sans doute dans Moscou, ville dont chaque pierre, pour ainsi dire, avait un cri contre lui ; il n'est pas douteux, disons-nous, que, dans ces circonstances, il n'ait présenté sous un faux jour le vrai état des choses et cherché à dérouter le lecteur. Tant pis pour lui, s'il désavoue ainsi une source de célébrité et renverse lui-même le piédestal de la statue que le genre humain, — dont les Français ne sont qu'une fraction, — décernait à l'auteur d'une catastrophe qui fut, pour les peuples, la première impulsion à briser un joug qu'ils portaient malgré eux. Cependant nous ne voulons encore entrer dans aucune discussion à ce sujet : nous attendrons pour juger les assertions du comte que notre narration soit arrivée jusqu'à l'année où il publia sa brochure ; alors nous compléterons ces recherches, en essayant de démêler une bonne fois la vérité vraie sur l'incendie de Moscou.

Actuellement, il s'agit simplement d'exposer les faits avec ensemble et critique, et d'achever le tableau, ou du moins l'esquisse, d'une des catastrophes les plus extraordinaires dont l'histoire universelle ait à transmettre le souvenir aux générations à venir.

Au matin du 14 septembre, nous dit le général Bogdanovitch[1], Moscou présenta un aspect attristant. Les habitants, en petit nombre, qui étaient restés se hâtèrent de quitter la ville, emportant de leurs biens ce qui avait le plus de valeur, ou bien se cachèrent dans les caves, dans les lieux les plus retirés de leurs maisons. Le prix de location d'un cheval n'était pas moins élevé qu'auparavant le prix d'achat. Tout ordre avait disparu. La populace, profitant de l'absence de la police, pillait, sans en être empêchée, maisons et bazars[2]. Les marchands excitaient même la soldatesque au pillage de leurs boutiques, afin que leurs marchandises ne tombassent pas aux mains des Français. Les rues principales étaient bourrées de voitures de toute espèce, et les piétons avaient toute la peine imaginable de s'y frayer un passage. Errant de l'une à l'autre, des familles entières demandaient aux passants quelle direction elles devaient prendre pour ne pas se heurter contre l'ennemi. D'autres, conservant encore des doutes sur la possibilité pour lui d'occuper Moscou, espéraient leur salut de l'apparition d'un corps auxiliaire suédois[3]. Cependant la plus grande partie de la popula-

[1] T. II, p. 252. Cf. Danilefski, t. II, p. 288.

[2] Ceci est confirmé par l'abbé Surrugues qui dit : « La populace brisait avec violence les portes et enfonçait les caves des boutiques menacées du feu..... Le soldat qui d'abord n'avait été que tranquille spectateur, devint bientôt partie active. » Voir aussi Gourgaud, *Napoleon et la grande armée en Russie*, p. 296.

[3] Le 27 août 1812 avait eu lieu, comme on le verra plus loin, dans

core, en effet, que le gouverneur se mettrait à leur tête pour marcher à la rencontre de l'ennemi. »

Maintenant revenons aux deux armées qui s'avançaient vers Moscou, l'une pour lui tourner le dos tout aussitôt, l'autre dans l'espérance d'y trouver un asile sûr où il lui serait facile de se refaire.

Encore dans la soirée du 13 septembre, à Fili, Koutousof avait donné des ordres pour le départ des bagages et de l'artillerie de réserve. Le 14, dès trois heures du matin, tout son monde se mit en marche vers la barrière de Drogomilof, d'abord la cavalerie, ensuite la milice de Moscou, forte d'environ 10,000 hommes, et après celle-ci, l'infanterie avec l'artillerie et les Kosaks.

Dans Moscou, la colonne serrée des Russes fut arrêtée à chaque pas par des obstacles. Arrivée presque aussitôt sur la Moskva, rivière qui serpente ici par le faubourg, elle ne trouva devant elle, pour la passer, qu'un chétif pont en bois, qui, dès l'abord, céda, et ne put être réparé assez vite, de manière qu'une partie de la cavalerie et de la milice dut profiter d'un gué pour atteindre la rive opposée. Cela donna lieu un moment à un engorgement terrible, et l'on put ainsi, dit M. Thiers, se former une idée du désastre qu'on se serait préparé, si l'on avait eu à exécuter cette traversée de la ville après une bataille perdue. Barclay de Tolly, dans le mémoire rédigé par lui, avoue que la

retraite ne se fit point en bon ordre, et cette circonstance est expliquée par le général prince Eugène de Wurtemberg, dans ces lignes de ses *Souvenirs*[1] : « La possibilité d'une reculade prolongée semblait douteuse à la plupart de ces guerriers, comme contraire aux lois de l'honneur. Selon leurs idées, Moscou était le but et la tombe du soldat russe, comme la profondeur de la terre reçoit le pèlerin d'ici-bas. Qu'il y eût quelque chose au delà, on n'y pensait point; c'était comme un autre monde. » Ces braves soldats croyaient faire un détour qui les ramènerait en présence de l'ennemi, afin de lui livrer bataille. L'aspect des clochers du Kremlin leur fit enfin soupçonner la vérité, et alors, ajoute le prince allemand, « muets et suffoqués, ils traversèrent, en phalange serrée, les rues désertes de la ville. » Wolzogen, après avoir peint ce tableau avec les mêmes lugubres couleurs, continue ainsi : « Lorsqu'il fit complétement jour, Koutousof passa le pont avec sa suite, mais il disparut aussitôt, sans doute pour se soustraire aux regards, dans les rues écartées qui menaient à la barrière où s'ouvrait la route de Kolomna. » Le général Bogdanovitch entre dans plus de détails. Selon lui[2], après avoir franchi la barrière de Drogomilof, à huit heures du matin, le feldmaréchal trouva les rues si obstruées par la troupe que, pour avancer promptement, il adressa cette question

[1] *Erinnerungen*, p. 98. — Voir aussi Wolzogen, p. 154.
[2] T. II, p. 254.

celui-là même qui rédigea une relation de cet incident et fut depuis sénateur. Akinfof avait mission de mander au roi de Naples, que, si les Français tenaient à trouver Moscou habitable, il fallait qu'ils s'y avançassent lentement, afin de laisser aux Russes le temps d'évacuer la ville avec toute leur artillerie et leurs charrois. Au cas où ceci ne serait pas accordé, le vétéran menaçait de se battre jusqu'au dernier homme dans les rues de Moscou, de telle sorte qu'au lieu d'une grande capitale, l'ennemi ne trouverait plus qu'un monceau de ruines. Murat n'osait pas d'abord prendre sur lui de conclure un tel arrangement; cependant, après quelques minutes d'hésitation, il se vit néanmoins à même de l'accepter. C'est pendant cet intervalle d'incertitude que Miloradovitch dépêcha un aide de camp vers Koutousof, afin de demander éventuellement du renfort et d'instruire le généralissime de l'état des choses. Selon le vingt-sixième bulletin de la grande armée, tout ce que demandait le commandant de l'arrière-garde, c'était « qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer[1]; » mais, dans une seconde entrevue, son envoyé Akinfof obtint de plus de Murat que les hostilités resteraient suspendues jusqu'au lendemain matin[1].

Rostoptchine quitta Koutousof d'assez mauvaise humeur, comme lui, et se hâta de rejoindre Barclay

[1] Danilefski, t. II, p. 292-297.

de Tolly qui, apparemment, n'était plus alors pour lui un *nièmetz* ou étranger, dont les vrais Russes, les fils de l'Église orthodoxe, ne pouvaient que se défier. Barclay, dont le caractère posé ne se démentit pas en cette circonstance, était toujours calme et de sang-froid : près de lui du moins il n'y avait pas d'avanie à craindre.

L'auteur des Mémoires du comte de Toll, M. de Bernhardi[1], nous dit qu'arrivé au Pont de Pierre, le plus beau de Moscou, près du Kremlin et un peu en amont de la rivière, Barclay avait fait halte avec son état-major, et laissé défiler son corps devant lui, lorsque arrivèrent en toute hâte des officiers qui lui annoncèrent que le grand bazar (*gastinnoï dvor*) était mis au pillage par des soldats en maraude. Le général envoya aussitôt un de ses aides de camp pour prendre des informations précises, et, au retour de cet officier, il apprit avec le plus vif regret que les marchands eux-mêmes avaient ouvert leurs boutiques aux soldats qui passaient, les invitant à emporter ce qu'ils voudraient; car, quant à eux, disaient-ils, ils aimaient mieux livrer leurs marchandises aux enfants du pays que de les voir piller par l'ennemi. Des séductions du même genre attendaient les guerriers russes sur d'autres points de leur passage. Mais la maraude est la ruine d'une armée. Celle de Koutousof perdit ainsi, dans l'espace de peu d'heures, plus de 6,000 hommes,

[1] *Denkwürdigkeiten*, t. II, p. 146.

qui la plupart furent faits prisonniers par les Français.

Le gouverneur de Moscou était, disons-nous, aux côtés de Barclay. Avec lui, comme nous l'apprend Wolzogen, lui-même de la suite de l'ancien généralissime, il traversa, vers onze heures du matin, la dernière barrière. Laissons le baron allemand nous raconter lui-même comment les choses se passèrent : « Le comte Rostoptchine, dit-il, s'était joint à nous. A quelque distance de la route qui mène à Kolomna, nous aperçûmes une grande quantité de voitures accompagnées de soldats, et lorsque ce train s'approcha de nous, je pus remarquer que c'étaient les pompes à feu de Moscou[1]. Très-étonné de cela, je demandai au comte pourquoi il avait emmené même celles-là. « J'ai eu pour cela de bonnes raisons, » répondit-il. Puis il se hâta d'ajouter : « Toujours est-il que, pour ma personne, je n'ai emporté que le cheval que je monte et l'habillement dont je suis vêtu. »

[1] *Memoiren*, page 158, note.— Relativement aux pompes à feu, voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de la destruction de Moscou* (p. 67) : « Dans la nuit du 13 au 14, le chef suprême de la police Ivachine fit amener, en bon ordre, toutes les pompes à incendie; on les couvrit de nattes et on les transporta hors de Moscou. Quelques-uns de ces instruments tombèrent entre les mains des éclaireurs du maréchal Ney. Les agents de police furent assemblés, sans qu'on leur annonçât pourquoi, dans les bâtiments d'une ménagerie sur la route de Sibérie, à quelque distance de la ville, et on les fit partir pour Vladimir, » etc., etc. Nous trouvons ailleurs cette indication qu'il y avait 96 pompes et 2,100 pompiers. Rostoptchine lui-même nous apprend qu'il y avait à Moscou trois pompes pour chaque quartier.

En définitive, il ne quitta le poste que lui avait confié l'empereur qu'à toute extrémité, cédant à une nécessité absolue. « Je suis sorti, nous dit-il lui-même[1], à cheval, au petit pas, par la barrière de Riaisân, et je n'ai quitté les boulevards que lorsqu'on vint m'annoncer que l'avant-garde française était entrée dans la ville. » Wolzogen ajoute une anecdote à la partie de son récit qu'on vient de lire. « Plus tard, dit-il, un ami, le conseiller supérieur médicinal Formey, à Berlin, demanda un jour à Rostoptchine, en ma présence, qui a donné lieu à l'incendie de Moscou? Voici quelle fut la réponse du gouverneur : « Ceci est une question que « l'empereur lui-même ne m'a pas faite, et je ne dois « à personne d'y faire une réponse. » Nous ne rapportons cela ici qu'en passant.

Dirigeons maintenant notre attention du côté des Français et reprenons d'un peu plus haut l'histoire de leur marche.

M. de Ségur, comme on sait, affirme que, dans la journée de Borodino, Napoléon était en proie à une vive souffrance; il donne même à entendre qu'il y avait eu un affaiblissement de ses facultés intellectuelles[2]. « Dès la nuit, dit-il, qui précéda cette

[1] *La Vérité*, p. 53.
[2] Voir liv. IV, chap. VII. Cf. Villemain, *Souvenirs*, t. Ier, p. 204. M. Thiers toutefois le nie (t. XIV, p. 354, la note, et p. 678), comme l'avait

bataille décisive, une fièvre fatigante brûla son sang et agita ses esprits ; il en fut accablé pendant le combat. Cette souffrance, jointe à une autre plus cruelle, arrêta ses pas et enchaîna son génie pendant les cinq jours qui suivirent. Après avoir préservé Koutousof d'une ruine totale à Borodino[1], elle lui donna le temps de rallier les restes de son armée et de les dérober à notre poursuite. » Il y a là certainement de l'exagération; mais les lenteurs des nôtres sont un fait.

Malgré l'échec que Murat essuya, le 8, à Mojaïsk, les Français entrèrent le lendemain dans cette ville, qu'ils trouvèrent veuve de ses habitants. Jusqu'à ce moment, les Russes avaient fait bonne contenance ; mais lorsqu'ils virent, dit encore M. de Ségur, qu'on manœuvrait sérieusement pour les attaquer, ils disparurent sans laisser de traces après eux. Cela est conforme au récit du marquis de Chambray. Napoléon était persuadé, à la vérité, qu'ils se retiraient vers la capitale, mais n'en ayant pas la certitude, il était inquiet, et, commençant à craindre que Koutousof ne se fût placé sur sa droite, dans la direction de Kalouga, ou qu'il ne se dirigeât sur ses communications, il arrêta tout à coup la marche des corps d'armée qui suivaient la route de Moscou. « Ainsi, dit l'officier nommé en der-

déjà fait, avant lui, le général Gourgaud. D'après lui, comme d'après le marquis de Chambray (t. Ier, p. 330), Napoléon avait seulement une extinction de voix ou un gros rhume, « qui l'importunait sans altérer en rien l'usage de ses facultés. »

[1] Où Napoléon ne put pas se décider à faire donner la garde.

nier lieu, ainsi, cinq jours après la bataille de la Moskva, ayant déjà repoussé l'ennemi jusqu'à dix-sept lieues du champ de bataille, il ignorait encore quelle était la direction de sa retraite ! Ce fait paraît si extraordinaire qu'on serait tenté de le révoquer en doute, si l'on n'en trouvait la preuve dans les ordres que Napoléon adressa alors à ses généraux. » Le fond de cette observation est vrai : Koutousof déroba sa marche aux nôtres, mais non pas pendant cinq jours, et ce ne fut pas « le 13 au matin, » que Napoléon transmit à Murat et à Mortier, qui s'avançaient à tout hasard sur Moscou, l'ordre de s'arrêter.

L'armée russe reparut le 10, à Krymskoïé, où sont les sources de la Nara, affluent de la Protva ; et elle fut aussitôt attaquée par l'avant-garde française; car le roi de Naples prodiguait en toute occasion, même sans but, les forces et la vie de ses soldats. On passa là toute la journée à batailler, et l'on y perdit de part et d'autre beaucoup d'hommes ; du côté des Français, selon le général de Ségur [1], deux mille hommes de cette réserve ménagée si mal à propos le jour de la bataille. On informa aussitôt Napoléon que les Russes étaient retrouvés et qu'on n'était plus qu'à deux journées de Moscou.

A cette nouvelle, qui fut pour lui un véritable soulagement, le grand homme sortit de l'espèce de torpeur

[1] Cf. Thiers, t. XIV, p. 356.

où il semblait tombé depuis la journée du 7. Ce nom de Moscou le ranima, l'électrisa. Occuper cette capitale, c'était, selon lui, « brusquer la paix » et atteindre par conséquent le but d'une campagne jusqu'ici peu décisive et qui l'avait porté si loin de la France, où il voyait bien alors que le retour ne serait pas chose facile. Se dégageant de ces pensées, il monta en voiture pour rejoindre son avant-garde.

Celle-ci s'était avancée jusqu'à Perkhouschkova, à trente verstes de Moscou. Napoléon y arriva. Il y fit prendre position à toute son armée, au moment même où se tenait à Fili le conseil de guerre des généraux russes. Cette armée, comme nous l'avons vu, était encore forte de près de cent mille hommes. Après avoir passé la nuit au village de Viaséma, propriété du prince Galitsyne, le 14, à la pointe du jour, impatient de voir enfin le *grand village*, il monta encore en voiture avec Berthier. A neuf heures, n'étant plus qu'à douze verstes du but, il rencontra Murat dans un autre village, et eut avec lui une conversation d'une heure. Puis il s'écria gaiement : « En avant ! »

Bientôt après commencèrent entre le roi de Naples et le général Miloradovitch, qui commandait l'arrière-garde russe, ces pourparlers dont il a déjà été question. Ils avaient pour but, de la part du dernier, comme on l'a vu, de gagner du temps, afin que Koutousof pût accomplir sa retraite à travers Moscou ; et de la part de Murat, de sauver cette capitale, qui,

après un nouveau combat sous ses murs, n'eût plus été qu'un monceau de décombres. Car on ne pensait pas à la possibilité d'une catastrophe telle que celle qui se préparait. Après quelques moments d'hésitation, les conditions furent acceptées, et Miloradovitch eut le temps d'évacuer la ville en poussant devant lui la tourbe des traîneurs et d'immenses convois de bagages et de blessés. A trois heures de l'après-midi, il passa avec l'arrière-garde sous les murs du Kremlin. Rien, sinon ses pénibles réflexions, ne troubla la lugubre retraite de l'armée moscovite, qui avait à faire près de deux lieues d'une barrière à l'autre.

Miloradovitch était le Murat de l'armée russe et, comme lui, connu de tous les soldats. Comme lui aussi, il ne fut pas blessé une seule fois dans toute sa carrière, jusqu'au jour où le plomb des rebelles de l'intérieur l'atteignit, sous nos yeux, à Saint-Pétersbourg et le jeta sur le carreau. Sur les champs de bataille, les balles semblaient le respecter, car, comme le dit le général Iermolof, qui se connaissait en braves, « partout où se trouvait Miloradovitch, il fallait avoir une seconde vie en réserve. »

Il était six heures du soir lorsque les derniers hommes de cette arrière-garde franchirent la barrière de Spask. On alla prendre position à sept verstes de là, au village de Viasofka, sur la route de Kolomna et de Riaisân. Cependant une seconde arrière-garde fut postée sur la route de Vladimir, soit pour laisser les Français

dans le doute sur la direction que suivrait la retraite des Russes, soit pour protéger celle des habitants qui fuyaient de ce côté-là. De plus, le général de Winzingerode, lorsqu'il fut arrivé sur la même route, reçut ordre de prendre position avec quelques régiments sur celle de Saint-Pétersbourg, en laissant un fort détachement sur la route de Iaroslavl, afin d'assurer ses communications avec la ville de ce nom, où résidait alors la grande-duchesse Catherine Pavlovna, sœur d'Alexandre et depuis une année environ épouse du prince George d'Oldenbourg, gouverneur général de Tver [1].

Enfin, à une heure, Murat était à la barrière de Drogomilof. Nous ne savons quelle foi il faut ajouter au récit suivant de Domergue, chez qui la rhétorique ne cesse de percer. « Marchant, pour ainsi dire, pêle-mêle avec les Kosaks, on entendait le beau roi de Naples leur crier assez durement : « Allons, hâtez-vous donc ! ou je serai « forcé de vous faire prisonniers. » Et l'escadron de cavaliers nomades s'étonnait de ce ton de commandement dans la bouche d'un ennemi. Murat était d'ailleurs l'objet de leur admiration. Son air chevaleresque et presque théâtral, sa haute taille que rehaussait un brillant uniforme, enfin cette réputation de bravoure dont ils avaient senti plus d'une fois les redoutables

[1] Elle était encore, à ce moment, en couche de son premier enfant, le prince Pierre d'Oldenbourg, né le 26 août 1812, aujourd'hui général en chef (de l'infanterie) au service de la Russie, président d'un département du sénat, membre du conseil de l'empire, etc. Nous parlerons d'elle plus longuement dans la suite de cet ouvrage.

effets, tout se réunissait chez ce prince pour lui commander [assurer] le respect de ces barbares. » Suit encore l'anecdote relative à un Kosak que le roi de Naples, témoin de son courage, aurait décoré de la croix de la Légion d'honneur, mais que M. Thiers, avec plus de vraisemblance, raconte tout autrement. « Voyant l'arrière-garde se retirer devant lui, dit notre historien national[1], Murat s'informa s'il n'y avait pas là quelque officier qui sût le français. Un jeune Russe se présenta, et, le roi lui ayant demandé quel était le commandant de ces troupes qu'il avait devant lui, il montra un officier à cheveux blancs, revêtu d'un manteau de bivouac à longs poils. Murat, avec sa bonne grâce accoutumée, tendit la main au vieil officier, et celui-ci la prit avec empressement. Ainsi la haine nationale se taisait devant la vaillance[2]. »

Napoléon lui-même monta à cheval à quelques lieues de Moscou, et, à deux heures de l'après-midi, il était sur une des hauteurs de cette ceinture de collines où la vieille capitale des tsars était à ses pieds. Alors se tournant vers sa suite : « La voilà donc enfin cette fameuse ville, s'écria-t-il ; il était temps ! » Nous n'ajouterons aucun commentaire à ces mots : « Il était temps ! » Que pouvait-il dire de plus expressif?

Sur plusieurs points, Moscou offre de jolis coteaux. Le

[1] T. XIV, p. 372.

[2] Des scènes du même genre eurent lieu, comme on sait, depuis, dans la campagne de Crimée, entre les Français et les Russes. La guerre n'excluait pas la courtoisie des procédés.

Kremlin, avec son armée de coupoles dorées[1], s'étale sur l'un d'eux; mais à son extrémité du sud-ouest, à gauche de la barrière de Drogomilof et, comme elle, en deçà de la Moskva qui, en serpentant, fait ici une longue courbe, il s'en élève d'autres qu'on appelle montagnes de Vorobiévo ou des Moineaux. Là, toute la ville se montre en un magnifique panorama. Une de ces montagnes, ou plutôt de ces escarpements rapides d'un terrain qui descend dans un vallon, est la Poklonnaïa [2]. L'empereur des Français était arrivé sur cette butte, et tout autour vinrent se ranger successivement les troupes. Mais ici laissons parler celui qui, selon un mot de Lamartine, a admirablement chanté cette campagne de Russie.

« Cette hauteur, dit le général de Ségur, nos éclaireurs l'eurent bientôt couronnée. Il était deux heures; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! » comme les marins crient : « Terre ! terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

[1] Voir la description, suivie de réflexions politiques et morales, que nous en avons faite dans notre *Histoire intime de la Russie*, t. II, p. 321-340. Voir aussi celle de M. Thiers, t. XIV, p. 370.

[2] Montagne de salutation (*poklonn*), c'est-à-dire du haut de laquelle on fait ses adieux, une dernière adoration, en partant.

« A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière! Nous sentions qu'à ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris et que chacun de nos moindres mouvements serait historique. »

Passons à un des acteurs du grand drame cet orgueilleux sentiment; mais le lecteur ne trouve-t-il pas, avec nous, que c'est aller bien au delà du légitime patriotisme, ce sentiment cher à tous les cœurs, et compter pour rien celui des autres nations, que d'ajouter comme il fait : « Sur cet immense et imposant théâtre, nous croyions marcher entourés des acclamations de tous les peuples ; fiers d'élever notre siècle reconnaissant [? !] au-dessus de tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur et tout brillant de notre gloire!.... Nous nous disions que c'était là le terme promis à nos travaux ; qu'enfin nous allions nous arrêter, puisque nous ne pouvions plus être surpassés par nous-mêmes, après une expédition noble [?] et digne émule de celle d'Égypte, et rivale heureuse de toutes les grandes et glorieuses guerres de l'antiquité.

« Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut

oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie : « J'étais de l'armée de Moscou ? »

Pour notre part, nous ambitionnerions plutôt une autre gloire; nous aimerions mieux avoir le droit de dire : « J'étais de ceux qui ont déconseillé cette guerre fatale. » Ah! elle coûtera cher encore au pays! Un orgueil comme celui que l'historien prête à nos guerriers et qui, nous le répétons, n'est pas l'accompagnement obligé du patriotisme le plus ardent, présage la chute, car Dieu résiste aux superbes. Hélas! la chute fut en effet terrible. Puisse-t-elle à jamais nous servir de leçon, surtout après le triomphe que nous avons célébré naguère sur les cendres fumantes de Sébastopol, revanche éclatante d'un désastre épouvantable, mais mérité !

Au demeurant, si le brillant écrivain dont nous citons les paroles ne s'est pas préservé de ce sentiment outré de la nationalité, que partagent avec lui tant d'autres de nos plus excellents écrivains, mais contre lequel l'historien doit se tenir en garde, convenons que néanmoins il lui suggère de remarquables accents, et que ces pages palpitantes d'intérêt sont au niveau des événements grandioses dont elles conservent la mémoire.

Après tout, la joie qui, dans ce moment-là, faisait battre tous les cœurs, était bien naturelle. Entrer dans Moscou sans nouvelle bataille, c'était chose inattendue

pour tous, c'était plus qu'il n'était permis d'espérer. Au lieu de dangers nouveaux et de nouvelles fatigues, nos guerriers trouvaient là, pensaient-ils, le repos dont ils avaient tant besoin ; ils étaient au but, et voyaient déjà, en pensée, la Russie entière à leurs pieds. Dans leurs rang, dit M. Thiers (p. 369), il y avait « une quantité de soldats et d'officiers qui avaient été aux pyramides, aux bords du Jourdain, à Rome, à Milan, à Madrid, à Vienne, à Berlin, et qui frémissaient d'émotion à l'idée qu'ils allaient aussi visiter Moscou, la plus puissante des métropoles de l'Orient. »

Il y avait quelque chose de magique dans ce spectacle, à la fois gracieux et imposant, d'une ville resplendissante au soleil du feu des dômes dorés, qui s'élevaient, comme une forêt et avec des formes inusitées dans nos pays d'Occident, au-dessus d'un énorme amas de maisons dont tous les toits étaient peints en rouge ou en vert, et dont les unes étaient des palais somptueux, les autres de modestes demeures en bois ou même d'humbles chaumières. Ce qui relevait encore ce tableau, c'était son encadrement, cette chaîne de jolis coteaux, aux pieds de laquelle serpente la Moskva et dont plusieurs cimes sont couronnées de vastes couvents, qui étalent à tous les yeux le luxe de leurs dômes bulbeux de toutes dimensions, monastères dont quelques-uns offrent l'aspect d'une citadelle. Cependant, le chef de cette armée de cent mille hommes venus de si loin, et qui étaient tout ce qui restait des quatre

cent vingt mille qui avaient franchi le Niémen[1], n'avait guère de temps à donner à la poésie et à l'attendrissement. Se souvenant aussitôt des exigences de la vie matérielle, il mit pied à terre et fit étendre devant lui le plan de la ville. Quand, aidé par un de ses secrétaires-interprètes qui savait le russe (Lelorgne d'Ideville), il en eut reconnu les quartiers et les points les plus importants, il ordonna en conséquence la répartition de ses troupes. Puis il fit donner le signal de la marche par un coup de canon, et toute l'armée, oubliant tout à coup ses longues fatigues et les privations qu'elle endurait, s'ébranla encore une fois au cri mille fois répété de *Vive Napoléon !*

Jusqu'alors son étoile n'avait point pâli, et il n'avait pas cessé d'y avoir foi; l'adversité n'avait pu encore lui apprendre que souvent le succès n'est qu'un leurre, et que la fortune est prête à abandonner celui qu'elle traitait jusqu'alors en favori, au moment même où elle renouvelle ses prévenances et ses caresses.

L'avant-garde de Murat entra la première, sur les talons des Kosaks et ayant en tête le régiment polonais Uminski, les oulans prussiens de Werther, les chasseurs à cheval de Wurtemberg, quatre régiments français de cavalerie légère et l'artillerie montée. L'empereur lui-même eut bientôt atteint la barrière de Drogomilof ou de Smolensk. Avant d'entrer dans le

[1] D'autres 100,000, pris sur les réserves, gardaient les derrières de la grande armée.

faubourg dit Novinskaïa, il déclara qu'il attendrait la députation chargée de lui présenter les clefs de la ville[1] et d'implorer sa clémence. Mais il n'en parut aucune. On lui avait parlé d'une noblesse mécontente, rivale de celle de Saint-Pétersbourg et boudant le gouvernement : pas un gentilhomme ne vint se présenter à lui ! Et de même pas un bourgeois, pas un paysan ! Pourtant, lui avait-on assuré encore, cette dernière classe, qui gémit dans la servitude de la glèbe, est avide de liberté et saluera de ses acclamations le monarque étranger qui viendra briser pour elle un joug détesté. Aucun paysan ou parti de paysans ne demande à être admis en sa présence ! Le vide se fait devant lui ! Étonné, irrité, Napoléon ordonne à un général polonais d'aller aux informations. En vain celui-ci, guidé par un précepteur français qu'il vient de rencontrer, court d'une rue à l'autre et à tous les endroits où les autorités avaient leur siége ; il ne trouve personne à qui parler. Il retourne avec cette triste nouvelle vers celui qui l'a envoyé. Ce dernier venait de la recueillir aussi de la bouche d'un officier que lui dépêchait le commandant de l'avant-garde, et elle lui fut presque aussitôt confirmée par une députation de Français, la plupart riches négociants de Moscou. A leur tête figuraient les deux chefs (Riss et Saucet) de la plus grande entreprise de librairie française dans tout l'empire à cette épo-

[1] Selon la coutume russe, cette députation lui aurait présenté le pain et le sel, emblèmes de l'hospitalité.

que. « Leur but était honorable, dit Domergue : mus par un sentiment d'humanité et de sécurité publique, ils venaient placer les propriétés sous la protection du conquérant, auquel ils firent connaître le bannissement des quarante étrangers ordonné par Rostoptchine. »

Jusque-là Napoléon avait soupçonné qu'on lui tendait un piége; maintenant, il ne revenait pas de son étonnement. « Moscou déserte ! s'écria-t-il, quel événement invraisemblable ! Il faut y pénétrer. » Et persistant à exiger qu'il lui fût amené une députation telle quelle, il ajouta en s'adressant au comte Daru : « Allez et amenez-moi les boïars ! » Les boïars ! En France, on se figure encore qu'il y a, aujourd'hui même, des boïars en Russie ! Il eût été malaisé de les trouver, quand bien même toute la population de Moscou serait restée dans ses maisons.

Quoi qu'il en soit, Daru n'amenant ni boïars ni députation, le monarque, contrarié, mortifié, garda un instant le silence. Après cela, il remonta à cheval, entra dans le faubourg, et alla se loger dans la maison d'un traiteur, vide comme toutes les autres ; car dans toutes celles que l'on occupa en cet endroit, prises ensemble, il ne restait que quatre *dvorniks* ou portiers. Puis il nomma le maréchal Mortier gouverneur général de Moscou, et recommanda au roi de Naples de ne pas perdre de vue l'armée en retraite.

Lorsque Mortier, à la tête de la division Dufour, s'a-

vança vers le Kremlin, où devait s'établir avec lui la jeune garde, il fut reçu par une fusillade un instant assez vive. Les traîneurs de Koutousof, entremêlés de moujiks armés, au nombre d'environ cinq cents, se retournèrent encore une fois contre l'ennemi [1]. Une charge à mitraille en fit justice, et le maréchal entra dans la vieille citadelle, qui, depuis deux cents ans, n'avait pas vu sous ses murs d'armée étrangère. Toutes les autres troupes restèrent hors de la ville, car on voulait éviter à tout prix que les soldats affamés ne la livrassent au pillage. La vieille garde, avec les corps de Davout et de Ney, prit position des deux côtés de la route de Smolensk. Au nord de cette route, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, eut ordre de s'avancer avec son corps jusqu'au château Pétrofskoï, vaste édifice en briques, bâti sur la route de Tver ou de Saint-Pétersbourg, percé de fenêtres en style ogival et s'arrondissant en un dôme dont l'aspect rappelle le style mauresque; au sud, le prince Poniatowski, avec le

[1] D'après M. Thiers (p. 373), c'étaient des bandits; d'après Danilefski (t. II, p. 297), un peuple fidèle qui était accouru à l'Arsenal s'armer, afin de défendre le sanctuaire. Le 26e bulletin de la grande armée dit : « Au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance, et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent, le lendemain et les jours suivants, ramassés dans la ville, où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage. C'étaient d'anciens et bons soldats : ils ont augmenté le nombre des prisonniers. » — On prodigue ici aux moujiks russes les termes de mépris; pour nous, qui honorons le patriotisme sous toutes les couleurs, nous ne nous servirions qu'à bon escient de ces mots de *bandits* et de canaille dont tout partie a hâte de gratifier son ennemi.

sien, occupa l'espace qui s'étend jusqu'à la barrière de Kalouga[1]. Défense formelle à tous de franchir les barrières. « Surtout, point de pillage, avait dit l'empereur à Mortier. Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous ! »

Quelle nuit il dut passer, ainsi trompé dans son attente ! Quels soucis durent le ronger dans son insomnie ! Il connaissait maintenant les dispositions des Russes, sur lesquelles il s'était bercé d'illusions ; l'instant d'après devait lui apprendre de quelles énergiques résolutions ils étaient capables. Car dans cette nuit même[2], le feu prit en différents endroits, et notamment au grand bazar de la place Rouge, vis-à-vis du Kremlin, dans des boutiques du Kitaï-Gorod, renfermant du vin, des spiritueux et des drogueries; on ajoute à la Bourse et à la Banque.

Ce ne peut être que le hasard, se disait d'abord Napoléon ; dans une ville abandonnée par ses habitants, de pareils accidents peuvent s'expliquer ; peut-être aussi sont-ils l'effet d'imprudences commises par nos troupes. Mais quand, le 15 après deux heures du ma-

[1] Dans Thiers (p. 376), il y a ici une légère variante. Ce serait Davout qui aurait pris la position que nous attribuons à Poniatowski, et le prince polonais se serait établi à sa suite, au sud-est. D'après Chambray (p. 354), celui-ci rejoignit ensuite Murat et fut mis sous ses ordres pour appuyer ses opérations.

[2] Vers la chute du jour, dit Chambray (p. 353), et non pas seulement « le lendemain du jour où l'on y était entré, » comme le veut M. Thiers, p. 379. Sir Robert Wilson s'exprime absolument dans les mêmes termes.

tin, on vint lui annoncer coup sur coup des sinistres ; quand il apprit par Murat et Mortier, accourus, qu'ayant voulu arrêter l'incendie, ils n'avaient pu trouver de pompes à feu, cela lui donna nécessairement à penser, et d'ailleurs on saisit déjà quelques incendiaires en flagrant délit. Néanmoins, après de longs efforts, et grâce aux pompes de campagne que l'armée traînait à sa suite, on se rendit maître de l'élément un instant déchaîné, et petit à petit on se rassura.

Ce même 15 septembre, — c'était un mardi, — dès six heures du matin, Napoléon transféra son quartier général au Kremlin, et s'installa dans l'antique palais des tsars, depuis reconstruit. Dans l'appartement du côté de la Moskva, qu'il choisit, l'on dominait la moitié de la ville. A la vue du vieux mur d'enceinte crénelé, il s'écria dédaigneusement, selon Domergue : « Voilà de fiers remparts ! » et notre auteur ajoute avec raison : « C'était là cependant, au pied de ces frêles remparts, que le destin avait marqué le terme de ses conquêtes. »

Sans répéter ce que nous avons dit ailleurs du plan de Moscou, il nous paraît nécessaire de l'esquisser ici en deux mots. Le Kremlin[1] est une vaste citadelle, formant un triangle dont le sommet est tourné vers le nord, et dont la base est baignée par la Moskva. Renfermée dans de vieux murs byzantins crénelés et flan-

[1] On dirait plus exactement le *Kreml*, c'est-à-dire la forteresse : cependant, nous nous conformons à l'usage établi.

qués d'une multitude de tours ou tourelles, cette citadelle est environnée, du côté de la rivière d'un quai, du côté occidental de larges boulevards, et du troisième côté, à l'est; d'une magnifique place bordée, vis-à-vis des murailles, d'un immense bazar, au sud par l'église de Vassili-Blajennoï, au nord par les portes contre lesquelles s'adosse la chapelle, toujours assiégée par les fidèles, où est exposée, quand elle n'est pas en tournée, la miraculeuse image de l'*Iverskaïa Bojémater*. Cette place, dite *Krassnaïa Ploschtchad* (place Rouge ou Belle), sépare le Kremlin du quartier marchand appelé *Kitaï-gorod* (ville chinoise). Avec le Kitaï-gorod, le Kremlin forme le centre, le noyau de Moscou, et ce noyau est très-élevé du côté de la Moskva, de manière qu'on jouit là (mais non du côté opposé) d'une vue étendue. Au nord de la rivière, le *Béloï-gorod* (ville blanche) entoure ce noyau d'un grand demi-cercle; puis, les trois divisions ensemble sont enchassées complétement, des deux côtés de l'eau, dans un cercle entier qu'on appelle *Zemlianoï-gorod* (ville de terre). Enfin, toute cette vaste surface circulaire est encore entourée d'une ceinture extérieure, immense réseau qui contient les faubourgs et qu'on nomme *Kammer-kollejskii-vall* (rempart du collége de la chambre), du nom de la digue en terre qui en marque le circuit. La Moskva serpente dans la partie sud de ce plan.

Tout le panorama, certainement un des plus beaux que l'on puisse voir, s'étale aux pieds de celui qui ne

craint pas la fatigue de monter au clocher d'*Ivân véliki*, qui s'élève à deux pas du palais, sur une base déjà très-haute, montrant à toute la campagne environnante son dôme [1] et sa croix, tous deux dorés. Cette croix, les populations rurales, à leur réveil, vont la saluer, en se signant trois fois et en s'inclinant jusqu'à terre. Selon M. Thiers, Napoléon n'eut rien de plus pressé que de monter jusqu'au haut de cette tour; mais aucun autre témoignage ne vient confirmer son dire.

Nous n'admettons aussi que sous toutes réserves d'autres parties du tableau tracé par le grand historien. Les détails suivants, par exemple, curieux par rapport aux mœurs des grands seigneurs russes, ne nous paraissent pas pouvoir être pris à la lettre. « Les maisons regorgeaient de vivres de toute espèce, dit-il, après avoir raconté l'entrée des Français. Avec un peu de soin, on put satisfaire largement aux premiers besoins des soldats. Les officiers supérieurs furent accueillis, à la porte des palais, par de nombreux valets en livrée empressés de leur offrir une brillante hospitalité. Les maîtres de ces palais, ne prévoyant pas que Moscou fût

[1] M. Thiers qui (p. 378) voit à Moscou « un camp tartare, » et partout l'Orient, pense, en parlant de ces dômes bulbeux, à la Turquie. Il y reconnaît « la forme d'immenses turbans; » et il les explique, comme Le Cointe de Laveau (p. 137), par « d'anciennes fréquentations avec la Perse et la Turquie. » Quant à nous, en les voyant, nous avons songé à Saint-Marc de Venise et à certaines églises de Constantinople. Vassili-Blajennoï seul, dont la vue nous a comme pétrifié, nous semblait avoir quelque chose de tatar; c'était pour nous un aspect complétement inattendu.

destiné à périr, avaient eu grand soin, quoiqu'ils partageassent la haine nationale, de préparer des protecteurs à leurs riches demeures en y recevant les officiers français. On s'établit, ainsi avec un vif sentiment de plaisir, dans ce luxe qui devait durer si peu. On se promenait avec curiosité dans ces palais, où étaient prodigués tous les raffinements de la mollesse, où l'on trouvait des salles de bal splendides, des théâtres particuliers aussi grands que des théâtres publics, des bibliothèques remplies des livres français les plus licencieux du dix-huitième siècle, des peintures respirant le goût efféminé de Watteau et de Boucher, tous les signes enfin d'une licence qui formait avec l'ardente dévotion du peuple, avec la sauvage énergie de l'armée, un contraste singulier, mais fréquent chez les nations parvenues brusquement de la barbarie à la civilisation, car ce que les hommes empruntent avec le plus de facilité à ceux qui les ont devancés dans l'art de vivre, c'est l'art de jouir. Il pouvait paraître étrange de rencontrer partout l'imitation de la France dans un pays avec lequel nous étions si violemment en guerre, et peu flatteur aussi de nous voir spécialement imités dans ce que nous avions de moins louable. »

Il nous paraît douteux que nos guerriers, généraux ou simples officiers, aient été en disposition et aient eu le temps, dans ces premiers jours après leur arrivée, au milieu de si grandes fatigues, de si légitimes inquiétudes, de remarquer toute cette recherche, tout

cet étalage d'un luxe effréné, mais qu'anoblissait son alliance avec les beaux-arts. Quoi qu'il en soit, un moment on s'étourdit sur le danger, et, après s'être d'abord vivement alarmé de l'incendie, on l'oublia ; on ne songea plus qu'à se dédommager, au sein de l'abondance et du comfort, de tant de jours d'abstinence et de peines. « Que les autres s'arrangent! » s'écriaient d'ailleurs ceux qui, en possession d'une maison commode ou d'un palais somptueux, voulaient en jouir et ne se souciaient pas d'en sortir, au risque d'être supplantés.

A ce moment, on pouvait encore se faire illusion et se laisser endormir dans une sécurité passagère, car jusqu'alors les incendiaires avaient paru agir isolément, et on n'en avait saisi qu'un petit nombre. Cependant, encore dans la journée du mardi, le feu éclata de nouveau dans plusieurs quartiers, éloignés les uns des autres, en cinquante endroits à la fois, comme ont déposé quelques témoins, dans la Pakrovka, ce faubourg à l'extrémité nord-est où est le champ de Sakolniki, comme dans l'Arbate, qui s'étend à l'ouest, et sur toute la ligne conduisant à la barrière de Tver ou à celle des Lacs, dans les grandes rues Tverskaïa, Nikitskaïa et Pavorskaïa. Longtemps on ne sut à quoi attribuer les lueurs sinistres qui partaient de points si opposés entre eux ; mais à la fin les incendiaires, qui s'étaient cachés jusque-là, sont pris en flagrant délit : on voit des moujiks

jeter dans les nombreuses maisons en bois des fusées inflammables ou des pots fulminants, et ailleurs des soldats de police attiser le feu avec des lances goudronnées. Nos troupiers se précipitent sur eux le sabre à la main : les uns sont tués sur place, les autres conduits aux postes, où des commissions militaires sont aussitôt instituées pour faire justice, après une information sommaire. Mais des matières inflammables traversent même les airs ; des fusées sont lancées du haut des clochers, et, selon la déclaration des hommes de garde, déjà dans la nuit on avait vu un globe de feu s'abaisser sur le palais du prince Troubetzkoï, dans le quartier de l'Arbate, dont nous venons de parler. Tout cela fait enfin soupçonner l'affreuse vérité : les Russes mettaient eux-mêmes le feu à leur ville ; ils espéraient, par ce sacrifice, unique dans l'histoire, détruire leur ennemi jusqu'à ce moment triomphant. Mais quels hideux instruments ils avaient choisis pour l'exécution de ce grand dessein ! Des hommes débraillés, d'une figure atroce, avides de pillage, pris d'eau-de-vie et à peine en état de se soutenir sur leurs jambes ; des femmes en fureur comme eux, ivres de cette liqueur malfaisante, les accompagnaient, et de plus, s'il faut en croire Domergue [1], des *boudotchniks* (agents ou plantons de police), des popes avinés même et quelques gentillâtres, « tous affublés, dit-il,

[1] T. II, p. 61.

de perruques et de longues barbes postiches, à l'instar des moujiks, dont ils avaient également revêtu le kafetan, » étaient confondus avec eux.

La nuit du 15 au 16 fut éclairée par un incendie général : le feu éclata partout dans la ceinture extérieure du faubourg qu'on appelle la Ville de Terré ; et ces milliers de maisons de bois lui fournirent un aliment dont il s'emparait avec une épouvantable avidité. Et comme si le ciel avait voulu se rendre complice des fureurs d'une vile populace, un vent du nord-est s'éleva vers neuf heures de la matinée de mercredi, avec une telle rage, qu'il réunit en une mer de feu tous ces brasiers d'abord isolés. Ce vent mugissait comme dans une tempête et, dit un témoin oculaire, comprimait les flammes au niveau de la terre, pour les relever ensuite en une pointe déliée, semblable au dard de flamme produit par le chalumeau de l'ouvrier qui soude les métaux. En même temps, un horrible pétillement, entremêlé comme de coups de tonnerre, se fit entendre : les maisons craquaient et produisaient en s'écroulant, après une dernière explosion, un sourd fracas plein de terreur. Cette mer de feu, poussée au nord-ouest par le vent d'équinoxe, toujours furieux dans ces plaines sans limites, s'avança rapidement vers la longue rue Tverskaïa, principale ligne de communication entre le Kremlin et les barrières de Saint-Pétersbourg et de Smolensk ; surmontée d'une fumée épaisse et noire, d'où s'échappaient à tout moment des

lueurs rouges dont les reflets illuminaient des quartiers entiers, elle s'approchait de la citadelle elle-même. Quelquefois la fumée obscurcissait le jour; le disque du soleil parut rouge et sanglant. Les réservoirs remplis d'eau et les glacières, nous dit le même témoin oculaire, quelque profondément qu'ils fussent enfoncés en terre, étaient anéantis par l'activité du feu. La terre se trouvait tellement échauffée à une grande distance, qu'on ne pouvait y tenir la main. « Je me sentais brûler les pieds à travers la semelle de mes bottes. Le fer et le cuivre fondus ensemble coulaient dans les rues. »

Jusqu'alors les chefs de l'armée française avaient maintenu la discipline[1]; mais, voyant tant de richesses se perdre dans le brasier, ils ne résistèrent plus à l'impatience de la soldatesque, qui, dans de telles conjonctures, regardait le pillage comme légitime. Aussitôt celui-ci mêla ses horreurs à l'horreur de l'incendie. Quel spectacle! les flammes déchaînées sur tous les points, et partout les pillards leur arrachant une proie qu'il fallut leur disputer au péril de la vie!

[1] D'après Chambray (t. I[er] p. 353), jusqu'à la première nuit seulement. « Plus tard, ajoute-t-il, cela devint impossible. On ne peut empêcher des hommes exténués de besoin de se procurer des secours qu'ils avaient sous la main; les officiers même donnaient l'exemple de la désobéissance. » Voir aussi les passages de l'abbé Surrugues, qu'a reproduits le général Gourgaud (p. 297). Ce dernier, dans un but de justification, dit : « Avec une si grande armée, l'interdiction de la maraude devient impossible, parce qu'on se voit hors d'état de faire des distributions toujours régulières. »

Ce spectacle, Napoléon, aux fenêtres du Kremlin ou sur la terrasse qui régnait au devant d'elles, l'avait sous les yeux. Déjà la sûreté de sa propre demeure était compromise. « Surpris, dit éloquemment l'historien de la Grande Armée, surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission (!!) et de la terreur, il se sent vaincu ou surpassé en détermination. » Alors il est un moment en proie à une vive agitation, qui ne lui permet pas de rester une minute à la même place. Il marche à grands pas, revient et se rassied, et se lève encore, trahissant par la brusquerie de ses gestes l'émotion à laquelle il cherche en vain à résister. On a souvent répété le mot qui lui est échappé alors : « Quels hommes! ce sont des Scythes! »

Toute la largeur de la Moskva et de ses deux quais le séparait encore de l'incendie; mais malgré cette distance, les vitres des croisées devant lesquelles il était placé sont déjà brûlantes. De nombreux balayeurs postés sur les toits de fer du palais ont beau s'épuiser en efforts pour repousser ou enlever les flammèches qui volent en l'air et s'abaissent comme une pluie de feu : ils ne pourront empêcher à la longue que toutes ces amorces n'enveloppent l'édifice d'un nuage de fumée et d'une atmosphère brûlante. Mais ce danger n'était pas le seul. Le vent tourna plus d'une fois : après avoir soufflé du sud-est, il revint du nord-ouest, et alors il menaça l'Arsenal, qui est au

sommet du triangle que forme le Kremlin, comme nous l'avons dit, derrière les palais, les églises et les couvents. Encore dans la journée de mercredi, le 16, le feu prit, à midi, aux écuries du palais et à une tour attenante à l'Arsenal ; dans la cour même de ce bâtiment, quelques flammèches tombèrent sur des étoupes qui avaient servi aux artilleurs russes, et au milieu des caissons de l'artillerie française. Averti de cet incident, Napoléon se rendit, de sa personne, sur les lieux. Au moment où il arrivait au pied du grand escalier, dit Domergue, on lui présenta un incendiaire qu'on avait surpris en flagrant délit sous ses fenêtres. Napoléon interrogea cet homme. « Nous obéissons à des ordres sacrés », répondit le Russe fanatisé. Le général de Ségur, qui raconte un peu différemment le même fait, ajoute : « L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes. »

En voyant leur idole, l'homme de génie de qui dépendait leur propre sort et qui seul peut les sauver dans un tel désastre, à la merci d'une étincelle qui tomberait sur les quatre cents caissons au milieu desquels il marchait, les vieux artilleurs, quoique habitués au feu des plus épouvantables canonnades, perdent la tête et augmentent encore le danger par les efforts qu'ils font pour l'éloigner. Les officiers expriment leurs craintes ; le brave vétéran La Riboi-

sière, commandant de l'artillerie de la garde et qui venait de perdre son fils sur le champ d'honneur des bords de la Moskva, tremble qu'un nouveau malheur ne vienne le frapper avec toute l'armée. Il supplie Napoléon de se retirer et de fuir ce débordement d'un élément aveugle en furie, disant que sa présence, au milieu de la poudre et des étoupes, troublait le soldat et le rendait incapable de remplir son devoir. Le monarque cède en frémissant et rentre dans son palais, où il va regarder de nouveau, d'un œil fixe et dans un morne silence, ces vagues brûlantes qui approchent sans obstacle, en dévorant ses moyens de subsistance et de salut, en faisant un tas de cendres de ce point d'appui sur lequel il a tant compté pour dicter la paix et pour sortir des embarras inextricables que la mauvaise fortune, prête à punir enfin son insatiable ambition, lui a créés.

Alors accourent près de lui le roi de Naples et le prince Eugène. Ce que n'ont pu obtenir La Riboisière, Bessières, Lefebvre, Berthier même, un prompt retour à la barrière, ils le demandent à leur tour, et avec énergie, dans des termes plus pressants, quelques-uns disent à genoux. Ils lui représentent qu'il n'a pas un moment à perdre s'il tient à sa vie, bien plus, s'il tient à sauver son armée : car l'embrasement est général, disent-ils ; dans un instant, on ne passera plus nulle part ; les communications seront coupées entre lui, au Kremlin, et la partie de l'armée revenue aux

barrières de l'ouest. Vaincu par ces raisons et les instantes prières de tous, Napoléon cède enfin. Sur les pas d'un malfaiteur qu'on a saisi et que l'on menace de mort s'il n'indique le meilleur chemin, on trouve une issue. Cette issue, M. de Ségur, chez qui l'essor poétique l'emporte quelquefois sur la réflexion, la décrit d'une manière étrange : « On découvrit, dit-il, *à travers les rochers* [1], une poterne qui donnait sur la Moskva... Il descend rapidement cet escalier du Nord [2], fameux par le massacre des strélitzes, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrofski. »

Au bas de l'escalier, ses chevaux l'attendaient. Il se dirige avec tout son cortége vers la rue Tverskaïa, qui débouche en face de la place Rouge, par laquelle, comme on l'a vu, le Kremlin est séparé du Kitaï-gorod; et passe entre les deux portes auxquelles est adossée la chapelle, dont il a été aussi question, où une image réputée miraculeuse est constamment assiégée de flots de peuple. Les flammes menaçaient de part et d'autre le cortége impérial. On avait à traverser un brasier. Pour ne pas périr saisi par les flammes, ou asphyxié par la fumée, ou écrasé par les plaques de fer détachées

Duhergue (t. II, p. 63) lui reproche rudement cette erreur, en effet singulière. Mais lui-même n'en a-t-il aucune à se reprocher?

[2] S'il était du côté du Nord, l'escalier ne donnait point sur la Moskva, qui est au sud du Kremlin.

de la couverture des toits qui tombaient comme une pluie sur le pavé, pour dérober aux flammèches des vêtements tout prêts à s'enflammer, il fallait marcher avec une rapidité extrême ; le moindre arrêt pouvait devenir mortel. Pour comble de malheur, les guides, obligés de faire quelquefois des détours afin d'éviter une voie trop fortement embrasée, tombèrent dans des hésitations, ne reconnaissant plus avec certitude leur chemin. C'en était fait du grand conquérant et de son cortége, s'il ne s'était rencontré avec des pillards du premier corps, arrêtés à quelques pas du brasier par la soif du butin. Appelés au secours de leur chef, ceux-ci accoururent et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin. De détour en détour, le chemin s'allongea, si bien qu'on n'arriva qu'à six heures du soir au château Pétrofski [1]. Là, Napoléon respira enfin librement, au bivouac du quatrième corps d'infanterie, dont toutes les divisions avaient été refoulées (comme cela arriva aussi aux corps voisins) hors de la ville et de la barrière de Smolensk.

A la suite du monarque arrivèrent au même bi-

[1] Outre Chambray, Ségur, Gourgaud; Thiers; Wilson, Bogdanovitch; on peut consulter, sur l'incendie de Moscou, Fain, *Manuscrit de* 1812, t. II, p. 86-91, Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon*, p. 93-95 et 100, etc. L'explication donnée par Danilefski, t. II, p. 323, est dénuée de toute vraisemblance, et cet auteur tombe en contradiction avec lui-même, ainsi que nous le ferons voir plus loin, quand, à propos de l'opuscule *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, nous examinerons à fond quelle est la vérité vraie.

vouac des centaines d'infortunés Français, habitants de Moscou qui venaient de perdre leur asile ; des Russes même vinrent en chercher un dans le bois voisin, non loin des tentes de celui qu'ils maudissaient intérieurement comme l'auteur de tous leurs maux, mais duquel seul, dans leur affreuse détresse, ils pouvaient attendre les secours qui les empêcheront d'y succomber entièrement.

L'embrasement général continua avec la même force le jeudi et le vendredi (17 et 18 septembre). Cependant le Kremlin en resta préservé, grâce aux bataillons de la garde que Napoléon y avait laissés pour le défendre, au moment où tous les autres corps se retiraient. En dehors de la citadelle, presque tous les arrondissements furent atteints ; les maisons en bois furent toutes consumées. « A la fin, dit un Français, témoin oculaire, il resta dans beaucoup de quartiers si peu de traces d'habitations, qu'on avait de la peine à reconnaître les rues [1]. Des cadavres humains à demi-brûlés, des chevaux morts, des vaches, des chiens calcinés gisaient an milieu des ruines. » Quelques grands hôtels en pierre, ceux des Paschkof, des Soltykof, des

[1] Cependant un autre témoin oculaire, le capitaine saxon de Meerheim, qui n'entra dans Moscou que quelques jours avant l'évacuation de cette ville par les Français, dit expressément que « surtout dans le voisinage du Kremlin, beaucoup de rues entières restèrent intactes. » *Erlebnisse eines Veteranen der grossen Armee* (1860), p. 123. — Il y a évidemment exagération de la part de l'auteur de l'*Histoire de la destruction de Moscou*, quand il assure (p. 132), que « les plus magnifiques palais, *à l'exception de trois*, étaient entièrement brû-

Chérémétief, des Gagarine, des Démidof, des Galitsyne, des Kourakine, quelques lignes de maisons également en pierre dans des rues peu anciennes, résistèrent seules à ce feu d'enfer, et servirent ensuite de jalons pour transmettre, en quelque sorte, à la génération nouvelle le Moscou du passé. Mais ici, comme souvent ailleurs, on put admirer les efforts surprenants du hasard. Le palais de Rostoptchine, dans la Loubianka [1], tout près de l'église catholique de Saint-Louis, fut épargné par l'incendie ; sa bibliothèque même n'a pas perdu un livre, nous dit le comte Joseph de Maistre [2], non sans une intention maligne, attestée par ces mots qu'il ajoute, « ce qui est assez clair ! » Le quartier qu'on supposait devoir être le plus maltraité, le fut moins que les autres, dit le témoin oculaire déjà cité. Les flammes ménagèrent la partie de la ville habitée par les étrangers, et l'église française, quoique construite en bois, demeura debout. « Le curé, ajoute-t-il (prêtre admirable par ses mœurs, la pureté de ses principes religieux et sa tolérance) [3], avait refusé de pourvoir à sa sûreté en quittant la

lés; il ne restait plus de bâtiments publics, si ce n'est ceux du Kremlin, savoir : les archives diplomatiques (archives de l'empire), que l'on conservait avec soin, et le magasin à poudre en face de la porte. Il est inconcevable que ce magasin ait été épargné dans la conflagration générale. »

[1] C'est une rue du quartier Miasnitzkaïa, non loin du Pont des Maréchaux, quartier général des Français fort à la mode. Presque toute la Loubianka échappa au désastre.

[2] *Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 254.

[3] L'abbé Surrugues, dont nous avons déjà parlé

ville : il voulut rester au milieu de ses paroissiens; il partagea ses provisions avec les indigents, et il donna aux malheureux les consolations de la religion, si efficaces dans l'adversité. Ce vénérable pasteur mourut victime des soins qu'il prodigua dans les hôpitaux aux malades de toutes les nations. »

Au surplus, disons-le en passant, en tous pays et dans tous les cultes, de dignes ecclésiastiques ont honoré la religion dont ils étaient les interprètes. Si l'Italie parle avec un juste orgueil de S. Charles Borromée, si la France se glorifie avec raison des S. Vincent de Paul, des Belzunce et des Affre, la Russie eut un patriarche Hermogène, martyr du patriotisme, un Ambroise, archevêque de Moscou[1], martyr de la charité, et elle possède encore, dans la personne du métropolitain Philarète, un modèle de toutes les vertus. A propos du curé de Saint-Louis dont nous venons de parler, le comte de Maistre[2] nous fait part d'un trait qui mérite aussi d'être conservé en l'honneur de l'Église russe. D'après son récit, un pope avait refusé de déserter son autel, au moment du sauve-qui-peut de la population. Cependant il n'osa pas célébrer la messe avant d'avoir demandé conseil à

[1] Sur Hermogène, voir l'histoire des faux Démétrius, surtout à l'année 1612; sur Ambroise, la notice que nous avons consacrée à ce prélat dans l'*Histoire intime*, t. II, p. 460-464, ouvrage où il est aussi souvent question de Philarète (surtout t. II, p. 363). — Voir plus loin nos observations sur le clergé russe.

[2] Ouvrage cité, t. Ier, p. 257.

son collègue catholique et français. L'abbé Surrugues l'avait exhorté à aller en demander la permission aux autorités nouvelles : il le fit. Alors rien ne l'empêcha plus de prier pour son empereur, et le jour de la naissance de ce prince[1], au milieu des flammes, il chanta le *Te Deum*.

C'est à propos des hôpitaux que nous rendons cet hommage au clergé. A Moscou ils étaient encombrés, et l'un des souvenirs les plus poignants de la tragique catastrophe dont nous rappelons les principales péripéties, c'est l'affreuse agonie des blessés russes de la bataille de Borodino, entassés dans les établissements militaires, surtout dans le Nouvel Hôpital de la Lefortofskaïa[2], non loin du palais impérial de la Slobode et du palais de Lefort, qu'entoure le Jardin d'été. « De tous les spectacles qu'offrit le désastre de Moscou, dit avec raison le marquis de Chambray[3], le plus horrible fut celui de l'incendie des hôpitaux russes. Il n'y était resté que des militaires grièvement blessés : tous ceux qui avaient pu marcher ayant fui à l'approche de l'ar-

[1] Ici, toutefois, il doit y avoir erreur : Alexandre naquit le 13 décembre, et à cette époque de l'année, les Français étaient déjà loin de Moscou.

[2] Faubourg au nord-est traversé par la Iaousa, qui vient d'entrer dans Moscou. (L'hôpital s'appelle en russe *Novoï voïennoï goschpital.*) Dans ce quartier éloigné, mais au delà duquel est encore la Pakrotka, se trouve une seconde église catholique, ainsi que l'église luthérienne des Allemands. Le Jardin d'été est celui du palais de l'impératrice Élisabeth.

[3] T. Ier, p. 359. Cf. Domergue, t. II, p. 67, et *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 84.

mée française. » Lorsque l'incendie eut atteint les bâtiments où ces infortunés, abandonnés de tous, gisaient encore en foule, l'angoisse les saisit : ceux qui pouvaient encore se tenir un instant sur leurs jambes, se traînèrent le long des escaliers ou se précipitèrent par les fenêtres pour échapper à la fournaise; mais ils trouvèrent la mort sous une autre forme. Un plus grand nombre, trahis par leurs forces, enchaînés à leur lit de douleur, suffoqués par la fumée, poussèrent des cris de désespoir qui devaient se perdre dans l'espace. Des milliers périrent ainsi dans d'atroces tourments, qu'il nous répugne de décrire plus longuement.

Plus de 10,000 blessés périrent ainsi, ajoute Chambray, et Domergue est d'accord avec lui sur ce chiffre, tandis que M. Thiers compte jusqu'à 15,000 de ces lamentables victimes. Le témoin oculaire déjà souvent cité [1], au contraire, réduit le nombre à 7,000, tout en ajoutant : « L'aspect de ce triste spectacle fit sur moi une impression qui faillit me conduire au tombeau. » Il s'élève à ce sujet contre l'imprévoyance et la négligence de l'administration russe. Voici ce qu'a

[1] *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 84. Cf. *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 32 ; Thiers, t. XIV, p. 388 ; Domergue, t. II, p 67. D'après les bulletins français, 30,000 blessés de Borodino auraient été introduits dans Moscou : c'est sans doute très-exagéré. — Les blessés étaient aussi en partie dans le palais de Catherine, qui n'avait jamais été meublé, mais avait été converti à l'état de caserne. *La Vérité*, etc page 35.

dit Rostoptchine lui-même sur ces blessés : « 16 à 17,000 sont partis sur 4,000 chariots, la veille de l'occupation de Moscou, pour Kolomna, d'où ils ont descendu l'Oka dans de grandes barques couvertes, jusqu'au gouvernement de Riaisân, où on a établi des hôpitaux. Deux mille blessés sont restés à Moscou. »

Ainsi, même au dernier *minimum*, il y eut là 2,000 malheureux qui exhalèrent leur vie dans d'indicibles douleurs et d'affreuses imprécations, victimes innocentes des débats sanglants entre les maîtres de la terre, pour lesquels elle était devenue trop étroite.

Les 15, 16, 17 et 18 septembre sont des jours marqués dans l'histoire d'une lueur sinistre, digne reflet de ce brasier d'enfer; quatre jours de destruction, où l'élément déchaîné régnait seul et condamnait à l'inaction l'armée encore puissante qui en était la désolée spectatrice! Hélas! il dévorait, au moment où elle croyait avoir atteint le but, tout le fruit de ses efforts, toutes ses espérances pour l'avenir.

Enfin, le 19, samedi, l'impétueux vent d'équinoxe s'étant calmé, une forte pluie commença à tomber [1]; le feu, déjà ralenti par suite de son intensité même, qui ne lui laissait plus aucun aliment, s'éteignit successivement dans plusieurs quartiers. Le 20, dimanche, il cessa complétement d'offrir un aspect d'ensemble. Ce fut vraisemblablement déjà le 19, comme le raconte

[1] Domergue, t. II, p. 71; Bogdanovitch, t. II, p. 285; Beitzke, page 268.

M. Thiers, et non pas le lendemain, conformément aux récits du général de Ségur [1], de l'officier allemand, comme lui témoin oculaire du sinistre, et du général de Wolzogen, qui en était à quelques lieues de distance seulement, ni le 21, comme dit Domergue, ni le 18, selon la double affirmation de Bogdanovitch [2]: ce fut le 19, disons-nous, que l'empereur des Français retourna au Kremlin, resté intact et où il devait séjourner ensuite jusqu'au 19 octobre, un mois entier, trente-deux longs jours! [3]

Sa première entrée dans la citadelle et le palais des tsars n'avait déjà rien eu d'une marche triomphale, comme son entrée à Vienne, à Berlin et dans d'autres capitales; mais, pendant la seconde, il ne put se défendre d'un accès de profonde tristesse, en songeant à l'avenir que lui préparait la catastrophe dont il venait d'être témoin et dont, malgré l'évidence des faits, il était à prévoir que la crédulité des hommes chargerait sa mémoire. Que faire maintenant? par où continuer? Heureusement, il était encore lui-même! l'homme de génie a-t-il jamais été sans ressources?

En s'approchant de la citadelle, il aperçut une vaste

[1] Thiers, p. 389. — Ségur, liv. VIII, chap. IX; *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 101; Wolzogen, p. 158; Beitzke, p. 268. — Ce qui prouve que la rentrée eut lieu avant le 20, c'est un rapport de Toutolmine, daté du 19, cité par Bogdanovitch (t. II, p. 296 note), et dont nous parlerons bientôt.

[2] T. II, p. 285 et 296. Domergue (t. II, p. 87) dit le vendredi 21 septembre : or le 21 septembre était un lundi.

[3] Il avait déjà perdu dix-huit jours à Vilna et douze à Vitebsk.

construction à formes massives, surmontée d'un grand dôme, flanqué de deux autres plus petits; il demanda ce que c'était. On lui nomma l'Hôtel des Enfants trouvés (*Vospitatelnii dôm*), située à l'est du Kitaï-Gorod, sur le quai de la Moskva, en aval de cette rivière[1]; ce célèbre hospice, fondé par Catherine II et qui, depuis, était devenu, pour l'impératrice douairière, Marie Fœodorovna, un champ d'infatigable activité, l'objet de la plus tendre sollicitude, incessamment éveillée sur tous les besoins de ses petits protégés, que le sort vouait à l'infortune, si elle n'avait étendu sur eux ses bras maternels. Cette maison, avec ses dépendances hors de la ville, abritait habituellement près de 20,000 enfants[2]. On en avait retiré les plus grands et on les avait envoyés hors de Moscou; mais ceux en bas âge étaient restés, au nombre de plusieurs centaines, et s'ils n'avaient rien à craindre de l'invasion ennemie, car nos soldats se sont partout montrés humains, ils étaient, pensée affreuse! restés exposés à devenir, avec toute la ville, la proie des flammes. Telle était l'incurie, l'inhumanité, de l'homme qui avait résolu de faire de l'incendie un ministre de son patriotisme et de sa ven-

[1] Bogdanovitch (t. II, p. 295) dit : « Lorsque Napoléon, se dirigeant du palais Pétrofski vers Moscou, passa devant la maison des enfants trouvés. » Il ne pouvait passer là que par un détour, car l'hospice n'était pas sur son chemin. Le général russe ne connaît-il donc pas Moscou, la première capitale de son pays? Cf. Thiers, p. 393.

[2] Voir notre *Empire des Tsars, au point actuel de la science*, t. II, Population, p. 177.

geance ! Heureusement, ces petits innocents avaient un père dans leur directeur, le conseiller privé Toutolmine, vieillard aux cheveux blancs, digne, par ses vertus, d'être l'agent de la bienfaitrice couronnée qui, dans ce moment, était impuissante à sauver ses pupilles. Toutolmine, par ses sages mesures, non-seulement avait préservé l'Hôtel de l'atteinte du feu, il y avait aussi reçu et abrité un millier de pauvres blessés, qui échappèrent ainsi au sort lamentable de leurs camarades du grand hôpital militaire. Mais maintenant les vivres étaient épuisés ; on était dans un affreux dénûment. Napoléon, qui s'était hâté d'envoyer une sauve-garde à cet hôtel, voulut le voir de ses propres yeux ; il s'y rendit à pied, peu d'heures après son retour au Kremlin. Toutolmine le reçut avec les honneurs auxquels les souverains ont droit, et le spectacle que le conquérant eut alors sous les yeux l'émut profondément. Il s'exhala en imprécations contre les Russes, contre ce nouvel Érostrate, qu'il qualifiait de *misérable* dans un de ses bulletins datés de Moscou. « Qu'il ait brûlé cette capitale, lui a-t-on fait dire[1], c'est l'action d'un fou ; mais, ce dessein étant résolu d'avance, abandonner ainsi de malheureux blessés,

[1] Le discours que M. Thiers a mis dans la bouche de Napoléon est complétement différent de celui qu'on lit dans Domergue, p. 94. Probablement l'un et l'autre sont fictifs ; il n'en est pas question dans le rapport de Toutolmine lui-même, celui du 19 septembre à l'empereur Alexandre, et celui du 23 novembre à son auguste mère, Marie Fœdorovna.

des orphelins, c'est un acte révoltant d'atrocité! Que deviendraient ces infortunés si nous étions aussi barbares que lui? » Napoléon promit de les prendre sous sa protection, et tint parole. Relativement au noble vieillard, il voulut savoir ce qu'il pourrait faire pour lui. Toutolmine ayant aussitôt demandé la permission d'apprendre à l'auguste patronesse de ces petits innocents qu'ils étaient sauvés et que tout l'institut était à l'abri des ravages qui sévissaient dans les quartiers d'alentour, le monarque lui répondit que non-seulement il pouvait remplir ce devoir, mais que, de plus, il l'invitait à transmettre à l'empereur les assurances de son estime personnelle, en ne lui laissant pas ignorer que, quant à lui, son vœu le plus ardent était de voir mettre fin à cette guerre. C'était, de la part du vainqueur, la première tentative d'ouvrir des négociations; une seconde suivit peu de jours après, comme nous le verrons plus loin. Voici, suivant Bogdanovitch, quelles furent les dernières paroles de Napoléon à l'occasion de cette touchante visite faite aux petits nourrissons de la charité : « Écrivez à votre souverain que je désire la paix. Je donnerai des ordres pour que la lettre puisse traverser les avant-postes[1]. »

Les hôpitaux français furent aussitôt établis dans le

[1] L'empereur des Français n'écrivit pas lui-même à l'impératrice-mère, comme l'affirme Domergue, t. II, p. 95. — La seconde tentative eut lieu trois jours après (Bogdanovitch, t. II, p. 296), ou « à peu près en même temps, » selon les expressions de M. Thiers (p. 395.) — Toutolmine, reconnaissant de la manière dont lui et les siens avaient été

vaste hospice; les blessés russes furent traités av humanité, des chirurgiens et des secours envoy aussi à ceux du grand hôpital militaire. Hélas! i arrivèrent tard, ces secours : que restait-il de tous c malheureux? Ceux que le feu n'avait pas dévorés, l faim et le désespoir avaient mis fin à leurs souffrance

Du reste, le duc de Trévise fut confirmé dans so poste de gouverneur de Moscou, et le général comt Durosnel dans celui de commandant d'armes. Il fu ordonné à l'intendant général Denniée d'assurer l'armée ses moyens d'existence, en préservant du fe et du pillage tout ce que les maisons renfermaient encore de vivres. Une municipalité, chargée *surtout du* soin de soulager la misère de tant de victimes sans asile et sans ressources, fut composée avec les éléments les plus disparates, Russes, Français, Allemands, Italiens, etc. Enfin, la police, avec toutes les branches qu s'y rattachaient, fut confiée à l'expérience et à *la vig*lante activité de Lesseps, homme intègre et de bo vouloir, avant la guerre consul général de France Saint-Pétersbourg, et qui, mandé par Napoléon, éta dans son quartier général depuis quelques jours se lement. Lesseps eut le titre d'intendant de la *provin* de Moscou. Il savait assez bien le russe pour tradui dans cette langue les proclamations adressées par N

traités par l'empereur, paya plus tard ce bienfait par un autre, qua le duc de Trévise eut recommandé à ses bons soins les blessés fr çais qu'il était forcé d'abandonner dans l'hospice des Enfants trouv

poléon ou par le général Durosnel aux habitants revenus sur les ruines fumantes de leurs maisons [1].

Le dimanche 20 septembre, dit un des témoins oculaires que nous venons de citer en note, les foyers de l'incendie étaient encore en pleine activité, mais il n'y avait plus de danger pour la propagation du feu, et l'aspect en était moins terrible. Le croirait-on? ce fut alors que « les domestiques serfs se mirent à incendier les maisons de leurs propres maîtres, afin de les piller avec plus de facilité (?). Les incendies isolés continuèrent jusqu'à ce que les Français eussent quitté Moscou; les flammes éclairèrent encore leur marche nocturne. »

A la période du feu succéda la période du pillage, qu'on a justement appelé la partie honteuse de la gloire. Comme nous l'avons vu, les bandes de malfaiteurs russes et les moujiks en avaient donné l'exemple, trop bien imité par le soldat français, dans la rage que produisait en lui une immense déception. On peut lire, dans l'histoire du général de Ségur [2], l'affreux ta-

[1] Ayant accompagné, en 1787, La Peyrouse jusqu'au Kamtchatka, Jean-Baptiste-Barthélemy Van Lesseps fut envoyé à travers toute la Sibérie, afin de porter au roi les journaux et les rapports de l'infortuné chef de cette expédition. Louis XVI le nomma consul à Kronstadt, d'où il fut plus tard transféré à Saint-Pétersbourg. Son voyage en Sibérie a été publié en 1790. — Voir sur lui, Domergue, t. II. p. 50; *Destruction de Moscou*, p. 114, 144, 145; *Moscou avant et après l'incendie*, p. 161.

[2] Liv. VIII, chap. VIII. Cf. Danilefski (t. II, p. 315-318), dont la description correspondante est singulièrement chargée.

bleau de ces excès, qu'excusaient pourtant les ravages d'un élément destructeur, auquel il ne pouvait être défendu d'arracher sa proie, si ce n'est par des considérations de discipline, car le pillage démoralise une armée. « Au milieu de richesses qui n'appartenaient plus à personne, dit avec raison le général-académicien, près d'être consumées et se perdant au milieu des cendres, on se trouva placé dans une position toute nouvelle, où le bien et le mal étaient confondus et pour laquelle il n'y avait point de règle tracée. » Nous interdisant ici les détails, nous nous bornerons à reproduire quelques pièces officielles[1]. Un ordre du jour du 20 septembre prescrivait aux chefs de tous les bataillons de faire circuler des patrouilles de quinze hommes commandées par un officier, afin « d'empêcher tout désordre et d'arrêter les maraudeurs. » Dans un autre, du lendemain, il est dit : « L'Empereur est plein de mécontentement de ce que, en dépit de l'ordre formel de mettre fin au pillage, des maraudeurs entrent en foule au Kremlin, chargés de leur butin. A cette occasion, MM. les généraux et commandants de détachements sont expressément invités de veiller à l'exécution de l'ordre de Sa Majesté. » Dans un troisième, du 29 septembre, le monarque signale d'autres déportements. « Hier soir, pendant la nuit, et aujourd'hui, dit-il sur le ton de l'indignation, des soldats de

[1] Nous les empruntons à Bogdanovitch, t. II, p. 302.

ma garde se sont de nouveau livrés à des désordres et au pillage, et cela plus qu'en aucun autre temps[1]. » Ces documents expliquent les doléances du témoin oculaire cité dans la note. « Les habitants de Moscou, dit-il, virent enfin cesser l'incendie, mais leur infortune n'en était pas moins grande. Errants avec les soldats au milieu des décombres, ils attendaient auprès des soupiraux fumants que les caves fussent refroidies, pour y chercher les aliments que le feu avait épargnés. Pâles et décharnés, leur faiblesse et leur démarche lente annonçaient leurs besoins. Ils ramassaient dans les cendres quelques grains à demi charbonnés, de la farine à moitié brûlée. Se rappelant qu'on avait coulé des barques dans la Moskva, quelques-uns y plongèrent et en retirèrent effectivement du blé; mais il était en fermentation et d'une odeur repoussante. » Ainsi le peuple et les soldats se disputaient et gaspillaient d'immenses provisions cachées sous les décombres et dans les maisons restées debout, provisions suffisantes encore pour alimenter l'armée pendant des mois, si elle avait eu en outre à sa disposition de la viande fraîche, des légumes et des fourrages pour les chevaux. Un désordre en entraînait un autre, et peu s'en fallut que les corps n'en vinssent aux

[1] Le texte d'ordres du jour postérieurs, du 29 septembre et du 6 octobre, est reproduit en français dans Bogdanovitch, t. II, p. 303. On peut voir sur les désordres mêmes, *Moscou avant et après l'incendie*, p. 150 et suiv.

mains entre eux, quand ils se rencontraient sur un même champ à exploiter. Mais, en même temps que des provisions, les pillards avaient fréquemment trouvé des objets de prix, des fourrures précieuses, de l'argenterie, de grandes valeurs en numéraire ou en assignations de banque, et il n'était pas facile de les faire renoncer à des perquisitions qui les enrichissaient, pensaient-ils, pour le reste de leur vie. Essayant alors de mettre au moins un certain ordre dans le désordre, qui l'affligeait comme abrutissant pour son armée, Napoléon, par des mesures sévères, s'opposa au pillage individuel, en y substituant les recherches par corps et par régiments, au bénéfice de chacun d'eux alternativement, et à condition que le produit de ces recherches faites en commun servirait à la subsistance de tous et serait, par conséquent, déposé dans des magasins établis dans quelques maisons restées intactes. On réunit ainsi de grandes quantités de blé, de viande salée, de vin et de spiritueux, de sucre, de café, de thé, etc.

Que l'on nous permette de nous arrêter ici, malgré la gravité du sujet, sur un détail de mœurs, moins sérieux que plaisant, que nous trouvons dans le récit de l'un des témoins oculaires. « Les pillards, y est-il dit[1], guidés par une sordide avarice, se jetaient sur l'or, sur l'argent, les bijoux et autres objets précieux, et c'était seulement ensuite qu'ils s'emparaient d'ha-

[1] *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 103.

bits et de subsistances. Ils donnaient surtout la préférence aux friandises. Avant que la disette se fût fait sentir, ils ne touchaient d'abord qu'aux vins français : les vins d'Espagne et de Portugal étaient trop forts pour eux, les vins du Don[1] et de la Moldavie leur semblaient trop plats ou trop aigres. Les Français n'aimaient pas non plus les viandes salées; ils laissaient de côté le caviar et les gros poissons secs qui viennent en abondance à Moscou, du Volga et de la mer Caspienne. »

Cette manière de piller, comme par coupes réglées, n'était autre chose que le désordre régularisé, un tour de service à épuiser par détachement, mais qui n'excluait pas pourtant, relativement aux individus, la possibilité des riches trouvailles, dont ils se réservaient à eux seuls la bonne fortune. Malheusement, il n'excluait pas non plus des excès de toutes sortes, soit entre militaires, soit vis-à-vis des habitants rentrés dans leurs foyers. Les auteurs français ne les nient point[2]; ceux de l'étranger s'appesantissent sur ces faits, comme s'ils avaient été sans exemple chez eux-mêmes, comme si nos alliés allemands n'y avaient pas figuré pour la plus forte part. Sur ce point, le témoin oculaire déjà souvent cité, officier allemand temporaire-

[1] Du *vouimorojski*, du *zemlianski*, etc. *Moscou avant et après l'incendie*, p. 158.
[2] Ségur, liv. VIII, chap. VIII; Domergue, t. II, p. 76 et suiv.; Thiers, t. XIV, p. 390.

ment au service russe, se montre impartial et plein de franchise. Il signale d'abord toute la gravité du mal. « Tout ce qu'on pouvait obtenir, dit-il[1], pour empêcher l'accroissement du désordre, c'était l'obéissance des soldats à leurs officiers pendant leur service; mais, hors des rangs, ils ne voulaient plus reconnaître les ordres d'aucun chef. Au total, l'armée française s'affaiblissait continuellement par le maraudage, la maladie, la désertion (?) et les chances des combats. Plusieurs régiments ne consistaient plus qu'en 200 ou 300 hommes. Le corps wurtembergeois particulièrement était réduit à 6,000 hommes sous les armes[2]. La haine des troupes allemandes contre les Français était extraordinaire, et elles ne voulaient recevoir aucun ordre, s'il était communiqué par un général français. » Après être entré ensuite dans toute sorte de détails sur ce qu'il appelle le *pillage régulier*, notre auteur fait avec loyauté la part de chacun, et nos propres soldats ne sont pas ceux qu'il charge le plus. « Je dois ici, déclare-t-il, rendre hommage à la vérité et dire que, de tous les peuples qui composaient l'armée d'invasion, les Français se montrèrent les moins acharnés au pillage. La justice seule m'arrache cet aveu, car j'ai sucé avec le lait, pendant la guerre de Sept ans, la haine des Français, et je n'ai jamais pu les souffrir.

[1] *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 88, 94, 110, 112, 126.
[2] Sur les pertes du corps saxon, voir R. de Meerheim, *Erlebnisse*, p. 113, 135, etc.

Ils ne dérobaient rien que pour satisfaire aux nécessités de la vie, et ne prenaient en général ni or, ni argent, ni bijoux, pas même des montres, à moins qu'ils ne fussent pressés par le besoin. Il n'en était pas de même des Bavarois et des Polonais, qui ne laissaient rien après eux, s'emparaient des objets de la plus petite valeur, et détruisaient tout. Les Wurtembergeois ne tardèrent pas à les imiter : ce furent eux qui imaginèrent de déterrer les cadavres; faisant le mal pour le seul plaisir du mal, ils détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter ou dont ils n'espéraient pas de débit. » Cette accusation, formulée contre des Allemands par un Allemand, nous étonnerait, si nos souvenirs d'enfance n'en confirmaient pas la véracité. Notre Alsace n'a pas oublié la conduite, en 1814 et 1815, de ses plus proches voisins. Nous n'avions pas alors de plus cruels ennemis qu'eux; leurs exigences étaient sans fin, leurs violences sans mesure, leur maraudage incessant. « Ces cruels excès durèrent trois semaines, continue notre rapporteur. Il y eut des maisons pillées trois ou quatre fois. Des bandes de misérables couverts de haillons [cette fois-ci, ce ne sont plus des soldats[1]] en avaient enlevé jusqu'au dernier lambeau. Tout habitant qui n'avait pas le bonheur d'obtenir une sauvegarde militaire, conservait à peine une chemise et une paire de bas. On manquait partout

[1] Nous verrons tout à l'heure (p. 222) quels étaient ces autres pillards, auxiliaires des nôtres.

des objets les plus indispensablement nécessaires. » Revenant sur les mêmes affirmations, honorables pour nos compatriotes, que pourtant il n'aimait point, l'officier allemand déclare itérativement : « Les Français ne commettaient point de dégâts inutiles. Leur politesse se manifestait au milieu même de leurs excès, et souvent elle présentait de bizarres contrastes. » Suivent des exemples, et enfin une dernière et solennelle déposition : « Je déclare, pour rendre hommage à la vérité, que personne n'a reproché soit aux généraux, soit aux maréchaux, soit à « Buonaparte » lui-même, d'avoir détourné la moindre chose pour leur compte personnel. »

Ici nous finirions ces citations, s'il n'y avait pas encore à noter un passage singulièrement significatif et qui confirme ce que nous avons déjà dit plus haut (p. 215) sur le rôle que le bas peuple de Moscou, les serfs, les *domoviyé* ou domestiques proprement dits, ont joué dans le désastre dont cette malheureuse ville a été frappée. Voici ce passage :

« Les gens du peuple, moyennant un faible salaire, révélaient les cachettes de leurs maîtres, et indiquaient l'endroit où les prêtres avaient enfoui des vases sacrés. Pour un seul rouble en argent, ils livraient des valeurs considérables. Le dirai-je ? les Russes élevés au dessus du commun ne rougissaient point de s'associer à ces brigandages. Qu'ils rendent grâce à la délicatesse de l'homme d'honneur qui ne veut point,

en révélant leurs noms, les couvrir d'infamie! »

Quel état de société cela laisse deviner, dans un temps pourtant si rapproché de nous [1]! On ne s'étonne plus, après la lecture de pareils témoignages, que les Russes aient si peu insisté pour faire prévaloir celui du comte Rostoptchine, dont le silence aussi bien que les paroles, les dénégations et les demi-mots, étaient calculés de manière à faire retomber sur les Français, qui en souffraient le plus (cela était évident à tous les yeux), la responsabilité de l'épouvantable catastrophe dont il était le vrai auteur; catastrophe qui l'aurait honoré, lui, à tout jamais, si, après avoir en réalité assumé cette responsabilité, il avait su, d'une part, mieux la concilier avec le respect inviolable dû à tant de milliers de vies d'hommes, et d'autre part, la main-

[1] L'empereur Alexandre II fait aujourd'hui les efforts les plus généreux dans le but de régénérer le peuple russe par la liberté personnelle, par la sécurité sous un régime légal et de justice bien organisée, par la diffusion des lumières au moyen des écoles, par d'autres mesures de tout genre. Mais, indépendamment de la multiplication des écoles, il faut, disons-le franchement, vaincre l'incurie, l'indifférence morale du clergé, évêques ou simple popes. Il faut que ces derniers se moralisent de plus en plus eux-mêmes, afin de pouvoir servir d'utiles auxiliaires au monarque, comme leur sainte mission, si respectée du peuple, leur en fait un devoir. C'est là, selon nous, un point fondamental, et nous ne craindrons pas, à la plus prochaine occasion, d'y revenir, afin de justifier et mieux développer notre idée, en invoquant là-dessus le témoignage, non pas seulement de tous les voyageurs, mais de Russes, même croyants et qui pratiquent leur culte. C'est le clergé surtout que l'histoire, si le monarque échouait dans ses nobles efforts, en rendrait responsable. Voir, sur l'état du clergé russe, Tourghénief, *La Russie et les Russes*, t. II, p. 35-44; t. III, p. 230-239; et notre *Histoire intime*, t. II, p. 458 460, 472, etc.

tenir, l'avouer, et ne pas trembler devant ses conséquences, par des motifs d'égoïsme. Non, — et cela sera prouvé plus loin jusqu'à l'évidence, — non, les Français n'avaient directement aucune part à l'incendie de Moscou ; ils n'étaient pas stupides au point de détruire eux-mêmes, non-seulement l'asile magnifique qu'ils avaient atteint à l'approche de l'hiver, mais le gage qu'ils avaient conquis, après être venus de si loin, d'une paix telle que la demandait l'insatiable ambition de leur chef, jusqu'alors l'idole de la nation. Après Rostoptchine, c'est le moujik russe qu'il faut en accuser. Ce désastre, nous l'avons déjà dit ailleurs [1], a été l'effet de la rage, semi-vandale semi-patriotique, d'une populace éperdue, furieuse d'être abandonnée par les hommes des classes riches, au milieu de leurs maisons qu'ils n'avaient pu emporter comme le reste de leur

[1] *Histoire intime de la Russie*, t. Ier, p. 67. — N'ayant pas encore, à cette époque-là, le sentiment et l'orgueil de la propriété, le paysan russe s'inquiétait peu de la conservation de sa demeure, d'ailleurs facile à reconstruire. Les hommes de l'arrière-garde russe, en abandonnant un village, ont souvent entendu cette question : *Ne pora-li sajigath isby?* (N'est-il pas temps de mettre le feu aux maisons?) Quel respect pouvaient-ils avoir pour la propriété d'autrui, ceux qui faisaient ainsi bon marché de la leur? — Voici comment raisonne ces faits le prince Eugène de Würtemberg (*Erinnerungen*, etc., p. 107) : « Il est difficile de se faire une idée des horreurs alors commises par les paysans russes, sans en avoir entendu parler sur les lieux mêmes. Si l'on considère leur nature notoirement placide (*gemüthlich*) et humaine, la tolérance et l'hospitalité qui sont chez eux des qualités nationales, on était stupéfait de les voir ainsi transformés en de vrais tigres. Mais cela s'explique par le degré d'irritation que des stimulants extraordinaires produisent dans les natures incultes..... »

avoir, d'ailleurs témoin de l'incendie porté dans des villes et villages, de la profanation des temples, de l'enlèvement des objets de son culte. La faim, ensuite, est mauvaise conseillère : elle vint se joindre à l'avidité naturelle des hommes du peuple, et elle fit fermenter dans le cœur des serfs la haine de leurs maîtres, le désir de se venger des avanies dont ceux-ci ne cessaient de les accabler, en même temps qu'ils les tenaient courbés sous le fouet.

En faut-il donner d'autres preuves? Qu'on se rappelle le pillage des châteaux après le départ des Français, la fureur de cannibales avec laquelle les moujiks abîmèrent tout ce qu'ils n'emportaient pas, mobilier, curiosités, statues. Témoin Gorenki, ce magnifique château du comte Alexis Rasoumofski, à proximité de Moscou, où le célèbre naturaliste Fischer, de Mayence, réussit à grand peine à sauver le remarquable jardin botanique; témoin encore la résidence d'été, non moins riche, du comte Léon Rasoumofski, dont la belle orangerie fut incendiée et bouleversée; ou encore le somptueux domaine du prince Fœdor Galitsyne, de l'autre côté de la Moskva; ou Arkhanghelsk, château de plaisance où le prince Ioussoupof avait multiplié les chefs-d'œuvre des arts, longtemps avant de l'orner du célèbre groupe d'Amour et Psyché par Canova [1], etc., etc.

[1] Nous avons visité nous-même, en 1826, cette belle résidence à 18 verstes de Moscou, non loin de la route de Zvénigorod. On nous raconta que les Français avaient respecté les objets d'art, mais que les

« Les paysans, dit encore l'officier allemand domicilié alors à Moscou [1], ne répondaient que par d'affreuses menaces aux représentations qu'on voulut leur faire. Que pouvaient des concierges et des domestiques contre cette multitude armée?... L'enthousiasme naissant des paysans russes pour la liberté ne laissait pas d'avoir quelque affinité avec l'esprit des monstres révolutionnaires qui ont conduit à l'échafaud l'infortuné Louis XVI et une partie de sa famille. C'était une tendance singulière à faire le mal pour le plaisir du mal, et une haine féroce contre la noblesse. »

Pour compléter l'étrange et peu réjouissant tableau que nous venons de tracer, nous pourrions encore ajouter d'autres détails, par exemple, l'organisation que Napoléon improvisa à Moscou [2], les motifs de son séjour prolongé, motifs autres que ses indécisions et

paysans avaient jonché les jardins de débris de statues en marbre de Carrare, ouvrages des plus célèbres artistes d'Italie. Animés d'une furie sans pareille, ils s'imaginaient qu'ils n'avaient plus de maîtres, que tout leur était permis désormais; et, comme si détruire était la plus grande des jouissances, un dédommagement à toutes leurs souffrances, ils se ruaient sur des ornements dont ils ne comprenaient pas la beauté, mais dont ils savaient que le seigneur, (*barine*) y attachait du prix, et les brisaient ou les mutilaient. Le fils du vieux prince d'alors a eu en héritage de son père 25,000 paysans, et de sa mère 15,000. — Nous avons aussi visité le château d'Astankina, du comte Chérémétief, à trois ou quatre verstes de Moscou, où nous avons vu d'admirables collections, mais où l'on accusait les Français d'avoir emporté 360 tableaux, respectant toutefois le reste.

[1] *Destruction de Moscou*, p. 117, 176-178. Cf. Domergue, t. II, p. 356 et suiv., et notre *Histoire intime*, t. II, p. 192, note.

[2] Domergue, t. II, p. 90.

les négociations dont nous rendrons compte plus loin [1], le passe-temps qu'il imagina pour ses soldats impatients de ces retards [2] et atteints d'une disposition à la tristesse, ses occupations concernant la marche ultérieure des troupes et les affaires d'administration du vaste empire dont l'entretenaient régulièrement les dépêches arrivées par courriers [3]; enfin ses entretiens avec Mme Chalmais-Aubert sur les malheurs dont elle et tant d'autres étaient victimes, sur les mœurs du pays, sur la condition des serfs, etc., etc. [4]; — mais tout cela nous éloignerait trop du comte Rostoptchine, principal sujet de ce travail, auquel nous avons hâte de revenir, et du feldmaréchal Koutousof, que nous y associons et dont nous aurons encore à raconter les opérations jusqu'au commencement de la fatale retraite. Au moment où nous les retrouverons, — moment très-court, — ils seront près l'un de l'autre; car Rostoptchine a cherché un refuge dans le camp du

[1] Le comte de Ségur et M. Thiers, ainsi que les auteurs allemands et russes, nous fourniraient là-dessus beaucoup de renseignements intéressants. L'historien du Consulat et de l'Empire dit à ce sujet: « Si, à Moscou, il resta trop longtemps, ce ne fut point par la vaine espérance d'obtenir la paix, mais par la difficulté d'avouer ses embarras à l'Europe, toujours prête à passer de la soumission à la révolte. » P. 677. Voir aussi Domergue, t. II, p. 83, et Beitzke, p. 283.

[2] Sur le théâtre qu'il fit monter, voir *Destruction de Moscou*, p. 141; Domergue, t. II, p. 96-100 (ici cet auteur est dans sa sphère); Thiers, p. 425. Sur la tristesse de l'armée, voir Thiers, p. 415.

[3] Baron Fain, t. II, p. 119-148; Thiers, p. 425.

[4] *Moscou avant et après l'incendie*, p 147; *Destruction de Moscou*, p 141 et 167; Domergue, t. II, p. 73-75.

généralissime. Cependant, avant d'en venir à cette suite des événements, arrêtons-nous encore un instant pour supputer les pertes et nous rendre compte des effets les plus immédiats de la catastrophe dont nous venons de mettre l'horrible spectacle sous les yeux des lecteurs.

Quand Napoléon passa le Niémen, Moscou était une florissante ville, dont la population, en hiver, atteignait 300,000 âmes ; elle comptait 9,257 maisons et édifices, dont environ 3,000 en pierre, les autres en bois, et près de 300 églises, pour ne pas dire, comme les Russes, quarante fois quarante, *sorok sorokof*. Un assez grand nombre de ces dernières furent détruites, et jusqu'à 6,500 maisons devinrent la proie des flammes [1] ; presque toutes les autres furent au moins soumises au pillage. Domergue [2] dit même que, de 8,000 maisons en bois, 500 seulement furent épargnées, et que de 1,600 clochers (non pas églises), 800 furent incendiés. Mais les chiffres ci-dessus sont officiels. Des rues, des quartiers entiers disparurent. Celles des maisons qui, comme par miracle, avaient échappé au sort commun, s'élevaient par îlots isolés au milieu de monceaux de ruines. Sur quelques points seulement des rues entières étaient restées debout [3] ;

[1] Le chiffre de 13,800 maisons réduites en cendres, que l'on donne dans l'*Histoire de la destruction de Moscou*, p. 5, est évidemment inexact.

[2] T. II, p. 88.

[3] Voir ce qui a été dit là-dessus plus haut, p. 204.

mais dans ce nombre étaient les alentours du Kremlin. Les bulletins de l'armée française évaluaient les pertes à plusieurs milliards : elles ne peuvent guère être restées au-dessous de cette valeur, malgré les assertions contraires du principal intéressé. D'après les calculs faits par une commission, dit celui-ci [1], les dommages produits par l'incendie et la guerre, tant dans la ville que dans le gouvernement de Moscou, ne montaient qu'à 321 millions de roubles [2]. « Il ne s'agit là sans doute que des immeubles; mais qui peut calculer la perte en provisions, objets mobiliers, articles de luxe et d'art, collections scientifiques et autres ! La seule bibliothèque du comte Boutourline, d'environ 30,000 volumes, dont 379 incunables, avait été estimée à un million, et il n'en resta pas un volume ; celles du prince Galitsyne et du conseiller privé Miatlef étaient aussi d'une valeur très-considérable [3]. La bibliothèque de l'université et le musée d'histoire naturelle eurent le même sort. Des millions furent en outre saisis, en papier-monnaie, dans les édifices publics, et gaspillés en peu de jours, avec

[1] *La Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 34.

[2] Nous ne savons pas au juste quel était le cours du rouble en assignations de banque à cette époque-là, et il ne peut guère être question ici que de celui-là. En 1811, il était de 280 kopeks (moins de 3 francs), au lieu de 400 (4 francs), valeur du rouble en argent.

[3] Sur ces bibliothèques, ainsi que sur la maison du comte Rasoumofski (sans doute le comte Alexis Kyrillovitch, car il y avait cinq frères Rasoumofski), voir le comte de Maistre, alors ministre sarde en Russie, ouvrage cité, t. Ier, p. 231. De Maistre dit que le comte Boutourline lui-même lui avait envoyé le catalogue de sa bibliothèque, gros in-8° imprimé à Paris. Ebert (*Bibliographisches Lexikon*, t. Ier,

une insouciance d'autant plus grande qu'on n'en connaissait pas d'abord la valeur. Enfin les vies d'homme perdues, qui peut les payer? les membres mutilés, les intelligences obscurcies par l'excès du mal, les existences brisées, l'opulence changée en misère, pour quelle somme faut-il les porter en perte!

Considérée seulement par rapport à la conduite de la guerre, la catastrophe de Moscou produisit des effets opposés sur les deux armées en présence. Pour celle des Français, elle fut un malheur irréparable, car, comme nous l'avons dit, elle la priva de son gage et de ses quartiers d'hiver; de plus, elle relâcha la discipline dans tous les rangs, par ce pillage au milieu duquel, — les ordres du jour nous l'ont assez fait voir, — l'autorité du chef suprême fut honteusement méconnue; enfin en exerçant une influence heureuse sur l'armée russe, elle fit encore plus de mal à la nôtre.

Quant aux Russes, sans doute le prince de Wurtemberg[1] a raison, ils auraient pu en tirer un plus grand parti. La résolution de sacrifier Moscou étant prise, quel motif restait-il pour ne point se battre sous ses murs, pour ne pas défendre jusqu'à la dernière extrémité les sanctuaires de la nation? Toutefois, il est

p. 249) parle du *Catalogue des éditions du quinzième siècle*, Leipz., 1805, 467 pages in-4°. De la maison du comte Rasoumofski, de Maistre dit qu'avec ce qu'elle contenait, elle valait quatre millions de roubles (environ douze millions de francs). — Nous dirons plus loin quelles furent les pertes personnelles du comte Rostoptchine.

[1] *Erinnerungen*, p. 103.

évident que la catastrophe tourna à leur avantage. Le moral des troupes, comme celui de toute la nation, fut, en définitive, remonté par ce grand malheur. Le besoin de la vengeance enflamma tous les cœurs ; la haine de l'ennemi doubla les forces des combattants, qui ne demandaient plus qu'une guerre à mort, et repoussaient toute idée de négociations, si la douceur de caractère, quelquefois voisine de la faiblesse, de l'empereur Alexandre l'avait porté à pactiser, malgré un si grand outrage fait à tout ce qui, aux yeux des Russes, était inviolable et sacré.

On doit le croire, ces conséquences de sa fatale expédition firent une impression profonde et douloureuse sur le conquérant : l'homme de fer était dérouté, consterné. Aussi, non content de répudier avec énergie la responsabilité de si affreux malheurs, voulut-il que personne, en Europe, n'ignorât qu'elle retombait de tout son poids sur les Russes eux-mêmes, que les Français n'y avaient aucune part. A cet effet, il ordonna une enquête. Un conseil de guerre composé de généraux et d'officiers d'état-major se réunit, le 24 septembre, sous la présidence du général Lauer, et devant ce tribunal furent traduits vingt-six individus de condition diverse, tous Russes, et dont on peut lire les noms dans le *Moniteur* du 29 octobre 1812, n° 303 [1], les uns pris en flagrant délit, les autres seu-

[1] Voir aussi Danilefski, t. II, p. 326, et Bogdanovitch, t. II, p. 288.

lement soupçonnés d'avoir mis le feu aux maisons. Plusieurs avouèrent le crime dont ils étaient accusés ; d'autres en furent convaincus par les dépositions précises de nombreux témoins, et il fut constaté au procès-verbal qu'il n'y avait pas de doute sur ce point, que l'administration russe, après avoir jugé impossible de sauver Moscou, s'était déterminée à recourir à un moyen de résistance extraordinaire et inusité parmi les nations civilisées, l'incendie et la destruction. La commission s'est convaincue, ajoutait ce document, qu'à cet effet avaient été accueillies les propositions de Smit, qui s'était offert de construire un aérostat, à l'effet d'en faire un instrument de destruction contre l'armée française [1] ; mais que ce n'était là qu'une feinte et que le vrai but des travaux de Smit avait été la fabrication de matières incendiaires, etc., etc. En vertu du jugement rendu par cette commission, dix des vingt-six individus furent condamnés à mort et fusillés le 26 septembre ; les autres, ajournés faute de preuves suffisantes, furent jetés en prison, afin d'être mis au moins hors d'état de nuire.

Cependant, l'incendie de Moscou après l'occupation de cette ville par nos troupes, n'était pas encore, on

[1] Voyez plus haut, p. 135, et Bogdanovitch, t. II, p. 289.

ne le sait que trop, le dénoûment de la terrible tragédie dont nous avons été amené à donner l'analyse. Aussi, sans pouvoir toutefois la suivre jusqu'à ce moment fatal, ne prendrons-nous pas encore congé de ces infortunés, voués à la mort, quoiqu'ils y eussent momentanément échappé, comme par une faveur du ciel. Nous assisterons, dans un instant, à leur triste et tardive sortie de Moscou, et nous les accompagnerons jusqu'à Malo-Iaroslavetz, où commenceront pour eux les épreuves nouvelles. Trop longtemps déjà nous avons perdu de vue le principal héros de notre récit, dont notre tâche est de faire connaître jusqu'au bout la carrière agitée et mêlée d'incidents à la fois si étranges et si grandioses. Mais avant de reprendre le fil de ce récit, il convient peut-être de placer l'homme lui-même en regard de nos lecteurs, qui, étonnés de son audace, émus des épouvantables effets qu'elle produisit, voudront savoir comment ils doivent se le figurer. Traçons-en le portrait, d'après le témoignage d'hommes qui l'ont connu[1].

Malgré l'excentricité qu'atteste toute la vie du comte Rostoptchine, il n'y avait rien dans son extérieur qui autorisât des craintes ou produisît ce malaise qu'on ressent, quand malgré soi, sous les vêtements d'un être humain, on croit voir se cacher les griffes et

[1] Celui fait par Domergue (t. Ier, p. 241) n'en est pas un : il est textuellement copié de l'*Histoire de la destruction de Moscou*, p. 45, sans addition d'aucun trait nouveau.

les pieds fourchus. Il était d'une complexion robuste, grand et bien fait. Seulement, son nez un peu épaté confirmait l'extraction dont il se réclamait lui-même, et ses yeux, grands et fortement ombragés, quoique saillants, roulaient avec une mobilité extrême dans leur orbite. Sa tête, un peu relevée, annonçait l'habitude du commandement. Sa physionomie animée, changeait à tout moment d'expression, tour à tour empreinte de politesse et du désir de plaire, de malice et d'ironie, de finesse et de ruse ou d'énergie passionnée jusqu'à la haine et la brutalité. A cette mobilité des traits répondait celle de son corps : le mouvement était pour lui un besoin ; il fuyait le repos comme il fuyait l'ennui, qu'il regardait comme son plus cruel ennemi. Entouré d'un cercle aimable, il en devenait facilement le centre, car il savait être aimable lui-même et n'épargnait pas les frais quand il s'agissait de s'amuser et d'amuser les autres. On verra plus tard quelle réputation il se fit près de la société de Bade : ici, nous ne touchons au moral qu'en passant ; mais partout il aimait à briller, à montrer son esprit, à satisfaire son humeur caustique. Ses talents de société étaient réels et reconnus; personne mieux que lui n'entendait la plaisanterie, et en le voyant se livrer, avec pétulance, aux jeux de mots et aux facéties, on ne se serait pas douté des emportements dont le même homme était capable, des accès de colère, de fureur même, auxquels il était sujet et qu'il portait quelquefois jusqu'à la démence.

Il nous faut maintenant rétrograder jusqu'au 14 septembre, jour où nous avons quitté les Russes et leur vieux chef à la barrière de Kolomna (de Riaisân).

Le gouverneur de Moscou, content de la certitude de laisser derrière lui la désolation et la mort, ne songea pas d'abord à se séparer de Koutousof, dont la préoccupation avait été, au contraire, encore pendant les négociations du 14 septembre, de sauver la ville en évitant tout conflit aux barrières ou dans les rues. Il suivit l'état-major général, où ne reparut plus le prince Bagrathion, le brave des braves, qui allait succomber à sa blessure de Borodino, mais où se groupait encore autour du feldmaréchal-généralissime toute une phalange de nobles guerriers, Barclay de Tolly, Iermolof, Benningsen, Konovnitsyne, Miloradovitch, Raïefski, Dokhtourof, Ostermann, tous généraux en chef (de grade), et après lesquels nous nommerons encore les princes Vassiltchikof, Labanof-Rostofski, et Eugène de Wurtemberg ; puis les généraux Dorokhof, baron de Korff, Paul et Pierre de Pahlen, etc., etc.[1].

[1] Ouvarof, qui commandait toute la cavalerie, était malade ; Wintzingerode, comme on l'a vu, avait pris position sur la route de Saint-Pétersbourg ; l'ataman ou hetman des Kosaks, Platof (qui n'était pas encore comte alors), semblait avoir le don de l'ubiquité, et il ne cessait de tenir en mouvement ses escadrons d'enfants ailés de la steppe.

Au moment où cette armée, réduite à 50,000 hommes, s'éloigna de la vieille capitale de l'empire, le désordre était dans ses rangs et elle avait grand besoin d'être refaite. Son moral avait fléchi, et s'il n'avait pas été remonté presque aussitôt (nous dirons tout à l'heure comment), elle n'eût pas été capable de grands efforts. Mais au camp de Taroutino, elle reprit cet air de calme dignité qui est le fruit de la discipline, seule sauvegarde des forces militaires, comme il n'en est pas d'autre pour la société civile que la soumission à la volonté générale, qui est la loi. Pour l'instant, elle était abattue, découragée, indifférente. Déjà, pendant la traversée de la ville, quelques milliers d'hommes avaient quitté les rangs pour prendre part au pillage[1]; depuis, le goût de la maraude avait envahi la troupe qui, auparavant ardente de patriotisme, se bornait maintenant à obéir machinalement à ses chefs, et ne le faisait qu'avec mollesse et inertie.

On prit la route de Kolomna, et l'on arriva, le soir du 14 septembre, après une marche de quinze verstes, jusqu'au village de Panki, l'arrière-garde s'arrêtant, comme il a été dit plus haut, à Viasofka, village éloigné seulement de six verstes des barrières de la ville, à ce moment encore sous le commandement de Miloradovitch, que, toutefois, Raïefski se disposait à prendre à son tour, avec d'autres divisions.

Bernhardi, Mémoires de Toll, t. II, p. 165. A Moscou même, dit-il, un millier de soldats étaient sortis des rangs.

Ici, il importe que le lecteur soit bien au clair sur les routes rayonnant autour de Moscou et que l'armée russe pouvait suivre à son choix.

Celle de Kolomna, qui aboutit à Riaisân, éloignait de Kalouga, ville où l'on réunissait les renforts et où semblait devoir être assigné le point de ralliement : elle suivait la direction du sud-est, opposée à celle qui mène du côté de l'Europe. On ne pouvait songer sérieusement à continuer de s'avancer sur cette route. Celle de Toula, passant à Serpoukhof, est immédiatement à sa droite[1]. Comme l'autre, elle aurait conduit l'armée russe derrière l'Oka, boulevard naturel, mais par une ligne plus directement méridionale. Plus à l'ouest encore, inclinées déjà vers l'occident, venaient les routes de Kalouga. Il y en avait deux : la vieille, plus orientale, menant par Krassnaïa-Pakhra à Taroutino, et la nouvelle, à l'ouest, passant par Borofsk et Malo-Iaroslavetz. L'une et l'autre franchissaient successivement plusieurs rivières, la Pakhra, affluent de la Moskva, la Nara et la Protva, affluents de l'Oka. Taroutino, sur la Nara et sur la vieille route de Kalouga, était un point intermédiaire, à égale distance de la route de Toula et de la nouvelle route de Kalouga. En partant de là, on pouvait prévenir l'armée ennemie, soit qu'elle marchât sur Serpoukhof, soit que son but fût Kalouga, ou enfin qu'elle se diri-

[1] Pour ceux qui viennent de Moscou. C'est dans cette direction qu'il aut que le lecteur se place.

geât sur Malo-Iaroslavetz. C'était donc une position dont il importait de s'assurer. Mais la route de Kolomna ou de Riaisân, où l'on était, s'éloignait de là, au contraire, et courait beaucoup plus à l'est.

Si Koutousof la choisit, ce n'était pas qu'il songeât à s'y maintenir, c'était pour se donner le temps de la réflexion et ne pas se retrouver trop vite en présence de l'armée française, que sa tactique était d'éviter. « Sa pensée, en sortant de Moscou, dit M. Thiers[1], avait été de suivre un plan moyen entre tous ceux qui lui avaient été proposés, et d'aller se placer sur le flanc des Français, mais en ne tournant pas trop près d'eux, afin de ne pas les avoir trop tôt sur les bras. »

A Panki, on vit déjà de vastes lueurs au-dessus de Moscou : c'étaient les premiers incendies de la nuit du 14 au 15. On y resta ce second jour, afin de protéger la fuite des nombreux habitants qui se sauvaient hors des murs de la capitale : aussi les Russes avaient les Français sur leurs talons ; l'avant-garde de ceux-ci touchait à leur propre arrière-garde, et il y eut même entre elles, le 16, un léger engagement. Ce jour-là, l'armée russe marcha de Panki à Borofskii-Mosth (Pont de Borofsk) et à Koulakovo, toujours sur la route de Riaisân. Le premier de ces endroits tirait son nom du pont (*mosth*) sur lequel on passait ici la Moskva.

[1] T. XIV, p. 400.

Là, Koutousof, se rendant aux avis du colonel Toll [1] et prenant enfin une résolution, n'hésita plus à quitter cette route pour se porter sur celle de Kalouga, d'où, ayant derrière lui les plus fertiles provinces du pays, il pouvait commander, pour ainsi dire, ou influencer à son gré, la retraite de l'ennemi ; et, ce parti pris, il daigna enfin rédiger au village de Chiline et adresser à son souverain son premier rapport depuis la sortie des Russes de Moscou [2]. Dans la nuit du 16 au 17 fut préparé ce fameux mouvement de flanc qui le déroba pour trois jours aux Français, et qui a été admiré comme une inspiration aussi heureuse que soudaine. Le général de Ségur n'est pas de cet avis quand il dit : « Cette marche tortueuse [3], que fit Koutousof par indécision ou par ruse, lui réussit. » Au fait, elle était depuis longtemps dans ses projets, seulement le généralissime devança le moment auquel il avait d'abord songé dans son indolente indécision. Comme le fait observer M. Thiers, il donna un rayon de dix (huit ?) lieues à l'arc de cercle qu'il se proposait de décrire autour de Moscou, de l'est au sud,

[1] Danilefski ne fait pas mention du colonel Toll à cette occasion ; mais en une autre, pourtant, il lui rend pleine justice. Cf. de Bernhardi, t. II, p. 167.

[2] Nous reviendrons sur ce rapport du 16 septembre, dans le chapitre suivant.

[3] Pourquoi tortueuse ? Cette expression, comme tant d'autres de M. de Ségur, n'est-elle pas ici un peu déclamatoire ? Bogdanovitch (t. II, p. 310) discute cette marche de flanc ; voir aussi de Bernhardi, p. 166, et Wolzogen, p. 159.

au lieu d'un rayon de trente, suivant son premier plan.

Dans la journée du 17, une marche forcée, pendant laquelle l'armée russe regardait l'occident, la fit avancer jusque vers Podol ou Podolsk, petite ville à trente-six verstes au sud de Moscou, sur la route de Toula, qu'elle n'atteignit pourtant que le lendemain. Car les chemins étaient mauvais, et d'ailleurs elle s'entourait d'extrêmes précautions, ne pouvant croire que l'ennemi n'eût encore envoyé aucune force jusqu'à la rivière de Pakhra. On remonta ce cours d'eau sur sa rive droite, où on ne pouvait être aperçu des Français, dont on était déjà éloigné. Deux régiments de Kosaks de l'arrière-garde, laissés à Borofskii-Mosth, afin de donner le change à l'ennemi, ne cessèrent de constater leur présence par des mouvements bruyants. Murat se persuada que les Russes n'avaient d'autre projet que celui de mettre l'Oka entre eux et lui. Cependant, tout au contraire, le gros de leur armée filait à droite, c'est à dire vers l'ouest. Dans cette marche de flanc, on se trouva juste au sud de Moscou, et lorsque la nuit surprit la colonne encore loin du gîte où elle tendait, la scène fut aussitôt illuminée par d'immenses lueurs, qui ne laissèrent plus de doute sur le sort échu à la ville aux quarante fois quarante églises. Le brasier était visible, même à cette distance de six à huit lieues. En y portant ses regards, Rostoptchine devait tressaillir : ces lueurs, c'était son œuvre,

un fait désormais irrévocable et dont toute la terrible responsabilité pèsera sur lui. Mais ce qui s'est passé en lui à ce moment solennel, nul ne le sait ; c'était son secret, et il paraît l'avoir emporté au tombeau. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ne se vanta pas de cet acte de farouche patriotisme, mais de patriotisme après tout, et que l'honneur pouvait avouer si l'humanité en gémissait. Cet acte, de concert avec Koutousof et tous les autres, Rostoptchine le mit sur le compte des Français : ceux-ci étaient les vandales qui mettaient tout à feu et à sang, les athées qui brûlaient les sanctuaires, les brigands qui ne vivaient que de rapines et de spoliations ! La multitude, aveuglée par la haine ou le fanatisme, ne réfléchit point ; il est facile de lui faire accroire tout ce qu'on veut : aussi n'y eut-il plus qu'un cri dans l'armée : « Les Français ont brûlé Moscou, vengeance ! vengeance ! » La rage était dans tous les cœurs ; chaque éclair nouveau, chaque trait de feu qui s'élevait dans les airs, la faisait éclater ; elle s'exhalait en imprécations sans fin. Depuis Smolensk déjà, la guerre était pour les Russes une guerre nationale : maintenant elle devint pour chacun d'eux presque une affaire personnelle. La haine de l'étranger, la colère à la vue des sacrilèges qui ne respectaient rien, en les dominant tous, exaltaient leurs sentiments jusqu'à la férocité [1]. Ainsi le moral de l'ar-

[1] *Erinnerungen* du prince Eugène de Wurtemberg, p. 107.

mée se releva, comme nous l'avons dit : elle n'eut plus qu'une seule idée, qu'une seule volonté, savoir de marcher contre l'ennemi qui souillait le sol de la « sainte Russie, » de l'en balayer, de l'exterminer jusqu'au dernier homme. Après la sortie de Moscou, la cause des Russes paraissait perdue, nous dit le prince Eugène de Wurtemberg ; en voyant ce découragement universel, il commençait lui-même à désespérer du salut de l'empire ; mais lorsque la vue des flammes qui dévoraient la « mère des villes russes, » eut converti en soif de vengeance le morne désespoir des guerriers, alors une ardeur nouvelle fit de ces vaincus de tout autres hommes ; méprisant le soin de la vie, ils ne demandaient plus que le combat.

Telle fut l'armée russe à partir du 18 septembre, jour où elle prit position à Podolsk et où elle reçut de nouveau l'organisation dont elle était privée depuis près d'une semaine. C'est sans doute le désordre qui y avait régné depuis Borodino, qui arracha au noble Barclay de Tolly cette parole de désespoir adressée au colonel (depuis général) Clausewitz, quand ce militaire prussien lui fit ses adieux : « Rendez grâces à Dieu de pouvoir partir d'ici ; chez nous, il ne faut plus s'attendre à rien de bon ! » Maintenant le désordre cessa ; un plan de campagne fut enfin arrêté ; le trouble fit place à la résolution, les généraux remirent de la clarté dans leurs idées. Koutousof, sachant enfin ce qu'il avait à faire, donna des ordres en conséquence aux corps de

Tormassof et de l'amiral Tchitchagof, qui déjà étaient en Volynie [1].

Son quartier général ne quitta Podolsk que le 20, pendant que l'armée continuait son mouvement vers l'ouest. Celle-ci, s'éloignant de la direction de Toula, gagna la vieille route de Kalouga, et, après avoir passé et repassé la Pakhra, arriva au petit village de Krassnaïa Pakhra, qui est sur la rive droite de cet affluent de la Moskva.

C'est au camp de Krassnaïa Pakhra qu'accourut, de Saint-Pétersbourg, le colonel Tchernitchef, aide-de-camp de l'empereur, lequel, depuis plusieurs années, comme on sait, le choisissait de préférence pour des missions hasardeuses. Il apportait un nouveau plan d'opérations [2], arrêté dans le calme du cabinet, au risque de n'être pas applicable à la situation d'une armée en marche et qui calculait ses mouvements sur ceux de l'ennemi; plan qui se rapportait d'ailleurs aux armées des deux flancs, à celle de Tormassof, de Tchitchagof et à celle du comte de Wittgenstein, aussi bien qu'à l'armée principale. Koutousof reçut ce plan avec respect, mais en se réservant d'agir suivant que l'ordonneraient les circonstances; au reste, comme le fait observer M. Thiers, il était pour lui la confirmation de

[1] Bernhardi, t. II, p. 176; Bogdanovitch, t. II, p. 311.

[2] Danilefski, t. III, p. 27; Bernhardi, t. II, p. 178. — Tchernitchef (Alexandre Ivanovitch) fut depuis ministre de la guerre (1827-1852) et président du conseil de l'empire. L'empereur Nicolas l'éleva à la dignité de prince.

ses propres idées. Le comte Rostoptchine était aussi dans ce camp de Krassnaïa Pakhra; il en data, le 25 septembre, un rapport à l'empereur[1] dont nous reparlerons. Barclay, qui jusqu'alors n'avait pas quitté son poste, y acheva de s'en dégoûter. Enfin c'est au village dont nous parlons que le général de brigade anglais Robert Wilson, après avoir couru de Smolensk à Saint-Pétersbourg et pressé les mesures décisives, vint rejoindre, en qualité de commissaire de son gouvernement, l'armée russe près de laquelle il joua un très-grand rôle, comme nous le verrons bientôt. Car le traité d'Œrebro signé, le 18 juillet de cette même année 1812, entre la Russie et l'Angleterre, n'avait pas seulement rétabli la paix entre les deux États, il les avait en même temps unis par une alliance qui les mettait réciproquement en communauté d'intérêts[2].

L'espérance de Napoléon était de rejeter l'armée russe derrière l'Oka; mais il perdit trop de temps à Moscou pour pouvoir la réaliser, et Murat surtout, revenu dans cette capitale, y séjourna trop nonchalamment, laissant au général Sébastiani le commandement

[1] Bogdanovitch, t. II, p. 290.

[2] Voir Venturini, *Chronik des XIXten Jahrhunderts*, 1812, p. 383; Thiers, t. XIV, p. 429, etc. Encore une fois, il sera question de tout cela au chapitre suivant.

de l'avant-garde. Ce dernier n'usa pas dans cette circonstance, de toute l'activité nécessaire, et prit le change trop facilement. La route de Riaisân, sur laquelle il poursuivait l'arrière-garde des Russes, le conduisit jusqu'à la Moskva. Il la franchit à Borofskii-Mosth, et, rencontrant là les régiments de Kosaks que Raïefski y avait laissés, sous le commandement du général Iéfrémof, afin de masquer son départ vers l'ouest, à la suite du gros de l'armée, il resta sur leurs talons jusqu'à Bronnitsi, encore sur la route de Riaisân, se figurant d'avoir affaire à toute l'arrière-garde russe. Celle-ci, au contraire, était déjà prête d'atteindre la route de Moscou à Kachira, qui venait avant celle de Toula. Ce que Sébastiani avait réellement devant lui n'était que les enfants perdus de l'arrière-garde, quelques escadrons, dont les habiles manœuvres l'avaient induit en erreur. Détrompé à Bronnitsi, il se déconcerta un instant, et écrivit à l'empereur qu'il ne savait plus où trouver l'ennemi. Ce fut dans la nuit du 21 au 22 septembre que Napoléon reçut au Kremlin cette fâcheuse nouvelle, qui l'irrita fort contre son lieutenant, cette fois si malavisé. Presque en même temps, il lui en vint une autre, encore plus alarmante, de l'arrière-garde qu'il avait laissée aux abords de la route de Smolensk, afin d'assurer ses communications avec ses derrières, avec ses magasins et ses moyens de renfort. D'autres escadrons de Kosaks, apparaissant subitement aux environs de Mojaïsk, avaient enveloppé

de toutes parts un convoi de quinze chariots chargés de munitions, en chemin pour Moscou sous une escorte de cavalerie, et celle-ci avait été forcée de se rendre[1]. A ces nouvelles, le coup d'œil incomparable du grand capitaine lui fit aussitôt reconnaître avec sûreté le parti à prendre. Sans hésitation, il ordonna au prince Poniatowski de partir avec ses Polonais et d'aller par la route de Toula, droit à Podolsk, où il devait se mettre en rapports avec les troupes qui opéraient encore sur la route de Riaisân. Mieux que d'autres, pensait-il, ces fils de la Sarmatie sauraient se renseigner près des habitants, Slaves comme eux, et retrouveraient la trace de l'ennemi. En même temps, Murat reçut l'ordre de se mettre à la tête de toutes ces forces, augmentées encore d'un corps de cavalerie sous le commandement du maréchal Bessières. Ce dernier prit également la route de Toula, pendant que le roi de Naples rejoignait l'avant-garde sur celle de Riaisân. Arrivé à Bronnitsi, Murat, voyant l'état des choses, se hâta de rétrograder jusqu'à Borofskii-Mosth, où il tourna à droite en remontant la Pakhra, afin de rejoindre, à Podolsk et à Desna, Bessières et Poniatowski. Ceux-ci étaient déjà en présence des Russes, enfin retrouvés.

[1] Fain, *Manuscrit de* 1812, t. II, p. 94; Bogdanovitch, t. II, p. 312; Bernhardi, t. II, p. 182 et 184; Thiers, t. XIV, p. 398.— C'était, dit le général Bogdanovitch, la première action engagée dans cette guerre, par des partisans, et il se livre à ce sujet (p. 314) à une assez longue digression. — Sur la route de Mojaïsk, Napoléon fit avancer plusieurs escadrons de dragons suivis de toute la division Broussier.

Un rapport du roi de Naples, qui arriva au Kremlin le 26, tira Napoléon de la cruelle perplexité où il avait été pendant plusieurs jours (Chambray dit pendant douze jours [1]), ne sachant pas avec certitude ce qu'était devenu Koutousof; « ignorance vraiment incroyable », ajoute cet auteur, qui toutefois, selon lui, ne fut pas due uniquement aux dispositions du feldmaréchal, mais au désordre causé par l'incendie et aussi à ce que toutes les routes offraient des traces égales de passages de voitures, à cause de la fuite des habitants.

Lorsqu'on fut ainsi de nouveau en présence de l'ennemi, une bataille parut un instant imminente. Vraisemblablement les Russes n'auraient pas manqué de l'offrir à Murat, s'ils n'avaient craint de rencontrer à la fois tout le gros de l'armée française, encore disséminée à ce moment là autour de Moscou. Battus, ils pouvaient être coupés de Kalouga, principal objet de leur attention, et l'on déplore, en lisant sur ce point, dans les Mémoires de Toll publiées par M. de Bernhardi [2], les délibérations des généraux russes, que Napoléon, inactif au Kremlin et n'attendant plus rien que des négociations, n'ait pas été là, prêt à profiter de leur indécision pour achever de les écraser. Docile aux suggestions du savant colonel attaché à son état major que nous venons de nommer, Koutousof décida qu'on se

[1] T. Ier, p. 397.
[2] T. II, p. 185. Bernhardi, toutefois, est en opposition avec M. Thiers, t. XIV, p. 405.

retirerait jusqu'à Taroutino, sur la Nara, où lui avait été indiquée une position favorable et où l'on pouvait établir, dit M. Thiers, un camp presque inexpugnable. Personne n'ignore que c'est un peu en deçà de Taroutino, à Vinkovo, que les hostilités reprirent sérieusement ; sur la Pakhra, à Desna, à Gorky, tout se réduisait encore à de simples escarmouches.

Pour se rendre à Taroutino, petite ville à 60 verstes (15 lieues) de Moscou, on dut suivre la vieille route de Kalouga, passant successivement par Krassnaïa, Pakhra, Tchirikof, et enfin par Voronovo, cette terre du comte Rostoptchine, à 51 verstes de Moscou, que nous avons déjà nommée plus haut et qui marque dans l'histoire de la campagne de 1812, parce que c'est là que la grande armée, — hélas! elle ne l'était plus que de nom, — sortie enfin de Moscou avec Napoléon, se retrouva, le 20 octobre, après un repos de plus de cinq semaines, en présence de l'ennemi, quand déjà les premières gelées se faisaient sentir passagèrement.

Pour le moment, toutefois, nous n'en sommes encore qu'à la fin de septembre, et la bonne fortune des Russes voulait, malheureusement pour les nôtres, qu'ils n'eussent toujours affaire qu'à leur avant-garde, avec laquelle Miloradovitch, revenu à son commandement, se mesura, à plusieurs reprises, sans désavantage marqué. Vers le 30 du mois, Koutousof passa à Babenkova la Motcha, petit affluent de la Pakhra, mais sans s'arrêter, paraît-il, à Voronovo, ayant hâte sans doute

d'aller préparer, au camp de Taroutino, la réception de son armée. Cependant Miloradovitch, pressé de toutes parts, se retira dans cette terre, le 2 octobre, de Spass-Kouplia, jusqu'où il s'était d'abord porté[1].

Dans la somptueuse résidence seigneuriale, où le gouverneur de Moscou aimait à s'entourer de luxe et d'élégance, et où, faisant servir les beaux arts à charmer ses loisirs, il avait réuni à grands frais une collection de sculptures et d'antiquités dont la plupart des pièces avaient été achetées en Italie; dans cette résidence, disons-nous, se passa alors une scène mémorable, mais dont la plupart des historiens ou biographes ont inexactement indiqué la date, la faisant coïncider avec l'évacuation de Moscou par les Russes. De beaucoup postérieure, cette date paraît avoir été le 2 octobre, avant-veille de l'affaire de Vinkovo.

Rostoptchine, dit le comte de Ségur[2], prit les devants. « Les Russes crurent que ce seigneur voulait revoir pour la dernière fois ses foyers, quand tout à coup l'édifice disparut à leurs yeux dans des tourbillons de fumée. »

La scène qui précéda cette catastrophe, presque insignifiante sans doute après celle qui venait d'étonner le monde, nous est décrite par sir Robert Wilson, dont nous avons dit qu'il était récemment arrivé au camp

[1] D'après Bernhardi (t. II, p. 191), Miloradovitch, par suite de nouveaux arrangements, commandait alors la réserve.
[2] Liv. VIII, chap. IX.

russe en qualité de commissaire anglais. Cette scène il en a été témoin oculaire, et son récit nous paraît mériter confiance [1].

Benningsen, Iermolof et d'autres notabilités de l'état-major russe, ainsi que le général anglais et son aide de camp, lord Tyrconnel, bivouaquaient autour d'un feu allumé devant les splendides écuries du château. « Rostoptchine empêchait tout le monde de dormir par ses plaintes amères contre la mauvaise foi de Koutousof, qui, faute de le prévenir à temps, l'avait empêché de donner au monde un grand exemple « de « vertu romaine, » ou plutôt, dit-il en se reprenant, « de vertu russe. » « Je ne lui pardonnerai jamais, « ajouta-t-il (et il a tenu parole); mais ce que je n'ai pu « accomplir à Moscou, je prétends le faire ici, en incen- « diant de mes mains cette demeure que je voudrais « en ce moment vingt fois plus belle et plus riche. » Prières, instances, raisonnements, rien ne put changer sa détermination, et le lendemain, quand les escarmouches commencèrent à se rapprocher, Rostoptchine entra dans son palais, suivi de ses hôtes, qu'il avait priés de l'accompagner. Sous le vestibule, on leur dis-

[1] *Narrative of events during the invasion of Russia by Napoleon Bonaparte*, 1859, ouvrage dont nous avons sous les yeux une traduction allemande publiée par Jules Seybt, Leipzig, 1861 (nous renvoyons le lecteur à la page 154). Voir sur ce livre un article de M. Forgues, dans la Revue des Deux-Mondes, 15 janvier 1861, p. 363 et suiv. — Sur Wilson lui-même, voir Ségur, liv. IX, au commencement du chap. v, et chap. x, ainsi que l'introduction à la traduction allemande.

tribua des torches allumées. Au premier étage, en pénétrant dans sa chambre à coucher d'apparat (*his state bedroom*), Rostoptchine fit halte un moment et dit au commissaire britannique : « Ceci est mon lit de noces ; je n'ai pas le cœur d'y mettre le feu ; épargnez-moi ce chagrin ! » Nonobstant cette prière, ce fut seulement lorsque Rostoptchine eut incendié lui-même tout le reste de l'appartement, que l'Anglais crut devoir lui rendre l'étrange service dont il était requis. Rostoptchine descendit ensuite pour mettre le feu aux écuries, et s'arrêta immobile à contempler ces magnifiques constructions, que les flammes dévoraient. Lorsque enfin le beau groupe qui surmontait la principale entrée (modelé d'après celui du Monte Cavallo) se fut complétement écroulé, « Me voilà content! » s'écria-t-il, en français, avec un soupir d'amère satisfaction.

Sans doute un peu théâtrale, cette scène avait cependant sa profonde signification de la part d'un homme qui, peu de jours auparavant, avait livré aux flammes des milliers de demeures, riches ou humbles, et privé de gîte et d'abri plus de cent mille de ses semblables, dont un grand nombre étaient restés dépouillés de toute leur fortune. De peur qu'on ne vînt l'accuser d'avoir sacrifié le bien d'autrui et ménagé le sien, il se hâta d'offrir en holocauste son château, que d'ailleurs notre armée n'aurait certainement pas respecté, dans la juste fureur où elle était contre lui.

Le commissaire britannique ajoute encore que ce sacrifice consommé, le comte plaça sur les ruines fumantes un écriteau où étaient tracées ces lignes : « J'ai été huit ans à embellir cette maison de campagne, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille (il avait plusieurs enfants pleins d'espérances). Les habitants de ce domaine, au nombre de 1,720 âmes, le quittent à votre approche, et je mets, de ma propre impulsion, le feu à ma maison, afin qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou, avec un ameublement valant un demi-million de roubles. Ici, vous ne trouverez que des cendres ! [1] »

Convenons-en, cela frise un peu le mélodrame ; mais dans la tête de l'homme étrange auquel nous consacrons ces pages, comédie, tragédie, mélodrame, parade burlesque, tout se mêlait, composant un amalgame curieux à étudier pour le philosophe. Quel dommage que la science des Gall, des Spurzheim et des Broussais n'ait pas été plus avancée encore du vivant de ce personnage : peut-être cette tête n'eût-elle pas été refusée à l'inspection des cranioscopes, et parmi les organes divers dont elle aurait accusé la présence, quel développement extraordinaire n'aurait-on pas sûrement trouvé à celui de la *destructivité* et à celui de la *sécrétivité !* [2]

[1] Wilson, p. 156.

[2] Voir l'article *Phrénologie* de l'*Encyclopédie des gens du monde*, publiée sous notre direction, t. XIX, p. 561.

Ce que l'écriteau disait des serfs du domaine n'était nullement une fiction. Ils étaient venus, ayant à leur tête les starchines ou anciens, annoncer à leur seigneur (*barinn*) qu'ils avaient pris toutes leurs mesures pour quitter le village à la suite de l'armée russe, et lui demander la permission de se transporter dans une propriété que le comte avait en Sibérie. « Au bout du monde, lui avaient-ils dit, plutôt que reconnaître la domination des Français ! »

Ce même jour, 2 octobre, le gros de l'armée de Koutousof s'établit au camp de Taroutino, où il allait rester plus de deux semaines ; cependant Miloradovitch soutint encore le 4, à Vinkovo, un combat glorieux pour lui contre nos soldats. « Il y eut, le 29 septembre, dit M. de Ségur, un vif engagement de cavalerie vers Tchérikovo, et un autre, le 4 octobre, près Vinkovo. Mais là, Miloradovitch, serré de trop près, se retourna avec fureur et revint avec 12,000 chevaux sur Sébastiani. Il le mit dans un tel danger, que Murat dicta, au milieu du feu, la demande d'une suspension d'armes, en annonçant à Koutousof un parlementaire. C'était Lauriston qu'il attendait [1]. Mais comme, dans cet instant, l'arrivée de Poniatowski nous rendit quelque supériorité, le roi ne fit point usage de la lettre que Borelli

[1] Nous parlerons bientôt de la mission dont ce général était chargé — Voir sur l'affaire de Vinkovo un second passage de Ségur, un peu plus loin (liv. VIII, chap. XI) ; puis Thiers, t. II, p. 456; Bogdanovitch, t. II, p. 333. M. de Bernhardi en parle à peine dans les Mémoires de Toll, t. II, p. 193.

(son secrétaire) venait d'écrire; il combattit jusqu'à la fin du jour et repoussa Miloradovitch. »

Ce fut au camp de Taroutino que l'armée russe apprit la mort du brave général prince Bagrathion, mort victime de circonstances malheureuses (car sa blessure n'avait pas d'abord paru très-grave), le 24 septembre, à Simi, village du gouvernement de Vladimir; ce fut là aussi, et le jour même où il y arriva (2 octobre), que le général Barclay de Tolly quitta l'armée, de même que le comte Rostoptchine, qui, probablement, partit avec lui.

Disons d'abord au sujet de ce dernier, qu'il remplissait toujours ses fonctions de gouverneur de Moscou, recevant des rapports du sein de la ville occupée, y envoyant ses ordres, et agissant sur l'esprit public par ses proclamations. Nous en trouvons la preuve dans les Œuvres complètes de Rostoptchine, qui furent publiées en 1853, et dans le livre du général Bogdanovitch [1], qui en a reproduit un document que, vu sa longueur, nous ne pouvons pas faire figurer ici intégralement, mais dont il est indispensable de faire connaître au moins les passages principaux. C'est une proclamation dont nous ne connaissons pas la date précise, mais qui ne peut se rapporter qu'à l'intervalle de temps entre la destruction de la vieille capitale et le commencement de la désastreuse retraite des nôtres.

[1] T. II, p. 378-380.

Voici ce curieux échantillon de prose administrative :

« Hommes des campagnes, habitants du gouvernement de Moscou,

« L'ennemi de toute société humaine, le fléau de Dieu pour nos péchés, le tentateur infernal, le scélérat français enfin, a pénétré dans Moscou et l'a livré au fer et aux flammes. Il pille les temples de Dieu, profane les autels par sa vie immorale, et les vases sacrés par son ivrognerie et son cynisme moqueur. Les chasubles de nos prêtres lui servent de couvertures pour les chevaux ; il arrache de leurs cadres les saintes images et les couronnes des têtes des saints, et il met ses chevaux dans nos églises. Il livre les maisons au pillage et outrage les femmes, les filles, les jeunes enfants. Il viole les cimetières et retire de la terre où ils reposaient, les ossements des morts, nos pères, nos parents... Après avoir fait mourir de faim les nôtres, il n'a plus lui-même de quoi manger ; il est réduit à tirer sur ses propres soldats, comme sur des bêtes fauves, et à les dévorer. Maintenant, voulant vous attirer sur les marchés et les artisans dans les ateliers, il vous promet le bon ordre et le respect des droits de chacun. Mais vous, peuple orthodoxe, fidèles serviteurs du tsar, du père nourricier de Moscou, ajouteriez-vous foi à ses paroles, seriez-vous la dupe du cruel ennemi et du sanguinaire scélérat ? Il vous enlève la dernière miette de pain et vous laisse ensuite mourir de faim ; il vous leurre de promesses, et s'il lâche de l'argent, c'en est du faux qui n'engendre que misère. N'écoutez pas ces vaines paroles ! entendez plutôt vos autorités, vos seigneurs patrimoniaux. Là est votre protection et votre appui. Ceux-là sont prêts à vous vêtir, à vous distribuer des chaussures et des bas, à vous nourrir et à vous désaltérer. Exterminez ce qui reste des forces de l'ennemi !

« Ce n'est plus grand'chose, et nous, en revanche, nous sommes quarante millions d'hommes accourant de toutes parts comme une troupe d'aigles. Détruisez la vermine étrangère, et jetez les cadavres en pâture aux loups et aux corbeaux ! Moscou, alors, se parera de nouveau et montrera les pointes dorées de ses clochers et ses solides maisons en pierre ; la nation y viendra en masse de toutes parts... Songez à l'Empereur... Lui est l'oint du Seigneur, et nous lui avons juré fidélité ; lui est le père, et nous sommes ses enfants. Le scélérat français, — c'est l'ennemi resté sans baptême. Celui-là est tout prêt à vendre son âme. N'était-il pas déjà Turc ? n'est-il pas allé en Égypte avant de venir dépouiller Moscou ?... Ne perdez pas courage ; le soldat russe vient à votre aide, etc., etc. »

Quant à Barclay de Tolly, avec qui Rostoptchine quitta le camp de Taroutino, ce n'est peut-être pas ici le lieu d'expliquer la cause de son départ ; mais le lecteur excusera sans doute la courte digression à laquelle nous nous laissons entraîner, en faveur d'un homme outrageusement méconnu alors et en qui nous honorons, avec tous les juges impartiaux, un caractère antique joint à un sentiment du devoir que le christianisme seul peut inspirer. Sa modestie égalait son désintéressement, et quoique lui seul eût bien compris par quel plan de campagne on pouvait sauver la Russie, si mal préparée à tenir tête à la plus formidable armée conduite par le premier homme de guerre de son époque, il remit, avec résignation, le commandement que lui avait laissé Alexandre en quittant l'ar-

mée, à un général moins éclairé, moins prévoyant, moins capable en un mot que lui, mais plus populaire et alors l'homme de la situation ; et, nouvel Épaminondas, consentit même, sans réplique, à se ranger sous ses ordres. Cependant Barclay était vivement affecté de l'ingratitude dont, par la force des choses, il est vrai, il était l'objet de la part des Russes, et il ne tarda pas à offrir sa démission à l'empereur, qui, naturellement, ne se hâta pas de l'accepter. Dans la bataille de Borodino, pendant laquelle il commandait l'aile droite et se trouva plus d'une fois au plus fort de la mêlée, Barclay chercha la mort, ainsi que nous l'apprend sa lettre du 23 septembre à Alexandre, dont le général Bogdanovitch[1] a donné un extrait. Dans cette lettre, il s'exprimait ainsi : « En ce qui me regarde personnellement, je me soumets sans murmure à mon sort. Le plus ardent de mes désirs n'ayant pas été réalisé le 26 août (7 septembre) et la Providence ayant jugé préférable de me conserver la vie, bien qu'elle me soit à charge, il ne me reste qu'à supplier Votre Majesté d'accueillir la prière que j'ai eu l'honneur de Lui adresser déjà dans ma dernière lettre. » Koutousof, depuis Borodino, ne cessait de donner des sujets de plainte à son glorieux prédécesseur, à ce point que sa position devint intolérable. Tourmenté dans son intérieur de la résolution qu'il

[1] T. II, p. 328.

avait prise d'évacuer Moscou, le feldmaréchal en rejetait la responsabilité sur Barclay, répétant à toute occasion que l'abandon de cette capitale était une conséquence nécessaire de la perte de Smolensk. Soupçonnant Barclay de goûter médiocrement ses mesures et opérations, Koutousof le prit en aversion, et, ne se souciant néanmoins pas de lui accorder le congé qu'il demandait et qu'il assurait n'être pas dans les limites de ses droits, il n'eut pas la générosité de le traiter de manière à lui faire oublier le passé. A des manque d'égards de toute espèce, il ajouta, au camp de Taroutino suivant Toll, ou à Krassnaïa Pakhra selon Wolzogen [1], une véritable avanie. Sur ce point principal Bogdanovitch est aussi d'accord avec ce dernier, qui était l'aide de camp de prédilection de Barclay. Le généralissime assigna à celui-ci, toujours ministre de la guerre pourtant, ses quartiers en dehors de la position, en dehors même, est-il dit dans les Mémoires de Toll, « de la ligne des avant-postes de l'armée. » C'en était trop. Poussé à bout par un traitement si blessant, Barclay ne voulut plus rester un instant de plus. Invoquant la qualité que nous venons de rappeler, il se donna lui-même le congé qu'on lui refusait, quitta l'armée et se rendit par Kalouga, où il écrivit à l'empereur, à Vladimir, pour se retirer, au bout de quelques jours, dans sa propriété de

[1] Ce dernier ajoute (p. 160) qu'il le fit « dans l'espérance qu'il pourrait bien être enlevé par l'ennemi. »

Livonie. Du fond de cette retraite, il adressa au monarque un mémoire justificatif[1], et celui-ci l'ayant invité à revenir à Saint-Pétersbourg, il se fit un devoir d'y aller le rejoindre. Il n'y trouva pourtant plus Alexandre, car il s'était mis en route pour Vilna, ainsi que nous le raconterons au chapitre suivant.

Revenons maintenant au camp de Taroutino, où les opérations actives vont recommencer.

La petite affaire du 4 octobre n'était pas la seule qui dût ménager une place dans l'histoire au village de Vinkovo. Les écrivains français en ont attaché le nom à un combat plus important qui s'y livra le 18 octobre suivant, combat que les auteurs russes appellent la *bataille de Taroutino ou de la Tchernischna*[2], du nom d'un ruisseau qui passe devant Vinkovo, au nord, et se réunit, non loin de là, à la Nara, que le gros de l'armée moscovite avait déjà franchie.

Pendant les négociations entamées, comme nous le dirons bientôt, entre le prince Koutousof et le général Lauriston, arrivé aux avant-postes russes le 5 octobre, on était convenu d'une suspension d'ar-

[1] Reproduit par M. de Smitt, dans ses Éclaircissements sur la guerre de 1812 (*Zur næhern Aufklærung*, etc.), p. 489 et suiv., où il est suivi (p. 544) de la longue réponse qu'Alexandre fit à ce mémoire et qui était pour le général une entière satisfaction. Voir aussi Bogdanovitch, t. II, p. 329-332. D'autre part, voir le jugement de Wilson sur Barclay, dans *Narrative*, etc., trad. allem., p. 331.

[2] Voir sur ce combat, qui décida la retraite de Napoléon, Ségur, liv. VIII, ch. II; Thiers, t. XIV, p. 458. Cf. Bernhardi, t. II, p. 216-228; Bogdanovitch, t. II, p. 446-461; Helldorf, t. II, p. 71 et suiv.

mes, et, au dire des nôtres, elle durait encore [1], lorsque, tenté par la position mal couverte du roi de Naples, près de Vinkovo et par l'insouciance à laquelle il s'abandonnait, d'ailleurs vivement poussé par le colonel Toll, à qui rien de tout cela n'avait échappé; lorsque, disons-nous, le généralissime russe résolut de surprendre l'ennemi, nonobstant le système qu'il avait déjà adopté de le combattre par le climat, sans rien risquer contre un adversaire qui le dépassait de si loin en ressources du génie. Il chargea Benningsen, qui était d'accord avec Toll, non seulement de toutes les dispositions à prendre, mais aussi du commandement pendant l'action, ne se réservant que la conduite de l'aile gauche [2].

Dans la nuit du 17 au 18, les corps de l'aile droite traversèrent en silence un bois qui s'étendait entre la Tchernischna et la Nara, en avant de l'aile gauche des Français; et quand le jour parut, le général Sébastiani se vit tout à coup assailli par des forces nombreuses

[1] L'auteur des Mémoires de Toll nie cela énergiquement (p. 213), en répondant surtout au général Gourgaud; le général Bogdanovitch (p. 464) conteste également la vérité de cette assertion. — Bernhardi se livre aussi à une polémique contre Danilefski, qui attribue au comte Orlof-Denissof, et non à Toll, l'honneur de s'être le premier aperçu des circonstances qui devaient porter les Russes à rouvrir sur ce point les hostilités. Quant à Koutousof, nous savons déjà que Toll le jugeait, à tous égards, au-dessous de sa tâche (voir surtout t. II, p. 215), et il n'avait pas beaucoup plus haute idée de la capacité de Benningsen (p. 223).

[2] Ségur se trompe quand il dit : « L'attaque de front conduite par Koutousof était molle. » Celle-ci a fait défaut tout à fait.

qui s'efforçaient de couper notre armée de Voronovo. Le général Baggowut[1], qui commandait le deuxième corps russe, fit ici des prodiges de valeur dont il paya la gloire de sa vie, et le prince Eugène de Wurtemberg, chef d'une division de ce corps, se comporta avec autant d'intelligence que d'intrépidité. D'après le récit du comte de Ségur, plus explicite que celui de M. Thiers, la première ligne de Murat fut surprise et culbutée, sa gauche tournée, son flanc attaqué, sa retraite coupée. Douze canons, vingt caissons, trente fourgons furent pris, deux généraux tués, 3 à 4,000 hommes perdus, ainsi que le bagage; enfin le roi lui-même, qui était accouru et, à force de bravoure, avait rétabli le combat et empêché la défaite, fut atteint d'une blessure. Heureusement pour lui, il y avait chez les Russes une certaine hésitation, peut-être par crainte de se rencontrer avec Napoléon lui-même, dont le nom seul inspirait la terreur : comme les autres, Toll était préoccupé de cette idée pendant le combat. De là une mollesse, qui permit à la brillante valeur de Murat, après des efforts presque désespérés, de l'emporter à la fin, au lieu que l'avant-garde française, déjà si considérablement affaiblie, semblait devoir être détruite.

[1] Dans plusieurs ouvrages sur la campagne de 1812, par exemple dans les Mémoires de Bernhardi et la relation de sir Rob. Wilson, on écrit *Baggehuffwudt*. Mais le prince Eugène de Wurtemberg, dont il était l'ami intime, écrit son nom comme nous l'écrivons. Voir sur ce brave guerrier les Mémoires du prince, ainsi que ceux de son aide de camp, le baron de Helldorff.

A la nouvelle de ce combat de Vinkovo, « action qui était brillante, dit M. Thiers, mais qui dénotait la fausse position de Murat, ainsi que son imprévoyance et celle de ses lieutenants, » Napoléon se détermina enfin à quitter Moscou, où il était depuis plus d'un mois. Impatient d'une revanche et ne pouvant permettre que Koutousof se maintînt contre les nôtres dans une position si rapprochée de son propre quartier général et de son unique ligne de communication, il mit son armée en mouvement sur la route de Kalouga, sans être encore fermement décidé à marcher jusqu'à cette ville même, où il songeait bien à prendre ses quartiers d'hiver, mais sans abandonner Moscou, en laissant, au contraire, Mortier avec 10,000 hommes au Kremlin. Sur un point seulement son parti était pris : il renonçait au projet, qu'il avait eu d'abord, de se porter au nord, dans la direction de Saint-Pétersbourg, afin de forcer l'empereur Alexandre, en l'intimidant, à accepter la paix, qu'il lui offrait vainement dans ses lettres et par des négociateurs. Cette entreprise lui avait souri, par cela seul déjà qu'elle aurait eu le caractère de l'offensive, à laquelle il lui coûtait tant de renoncer ; mais, d'une part, une légère gelée survenue le 13 octobre lui donnait à penser, et, d'autre part, il ne pouvait pas s'éloigner laissant sur ses derrières l'armée de Moldavie, avec laquelle l'amiral Tchitchagof était déjà arrivé sur le bas Dniéper, prêt à faire sa jonction avec Tormassof. En conséquence, Napo-

léon renonça à un plan qu'il avait longtemps caressé.

Cependant, rester à Moscou, comme le conseillait le comte Daru, c'était s'isoler encore davantage, et d'ailleurs on y manquait de fourrage pour les chevaux, ainsi que pour les bestiaux destinés à la boucherie. Toujours si résolu jusque là, Napoléon balançait maintenant ; sans repousser l'idée de la retraite, il répugnait à évacuer la ville. L'apparence d'un mouvement rétrograde pouvait produire un fâcheux effet sur l'opinion : à ce moment, il voulait encore l'éviter à tout prix[1]. Il était donc partagé entre Moscou et Kalouga, car il espérait encore s'établir dans la seconde de ces villes sans faire ses adieux à la première. C'est dans cette incertitude que le surprit la nouvelle du combat de Vinkovo. « Elle lui fit retrouver, dit M. Ph. de Ségur, le feu de ses premières années. Mille ordres d'ensemble et de détail, tous différents, tous d'accord, tous nécessaires, jaillissent à la fois de son génie impétueux. La nuit n'est point encore venue, et déjà toute son armée est en mouvement vers Voronovo. »

Dès le 19 au matin, l'empereur, de sa propre personne, est sur la vieille route de Kalouga, et le soir, devançant son armée, dont l'historien du consulat et de l'empire nous retrace, avec son talent habituel,

[1] C'était là, suivant M. Thiers (t. XIV, p. 677), la vraie cause de ce séjour trop prolongé, « la difficulté d'avouer ses embarras à l'Europe, toujours prête à passer de la soumission à la révolte. »

l'étrange aspect[1], il a rejoint l'avant-garde de Murat. Se rendant compte aussitôt, avec son regard d'aigle, de la position de l'ennemi, il reconnaît que ce camp de Taroutino est un obstacle dont on ne se débarrassera que par une bataille, et cette bataille, il ne veut pas la livrer dans de telles conditions.

En effet, la position de Koutousof était excellente, et lui-même, reconnaissant tous ses avantages, ne cessait de dire : « La guerre n'a fait que commencer. » Tout affluait à son camp, hommes et provisions : l'enthousiasme patriotique de la population était sans bornes ; loin de refuser aucun sacrifice, elle allait au-devant des demandes. Danilefski n'a pas tort d'affirmer que le séjour du feldmaréchal à Toroutino « est une des époques les plus glorieuses de sa vie[2]. » Il était à son apogée.

Napoléon, après avoir pesé tout cela, arrête enfin son plan.

Il ne pouvait retourner à Smolensk par la route de Mojaïsk, qui, complétement dépouillée à son premier passage, était devenue un désert; s'il faisait un détour qui le menât jusqu'à Kalouga, il pouvait de là se diri-

[1] M. Thiers (t. XIV, p. 462) rectifie les opinions de ses devanciers au sujet des projets de Napoléon, et il justifie, dans une longue et importante note (p. 467-472), la sienne, d'après laquelle l'empereur, en sortant de Moscou, n'aurait nullement eu pris la résolution définitive d'évacuer cette capitale. — Voir aussi, dans Domergue (t. II, p. 114), la lettre de Napoléon au général La Riboisière, où il dit : « Il est possible que je revienne à Moscou. »

[2] *Vie de Koutouzof*, p. 108. Voir aussi Wilson, trad. allem. p. 169

ger sur le même point à travers un pays non ravagé encore et d'ailleurs plus fertile que le premier. Ney seul, avec son corps, prendrait, dans ce cas, la route directe. Ne pouvant arriver à Kalouga en passant sur le corps à l'ennemi, il décide, le 20, qu'on tournera l'obstacle en question, en se portant de la vieille route de Kalouga sur la nouvelle et en marchant vers cette ville, qu'il espérait atteindre sans combat, par Borofsk et Malo-Iaroslavetz. A son tour, il fera une marche de flanc, et, se dérobant à Koutousof, il le devancera dans ce chef-lieu du gouvernement voisin, où, suivant son calcul, il se trouvera au sein de l'abondance et maître désormais de ses déterminations.

La conception de Napoléon était admirable, mais le succès lui fit défaut. Koutousof, aiguillonné par le commissaire anglais (qui était pour lui une espèce de Mentor), et poussé en avant par ses propres généraux, ne se laissa pas surprendre. Le nom de *Malo-Iaroslavetz* rappelle la lutte terrible qu'il eut à soutenir, le 23 et le 24 octobre, contre l'énergique Dokhtourof, renforcé par Raïefski, et où Dorokhof trouva la glorieuse mort des braves. La ville fut prise et reprise jusqu'à sept fois, avant que l'indolent Koutousof arrivât avec le gros de l'armée. C'était bien une victoire pour les Français, mais non une victoire assez décisive pour permettre à Napoléon de réaliser son plan. Pour percer sur Kalouga, il eût fallu engager le lendemain une bataille encore plus meurtrière, et déjà les nôtres

étaient embarrassés de tant de milliers de blessés et de malades. Un conseil de guerre convoqué n'était point d'avis de le tenter. Selon ses membres, il n'y avait qu'une chose à faire, revenir à Smolensk par le chemin le plus court, c'est-à-dire par le chemin désolé de Mojaïsk et de Viazma, le chemin de la misère. Moins encombré, Napoléon n'y eût pas consenti; il n'eût pas reculé devant la grande bataille qui, seule désormais, pouvait lui ouvrir le chemin de Kalouga. Koutousof n'était pas de taille à se mesurer avec lui et en avait lui-même le sentiment; en présence et sous l'action d'un homme de génie, les esprits médiocres perdent toute résolution. Mais les chances, néanmoins, étaient incertaines, et que serait-il devenu, en cas de défaite, avec dix mille blessés nouveaux sur les bras? Après une assez longue révolte intérieure, il céda. La retraite proprement dite fut résolue le 27 octobre, jour où déjà le froid était sensible [1]. Nous ne nous engagerons point dans cette lamentable odyssée.

Nous avons dit que, dans la pensée de se maintenir à Moscou, Napoléon y avait laissé le maréchal duc de Trévise avec 10,000 hommes. Mais comme il était à prévoir que la marche à laquelle il se décida le 20, couperait ses communications avec la capitale et ne lui laisserait aucun moyen d'en secourir la garnison en

[1] Voir sur tout cela d'admirables pages dans le livre de M. Thiers, t. XIV, p. 465 et suiv. Voir aussi Ségur, liv. IX, chap. II; Wilson, p. 194 et suiv.; Beitzke, p. 299, etc.

cas de danger, il la rappela, ce jour même, par un ordre expédié du château de Troïtzkoïé. Cet ordre prescrivait à Mortier de partir immédiatement, emmenant tout, y compris, autant que possible, les blessés et les malades, après avoir fait sauter le Kremlin au moyen des mines pratiquées à l'avance [1]. On lui indiquait en même temps la route de Véréïa, embranchement de celle de Smolensk, pour rejoindre le gros de l'armée. Le maréchal se conforma aux instructions reçues.

Deux faits dignes de remarque se rapportent aux derniers jours de l'occupation de Moscou par les Français : le premier fut la capture du général baron de Wintzingerode, qui y revint à la hâte, avant le temps, croyant l'ennemi déjà à distance [2]; et le second, l'incendie porté au palais du comte Rostoptchine. Car les instructions laissées à Mortier par son souverain portaient expressément : « Il aura soin de faire mettre le feu aux deux maisons de l'ancien gouverneur et à celle de Rasoumofski [3]. » Enfin, après avoir fait transporter aux Enfants trouvés environ 1,200 blessés dont l'état était tel qu'on ne pouvait les emmener si on ne vou-

[1] Ségur, liv. IX, chap. VI; Bogdanovitch, t. III, p. 22.

[2] Il y a différentes versions sur cette capture. Celle de Ségur (liv. IX, chap. VI), abrégée par M. Thiers (p. 492), n'est pas d'accord avec celle de l'officier allemand auteur de l'*Histoire de la destruction de Moscou* (p. 159) et témoin oculaire.

[3] Il s'agit ici sans doute de l'hôtel du comte, plus tard prince, André Rasoumofski, ancien ministre de Russie à Vienne et membre de la coterie d'aristocrates européens hostiles à Napoléon.

lait les voir mourir en route, et pris toutes les dispositions nécessaires pour que le Kremlin ne restât pas debout après sa sortie, Mortier abandonna Moscou à son sort.

Le 23 octobre, à six heures du soir, par une nuit excessivement sombre, il se mit en marche, en se dirigeant vers les barrières de Smolensk et de Kalouga, suivi d'immenses bagages chargés sur des files de voitures interminables[1]. Cette retraite, dit l'officier allemand témoin oculaire, se faisait dans le plus grand silence : très-peu d'habitants s'en aperçurent. Les rues qui conduisaient au Kremlin étaient encore très-sévèrement barricadées. « Dix mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie auraient suffi pour écraser tout le corps de Mortier, si l'armée russe avait su entretenir quelques relations avec Moscou, et il n'aurait fallu pour espions qu'une centaine d'hommes intelligents. »

« Je n'ai pas besoin de dire, continue-t-il, que les mines étaient tellement disposées que le feu n'y prit

[1] On emmenait un butin immense. Quant à la croix d'Ivân véliki, elle a donné lieu à des bruits plus ou moins fabuleux. Cette croix, de 30 pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très-minces d'argent doré. On la croyait d'un plus grand prix, et on voulut la descendre; mais on la laissa tomber, et elle se brisa alors en mille morceaux. Une petite croix d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande : celle-là fut seule conservée et emportée avec le trésor de l'armée. Voir à ce sujet, *Histoire de la destruction de Moscou*, p. 124 et 126, note; *Moscou avant et après l'incendie*, p. 161; Domergue, t. II, p. 119; Ségur, liv. VIII, chap. x, et liv. IX, chap. I; Bogdanovitch, t. II, p. 442, etc.

qu'au moment où la garnison se trouvait déjà à une grande distance. A minuit, le feu prit aux bâtiments de l'Arsenal du Kremlin [1], et l'on entendit la première explosion qui, à de courts intervalles, fut suivie de six autres. Rien n'était plus terrible. » Tout à l'entour, les portes des maisons s'ouvrirent d'elles-mêmes par ce violent ébranlement, et toutes les fenêtres se brisèrent; les débris du verre restèrent incrustés dans les murailles du voisinage. Des pierres de taille furent lancées à cinq cents pas. Plusieurs maisons furent ébranlées ou se fendirent, sans néanmoins s'écrouler. Les tours et une partie des murailles de la citadelle furent renversées (?), et le tout, dit notre rapporteur, n'aurait présenté qu'un monceau de ruines, si ces vieilles constructions tartares [2] n'avaient pas résisté à l'énergie de la poudre à canon. »

[1] D'après un témoin oculaire cité par Domergue (t. II, p. 127), le feu se déclara déjà vers huit heures du soir; d'après Ségur (liv. IX, chap. vi), la grande explosion eut lieu à une heure et demie du matin; d'après le témoin cité par Domergue, à quatre heures. Les progrès du feu étaient calculés et devaient être gradués. On savait l'heure, dit Ségur, à laquelle il devait atteindre l'immense amas de poudre renfermé dans les fondations de ces palais condamnés.

[2] Il est absurde d'appeler tartares des constructions élevées précisément pour la défense contre les Tatars. Celles du Kremlin rappellent d'ailleurs parfaitement le château des Sept-Tours, construction byzantine de Constantinople, ainsi que beaucoup de nos fortifications occidentales, suédoises ou autres, du moyen-âge. — L'officier présent alors à Moscou, ajoute à son récit ces lignes bien significatives : « Au milieu de la joie qu'aurait pu nous causer le départ de l'ennemi, nous n'étions sensibles qu'à la terreur produite par l'explosion et à l'attente de toutes les horreurs de l'anarchie. Encore quelques heures, et *les*

Quant au récit du général de Ségur, un peu trop empreint de rhétorique, comme ce beau livre en général, il fait éclater la grande explosion juste au moment où, « de sales moujiks,» attirés par la soif du pillage, accourent, s'approchent, écoutent, montent... Tout à coup, « ils sont détruits, écrasés, lancés dans les airs, avec ces murs qu'ils venaient dépouiller et trente mille fusils qu'on y avait abandonnés; puis, avec tous ces débris de murailles et ces tronçons d'armes, leurs membres mutilés vont au loin retomber en une pluie effroyable. » Certes, cela est dramatique et saisissant, mais les témoins oculaires n'en savent rien, et M. Thiers, de son côté, n'a pas tort d'ignorer complétement ces détails. Au reste, M. de Ségur, n'est pas seul à faire de la rhétorique à propos du dernier acte d'une terrible catastrophe : Napoléon en avait fait avant lui, dans ses publications et bulletins.

« La terre trembla sous les pas de Mortier, continue l'historien de la Grande Armée. A dix lieues plus loin, à Fominskoïé[1], l'empereur entendit cette explosion, et lui-même, avec cet accent de colère dont il parlait quelquefois à l'Europe, il proclama le lendemain, en date de Borofsk, « que le Kremlin, arsenal, magasins,

serfs, ayant rompu les chaînes de l'esclavage, allaient porter parmi nous le pillage, le meurtre et toutes les atrocités d'une barbarie effrénée (p. 167). »

[1] M. Thiers, bien renseigné, écrit justement ce nom et la plupart des autres, conformément à la vraie prononciation, tandis que les Russes mêmes écrivent inexactement Fominskoé. Seulement M. Thiers

« que tout est détruit ; que cette ancienne citadelle qui « datait des commencements de la monarchie, ce pre- « mier palais des tsars, ont été; que désormais Moscou « n'est plus qu'un amas de décombres, qu'un cloaque « impur et malsain, sans importance politique ni mi- « litaire. »

En réalité, Moscou est après ce qu'il a été avant. La ville, alors effectivement un amas de décombres, est sortie de ses cendres plus belle que jamais, quoique avec un peu moins d'originalité. Le Kremlin n'a point cessé d'être : quelques murs se sont écroulés, surtout du côté de la place Rouge, quelques tours ont été lézardées, mais, comme le dit l'officier allemand, l'ensemble de ces solides constructions a résisté au choc de l'explosion, et pour le remettre en état il n'a fallu que quelques mois de travaux de réparation.

Quand Mortier arriva à Véréïa, il s'y rencontra avec Napoléon qui retournait à Mojaïsk, où il arriva le 28, ramené par les circonstances au champ de bataille de Borodino. Comme nous l'avons raconté, une autre bataille, presque aussi sanglante que celle-là, avait été livrée, le 24, à Malo-Iaroslavetz et avait fait prendre à l'empereur la résolution de s'en retourner droit à

aurait dû écrire aussi *Véréïa*, comme a fait Ségur, et non pas à l'allemande *Wéréja*, ce qui ne se prononce à la russe qu'en allemand, et ce que tout Français prononcera faussement *Ouérégea*. De plus, en écrivant, avec raison, *Fominskoïé*, *Troïtskoïé*, il fallait, d'après le même système, écrire aussi *Krassnoïé* et non pas Krassnoé, *Raïefskoï* et non pas Raefskoï, etc.

Smolensk. Cette bataille, il l'avait encore gagnée, grâce à des prodiges de valeur, et néanmoins Koutousof lui barrait le chemin de Kalouga. Il avait donc repris celui de Mojaïsk.

C'est ici que nous le quitterons, ému des affreuses calamités qui l'attendaient et en donnant des pleurs à toutes ces tristes victimes dont il allait semer la route jusqu'à la Bérésina; mais ému aussi à la pensée des efforts de génie que le grand capitaine ne cessera de faire pour se soustraire à la poursuite des Russes et mettre son armée à couvert derrière cette rivière lithuanienne, en échappant aux forces ennemies qui venaient soit sur ses talons, soit sur ses flancs, par le sud ou par le nord. Nous le quittons à la veille du froid du 28 octobre (4 degrés R.), bientôt suivi des plus fortes rigueurs d'un climat de fer [1], rigueurs qui démoraliseront nos soldats, briseront leurs forces et couvriront de leurs cadavres les vastes espaces qui les séparent encore de leurs dépôts. Que pourrions-nous dire, après MM. de Ségur et Thiers, sur cette lamentable retraite?

[1] Le premier grand froid, celui du 6 novembre, fut encore modéré; le 9, il atteignit 9 à 10° R.; le 11, à Smolensk, on eut 18 degrés. « Le sentiment du devoir commença à abandonner tout le monde, » dit M. Thiers, p. 512. A Moscou, le *maximum* fut de 23°. D'après Ségur, on eut, le 4 décembre, à Biénitza, sur la route de Vilna, 26°.

CHAPITRE IV

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF. ATTITUDE D'ALEXANDRE AVANT ET APRÈS LA PRISE DE MOSCOU. CORRESPONDANCE DE ROSTOPTCHINE ET DE KOUTOUSOF AVEC L'EMPEREUR.

Depuis la période des réformes et la chute de Spéranski, nous avons trop perdu de vue l'empereur Alexandre, qui, quoique éloigné des champs de bataille et momentanément éclipsé par la popularité de Koutousof, était, après tout, l'âme de la défense de l'empire, de même qu'il devint plus que personne le sauveur de son pays, par la fermeté qu'il déploya après la catastrophe, par son inébranlable résolution de ne pas traiter avec l'ennemi tant qu'il aurait le pied sur le sol russe. En définitive, tout dépendait de là : la Russie était triomphante ou humiliée, l'Europe était affranchie du joug ou retenue dans l'esclavage, selon la mesure de la persévérance du monarque moscovite.

Sa correspondance avec Rostoptchine et Koutousof nous ramenant à lui, nous allons faire connaître, avec

quelques détails, la noble attitude qu'il sut prendre et qui, comme il y resta fidèle jusqu'au bout, fit de lui plus encore que le sauveur de la Russie, car la Providence lui réservait le rôle de libérateur de l'Allemagne et des autres contrées asservies par nos armes.

Reprenons cependant les choses de plus haut, et, si l'on nous permet un peu de rétrospectivité, présentons dans son ensemble l'activité de l'empereur, depuis le premier commencement de la campagne jusqu'à la lamentable retraite des nôtres. Ce sera comme un chapitre nouveau de l'histoire intime d'Alexandre Ier, chapitre où nous ferons connaître des particularités curieuses qui n'ont pu trouver place dans notre premier ouvrage.

Lorsque ce monarque eut en vain épuisé, vis-à-vis de Napoléon, toutes les ressources de la diplomatie[1], il ne songea plus qu'à tirer l'épée, et partit pour Vilna, où il séjourna deux mois, depuis le 28 avril jusqu'au 26 juin[2]. Une suite nombreuse l'y entourait. Outre son favori, le comte Tolstoï (Nicolas Alexandro-

[1] Voir là dessus Bignon, *Histoire de la France sous Napoléon*, t. X, p. 420 et suiv. Cf. Danilefski, t. Ier, p. 53 et suiv.; et Bogdanovitch, t. Ier, p. 26 et p. 394, où l'on trouve aussi la correspondance officielle entre les empereurs Alexandre et Napoléon.

[2] Voir sur ce séjour de l'empereur Alexandre Ier à Vilna et sur les distractions qu'il trouva dans les châteaux ou terres des environs, les *Mémoires sur l'empereur Alexandre*, publiés par la comtesse de Choi-

vitch), grand-maréchal de la cour, qu'il avait emmené dans sa voiture[1], et le prince Pierre Volkonski, un de ses amis particuliers dès l'enfance et qui, depuis ministre de la maison impériale et feldmaréchal, était alors lieutenant-général et chef du grand état-major; outre ces familiers du prince, disons-nous, il avait près de lui son beau-frère le prince George d'Oldenbourg, le grand-chancelier de l'empire comte Nicolas Roumantsof, un autre personnage qui était pour lui un ami, le noble comte Victor Kotchoubéï, conseiller privé actuel; puis, le contre-amiral Chischkof, à cette époque-là secrétaire de l'empire et depuis ministre de l'instruction publique, le comte Nesselrode, déjà secrétaire d'état, quoique récemment revenu de Paris, où il avait rempli les fonctions de conseiller de légation, enfin le baron de Stein et des

seul-Gouffier, née comtesse de Tissenhaussen (c'est par une faute d'impression qu'on lit sur le titre *née comtesse de Fisenhaus* (en 1829); p. 86 et suiv. Cf. Danilefski, t. Ier, p. 134.

[1] La maison Tolstoï est peut-être la plus nombreuse des familles nobles de la Russie. Le comte Nicolas Alexandrovitch ne quittait pas l'empereur Alexandre; sa femme, qui était très-liée avec le comte Joseph de Maistre (voir *Mémoires et Correspondance*, p. 383), était fort inclinée au catholicisme. Le célèbre écrivain parle aussi souvent du grand-maréchal lui-même (*ibid.* p. 245 et *passim*). Le frère du comte Nicolas, le comte Pierre Alexandrovitch Tolstoï, homme généralement respecté pour la loyauté de son caractère, était, en 1808, ambassadeur à Paris. Un de leurs parents, le comte Fœdor Andréïevitch Tolstoï, possédait à Moscou une bibliothèque précieuse et remarquable surtout par la collection de manuscrits qui en faisait partie. Elle ne devint pas la proie des flammes comme celles de l'université, du comte Boutourline, du comte Moussine-Pouschkine et d'autres.

généraux de tous grades, indépendamment de ceux qui faisaient partie des cadres de l'armée. Stein, l'ennemi juré de Napoléon, avait reçu d'Alexandre, en date du 27 mars, une lettre où il l'avait engagé à faire cause commune avec lui. « Je vous invite de la manière la plus instante, lui avait écrit l'empereur, à me communiquer vos idées, soit par écrit d'une manière sûre, soit de bouche, en venant me joindre à Vilna. » Et le baron immédiat de l'Empire, ancien ministre prussien, un de ces hommes entiers et résolus qui à eux seuls font nombre, s'était pressé d'accourir. Parmi les généraux étaient ensuite le comte Araktchéïef, le mauvais génie d'Alexandre, vieux Russe qui, quoique formant antithèse avec lui, était devenu indispensable à son maître par son activité, sa vigilance et son dévouement à toute épreuve; Benningsen, personnage vain et intrigant, mais militaire expérimenté et de bon conseil, comme le savent déjà nos lecteurs[1]; enfin le ministre de la police Balachef, et plusieurs militaires étrangers dont les avis étaient alors écoutés par le monarque avec la plus grande déférence.

Au premier rang de ces militaires étaient, d'abord le comte d'Armfelt, ce Suédois transfuge qu'on a vu figurer parmi les principaux ennemis de Spéranski[2],

[1] Benningsen profita de la circonstance pour vendre au monarque la terre de Zakreth, à une demi-lieue de Vilna, où, assisté de sa femme, le croira-t-on? il venait de lui donner un bal, que nous a décrit madame de Choiseul-Gouffier.

[2] Voir à la page 89. Deux chutes l'avaient rendu célèbre.

et qui maintenant faisait avec Alexandre des plans de campagne; puis le lieutenant-général allemand de Phull, quartier-maître général de l'armée, lequel, ancien colonel au service de la Prusse, était depuis quelques années à celui de la Russie. Le professeur Pertz[1] dit plaisamment de ce dernier que, depuis 1807, il était le directeur de la conscience militaire de l'empereur. En effet, officier savant et laborieux, stratégiste sans doute systématique et plus au fait de la théorie qu'apte à l'action, mais de mérite néanmoins, homme probe, éclairé, de bonne compagnie, penseur profond, mais caractère bilieux, entier et souvent violent, Phull avait, ainsi que le colonel Wolzogen, complété l'éducation du monarque en vue d'une guerre possible[2], et c'est lui qui eut l'idée du camp de Drissa dont nous parlerons bientôt. Deux autres de ces étrangers au service moscovite et alors présents à Vilna, étaient le général marquis Paulucci, Italien fin, instruit, déterminé, mais remuant et quelquefois brutal, qui devint plus tard gouverneur-général des provinces Baltiques[3]; et le

[1] Vie du baron de Stein, t. III, p. 65. — Voir un mémoire de Phull dans le livre allemand de M. de Smitt, *Éclaircissements sur la guerre de* 1812, p. 439-486. Cf. le texte du même livre p. 334 et suiv.

[2] Il étudia avec lui vingt et une campagnes de Frédéric le Grand et du maréchal de Luxembourg. — Relativement à Wolzogen, voir les additions aux Souvenirs du prince Eugène de Wurtemberg, p. 189 et suiv.

[3] De Maistre, dans sa *Correspondance diplomatique* (t. I[er], p. 129, 154, etc.), parle beaucoup de Paulucci. Il se moquait ouvertement, et

comte Cancrine, ce ministre des finances en qui l'on a cru voir un instant le Colbert de la Russie, mais qui, à cette époque-là, débutait dans la carrière des grands emplois, par suite de sa nomination aux fonctions d'intendant-général de la première armée[1].

A peine arrivé à Vilna, Alexandre se rendit à Chavel, auprès du comte de Wittgenstein pour concerter avec lui les opérations du corps détaché sur la droite des Russes. Le général Lauriston, resté à Saint-Pétersbourg, avait vainement demandé à être admis près de sa personne[2]. Mais peu de jours après le retour du monarque arriva un autre négociateur français, le

avec amertume, de Phull; il osa même dire à l'empereur qu'il n'y avait qu'une alternative pour celui qui lui avait conseillé le camp de Drissa, *la maison jaune* (Bedlam) *ou le gibet*.

[1] Voir sur celui-ci Wolzogen, p. 80. Sur Phull, voir *ibid.*, p. 79 et p. 163, et Beitzke, p. 57. C'est à tort que nous avons écrit son nom *Pfuhl*, dans l'*Histoire intime de la Russie*, t. Ier, p 66; ce qui est plus étonnant, c'est que le prince Eugène de Wurtemberg, son compatriote, l'écrit aussi pareillement. Néanmoins la vraie orthographe est *Phull*. Pfuel (Ernest de) était le nom d'un militaire prussien aussi très-connu, qui, ayant été, en 1813, chef de l'état-major de Tettenborn, devint ensuite général et se signala aussi comme écrivain militaire. — Sur toute la suite de l'empereur, on peut consulter les *Mémoires de Toll*, par M. de Bernhardi, t. Ier, p. 250 et suiv.

[2] Le général Lauriston avait succédé, au printemps de 1811, à Caulaincourt, duc de Vicence, dans le poste d'ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg. Napoléon trouvait son habile prédécesseur *tr[op] Russe*, et celui-ci avait demandé son rappel. Voir Ségur (liv. IV. ch. v.) qui raconte une scène qu'il lui fit près de Vilna. — Bignon, (t. [...] p. 484) nous fait connaître les termes du refus par lequel Roumants[of] répondit à la demande de Lauriston. (Voir aussi p. 461 et 464. [...] général n'arriva de Saint-Pétersbourg au camp français que ve[rs] le 18 août. (Voir encore Bignon, p. 482.)

comte de Narbonne, envoyé exprès de Berlin avec un *ultimatum*, et dans le but d'arrêter encore, s'il était possible, l'explosion de la guerre, ou du moins de se donner le mérite d'une dernière tentative. Un visiteur d'un si haut rang (car Narbonne, homme de l'ancienne cour, avait été ministre de la guerre) et d'une si grande distinction personnelle, eût été sûr, en tout autre temps, d'être bien accueilli par le monarque; même au point extrême où en étaient les choses, Alexandre consentit encore à voir le comte une ou deux fois, mais sans résultat, les propositions faites par lui de la part de son maître n'étant réellement point acceptables. Le temps des négociations était passé. Montrant à Narbonne la carte de son empire déployée sous ses yeux : « Je ne me fais point d'illusions, lui dit-il; je sais combien l'empereur Napoléon est un grand général; mais, vous le voyez, j'ai pour moi l'espace et le temps. Il n'est pas de coin reculé de ce territoire hostile pour vous, où je ne me retire, pas de poste lointain que je ne défende, avant de consentir à une paix honteuse. Je n'attaque pas; mais je ne poserai pas les armes tant qu'il y aura un soldat étranger en Russie[1]. » Le comte se voyant traité avec une extrême

[1] Villemain, *Souvenirs contemporains*, t. Ier, p. 187. Cf. Bignon, t. X, p. 473 et suiv.; général Danilefski t. Ier, p. 72 et 112. — Narbonne suivit l'empereur Napoléon jusqu'à Moscou, et son historien nous a conservé des entretiens remarquables qu'il eut avec lui en route et au Kremlin (Villemain, p. 225 et suiv.).

politesse et même invité à la table de l'empereur[1], eût voulu prolonger son séjour auprès de lui. Mais une visite d'adieu que vinrent lui faire les comtes Kotchoubéï et Nesselrode l'avertirent que son rôle à Vilna était fini. L'envoyé français retourna donc à Dresde, où il remit (28 mai) à son maître la réponse à la fois si humble et si fière du tsar, laquelle fut aussitôt portée à la connaissance de tout l'empire russe.

Dans la nuit du 24 au 25 juin, celle qui suivit le passage inopiné du Niémen par les Français, Alexandre fit écrire, par Chischkof, une lettre à son ancien gouverneur, le feldmaréchal comte Nicolas Saltykof, alors président du conseil de l'empire et qui, jusqu'en 1815, en l'absence du souverain, resta son *namestnik* ou lieutenant, on pourrait presque dire régent. Dans cette lettre, il prit le même engagement, à peu près dans les mêmes termes. Cependant il lui restait un scrupule. Son ambassadeur à Paris, le prince Kourakine, ayant demandé avec instance ses passe-ports, Napoléon avait déclaré que cette demande était l'équivalent d'une rupture, et avait immédiatement envoyé l'ordre à Lauriston de faire la même demande au gouvernement moscovite. Alexandre, quoiqu'il n'eût pas ordonné directement la démarche faite par son ambassadeur

[1] C'est la comtesse de Choiseul-Gouffier qui l'assure, p. 80. Le portrait que fait de Narbonne cette dame, alors présente sur les lieux, forme contraste avec celui dû à la plume si élégante de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française.

poussé à bout, craignait cependant d'avoir ainsi fourni à son adversaire un prétexte plausible, lui qui évitait avec tant de soin tout ce qui pouvait le faire accuser d'être l'agresseur. Tourmenté de cette idée, il écrivit le 26, à deux heures du matin, une lettre à Napoléon, où, après s'être expliqué sur l'incident dont nous venons de parler, il lui offrit encore une fois de rouvrir les négociations dès qu'il aurait, lui, repassé la frontière avec son armée; promettant, en cas de refus, qu'il ne proférerait ni n'écouterait plus une seule parole de paix aussi longtemps qu'il resterait sur le territoire russe un seul Français en armes. Encore pendant la nuit, le général Balachef fut appelé : il eut à se rendre au camp de Napoléon, et c'est là cette mission dont nous avons fait mention plus haut[1]. « Du reste, dit M. de Ségur, point de nouvelles propositions, ni par écrit ni dans la bouche de Balachef. » Aussi cette démarche fut-elle peine perdue. Napoléon qui, en ces occasions, avait toujours à son service des flots de paroles, se donna libre carrière contre son ami de Tilsit et d'Erfurt, ainsi que le maréchal des logis de son palais nous le raconte[2]. Mais les choses en restèrent là. Balachef, après avoir répété que son maître déclarait devant l'Europe qu'il n'était point l'agresseur, que les Français se trouvaient en Russie sans déclaration

[1] Dans la note 2 de la page 90.

[2] Liv. IV, chap. v; Thiers, t. XIV, p. 51; cf. Danilefski, t. Ier, p. 139.

de guerre, fut congédié avec des propositions verbales inadmissibles[1].

Alexandre n'y répondit pas. « On n'avait pas compris, ajoute le général de Ségur, toute l'importance de la démarche qu'il venait de faire. Il ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre. C'était, avant une rupture sans retour, une dernière parole. »

Une rupture sans retour, c'est le mot; et c'est précisément de cela que Napoléon jugeait Alexandre incapable : aussi tomba-t-il ensuite de surprise en surprise. Vis-à-vis de la France, toute diplomatie cessa de la part de l'empereur de Russie : celle qu'il fit encore à Vilna ou à Drissa, se rapportait soit à la Suède, soit à la Turquie, avec laquelle les préliminaires du traité de Boukarest venaient d'être signés par Koutousof, à ce moment là encore à la tête de l'armée de Moldavie.

Dès qu'Alexandre eut reçu la nouvelle certaine que toute l'armée française avait mis le pied sur son empire, il publia un ordre du jour qui finissait par ces mots : « Soldats, vous défendez la foi, la patrie, la liberté... Je suis avec vous. Que Dieu juge l'auteur de cette guerre[2] ! »

[1] Selon M. Thiers (p. 57), Napoléon se serait montré sans délicatesse dans sa conversation avec Balachef, même à sa table. Il l'aurait questionné, entre autres, sur les routes menant à Moscou, et Balachef, piqué au vif, lui aurait fait là-dessus, cette réponse, qu'il y en avait plusieurs, et dans le nombre une qui passait par Poltava. Mme de Choïseul-Gouffier rapporte le même fait, p. 101. — Cf. Danilefski, t. Ier, p. 181 et suiv.

[2] Boutourline, *Histoire militaire de la campagne de* 1812, Paris,

Puis, laissant dans la capitale de la Lithuanie le général en chef[1] Barclay de Tolly, ministre de la guerre, il partit pour Svenziany, petite ville à environ cinquante kilomètres de Vilna et qui le rapprochait de la Duna, premier boulevard à défendre. Le comte de Nesselrode resta près de sa personne; mais le chancelier, le baron de Stein et tous les hauts fonctionnaires de l'ordre civil, se mirent aussitôt en route pour Saint-Pétersbourg.

Il était temps; d'une part, parce que le danger devenait pressant, et, d'autre part, parce que leur présence excitait le mécontentement de l'armée. Tout le monde y criait contre l'esprit de cour transporté dans les camps, esprit dont les conséquences ne pouvaient être que l'indécision et le trouble, les paroles à la place des actions, les critiques qui intimident d'avance le chef prêt à agir et les conseils contradictoires qui paralysent et arrêtent les mouvements.

En attendant que l'armée principale, dite la première de l'ouest[2], se fût concentrée, le monarque resta six jours à Svenziany : Barclay de Tolly, déjà investi

1824, 2 vol in-8°, t. Ier, p. 163. Boutourline, alors colonel, depuis général, est mort en 1849, membre du conseil de l'empire et directeur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Son ouvrage est très-digne d'estime. Voir Thiers, p. 169, note, et p. 632, note.

[1] Ce terme pris comme grade.

[2] C'était celle de la Duna, sous le commandement de Barclay; la seconde était l'armée du Dniéper, sous le commandement du prince Bagrathion, plus ancien de grade que Barclay. Voir sur les motifs de cette division de l'armée en deux, Thiers, p. 17 et 18.

du commandement effectif qu'Alexandre exerçait encore nominalement, fit tous ses efforts pour défendre Vilna, même au risque d'avoir à livrer bataille. Mais voyant Napoléon marcher droit à lui et courant le risque d'être tourné, il ordonna, le 25 juin [1], la retraite sur Svenziany, de manière que les Français purent entrer dans Vilna, le 28, sans coup férir. Ils avaient à leur tête les régiments polonais, et furent accueillis avec un enthousiasme difficile à décrire. « L'ivresse était générale, dit la comtesse de Choiseul-Gouffier, qui pourtant, quoique Polonaise elle-même, n'avait de faible que pour Alexandre et les Russes. La ville entière retentissait de cris de triomphe; on courait aux armes. » Malheureusement, le conquérant ne sut pas donner à cet enthousiasme l'aliment patriotique sur lequel les populations avaient compté; son séjour à Vilna, prolongé outre mesure, et jusqu'au 16 juillet, refroidit considérablement les Lithuaniens à son égard, pendant que le langage de son représentant à Varsovie produisait un effet non moins défavorable sur les Polonais, dont l'exaltation n'avait d'abord pas connu de bornes. En attendant, il était, dès le début de la campagne, maître d'une ville dont il aurait cru, selon ses propres paroles, que la prise lui coûterait au moins vingt mille hommes.

[1] Et non pas dans la nuit du 15 au 16, comme le dit la comtesse de Choiseul-Gouffier, qui raconte, au reste, des détails intéressants sur ces faits.

Nous n'avons pas à suivre ici les opérations des deux armées : assez d'écrivains militaires, le marquis de Chambray, Boutourline, le comte de Ségur, les généraux de Wolzogen, de Clausewitz, Danilefski, Bogdanovitch, l'auteur des Mémoires de Toll, M. de Bernhardi [1], etc., les ont décrites, sans compter M. Thiers, à qui elles ont fourni le sujet d'un admirable tableau, plein d'instruction de toute nature et d'une clarté dont rien n'approche. Notre unique objet est ici de faire connaître brièvement la part personnelle de l'empereur de Russie aux événements de la campagne de 1812, avant l'arrivée à Saint-Pétersbourg de la lugubre nouvelle de l'incendie de Moscou.

Alexandre, au moment où nous nous trouvons, était encore sous l'influence presque exclusive du général Phull, dont déjà les événements trompaient quelque peu les prévisions ; car Napoléon ne suivait pas exactement la marche qu'il avait plu à cet Allemand de lui tracer dans ses plans, et même Barclay de Tolly ne se pressait pas d'accourir à ce camp retranché de Drissa qui en était la base et le pivot.

La première ligne de défense pour la Russie était le Niémen ; la seconde, se composait du cours de la Duna [2]

[1] Sur les détails intimes concernant Alexandre pendant qu'il était présent à l'armée, et son entourage, c'est surtout ce dernier qu'il faut consulter. Voir par exemple, t. Ier, p. 290 et suiv.

[2] Non pas Dvina, comme disent les Russes, au risque de confondre ce fleuve occidental de leur empire avec la Dvina septentrionale. Dans la province dont il est l'artère essentielle, en Livonie, on dit

en aval de Vitebsk, et du cours du Dniéper, depuis Orcha, situé à égale distance de Smolensk et de Moghilef. Cette seconde ligne de défense est interrompue, entre Vitebsk et Orcha, par une vaste trouée entre les deux fleuves, qui, en s'éloignant du pays des sources [1], coulent parallèlement l'un à l'autre, dans des directions opposées. C'est par cette trouée que Napoléon a pénétré sur la route de Moscou, laissant à sa gauche celle de Saint-Pétersbourg, défendue par le comte de Wittgenstein, avec un corps d'armée.

Drissa est un petit endroit sur la Duna, plus près de Dunabourg que de Vitebsk. Au-dessous de Drissa, le fleuve qui coule au nord-ouest, forme un rentrant profond du côté de l'intérieur de l'empire. C'est ce rentrant en avant de son cours, vaste espace qu'il entoure comme de deux bras, que le stratégiste allemand avait choisi pour son camp retranché. Trois lignes d'ouvrages le rendaient inexpugnable sur son front; mais, comme il appuyait ses derrières et ses ailes sur le fleuve, on pouvait se demander comment, en cas de défaite, l'armée le passerait sans encombre. D'ailleurs, selon le marquis de Chambray [2], les ouvrages, exécutés avec soin, avaient été placés sans trop de discernement. Mais un reproche bien plus grave à adresser aux auteurs de ce

la *Duna*. Comment expliquer le nom de Dunabourg, si la rivière ne s'appelait pas la Duna?

[1] Voir, sur le pays des sources, notre *Empire des Tsars*, t. Ier, p. 344 et 386.

[2] T. Ier, p. 80. Cf. Thiers, p. 122, et Bernhardi, t. Ier, p. 294 et suiv.

plan d'opérations, arrêté, il est vrai, en vue d'une armée ennemie bien moins nombreuse que celle qu'amena Napoléon, est le suivant, indiqué par le même auteur, comme aussi par la plupart des historiens postérieurs de la campagne de 1812; à savoir, que ce plan attestait, chez les Russes, une connaissance bien imparfaite de la nouvelle méthode de guerre des Français. « Quelle nécessité, en effet, d'attaquer ce camp retranché? et, dans la position particulière des Russes, qui luttaient contre une armée plus manœuvrière et bien supérieure en nombre, ne pouvait-on pas les tenir en échec avec une partie des troupes et, les tournant avec le reste, les mettre dans le plus grand danger? » Sans perdre son temps à forcer ce camp, Napoléon, profitant de l'immensité de l'espace, ne pouvait-il pas poursuivre sa route et entrer dans la trouée, séparant l'une de l'autre, pour le reste de la campagne, les deux armées russes principales? A ce seul point de vue déjà le camp de Drissa était une faute, puisqu'il éloignait vers la droite la première armée qui, au contraire, aurait dû manœuvrer sur sa gauche, afin de se réunir à celle du prince Bagrathion, dite seconde armée de l'ouest, que la rapidité de l'invasion avait empêchée d'opérer à temps ce mouvement.

Tous les auteurs militaires sont d'accord sur ce point, et M. Thiers, qui voit dans le camp de Drissa une imitation peu intelligente des lignes de Torrès-

Védras, qui sont un titre de gloire pour lord Wellington, n'hésite pas à dire qu'il était « un non-sens. »

Depuis quelque temps, Alexandre s'en doutait, et les longues discussions et études auxquelles il se livra à Svenziany étaient sans doute déjà un effet du manque de confiance qui le gagnait de plus en plus. Les observations sensées du colonel, plus tard général, Michaud, officier très-capable du génie sarde qu'il avait pris à son service[1], les sarcasmes du pétulant marquis Paulucci et l'incrédulité que la plupart de ses autres généraux, d'ailleurs mécontents, ne cachaient pas vis-à-vis de Phull, achevèrent de lui ouvrir les yeux et de mettre fin à son engouement pour ce dernier[2].

Du 9 au 11 juillet, l'armée de Barclay s'établit dans le camp; Alexandre, avec sa suite, y compris le général Phull, y était arrivé dès le 8, et il data du lendemain l'ordre du jour connu, dont nous ne rappellerons que les passages suivants : « Nous sommes venus ici pour rassembler et concentrer nos forces. Nos calculs ont été heureux : la totalité de la première armée est en ce lieu... Vous allez cueillir des lauriers dignes de vous-mêmes et de vos ancêtres... Les ennemis de votre pays connaissent déjà la valeur de votre bras. Allez donc dans l'esprit de vos pères, et anéantissez l'ennemi

[1] D'après Danilefski, t. Ier, p. 180, il le vit ici pour la première fois. On fera bien de voir ce que disent de lui de Maistre, *Corresp. dipl.*, t. Ier, p. 185, et Thiers, t. XIV, p. 12 et 16.

[2] On peut voir dans les Mémoires de Wolzogen, p. 113, ce que Phull devint ensuite.

qui ose attaquer votre religion et votre honneur jusque dans vos foyers, au milieu de vos femmes et de vos enfants[1]. » Tout cela annonçait encore l'intention de se battre ; mais, après un conseil de guerre, que l'empereur réunit vers le 13, il y renonça complétement. Étaient présents à ce conseil, outre le monarque lui-même, Barclay de Tolly, le comte Araktchéïef, ministre de la guerre avant celui-ci, le prince George d'Oldenbourg, le prince Volkonski, les colonels de Wolzogen[2] et Michaud. Après quelques mots d'introduction, Alexandre invita ce dernier à exposer ses idées, contraires à celles qui avaient prévalu jusqu'alors et que Wolzogen avait reçu mission de soutenir, quoiqu'il n'y tînt plus lui-même. Les idées de Michaud eurent l'approbation des généraux, laquelle entraîna celle de l'empereur. Dès le 14 juillet, l'armée reçut ordre de se mettre en marche vers Vitebsk, ne laissant derrière elle que les 25,000 hommes sous le commandement du comte de Wittgenstein, chargés de couvrir la route menant à Saint-Pétersbourg. Elle franchit la Duna, en remonta le cours, arriva à Polotsk le 18, puis le 23 à Vitebsk, où elle repassa sur la rive gauche du fleuve, espérant bientôt donner la main, à Smolensk,

[1] Chambray, t. Ier, p. 81; Bogdanovitch, t. Ier, p. 153. Il existe des variantes entre ces deux textes, nouvelle preuve de l'impossibilité de s'en tenir à un seul historien, sans vérification et confrontation. Cf. Boutourline, t. II, p. 180.

[2] Voir son récit, p. 103. Cf. Bogdanovitch, t. Ier, p. 155. M. Thiers (p. 127) s'en tient au récit de Wolzogen.

à l'armée séparée commandée par Bagrathion [1], et suivre ensuite le plan de campagne que suggéraient le sens commun et la nature des choses, plan qui consistait à se retirer dans l'intérieur de l'empire et à combattre les Français par les distances et le dénûment des localités à parcourir.

Ici nous prendrons encore une fois congé des deux armées, dont nous avons raconté plus haut la marche sur Moscou; car c'est à Polotsk que le tsar s'éloigna d'elles, après avoir signé encore, le 18, la proclamation aux habitants de la vieille capitale et le manifeste ordonnant un armement général dont nous avons déjà parlé [2], et après avoir donné, de l'avis même de l'infor-

[1] Sur les opérations de celui-ci, la faute qu'il fit de divaguer jusqu'à Minsk et Bobrouisk, et la correspondance d'Alexandre avec lui, voir, outre Thiers, Bernhardi (*Mémoires de Toll*), t. I[er], p. 296, 301, 323, etc. Le colonel Toll commença le 12 juillet à remplir les fonctions de quartier-maître général, qui correspondaient à celles de sous-chef d'état-major. Son prédécesseur était incapable, et le chef véritable ne l'était pas beaucoup moins; mais ce dernier poste fut alors confié à Iermolof, ennemi juré de tout ce qui se sentait de l'étranger. V. plus haut, p. 120.

[2] Les deux pièces se lisent aussi dans Rabbe, *Histoire d'Alexandre I[er]*, t. II, p. 63 et suiv.

C'est aussi le 18 juillet qu'il écrivit de Liakof, près de Polotsk, la remarquable lettre à l'amiral Tchitchagof, en réponse à celle que cet ancien ministre de la marine, homme très-capable, mais « mauvais, à en croire Gentz, par système et par mépris des hommes » (*Tagebücher*, p. 82), lui avait adressé et qui contenait la proposition de faire brusquement une pointe sur Constantinople, qui mettrait fin à l'empire ottoman. Cette lettre a été mise au jour par M. Thiers (t. XIV, p. 435), qui avait sous les yeux toute la curieuse correspondance d'Alexandre avec l'amiral, esprit ardent et entreprenant. — Nous reviendrons à ce personnage, qui est mort à Paris en 1849, après avoir

tuné Phull, déjà presque en disgrâce, tous ses pleins pouvoirs à Barclay. S'il ne lui conféra pas en même temps le titre de généralissime, c'était de peur d'indisposer contre lui Bagrathion, vieux Russe très-susceptible et très-entier, plus ancien en grade que Barclay et qui n'aimait pas son collègue allemand, déjà son supérieur en qualité de ministre de la guerre. Que de motifs cachés expliquant la marche des événements, ne découvre-t-on pas ici, comme partout ailleurs, pour peu que l'on soulève les coins du voile qui couvre tout, mais qui à la longue ne saurait rester inviolable ! Le régime autocratique, qui annule les individus, n'a pas de privilége sous ce rapport.

Alexandre, esprit éclairé et qui acceptait les leçons découlant des événements, quand elles pouvaient tourner encore au salut de l'empire, ne se faisait plus illusion sur le rôle qu'il lui appartenait de jouer de préférence. Décidément, celui de généralissime était au-dessus de ses forces ; tout ce qu'il avait si longuement concerté avec ses conseillers intimes, presque tous étrangers, était resté inefficace ou plutôt sans application possible. Dès lors sa présence au camp devenait un embarras même pour lui, et il comprenait sans doute quels inconvénients en résultaient pour

fait beaucoup parler de lui ; disons seulement qu'il a laissé des Mémoires inédits qu'on nous a fait connaître par extraits dans la *Revue contemporaine* du 15 mars 1855. Sa femme, une Anglaise, était très-liée avec le comte de Maistre (*Mémoires et correspondance*, p. 384. Cf. *Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 249).

celui qui assumait à sa place la tâche d'agir; il interprétait le silence ou les mines renfrognées de ses généraux, sans que ceux-ci eussent besoin de s'expliquer eux-mêmes et sans la pression qui aurait été exercée sur lui, selon notre grand historien, par « cette aristocratie militaire qui, tour à tour intimidant ou soutenant Alexandre, l'avait conduit peu à peu à résister à la domination française[1]. »

C'était aux vrais hommes du métier, c'était à Barclay de Tolly, le moins insuffisant d'entre les généraux russes qu'on pouvait opposer à Napoléon, à prendre la responsabilité du commandement en chef; l'homme placé par Dieu à la tête de la nation et qui, sous tous les autres rapports, était à la hauteur de cette tâche, avait des devoirs différents, surtout quand rien n'était prêt encore, quand on avait négligé de prendre à temps les mesures les plus indispensables. Au-dessus de la direction de la guerre se plaçait pour lui le soin d'en réunir les moyens, et c'est à ce soin-là qu'il résolut maintenant de se consacrer. Le plus pressant était d'électriser les populations, afin d'obtenir d'elles les plus grands sacrifices dans l'intérêt de la chose publique : or, personne n'était plus apte que le séduisant, le persuasif Alexandre à produire cet effet.

En conséquence, il annonça son départ, qu'il effectua comme nous l'avons dit, à Polotsk, après avoir pro-

[1] Thiers, t. XIV, p. 124.

clamé la guerre une guerre nationale et d'indépendance, comme celle qui se poursuivait en Espagne.

Son frère, le grand-duc Constantin, chargé d'un commandement, resta encore à son poste, malgré son dissentiment avec Barclay. Wolzogen[1], sans les avis duquel rien d'important ne se faisait, nous décrit ce prince comme « l'incarnation du pur moscovitisme et de la haine des éléments étrangers, » nombreux dans tous les rangs, non moins qu'indispensables. Dans tous les cas, Constantin eut le tort grave de donner aux autres généraux l'exemple de l'insubordination vis-à-vis de Barclay, qu'il avait la prétention de forcer à livrer bataille malgré lui. De là une scène déplorable à Smolensk, où il se conduisit avec toute la fougue qui lui était propre (nous en parlerons plus loin). Puis il s'éloigna brusquement, accompagné de Benningsen, et se rendit à Saint-Pétersbourg. Après cette scène, qui fut un indigne outrage fait au général en chef, il ne fut plus possible de maintenir Barclay dans ce poste. A Pétersbourg, Benningsen avait l'espoir d'y être appelé; mais ce fut Koutousof que l'on choisit, et c'est à la suite de celui-ci, que nous l'avons vu lui-même reparaître à l'armée.

Quant à Alexandre, arrivé à Vélikié-Louki, un peu plus au nord-est, il y fut salué par Zea-Bermudez, plénipotentiaire des cortès espagnoles, et put s'abou-

[1] *Memoiren*, p. 119. Cf. Bernhardi, t. Ier, p. 369.

cher avec le chancelier comte Roumantsof, venu dans cette petite ville pour arrêter définitivement les bases du traité d'alliance que les deux diplomates y signèrent le 20 juillet. De là, il alla par Senkovo à Smolensk, où la noblesse du gouvernement, par ses offrandes patriotiques, vint au-devant de ses désirs avec un grand enthousiasme. Il y tint une revue, confia un commandement spécial à son aide de camp général baron de Wintzingerode[1], et alla ensuite à cheval visiter les alentours. « Quelle belle ville! quel site pittoresque! » s'écria-t-il. Hélas! avant qu'un mois soit écoulé, cette ville ne sera plus qu'un monceau de ruines. A l'hôtel où on avait préparé son logement au monarque, un courrier l'attendait avec une dépêche des plus réjouissantes. Il rapportait la ratification turque du traité de Boukarest, signé le 28 mai précédent et qui rendait disponible une armée aguerrie, qu'il pouvait dès lors rappeler des bords du bas Danube au secours du pays. L'amiral Tchitchagof ne tardera pas à l'amener. Plein de joie, Alexandre entra dans la salle où l'attendait le *golova* ou chef de la municipalité, au milieu d'une foule empressée de généraux et de fonctionnaires. Il courut l'embrasser en lui annonçant la grande nou-

[1] Ce même général que nous avons vu pris par les Français pour être entré prématurément dans Moscou, au moment de l'évacuation. Son prénom était Ferdinand; il fit la campagne de France et mourut en 1818. Il ne faut pas le confondre avec les diplomates du même nom, par exemple avec le comte de Wintzingerode, qui représenta le Wurtemberg au congrès de Vienne.

velle, et l'invita à en faire part aussitôt au peuple réuni sous les fenêtres de la demeure de son souverain. « Dites-leur, lui cria-t-il encore, que c'est la paix avec les Turcs, et une paix honorable! »

De Smolensk, Alexandre avait eu d'abord l'intention de se rendre du côté de Moghilef, au camp du prince Bagrathion, afin de hâter la jonction de la seconde armée de l'ouest avec la première. Mais comme alors cette jonction était déjà un fait presque accompli, il renonça à faire ce détour, et alla directement à Moscou, par Dorogobouge, Viazma, Gjatsk et Mojaïsk. Le comte Rostoptchine l'attendait à la station de Perkhouschkova, la dernière en avant de la capitale. Alexandre y fut rendu le 11 juillet au soir, accompagné du comte Tosltoï, du comte Araktchéïef, du prince Volkonski, de l'aide de camp général Balachef, du comte Komarofski, du contre-amiral Chischkof, secrétaire de l'empire, etc., etc. Il était près de minuit quand il atteignit le vieux palais des tsars.

Le lecteur sait déjà comment le monarque fut reçu dans la vieille capitale et à quoi il passa les six jours qu'il y resta; nous ajouterons seulement qu'il eut la joie d'y recevoir deux instruments de paix et d'alliance. Le premier fut le traité de Vélikié-Louki, avec l'Espagne, dont nous avons déjà parlé; le second, celui d'Œrebro, signé en Suède, le 18 juillet, avec la cour de Londres. Ainsi qu'il l'avait promis au général Lauriston, Alexandre s'était abstenu de toutes liaisons avec

l'Angleterre jusqu'à l'ouverture des hostilités; mais, immédiatement après, des négociations furent entamées entre les deux puissances, sous les auspices du prince royal de Suède, qui assigna pour cela aux plénipotentiaires (Edward Thornton pour les Anglais, le général Suchtelen et le baron Nicolaï pour les Russes) le château d'Œrebro, à 30 milles suédois de Stockholm. Ceux-ci se pressèrent d'arriver à un résultat, et au bout de deux semaines ils étaient d'accord. Rien d'efficace, il est vrai, ne fut promis aux Russes par le cabinet britannique : aussi Danilefski[1] se plaint-il de sa réserve dans un moment si grave, et son peu d'empressement paraît avoir produit sur Alexandre lui-même une impression pénible. Voici du moins ce qu'il écrivit au prince royal de Suède pendant le cours des négociations : « ... Qu'il me soit permis d'énoncer toute mon opinion. Il me semble qu'il faudrait moins de transactions, de formes, et plus de ces sentiments généreux, ardents, qui porteraient à envisager tous les peuples comme unis pour le salut de leur liberté, comme des frères, empressés à se porter mutuellement tous les secours dont ils pourraient avoir besoin, en n'envisageant qu'un seul but, celui de leur salut commun. » Néanmoins, ce traité était pour les Russes un appui moral, et le tsar se hâta de le faire publier. Quant à la cour de Londres, sans en attendre la ratification, elle fit partir

[1] T. Ier, p. 227.

pour Saint-Pétersbourg, en qualité d'envoyé extraordinaire, lord Cathcart, le général qui avait commandé l'armée britannique devant Copenhague[1].

Le but de cette tournée d'Alexandre était atteint lorsque, dans la nuit du 30 au 31 juillet, il quitta Moscou. Après une journée passée à Tver près de sa sœur chérie Catherine Pavlovna, il rentra à Saint-Pétersbourg, le 3 août, jour de la fête de l'impératrice mère, que, selon son habitude et celle de toute une famille unie et respectueuse, il n'eût point voulu manquer de célébrer avec elle.

Rien ne tient l'âme en équilibre comme une position nette; rien ne donne plus de clairvoyance à l'esprit, plus de force à la volonté. Alexandre avait reconnu sa véritable mission et ne songeait plus à en dévier. Commander aux événements n'est pas l'affaire de chacun, et, même dans le rang le plus auguste, ce n'est pas s'abaisser que d'en suivre l'impulsion et d'accepter le rôle qu'ils assignent aux grands comme aux petits. Nous croyons qu'à ce moment déjà, grâce avant tout à l'influence du baron de Stein[2], à qui il prêtait l'oreille plus volontiers qu'à ses Russes, les sentiments du monarque étaient à la hauteur des circonstances, et que la résolution de ne point transiger

[1] Lord Cathcart fit une triste figure dans la capitale de la Russie, ainsi que nous l'apprend Joseph de Maistre. *Corr. diplom.*, t. Ier, p. 324.

[2] Celui-ci a pu lui transmettre aussi les avis de la baronne de Staël, qu'il vit à Saint-Pétersbourg dans ce même mois d'août 1812.

avec l'ennemi était prise irrévocablement. Aussi pensons-nous, encore ici, que M. Thiers s'est exagéré le rôle de l'aristocratie russe et la pression qu'elle pouvait exercer sur l'empereur, dans un passage, d'ailleurs fort remarquable, que nous allons transcrire. « La noblesse résidant en ce moment dans la capitale se composait, dit-il[1], des vieux Russes que leur âge forçait à vivre éloignés des camps ; elle était charmée d'avoir ramené Alexandre au centre de l'empire, de le tenir en quelque sorte sous sa main, loin des fortes impressions du champ de bataille, loin surtout des séductions de Napoléon ; car on craignait toujours qu'une entrevue aux avant-postes, le soir d'une bataille perdue, ne le fît tomber de nouveau dans les liens de la politique de Tilsit. MM. Araktchéïef, Armfelt, Stein, tous les conseillers russes ou allemands qui, depuis le départ de Vilna, étaient allés attendre Alexandre à Saint-Pétersbourg, l'entouraient, le tenaient pour ainsi dire assiégé et n'auraient pas permis une résolution qui ne fût pas conforme à leurs passions (!!). Ils avaient trouvé un renfort d'influence dans la présence de lord Cathcart... Le langage de cet ambassadeur et des conseillers allemands, appuyés sur le prince royal de Suède, consistait à dire que, dans cette guerre, on ne triompherait que par la persévérance ; que, sans doute, on perdrait des batailles, une, deux, trois, peut-être,

[1] T. XIV, p. 292.

mais qu'il suffirait d'en gagner une pour que les Français fussent détruits, avancés comme ils l'étaient dans l'intérieur de l'empire. » Une pression était effectivement exercée sur le monarque, mais elle ne venait pas des vieux Russes, comme parti ; elle venait de l'armée et de ces étrangers dont il est question ici. Cependant elle était déjà devenue moins nécessaire[1]. Encore une fois, Alexandre était résolu. Aussi le général Lauriston, qui avait continué de remplir ses fonctions jusqu'au mois d'août, reçut-il enfin ses passe-ports.

Ainsi, rejetant loin de lui l'idée de traiter avec l'envahisseur de son empire, le tsar appliqua toutes les facultés de son âme aux soins du gouvernement intérieur, afin de créer des ressources extraordinaires, d'en hâter l'emploi et de les diriger le plus promptement possible sur les lieux où l'infériorité des moyens ne cessait de se faire vivement sentir. Après avoir, par oukase du 11 août, régularisé la levée des milices (*droujini*) offertes par un grand nombre de gouvernements, prescrit aux autres, plus éloignés du centre, de ne point détourner des travaux des champs la population capable de porter les armes, et avoir déclaré qu'il ne s'agissait pour le moment que d'un armement national provisoire commandé pour faire face aux besoins quels qu'ils fussent, il ordonna, en vertu du décret du 16 du même mois, un recrutement de deux

[1] Qu'elle l'ait été auparavant, cela est formellement attesté par le comte de Maistre. (*Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 172).

hommes par mille dans tous les gouvernements éloignés du théâtre de la guerre, y compris en outre Pskof et l'Esthonie. Il travailla à relever les finances de l'État, dont plus haut, à l'occasion des mesures que prit Spéranski pour y remédier, nous avons signalé le délabrement. A cet effet, des contributions nouvelles furent ordonnées, indépendamment d'une forte augmentation de la capitation, étendue d'ailleurs aussi aux musulmans de la Crimée et aux gens libres des provinces baltiques; celles sur les mines des particuliers furent doublées, et tous les propriétaires furent frappés d'une *income tax* supplémentaire[1].

Continuant en même temps de diriger, non plus les opérations militaires sur le terrain[2], mais l'exécution en grand du plan qu'il avait arrêté, il ne cessa de porter son attention au dehors, prêt à saisir toute occasion de se ménager des renforts. Pour ne pas laisser la Finlande à la merci de la puissance voisine, alors amie, mais amie encore incertaine, on y avait laissé 20,000 hommes, dont on aurait tiré meilleur parti s'ils avaient été réunis au corps avec lequel le général

[1] Venturini, *Chronik des XIXten Jahrhunderts*, 1812, p. 486. Cet ouvrage, sur le plan duquel Lesur fonda en 1818 son *Annuaire*, commença à paraître dès 1803 et embrasse toute l'histoire du dix-neuvième siècle.

[2] Ce n'est pas sans regret qu'Alexandre avait renoncé à cette direction-là, mais il l'avait fait. C'était pour lui un véritable chagrin. « L'empereur, dit le comte de Maistre, se croit inutile à son peuple, « parce qu'il se sent peu capable de commander les armées. » (*Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 171.)

comte de Wittgenstein couvrait, comme on sait, Saint-Pétersbourg, sur la Duna. Ces forces étaient éventuellement destinées à se joindre à celles que le prince royal de Suède était impatient de conduire en Norvége, afin d'arracher au Danemark ce royaume depuis longtemps annexé au sien, et de le réunir avec la Suède. Ayant hâte de leur assigner une autre destination, Alexandre ne fit plus de difficulté d'honorer Bernadotte d'une entrevue, qu'il désirait ardemment et que lord Cathcart s'efforçait de lui ménager. Elle eut lieu en effet, le 28 août, à Abo[1], ville finlandaise située sur le golfe de Bothnie, vis-à-vis de Stockholm. L'empereur s'y rendit par mer pour y attendre son hôte; il était accompagné de lord Cathcart, et sa suite se composait des comtes Roumantsof et Araktchéïef, de l'aide de camp général Koutousof (Paul Ivanovitch)[2], du colonel Tchernychef, un des aides de camp ordinaires de l'empereur, mais que de fréquentes missions, entre autres une à Paris, avant l'éruption de la guerre, avaient déjà rendu très-célèbre et qui était destiné à le devenir encore davantage, etc. Au bout de trois jours seulement, le 27 août, une frégate

[1] On prononce *Obo*.

[2] Celui-ci n'était pas des Golénitchef-Koutousof, et par conséquent il était à peine parent du généralissime. Général-major et grand maître de police à Saint-Pétersbourg en 1810, il fut plus tard promu au grade de général de la cavalerie et investi du titre de comte. A la même époque (1810), le général Balachef était gouverneur général militaire dans la même capitale.

suédoise amena aussi le prince royal, Bernadotte, qui vit alors pour la première fois, en cette qualité, son puissant voisin, dont le prestige et la grâce caressante ne devaient pas tarder à exercer sur lui, comme sur tous, une véritable fascination. Sûr de son ascendant, le monarque russe fut pour son hôte plein de prévenances et d'amabilité; l'hospitalité magnifique qu'il lui offrait fut rehaussée par des attentions délicates qui flattèrent au plus haut point l'amour-propre du soldat parvenu. Les conseils qu'une longue confraternité de guerre avec Napoléon permettait au second de donner au premier avec toute la maturité de l'expérience, furent écoutés avec déférence, et l'abandon, la parole insinuante et sympathique de l'un, produisit chez l'autre la confiance et l'empressement. Alexandre obtint donc tout ce qu'il désirait : on convint d'ajourner les desseins relatifs à la Norvége et de courir au plus pressé. D'une part, la Russie fut déclarée libre d'employer son corps finlandais partout où elle en aurait le besoin, et d'autre part la Suède s'engagea à donner aux troupes qu'elle réservait pour l'expédition projetée une destination plus propre à seconder les efforts de sa voisine contre l'ennemi commun, comme en effet cela se réalisa dans la suite, quand la guerre eut réellement été déclarée à la France par le gouvernement suédois, lent à se décider à une rupture avec Napoléon. Ces mesures furent arrêtées conformément à une convention signée le 30 août, mais que l'on

garda longtemps secrète; convention destinée, y est-il dit, à « donner un plus grand développement aux stipulations du traité d'alliance du 24 mars, afin d'accélérer l'époque où S. M. le roi de Suède pût opérer une diversion sur le continent de l'Allemagne en faveur de l'armée russe[1]. » Au bout de trois jours, les deux princes se quittèrent, très-contents l'un de l'autre. Bernadotte, fier des égards dont il avait été l'objet, partit d'Abo encore le 30, emportant comme souvenir et gage d'amitié les grands cordons de Saint-Alexandre Nevski et de Saint-André, et Alexandre se rembarqua une heure après. Dès le surlendemain, il était de retour à Saint-Pétersbourg, où il donna aussitôt au général Robert Wilson, qui l'attendait depuis le 24 août, une audience, dont les détails, publiés par l'Anglais lui-même[2], méritent d'être plus connus.

Robert Wilson, homme de cœur et de tête, que sa participation à l'évasion de Lavalette a depuis rendu célèbre, connaissait parfaitement l'état des armées impériales. De Constantinople, où il avait eu à remplir une mission, il s'était rendu à celle de l'amiral Tchitchagof, à Choumla; puis, de là, sous les murs de Smolensk, où il avait été témoin de la scène violente à laquelle Barclay de Tolly avait été en butte

[1] Voir Danilefski, t. II, p. 153-157. — Bignon (t. X, p. 149 et suiv., 409 et suiv.) entre dans de grands détails sur les relations entre Bernadotte et Alexandre.

[2] *Narrative of events*, etc., ouvrage déjà cité plus haut, p. 250.

de la part de son état-major. Après l'avoir admis à sa table, Alexandre eut une conférence avec lui dans son cabinet, et il lui fit raconter tout ce qu'il avait vu et entendu à cette occasion. Entre autres il lui demanda: « Est-il vrai qu'après l'évacuation de Smolensk l'hetman Platof ait dit en propres termes à Barclay : « Vous « le voyez, je ne me couvre plus que d'un manteau; « je ne remettrai pas l'uniforme russe, il dégrade « ceux qui le portent ! » Wilson, ainsi interpellé, ne put nier que ces paroles n'eussent été proférées, et il en prit occasion pour exposer au monarque la situation dans toute sa gravité. Voici ce qu'il nous raconte à ce sujet :

« Pendant cette exposition, dit-il, l'empereur avait alternativement rougi et pâli à plusieurs reprises. Wilson ayant cessé de parler, il se fit un silence de deux ou trois minutes, et Sa Majesté se retira vers une croisée, comme pour se donner le temps de rendre à sa physionomie, avant de répondre, le calme qu'elle avait un instant perdu. Cependant, non sans quelque effort, le tsar revint vers son visiteur, lui prit la main, et, l'embrassant au front et à la joue, selon l'usage russe: « Vous êtes, lui dit Sa Majesté, la seule personne « de qui je puisse entendre un pareil message... « Vous comprenez bien cependant que vous venez de « me placer dans une situation vraiment pénible. Moi, « souverain de la Russie, entendre de qui que ce soit « un pareil langage! L'armée cependant se trompe

« sur le compte de Roumantsof[1]. Jamais il ne m'a « conseillé de me soumettre à Napoléon. J'ai un grand « respect pour ce fidèle serviteur, car il est le seul « qui, de sa vie, ne m'ait jamais demandé une faveur « personnelle. Tous les autres, au contraire, en me « servant, ont eu pour but d'obtenir ou de l'argent, « ou des honneurs, ou quelque avantage, soit privé, « soit de famille. Je ne saurais sans motifs sacrifier « Roumantsof... Je suis véritablement à plaindre. Je « n'ai guère auprès de moi que des gens sans édu- « cation saine, sans principes fixes. La cour de ma « grand'mère a exercé la plus fâcheuse influence sur « l'éducation dans tout l'empire, limitée qu'elle était « à l'étude du français, des frivolités françaises, des « vices français, du jeu surtout. J'ai donc bien peu « de gens sur qui je puisse compter fermement. Des « élans passagers, pas de principes! Je ne dois pas « y céder trop facilement. Cependant, je songerai à

[1] Wilson avait dit plus haut (p. 98 de la traduction allemande), qu'il était chargé de déclarer à l'empereur, au nom de l'armée, que le renvoi du comte, comme ministre, pourrait seul rétablir la confiance entre elle et les conseils du monarque. A cette époque, Roumantsof était en butte à la haine publique. Pourquoi néanmoins Alexandre lui maintenait-il le portefeuille des affaires étrangères? On trouvera la réponse à cette question dans la *Correspondance diplomatique* du comte de Maistre, t. Ier, p. 222. Voir aussi p. 184. — Au reste, nous profitons de cette occasion pour dire, une fois pour toutes, que cette correspondance renferme beaucoup de faux bruits et des erreurs de toute espèce, mêlés à des renseignements dignes de foi et très-curieux. Il faut, en conséquence, s'en servir avec réserve et critique.

« ce que vous m'avez dit. » Le congédiant alors, il lui donna rendez-vous pour le lendemain. »

« Eh bien! monsieur l'ambassadeur des rebelles, lui dit-il en le revoyant; j'ai réfléchi toute la nuit à notre conversation d'hier, et je pense que vous ne serez pas mécontent de moi. Vous garantirez à l'armée que je suis résolu à continuer la guerre contre Napoléon, tant qu'il y aura un Français armé en deçà de nos frontières; arrive que pourra, je tiendrai ma parole! Les pires extrémités ne me font pas peur. En revanche, je n'abandonnerai à personne le droit de choisir mes ministres. Une concession comme celle-là entraînerait d'autres demandes plus inconvenantes encore et plus dommageables à ma dignité. Le comte Roumantsof ne servira pas de prétexte à une désunion, à des différends quelconques; vous pouvez là-dessus être parfaitement rassuré. Tout sera réglé en vue d'éviter qu'il en soit ainsi, mais réglé de manière que je n'aie pas l'air de céder aux menaces, que je n'aie à me reprocher aucune injustice. Dans ces sortes d'affaires, la manière de s'y prendre compte pour beaucoup. Qu'on me donne du temps, et tout le monde sera satisfait! »

Quant il fit ses adieux à l'Anglais, après l'avoir comblé de distinctions honorifiques, Alexandre lui renouvela solennellement les assurances qu'il lui avait données précédemment. « Plutôt que de mettre bas les armes avant la complète évacuation du territoire, lui dit-il, je laisserais croître ma barbe jusqu'à ma ceinture, et

j'irais vivre de pommes de terre au fond de la Sibérie ! »

« Les impératrices, ajoute le même auteur, qui prenaient à cette époque une part active à toutes les transactions ayant pour but de maintenir l'empereur dans ses dispositions belliqueuses, exprimèrent, chacune séparément, à Wilson, l'assurance positive qu'elles avaient de la fidélité scrupuleuse avec laquelle le tsar tiendrait sa parole. Elles s'engagèrent à faire en sorte que tous ceux des généraux influents qui étaient honorés de leur confiance personnelle ne pussent douter de leurs sentiments à cet égard... »

Cet incident caractérise les hommes et les choses de Russie à cette époque : on nous aurait reproché de le passer sous silence, dans ce travail où nous aimons à réunir les particularités les plus intéressantes sur l'attitude et la conduite personnelle d'Alexandre pendant la guerre.

A cette même époque arriva à Saint-Pétersbourg la ratification du traité de Boukarest par la Porte Ottomane. Elle fut bientôt suivie d'une dépêche, plus importante encore, mais trompeuse, comme on ne tarda pas à le reconnaître, de la dépêche annonçant une victoire remportée par les Russes sur les bords de la Moskva, le 7 septembre.

Plus haut, là où nous nous sommes, pour la première fois, rencontré avec les deux armées belligérantes, nous avons déjà dit un mot de la bataille de Borodino, et nous n'avons pas laissé ignorer alors qu'en Russie

on la fit passer pour une victoire, ainsi que l'envisage encore, dans son récit, le général Danilefski, historien courtisan et rapporteur aussi partial qu'obséquieux à l'égard de son chef[1]. Évidemment, en cette occasion, une surprise fut faite à la bonne foi d'Alexandre; mais par qui? M. Thiers n'hésite pas à en accuser le prince Koutousof lui-même, dans des termes fort violents: « Menteur autant que rusé, satisfait de n'être pas détruit, dit-il, il eut l'audace d'écrire à son maître qu'il avait résisté toute une journée aux assauts de l'armée française et lui avait tué autant d'hommes qu'il en avait perdu; que s'il quittait le champ de bataille, ce n'était pas qu'il fût vaincu, mais c'est qu'il prenait les devants pour aller couvrir Moscou. Plus qu'aucun homme au monde, il savait à quel point on peut mentir aux passions, surtout aux passions des peuples peu éclairés, et, excepté de se dire victorieux, il osa écrire tout ce qui approchait le plus de ce mensonge[2]. » Le témoignage de M. de Bernhardi semble autoriser ces dures paroles; mais les historiens russes[3] nient formellement l'intention qu'on a prêtée au généralissime. Nous avons sous les yeux le texte du rapport dicté par le prince, dans la position même de Borodino, qu'il évacua immédiatement après, le 8 sep-

[1] T. II, p. 232 de la traduction allemande.

[2] T. XIV, p. 349. Cf. Bernhardi, Mémoires de Toll, t. II, p. 119 et suiv.; prince Eugène de Wurtemberg, Mémoires, p. 96.

[3] Danilefski, *loco citato;* Bogdanovitch, t. II, p. 215, ouvrages où l'on trouve le rapport de Koutousof, selon sa teneur textuelle.

tembre de grand matin et encore dans la nuit : il en résulte qu'effectivement, « excepté de se dire victorieux, » Koutousof y présente les choses sous le jour le plus avantageux pour lui, et affirme même, contre toute vérité, qu'en définitive l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, n'a gagné sur aucun point un seul pouce de terrain, annonçant de plus pour le lendemain la reprise des opérations actives. N'oublions pas, toutefois, que d'autres réserves sont exprimées dans un passage assez long qui ne figure pas, il est vrai, dans la pièce telle qu'elle fut aussitôt publiée dans la *Poste du Nord* du 12 septembre, par ordre du prince Gortchakof, ministre intérimaire de la guerre[1], mais que l'on a rétabli depuis. Ce passage, sans doute, peut avoir été intercalé, ou, comme disent les critiques, interpolé, plus tard, ainsi que le donne à penser M. de Bernhardi ; cependant il nous paraît plus probable qu'il aura été supprimé dans la publication officielle du rapport, qui, en conséquence, aurait été une pièce tronquée ; et, en effet, le général Bogdanovitch, en reproduisant le document, assure expressément l'avoir trouvé, aux Archives topographiques militaires, sous la forme complète, tel que Koutousof l'avait envoyé. Ceci admis, un point reste encore énigmatique : comment

[1] Le prince Alexandre Ivanovitch Gortchakof, général en chef, neveu de Souvorof, était sans doute un oncle du ministre actuel des affaires étrangères. On trouve une notice biographique sur lui dans *Unsere Zeit*, t. Ier, p. 198.

Alexandre fut-il induit en erreur au point de proclamer comme une victoire une action dont on lui avait rendu compte avec tant de précautions oratoires, fort transparentes, lesquelles, dans l'idée du rapporteur, avaient uniquement pour but d'éloigner la pensée d'une défaite qu'il aurait essuyée? Dans le livre de M. de Bernhardi, on explique le fait en rappelant un faux Ordre du jour de Napoléon à son armée, pièce qui dès lors aurait circulé à Saint-Pétersbourg; mais nous n'attachons pas, quant à nous, beaucoup d'importance à ces suppositions [1].

Ce qui est incontestable, c'est qu'aux yeux du tsar la bataille de Borodino était une victoire. Le rapport du généralissime étant arrivé le 11 septembre, jour de la fête de Saint-Alexandre Nevski, on profita de la olennité de la messe qui se dit au grand monastère de ce nom, pour publier l'heureuse nouvelle. L'empereur assistait à cette messe avec les deux impératrices, le césarévitch Constantin, les jeunes grands-ducs Nicolas et Michel, et la grande-duchesse Anna Pavlovna, à cette époque âgée de dix-sept ans et depuis reine des Pays-Bas [2]. La liturgie achevée, il fit donner lecture du rap-

[1] Dans une lettre de Koutousof à la princesse sa femme, il disait : « Je ne suis pas vaincu, j'ai gagné une bataille sur Bonaparte. » De Maistre, *Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 183.

[2] Moins de deux ans auparavant, longtemps après le mariage (1808) de la grande-duchesse Catherine avec le prince d'Oldenbourg, il avait déjà été question d'accorder Anne Pavlovna en mariage à Napoléon, à la place de sa sœur. Caulaincourt avait été chargé de demander

port par le dirigeant du ministère de la guerre, bien entendu abstraction faite du passage en litige ; et aussitôt furent célébrées les actions de grâces solennelles dites « avec génuflexions. » La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair et produisit, dans la capitale, un enthousiasme inexprimable ; en passant de bouche en bouche elle se grossit, et ce qui n'avait été d'abord qu'une bataille livrée sans désavantage pour les Russes, devint en peu d'heures une victoire décisive. La certitude, d'ailleurs, qu'on croyait avoir maintenant, que les forces nationales étaient à même de se mesurer avec les invincibles phalanges du conquérant français, suffisait à relever tous les courages et à produire une allégresse générale.

Le lendemain, l'empereur adressa au généralissime le rescrit le plus flatteur. « L'éclatant fait d'armes, lui écrivait-il, par lequel vous avez repoussé l'armée principale de l'ennemi, qui, dans son audace, avait osé s'approcher de notre vieille capitale, a excité toute mon attention, comme aussi celle de la nation entière. Achevez l'œuvre entreprise avec tant de succès, et profitez des avantages obtenus pour ne pas laisser aux vaincus le temps de se relever. Que la main du Seigneur vous conduise, vous et nos braves guerriers, desquels

secrètement sa main et n'avait pas essuyé de refus (indépendamment de Bignon, voir Jos. de Maistre, *Mémoires politiques*, p. 342). Cependant il existait encore des difficultés, et, dans l'intervalle, le prince de Schwartzenberg, nouvel ambassadeur d'Autriche à Paris, insinua que sa cour accorderait une archiduchesse.

la Russie attend la gloire et toute l'Europe sa pacification. » Puis il annonçait au prince Koutousof sa nomination à la dignité de feldmaréchal, la première de l'empire; celle de son épouse au poste de dame d'honneur, et, de plus, un don de cent mille roubles. Barclay de Tolly, Bagrathion, Miloradovitch, Dokhtourof, Ostermann, Raïefski, etc., etc., étaient aussi l'objet de hautes distinctions honorifiques, et une gratification de cinq roubles fut accordé à tout homme qui avait pris part à la bataille.

Que l'erreur d'Alexandre fut sincère, et non pas une suggestion de la politique, cela est attesté par la consternation que produisit en lui la nouvelle de l'évacuation de Moscou, et par tous ses actes immédiatement subséquents. En effet, il fit aussitôt partir le colonel Tchernychef, afin de porter à Koutousof un plan de campagne déjà dressé, comme si le généralissime avait eu encore toute liberté d'agir agressivement; il envoya à Tchitchagof des instructions que la même supposition avait dictées, et de plus, sur l'ordre du monarque, le comte de Lieven, qui, avant la guerre, avait été ministre et envoyé plénipotentiaire en Prusse, adressa au baron (plus tard prince) de Hardenberg une lettre où, se basant sur la bataille gagnée, il présageait déjà la résurrection de la Prusse et insinuait la nécessité pour elle de munir, à tout événement, le général d'Yorck, dont le corps était sous les ordres de Macdonald en Courlande, d'instructions qui le missent en

mesure de faire volte-face aussitôt que les circonstances le permettraient[1].

Quoi qu'il en soit, l'ivresse générale ne dura pas longtemps, car le monarque ne tarda pas à être désabusé, et c'est le comte Rostoptchine qui, le premier, lui fit entrevoir une réalité bien différente de ces rêves dont son âme enthousiaste s'était bercée avec bonheur. Après un long intervalle de silence, — car Koutousof ne se pressait pas d'envoyer de nouveaux rapports, — arriva, le 18, une lettre écrite à Moscou, par le gouverneur (le 13, veille de l'entrée des Français), lettre que celui-ci avait envoyée à Saint-Pétersbourg en lui faisant faire le détour par Iaroslaf. Dans cette missive, dont nous avons déjà fait mention plus haut, Rostoptchine annonçait au monarque qu'un aide de camp du prince Koutousof venait de lui remettre un billet, par lequel le généralissime demandait des officiers de police qui pussent guider l'armée jusqu'à la route de Riaisân, à travers la ville. La lettre du comte ne renfermait en outre que l'espèce de protestation que nos lecteurs connaissent déjà, mais dont il ne sera pas superflu de rappeler la teneur textuelle : « Majesté !

[1] Cette lettre est insérée tout au long dans l'ouvrage de Danilefski, t. II, p. 239-243. Cf. Bogdanovitch, t. II, p. 272. L'auteur, Christophe Andréïévitch comte (puis prince) de Lieven, était un ami particulier de l'empereur Nicolas, et fut successivement ambassadeur à Londres et gouverneur du grand-duc héritier (l'empereur actuel). Voir la notice que nous lui avons consacrée, à lui et à son frère, dans l'*Histoire intime*, t. I[er], p. 511-515.

la conduite de Koutousof décide du sort de la capitale et de tout l'empire. La Russie frémira quand elle sera instruite de l'évacuation de Moscou, où se concentre toute la grandeur de l'État et où repose la poussière des ancêtres de Votre Majesté. Je suis l'armée et j'enmène tout. Il ne me reste qu'à pleurer sur le sort de ma patrie ! »

Avant l'arrivée de cette dépêche, la nouvelle de la prise de Moscou par les Français circulait déjà dans Saint-Pétersbourg comme un bruit sourd ; mais personne n'y ajoutait foi. Quand elle fut ainsi officiellement confirmée à l'empereur, comme un fait qui allait s'accomplir, le malheureux prince fut saisi de consternation ; rien ne lui avait présagé l'imminence d'un tel malheur. Son trouble était encore augmenté par le choix qu'avait fait Koutousof de la route de Riaisân, tandis que c'était par celle de Kalouga qu'il eût semblé devoir opérer sa retraite. Dans cette perplexité, il fit partir son ami de jeunesse et aide de camp général, le prince Pierre Volkonski, afin de s'enquérir des desseins du nouveau feldmaréchal et de lui en rendre compte sans retard. Le rescrit que le prince emportait, et qui portait la date du 19 septembre, mérite, par son importance comme pièce historique, d'être reproduit ici textuellement, en traduction française.

« Prince Michel Ilarionovitch,

« Depuis le 29 août (10 septembre), je suis sans nou-

velles de vous. En attendant, j'ai reçu du gouverneur militaire de Moscou, par la route de Iaroslaf, la triste nouvelle que vous avez résolu d'abandonner la ville avec votre armée. Vous pouvez vous figurer l'effet que cette dépêche a produit, et votre silence augmente encore mon agitation. Je vous fais porter les présentes par l'aide de camp général prince Volkonski, afin d'être instruit par vous-même de l'état de l'armée, ainsi que des motifs qui vous ont déterminé à prendre cette fatale résolution. »

L'indignation du monarque, qu'il n'a pas su toujours contenir, dans la suite, quand il songeait au rapport sur la bataille de Borodino, perce déjà dans cette lettre ; si M. Thiers affirme qu'il n'osa pas la témoigner, « car il profitait lui-même d'un mensonge qui soutenait le cœur de ses sujets, » il entend dire la témoigner publiquement et avec éclat. Elle se fait sentir dans toute la correspondance d'Alexandre, notamment dans la lettre du 2 (14 octobre) [1], ainsi que dans les conversations intimes dont nous parlerons bientôt.

D'autres nouvelles dignes de foi, arrivées encore le même jour (18 septembre), doivent avoir donné à l'empereur la désolante assurance que l'entrée des Français dans Moscou était un fait accompli ; car dès le 20, quoiqu'il n'eût pas encore le nouveau rapport de Koutousof, une publication officielle apprit aux habitants de la résidence le malheur qui venait de

[1] Voir Bogdanovitch, t. II, p. 462. Cf. Wilson, traduction allemande, p. 166.

frapper l'empire. C'était une pièce peu habilement rédigée, longue et diffuse [1] : il suffira d'en placer ici le commencement.

« On fait savoir avec une affliction profonde, que partageront tous les enfants de la patrie, que l'ennemi est entré dans Moscou le 3(15) [2] du présent mois de septembre. Cependant, que la grande nation russe ne s'abandonne pas pour cela au découragement. Au contraire, que tous et chacun s'arment d'un courage nouveau, de constance et de la plus ferme espérance, pour que le mal et le dommage que l'ennemi nous a faits retombent finalement sur sa tête! Ce n'est pas après avoir vaincu nos armées ou après leur avoir fait essuyer des pertes considérables que l'ennemi a occupé Moscou : le généralissime lui-même, après en avoir délibéré avec les principaux de ses généraux en conseil de guerre, a jugé utile et prescrit par les circonstances de céder pour quelque temps à une nécessité inéluctable, afin de changer, par des moyens plus sûrs et meilleurs, le court triomphe de l'envahisseur en une ruine définitive. Sans doute il sera douloureux pour tout Russe d'entendre que la première ville de l'empire, Moscou, a reçu dans son sein les ennemis de la patrie ; mais ils n'y ont trouvé qu'une ville déserte dépouillée de ses trésors, abandonnée de ses habitants.... »

[1] On la trouve textuellement dans l'ouvrage de Bogdanovitch, t. II, p. 273, et dans celui de Danilefski, t. II, p. 344. La traduction qu'a donnée Chambray (t. Ier, p. 372) ne brille pas par le mérite de l'exactitude. Ségur n'en donne qu'une paraphrase (liv. VIII, chap. IX), mais son texte est si éloquent, que chacun se dit en le lisant, que c'était là ce qu'il eût fallu dire dans un moment si solennel.

[2] En réalité, c'était le 14.

Koutousof, cependant, avait rompu le silence; seulement, il avait fallu près de cinq jours à son messager pour atteindre la résidence, par le détour de Vladimir et Iaroslaf. Il arriva le lendemain de cette publication et du départ du prince Volkonski, le 21. C'était le colonel Michaud, qu'Alexandre, dont il avait promptement acquis la confiance, avait nommé son aide de camp. Le rapport dont il était porteur était daté du 16; Koutousof l'avait dicté au village de Chiline, entre Panki et Borofskii-Mosth.

L'audience qui fut aussitôt accordée à l'ingénieur sarde eut lieu au château de Kamennoï-Ostrof (Ile de Pierre), situé derrière le Vieux Pétersbourg et au delà de la Petite Nevka. Michaud lui-même en a consigné le récit dans une lettre adressée par lui à Danilefski, alors colonel d'état major et aide de camp de Koutousof[1]. C'est à cette source que nous puisons.

L'empereur ne le fit pas attendre. En le voyant entrer dans son cabinet, il devina à son air et sa mine composée qu'il n'avait rien de satisfaisant à lui communiquer, et après lui avoir rendu son salut :

— M'apportez-vous des nouvelles fâcheuses, colonel? lui demanda-t-il.

— De bien tristes, sire; l'abandon de Moscou.

— Mais aurait-on livré ma vieille capitale sans se battre?

[1] Voir Bogdanovitch, t. II, p. 268. Cf. une lettre du 23 septembre 1812, dans la *Corresp. diplom.* de de Maistre, t. Ier, p. 185.

— Sire, les environs de Moscou n'offrant aucune position à pouvoir hasarder une bataille avec des forces inférieures, le maréchal a cru bien faire en conservant à V. M. une armée, dont la perte, sans sauver Moscou, aurait pu être de la plus grande conséquence, et qui, par les renforts que V. M. vient de lui procurer et que j'ai rencontrés partout le long de mon voyage, se verra bientôt à même de reprendre l'offensive et de faire repentir l'ennemi d'avoir pénétré dans le cœur de Ses États.

— L'ennemi est-il entré dans la ville?

— Oui, sire, et la ville est en cendres à l'heure qu'il est; je l'ai laissée tout en flammes.

« A ces mots, dit l'officier qui nous raconte cette scène de douleur, les yeux du souverain me firent si bien connaître l'état de son âme que j'en fus ému à n'y pouvoir tenir. »

Cependant après un moment de trouble suivi d'un pénible recueillement, le monarque reprit la conversation.

— Je vois, colonel, par tout ce qui nous arrive, que la Providence exige de nous de grands sacrifices; je suis prêt à me soumettre à toutes ses volontés. Mais, dites-moi, Michaud, comment était à votre départ l'esprit de l'armée? que disait-elle en voyant abandonner ainsi ma vieille capitale sans coup férir? Est-ce que cela n'a pas eu une mauvaise influence sur le moral du soldat? n'avez-vous pas aperçu de découragement?

— Sire, me permettez-vous de vous parler franchement, en loyal militaire?

— Colonel, je l'exige toujours, mais dans ce moment surtout je vous prie de me parler comme vous l'avez fait autrefois [1]. Ne me cachez rien ; je veux savoir absolument ce qu'il en est.

— Sire, j'ai laissé toute l'armée, depuis les chefs jusqu'au dernier soldat sans exception, dans une crainte extrême, épouvantable...

— Comment cela ? d'où peuvent naître les craintes? Mes Russes se laisseraient-ils abattre par les premiers malheurs ?

— Jamais, sire ! Ils craignent seulement que Votre Majesté, par bonté de cœur, ne se laisse persuader de faire la paix [2]. Ils brûlent de combattre et de Lui prouver par leur courage et le sacrifice de leur vie combien ils Lui sont dévoués.

Ici l'empereur, se remettant d'une émotion qui l'avait saisi en entendant parler d'une crainte épouvantable et qui avait un instant altéré le noble calme de ses beaux traits, fit voir à son interlocuteur que ses dernières paroles avaient produit l'effet d'un baume salutaire. Il lui frappa vivement sur l'épaule, et répondit :

— Ah ! vous me rassurez, colonel ! Eh bien ! retournez à l'armée ; dites à nos braves, dites à tous mes

[1] Au camp de Drissa, lors de la première arrivée de Michaud.
[2] Voir plus haut la note de la p. 305.

sujets, partout où vous passerez, que quand je n'aurai plus aucun soldat, je me mettrai moi-même à la tête de ma chère noblesse, de mes bons paysans, et j'userai ainsi jusqu'à la dernière ressource de mon empire. Il m'en offre encore plus que mes ennemis ne pensent. Mais s'il était écrit dans les décrets de la divine providence que ma dynastie dût cesser de régner sur le trône de mes ancêtres, alors, après avoir épuisé tous les moyens qui sont en mon pouvoir, je me laisserai croître la barbe jusqu'ici (l'empereur porta la main sous sa poitrine)[1] et j'irai manger des pommes de terre avec le dernier de mes paysans, plutôt que de signer la honte de ma patrie et de ma chère nation, dont je sais apprécier les sacrifices faits pour moi...

Un instant l'empereur s'arrêta, comme vaincu par son émotion; il alla jusqu'au fond de son cabinet, mais revint tout aussitôt à grands pas, le visage en feu, et, serrant de sa main le bras de l'officier,

— Colonel Michaud, continua-t-il, n'oubliez pas ce que je vous dis; peut-être un jour nous nous le rappellerons avec plaisir. Napoléon ou moi, lui ou moi! nous ne pouvons plus régner à la fois. J'ai appris à le connaître; il ne me trompera plus!

L'enthousiasme avec lequel Alexandre parla dans ce moment, gagna l'envoyé, d'ailleurs heureux et

[1] C'est la même expression que celle dont il s'était servi vis-à-vis du général Robert Wilson.

émerveillé de tout ce qu'il venait d'entendre. « Sire, s'écria-t-il plein de joie, Votre Majesté signe dans ce moment la gloire de la nation et la délivrance de l'Europe ! »

Mais que disait Koutousof dans son rapport? comment expliquait-il l'abandon de Moscou, à quelques jours de distance seulement de la prétendue victoire qu'il avait remportée à Borodino? Le vieillard payait d'audace, ainsi qu'on va le voir; et, au fait, convenons-en, au point où en étaient les conjonctures, il n'y avait pas autre chose à faire. Voici les principaux passages de ce document[1] :

« Après la bataille si sanglante, quoique victorieuse pour nous, du 26 août (7 septembre), je dus néanmoins abandonner la position près de Borodino, par des motifs que j'ai déjà eu l'honneur d'exposer à Votre Majesté Impériale. A la suite de cette bataille, l'armée se trouva en grand désarroi ; la seconde armée surtout était très-considérablement affaiblie. Dans cet épuisement de nos forces, nous approchions de Moscou, ayant journellement à soutenir des combats avec l'a-

[1] Danilefski (t. II, p. 342) en a donné le texte. Cf. Bogdanovitch, t. II, p. 268. Il y a une variante essentielle dans ces deux textes. Au lieu de : *Quoique victorieuse pour nous*, comme on lit dans la version de Bogdanovitch, il y a dans celle de Danilefski, constant panégyriste de Koutousof, appliqué à atténuer ses torts, *Quoique victorieuse* AUSSI *pour nous*. La version de Bernhardi (t. II, p. 170) est conforme à celle de Bogdanovitch, que nous avons suivie. Elle est accompagnée d'assez vertes critiques.

vant-garde ennemie[1], et, dans la faible distance qui nous en séparait, il ne se trouva aucune position où j'eusse pu attendre avec confiance l'agresseur. Les troupes que nous devions rallier n'étaient pas encore assez près; d'autre part, l'ennemi détacha deux colonnes, l'une sur la route de Borofsk, l'autre sur celle de Zvénigorod, afin d'agir sur mes derrières depuis Moscou. Je ne pus donc pas risquer une bataille, dont l'issue défavorable eût eu pour conséquence, non-seulement l'anéantissement des derniers débris de l'armée, mais encore la destruction de Moscou, menacé d'être réduit en un monceau de cendres. Dans cette position extrêmement critique, et après en avoir délibéré avec nos principaux généraux, dont quelques-uns étaient d'un avis contraire, je dus me résoudre à laisser libre à l'ennemi l'entrée de Moscou, d'où tous les trésors, l'arsenal[2], tout ce qui appartenait à la Couronne et même les biens des particuliers avaient été préalablement emportés, et où pas un seul gentilhomme n'était resté.

« J'ose, très-gracieux seigneur et souverain, vous représenter humblement que l'entrée de l'ennemi à Moscou était encore loin d'équivaloir à la soumission de la Russie. Au contraire, avec les troupes qu'il m'a été donné de conserver, je ferai un mouvement vers la route de Toula..., ce qui m'assurera les ressources

[1] Ceci était, comme on l'a vu plus haut, fort peu exact.
[2] Ceci encore était une erreur.

préparées dans nos plus riches gouvernements. Dans toute autre direction, j'en serais coupé, comme je le serais de Tormassof et de Tchitchagof... Aussi longtemps qu'existera l'armée de Votre Majesté Impériale, animée de sa valeur connue et de l'ardeur dont nous brûlons, la perte de Moscou est réparable et n'implique pas celle de la patrie. Au demeurant, Votre Majesté Impériale daignera sans doute accorder que ce sont là les conséquences inévitables de la perte de Smolensk et de l'état de désorganisation dans lequel j'ai trouvé l'armée[1]. »

Après la lecture de ce document un peu entortillé, deux sentiments se partagèrent l'âme émue du souverain, frappé comme d'un coup de tonnerre. Le premier fut une douleur profonde et navrante, dont rien n'a pu depuis effacer entièrement l'impression, et qui développa subitement dans son cœur aimant et enclin au mysticisme une puissance inaccoutumée du sentiment religieux. Alexandre a lui-même fait à ce sujet, en 1818, une confidence à l'évêque protestant Eylert, confesseur[2] du roi de Prusse. Du temps de Catherine, lorsqu'il reçut son éducation, lui dit-il, « on en était à la cour de Saint-Pétersbourg à peu près au

[1] Mais si cette armée en désorganisation a permis ensuite à Koutousof de gagner une bataille, comme il le prétendait, les torts de Barclay, contre lequel ce paragraphe est dirigé, n'étaient donc pas si évidents.

[2] Un terme plus juste serait celui de pasteur conseiller spirituel.

même point que partout ailleurs : beaucoup de paroles, mais peu de sens ; beaucoup de pratiques extérieures, mais la sainte essence du christianisme se dérobait à nos regards[1]. Je sentais le vide dans mon âme, et un vague pressentiment m'accompagnait. J'allais, je venais, je me donnais des distractions. A la fin, l'incendie de Moscou a illuminé mon âme, et le jugement de Dieu sur les champs de bataille glacés a rempli mon cœur d'une chaleur de foi qu'il n'avait pas ressentie auparavant. Dès ce moment, je connus Dieu tel que l'Écriture sainte l'a révélé ; alors j'appris à comprendre, et je comprends maintenant, sa volonté et sa loi, et la résolution de ne consacrer qu'à lui, à sa gloire, ma personne et mon règne, mûrit et se fortifia en moi. Depuis ce temps, je suis devenu un autre homme : à la délivrance de l'Europe de sa ruine je dois mon propre salut et ma délivrance. »

Le second sentiment qui s'empara d'Alexandre fut l'irritation contre Koutousof, qui l'avait trompé. Elle l'entraîna même à un acte inopportun à ce moment-là, car il nomma une commission chargée, sous la présidence du vieux comte Saltykof, de se livrer à une enquête au sujet de la conduite du généralissime, et il autorisa aussi le blâme dont elle devint l'objet au sein du comité des ministres, dans sa séance du 22 septembre[2]. Cependant, ces symptômes de mécon-

[1] Comparez ce qu'il dit de son éducation, p. 305.
[2] Voir Bogdanovitch, t. II, p. 280 ; Bernhardi, t. II, p. 173.

tentement n'eurent pas et ne purent pas avoir d'autres suites; Koutousof était toujours l'homme nécessaire. Seulement, Alexandre lui garda rancune, et ne craignit pas de le témoigner dans son cercle intime. « Ce vieillard, dit-il bientôt après à la jeune comtesse de Tissenhausen, depuis comtesse de Choiseul-Gouffier, ce vieillard a bien raison d'être content; le froid l'a bien servi! »

L'opinion publique, quoique fortement impressionnée par les événements dont Moscou et ses alentours venaient d'être le théâtre, resta favorable à « ce vieillard » et fidèle à son engouement pour lui. Elle s'en prenait de tous ces malheurs à Phull, à Barclay, à l'influence des étrangers, à l'incapacité bien réelle de beaucoup d'entre les généraux russes; elle était encore sous le charme du bulletin de triomphe du vieux feldmaréchal. Cependant les avis étaient partagés sur ce qu'il y avait à faire ultérieurement. D'un côté, le parti de la paix rompit le silence qu'il avait forcément gardé jusqu'alors. Roumantsof, dit M. Thiers[1], « qui se taisait depuis que les nouvelles inimitiés avec la France avaient donné un si cruel démenti à son système et qui eût été déjà totalement écarté des affaires, si Alexandre, en frappant le représentant de la politique de Tilsit, n'avait paru se condamner lui-même, Roumantsof avait retrouvé la voix pour parler en faveur de

[1] T. XIV, p. 438.

la paix [1]. » Et, chose étrange, mais attestée par le général Bogdanovitch et M. de Bernhardi aussi bien que par notre historien national, il était soutenu par le comte Araktchéïef, naguère encore l'un des plus fermes partisans de la guerre à outrance. Bien plus, l'impératrice mère, qui haïssait Napoléon dont elle avait été jusqu'alors l'adversaire déclarée, n'était pas d'avis de tout risquer sur un coup de dé [2], et le fougueux grand-duc Constantin [3] reculait devant l'idée de livrer la Russie, à l'exemple de l'Espagne, à une longue guerre d'indépendance qui consumerait les ressources, déjà si bornées, dont on disposait encore. Le même abattement avait gagné, nous dit Wolzogen, le prince Volkonski, le comte Tolstoï, et tout l'entourage immédiat du tsar. Mais, d'un autre côté, le parti de la guerre, qui était le parti national, déploya une rare énergie. Peut-être M. Thiers en exagère-t-il les sentiments, quand il nous raconte que l'on n'hésitait pas à dire que si Alexandre fléchissait, il fallait le déposer et appeler au trône la grande-duchesse Catherine, sa sœur ; mais il est certain, comme il l'ajoute, que les cris de guerre cou-

[1] Ceci est confirmé par de Maistre, *Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 184, qui, ailleurs (p. 236), dit de Napoléon : « Il a cru qu'avec le chan« celier il était sûr de la paix. » Voir aussi *Stein und sein Zeitalter*, par Sig. Stern (1855), p. 340.

[2] Voir là-dessus Arndt, *Erinnerungen aus dem æussern Leben*, p. 157. Cf. les lettres de Stein au comte de Munster, et (Hormayr), *Lebensbilder aus dem Befreiungskriege*, t. II, p. 303; Wolzogen, p. 162.

[3] Il faut lire sur lui la même *Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 161.

vrirent les paroles de paix, et que les résolutions courageuses parvinrent à se faire écouter. Elles étaient soutenues par l'attitude et le langage de tous ces étrangers qui, étant venus chercher un asile en Russie, demandèrent à son souverain de se mettre à la tête d'une insurrection européenne contre Napoléon; elles l'étaient tout particulièrement par l'attitude et le langage du roide et inflexible baron de Stein, ouvertement l'ennemi de Roumantsof, et qui, redoublant d'ardeur et de fermeté, n'épargnait pas à l'empereur ses austères avertissements. Le sage et clairvoyant comte Victor Kotchoubéï, le plus réfléchi des amis d'Alexandre, lui parlait absolument dans le même sens, mais sans faire sur lui la même impression que Stein, qui d'ailleurs n'était lié avec aucune personne en Russie autant qu'avec Kotchoubéï[1].

Marie Fœodorovna elle-même revint bientôt à des résolutions plus dignes de la vigueur de son caractère : dès qu'elle apprit l'évacuation de Moscou par les Français, elle redevint belliqueuse. L'excellent biographe de Stein[2] nous raconte à ce sujet une anecdote fort intéressante. Quand la nouvelle de cette évacuation arriva à

[1] En dehors de cet homme d'État et de sa famille, Stein n'avait guère de relations intimes qu'avec la famille Rasoumofski. Voir Stern, ouvrage cité, p. 330.

[2] Pertz, *Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*, t. III, p. 200. L'ouvrage de Stern n'est guère qu'un extrait de cette œuvre capitale. Voir aussi sur Stein, Tourghénief, *La Russie et les Russes*, t. Ier, p. 24 et suiv., 417-430.

Saint-Pétersbourg, la famille impériale était réunie à table, et le baron d'Empire était parmi les invités. Vers la fin du repas, « l'impératrice qui, peu de temps auparavant, avait, dans son abattement, tant insisté pour que la paix fût conclue, » relevée maintenant par le succès et animée par la victoire, prit la parole. Après avoir dit différentes choses sur le grand événement que l'on fêtait, elle ajouta en terminant : « En vérité, si un seul homme de l'armée française repasse le Rhin et regagne sa patrie, j'aurai honte d'être une Allemande ! » Quand Stein entendit cela, le rouge et le blanc se succédèrent dans son mâle visage, et, se levant brusquement, il éclata ainsi : « Votre Majesté a bien tort de dire cela, et de le dire devant les Russes, qui doivent tant aux Allemands. Elle devrait dire, non pas qu'Elle rougirait des Allemands, mais qu'Elle rougirait de Ses cousins, les princes allemands. Dans les années 1792 et suivantes, j'ai vécu sur les bords du Rhin, et je puis dire que ce n'était pas la faute du brave peuple allemand si les Français le passèrent. Si on avait eu confiance en lui, si on avait su s'en servir, jamais Français n'eût passé l'Elbe, ni à plus forte raison la Vistule et le Niémen. » Un instant déconcertée par cette sortie un peu violente, la matrone impériale retrouva presque aussitôt son sangfroid et répondit avec dignité : « Après tout, vous avez raison, monsieur le baron. Je vous remercie de la leçon. »

Quant à Alexandre, il avait pris son parti, comme

nous l'avons dit. Napoléon ne l'avait déjà que trop humilié personnellement, et le cri de douleur de sa patrie avait de l'écho dans son cœur. On peut en juger par la lettre autographe suivante qu'il adressa, vers la fin de septembre, au prince royal de Suède. Après avoir dit un mot de la catastrophe de Moscou, « Cette perte est cruelle, j'en conviens, continuait-il, mais plus sous le rapport moral et politique que militaire. Du moins me donnera-t-elle l'occasion de présenter à l'Europe entière la plus grande preuve que je puisse offrir de ma persévérance à soutenir la lutte contre son oppresseur ; car, après cette plaie, toutes les autres ne seront que des égratignures. Je réitère à Votre Altesse Royale l'assurance solennelle que plus que jamais, moi et la nation à la tête de laquelle j'ai l'honneur de me trouver, sommes décidés à persévérer et à nous ensevelir plutôt sous les ruines de l'empire que de composer avec l'Attila moderne. Furieux de ne pas avoir trouvé à Moscou les richesses qu'il convoitait, ni la paix qu'il espérait, il a fait brûler cette belle capitale, qui ne présente plus maintenant qu'un monceau de cendres et de décombres. »

Persévérer, c'était là le vrai remède, et Alexandre, comme on le voit, en prenait l'engagement formel. Napoléon lui avait dit à Erfurt : *A la guerre, c'est l'obstination qui fait tout, c'est par elle que j'ai vaincu.* Il s'en souvint à propos, et ne l'oublia plus. Le prince Eugène de Wurtemberg, narrateur du reste fort im-

partial, a dit avec raison[1]: « C'est à la persévérance de l'empereur Alexandre, au moment décisif, que doit être attribué le revirement qui se fit depuis dans les destinées de l'Europe. » On peut dire, il est vrai, avec le colonel, depuis général, Boutourline, qu'alors elle était devenue plus facile. Tant que les palais et les richesses immobilières de la haute noblesse moscovite réfugiée dans ses terres étaient à la merci des vainqueurs, le désir de les lui conserver, de les sauver d'une ruine imminente, pouvait ajouter son poids à tous ceux qui faisaient incliner la balance du côté des négociations; maintenant, c'en était fait! tout était détruit irréparablement, et la soif de la vengeance devait l'emporter désormais chez tous ces riches seigneurs, comme au sein de la multitude, sur l'idée de racheter leurs biens par des concessions faites aux dépens de la dignité nationale. De plus, la crainte qu'ils avaient eue que Napoléon ne décrétât l'affranchissement des serfs n'avait plus guère de motif.

Depuis ce moment, Alexandre, tout en laissant encore le comte Roumantsof à la tête de la chancellerie d'État, s'abstint de prendre ses avis : la direction, au moins nominale, des affaires étrangères passa des mains de ce partisan convaincu de l'alliance française dans celles du comte de Nesselrode, alors âgé de trente-deux ans, encore sans parti pris, mais incli-

[1] *Erinnerungen*, p. 106. — Sur les motifs de sécurité d'Alexandre, voir Beitzke, p. 275.

nant déjà à se mettre sous l'influence du prince de Metternich et de la politique autrichienne[1].

Cependant, on ne se dissimulait pas à Saint-Pétersbourg que le coup terrible qui venait de frapper Moscou pourrait bien, avec un ennemi audacieux comme l'était Napoléon, ne pas être épargné non plus à la seconde capitale. Elle n'était couverte que par le faible corps du général Wintzingerode dont nous avons parlé : aussi beaucoup des plus riches habitants de Tver, ville intermédiaire, avaient-ils déjà pris la fuite. Alexandre s'occupa à renforcer ce corps au moyen de recrues, des milices déjà sous les armes et des fugitifs des gouvernements occupés par l'ennemi. Il garda encore en réserve quelques régiments de Baschkirs. En même temps, il donna l'ordre à tous les fonctionnaires de se mettre en mesure d'opérer éventuellement le transport vers un point moins exposé de l'empire, plus septentrional, de tous les objets les plus précieux ou dont la possession pourrait le mieux seconder les vues de l'ennemi, archives publiques, dépôts de cartes, bibliothèques, trésor, approvisionnements, mobilier d'ambulances, hôpitaux, établissements d'instruction, etc., etc. Les particuliers, sur le qui-vive de leur côté, eurent bientôt connaissance de ces préparatifs du gouvernement et se hâtèrent de suivre son exemple. Selon Danilefski, « tous songèrent à partir, se munirent de véhicules et ache-

[1] « Il est Autrichien d'opinion, » écrivait en 1814 le comte J. de Maistre, *Correspondance diplomatique*, t. II, p. 25.

tèrent des barques de toute espèce. La Néva et ses canaux étaient couverts de bateaux prêts à se mettre en mouvement au premier signal annonçant l'approche de l'ennemi. Il fallut modérer l'ardeur avec laquelle tous, grands et petits, disposaient tout pour un déménagement général, et à cet effet le gouvernement promit d'avertir à temps la population quand le moment serait venu, et de l'aider alors de toutes ses forces. Car, ajouta-t-il encore dans sa publication du 2 octobre, « il est résolu irrévocablement, et tout Russe est sans « doute d'accord avec nous sur ce point, que plutôt que « de laisser tomber la Russie sous le joug, par l'effet « d'une paix honteuse, on videra jusqu'à la lie la coupe « du malheur, quel que puisse être le succès réservé « aux armes de l'ennemi [1]. » De plus, le gouvernement pourvut à la défense de Kronstadt, alors encore très-attaquable par mer et que les glaces allaient rendre abordable de toutes parts, en même temps qu'elles emprisonneraient la flotte, dont ce port militaire était la station. Il était à craindre qu'une entreprise ne fût dirigée contre elle. Plutôt que de la perdre ainsi, l'empereur résolut de la mettre en dépôt chez les Anglais. « Il fit appeler lord Cathcart, dit M. Thiers [2],

[1] Voir aussi Wolzogen, p. 163, et de Maistre, ouvrage cité, t. Ier, p. 248. Déjà le 14 septembre, le ministre sarde avait écrit (p. 165) : « Ici, déjà tout le monde a fait ses paquets, à commencer par la cour, qui avait tout emballé. »

[2] T. XIV, p. 440. Cf. Danilefski, t. II, p. 354; Bogdanovitch, t. II, p. 278.

lui avoua ses appréhensions, lui déclara en même temps ses déterminations irrévocables, et lui en donna la preuve la moins équivoque, en lui demandant de prendre en dépôt la flotte russe avec tout ce qu'elle aurait à bord, lui disant qu'il la confiait à l'honneur et à la bonne foi de la Grande-Bretagne. » Acceptée avec empressement par le diplomate, et sous la promesse de garder fidèlement un dépôt si sacré, la proposition fut accueillie de même par le gouvernement britannique, et l'on sait que l'empereur Alexandre y donna suite. La flotte mit à la voile, chargée d'objets précieux de toute nature, et prit la direction des ports de l'Angleterre. Enfin, des instructions définitives furent envoyées au général Tormassof et à l'amiral Tchitchagof. Abandonnant toute idée d'une diversion à opérer, d'un coup de main à tenter au loin, ce dernier devait entrer en Volynie, y rallier le corps de Tormassof qui se rangerait sous son commandement, et, après avoir ainsi porté ses forces jusqu'à 70,000 hommes, remonter le Dniéper, afin d'agir conformément au plan général d'opérations, en venant appuyer, en deçà de la ligne de la Bérésina, l'armée principale, à son flanc gauche, comme le corps du comte de Wittgenstein, devenu disponible, accourra vers elle sur le flanc droit.

Le lecteur sait déjà qu'il n'entre pas dans nos vues de suivre les événements militaires jusque dans la retraite de notre armée. Le but de la digression, du coup

d'œil rétrospectif, qui s'arrête ici, était de bien mettre en lumière cette époque capitale de la vie d'Alexandre et d'en faire connaître les incidents jour par jour. Nous y reviendrons encore un peu plus loin ; pour le moment, occupons-nous de Rostoptchine, que nous avons encore une fois trop longtemps perdu de vue, nous fondant, il est vrai, sur la seconde partie de notre titre qui annonce un tableau de la Russie à l'époque de la guerre de 1812, en même temps que l'histoire de deux des plus notables acteurs dans les événements d'alors, dignes rejetons de ces anciens Moscovites dont la race commence à se perdre.

Les sentiments du gouverneur de Moscou étaient à l'unisson de ceux du monarque et les avaient même devancés, témoin sa proclamation aux habitants de la ville, comme aussi la lettre qu'il avait écrite au tsar le 13 septembre et dont voici la fin [1] : « Que le mot de *paix* soit loin des pensées de Votre Majesté! Les Russes alors prendront leur place dans l'univers, et vous triompherez de votre ennemi. Peut-être cela arrivera-t-il bientôt. Vos sujets répandent leur sang et n'en ont pas de regrets. Puisse Dieu, notre Seigneur, ne pas vous induire en tentation, et vous serez le sauveur du monde ! » Paroles un peu emphatiques, en harmonie

[1] Danilefski, t. II, p. 283.

avec le caractère de celui qui les traçait, car s'il n'était pas certain que Rostoptchine fût un descendant de Tchinghiz-Khan, il rappelait du moins souvent par son langage les enfants de l'Orient; mais paroles pleines d'élévation, en rapport avec les circonstances, et qui, à défaut de l'incendie de Moscou, associeraient notre héros à la gloire d'avoir efficacement travaillé au salut de sa patrie. L'empereur en avait apprécié le patriotisme, et, après avoir, dans sa réponse, remercié le comte de son zèle, il avait ajouté ces lignes toutes confidentielles : « Vous vous figurerez facilement tout ce qui se passe en moi; mais je continue de tout espérer de la Providence, de la bravoure de nos troupes et de l'esprit qui anime notre digne nation. Pleins de constance et avec l'aide de Dieu, nous combattrons le monstre qui est la ruine de l'Europe. »

Le 25 septembre, Rostoptchine, étant au camp de Krassnaïa-Pakhra, sur la vieille route de Kalouga, adressa à l'empereur un rapport dont nous extrairons ce qui suit : « L'ordre du prince Koutousof de diriger des approvisionnements sur la route de Kalouga [1] a été donné le 29 août (10 septembre). Cela prouve qu'il avait dès lors l'intention d'évacuer Moscou. Je suis au désespoir qu'il m'ait caché ses desseins, car dans l'impossibilité où j'étais de défendre la ville, j'y aurais mis le feu, afin de priver Bonaparte de la gloire d'avoir

[1] Route que Koutousof avait dès lors momentanément songé à suivre.

pris Moscou, puis de l'avoir pillé et livré aux flammes; j'aurais enlevé aux Français le fruit de leur campagne et jusqu'aux cendres de la capitale. Je leur aurais donné lieu de croire qu'ils avaient ainsi été frustrés de grands trésors, pour leur faire comprendre à quelle nation ils avaient affaire. »

On cite ce passage à l'appui de l'opinion selon laquelle le gouverneur de Moscou ne serait pas l'auteur de l'incendie; mais on s'abuse, selon nous, en se fondant sur les paroles d'un homme qui semblait ignorer quel respect est dû à la vérité, partout et toujours. C'était pour Rostoptchine un parti pris d'affirmer et de répandre le bruit que les Français, nouveaux Érostrates, avaient incendié la vieille capitale russe, et il préludait dès lors au système qu'il crut devoir adopter dans la suite, de nier que cet incendie fût son ouvrage à lui, comme les Français n'étaient pas seuls à le prétendre [1].

Quand, de Krassnaïa-Pakhra, l'armée s'avança, le 27 septembre, vers le fameux camp de Toroutino, toujours sur la vieille route de Kalouga, le gouverneur de Moscou était encore au milieu du groupe de ses chefs. Craignant de donner à sa retraite les apparences d'une fuite, Koutousof s'arrêta trois jours au village de Motcha, et c'est là qu'il fut rejoint, le 28, par le prince Volkonski, porteur, comme nous l'avons dit,

[1] Nous discuterons plus tard le contenu de la brochure du comte sur ce sujet.

d'une lettre de l'empereur. L'armée russe était refaite; son aspect avait quelque chose de rassurant. « Tout, dans ce camp des vaincus, dit A. Rabbe, avec quelque exagération peut-être[1], respirait l'abondance et le bon ordre, inestimable fruit d'une discipline exactement observée. » L'envoyé impérial, reconnaissant au premier coup d'œil que la position des siens était de beaucoup meilleure que celle de l'armée ennemie, se hâta d'écrire à son maître : « J'affirme hardiment que Napoléon aura bien de la peine à se tirer de la Russie. »

Voronovo, la terre du comte Rostoptchine, n'était qu'à quelques verstes de Motcha : celui-ci en fit-il les honneurs au prince Volkonski avant d'y mettre le feu[2]? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que le 2 octobre il se sépara de l'armée, et qu'il alla, par Kalouga, à Vladimir, où il s'arrêta plusieurs semaines, en attendant que l'éloignement des Français lui permît de retourner à son poste.

De Vladimir, il adressa de nouveaux rapports à l'empereur, dans le but de mettre sa conduite dans son vrai jour; car il était évidemment tourmenté de ne pas savoir assez nettement comment on le jugeait à Saint-Pétersbourg. Dans un de ces rapports, en date du 25 octobre, continuant de se plaindre du peu de confiance que lui avait témoigné le généralissime en ne le mettant pas dans le secret de ses intentions, il

[1] *Histoire d'Alexandre Ier*, t. II, p. 79.
[2] Voir plus haut, p. 249.

s'exprime entre autres ainsi : « Jusqu'au 30 août (11 septembre), le prince Koutousof ne cessait de m'écrire qu'il se battrait; lorsque je le vis le 1er (13 septembre), il me répéta la même chose, ajoutant même : « Nous nous battrons encore dans les rues. » Je le quittai dans la première heure de l'après-midi [1]. A huit heures, il m'envoya le billet déjà mentionné, dans lequel il me demanda des officiers de police qui pussent conduire l'armée par la ville, qu'il abandonnait (ce sont ses propres paroles) avec une affliction profonde. S'il m'avait dit cela deux jours plus tôt, j'aurais mis le feu à la ville, après en avoir éloigné tous les habitants. » Toujours la même assertion, le même regret! On serait tenté de croire qu'ils avaient pour objet de présenter au monarque comme chose toute naturelle, et qui portait sa justification en elle, cette idée du feu mis à la ville sans son ordre exprès et par une résolution extrême que justifiait le besoin de pourvoir au salut de l'empire, n'importe par quels moyens. En effet, Rostoptchine connaissait son pays et les exigences de l'absolutisme. Ce dernier, le bienveillant et éclairé Alexandre l'abjurait dans tous ses discours, il semblait antipathique à sa nature; et néanmoins, fatal effet de l'habitude! il ne put pardonner entièrement un acte de cette importance, accompli sans

[1] D'après cela, Rostoptchine n'assista pas au véritable conseil de guerre de ce jour-là, mais seulement, comme nous le soupçonnions (voir p. 148), aux conciliabules du matin,

ordre de sa part, par la libre détermination d'un de ses sujets. L'absolutisme avait conservé un refuge dans un des replis cachés de son cœur : aussi M. de Lamartine l'appelle-t-il un despote philanthrope, quoiqu'il l'eût d'abord désigné comme un « prince dépaysé dès le premier jour sur un trône absolu. »

Au reste, à ce moment-là, le monarque était au fait de tout ce qui s'était passé depuis le 14 septembre : non-seulement le prince Volkonski était de retour à Saint-Pétersbourg, après avoir vu Koutousof, Barclay de Tolly, Rostoptchine et tous les hommes qui pouvaient avoir quelque chose à lui apprendre, Alexandre venait aussi de s'entretenir longuement avec un des militaires étrangers auxquels il accordait le plus de confiance. Le colonel de Wolzogen était dans la capitale du Nord depuis le 19 octobre. Aide de camp de l'empereur, il avait été attaché par lui à la personne de Barclay, et, cet ancien généralissime ayant quitté l'armée, il avait recouvré, par autorisation de Koutousof, la liberté d'en faire de même. Il était donc allé, par Kalouga, Toula, Riaisân, Vladimir et Iaroslaf, à Saint-Pétersbourg, prendre des ordres. Ce qu'il raconte à ce sujet[1] est plein d'intérêt et mérite d'être plus universellement connu.

D'abord Wolzogen parle de la visite qu'il fit, en passant à Iaroslaf, à la grande-duchesse Catherine. On se

[1] Voir *Memoiren*, p. 161 et suiv.

rappelle que l'époux de cette sœur chérie d'Alexandre, le prince d'Oldenbourg, était gouverneur général de Tver, Iaroslaf et Kostroma. A la nouvelle de l'occupation de Moscou par les Français, il avait trop précipitamment ordonné de livrer aux flammes les magasins formés à Tver, et l'empereur avait reçu à ce sujet des plaintes de la part du Sénat, corps ordinairement muet, mais auquel, comme il arrive toujours dans les embarras d'une crise, celle qui agitait alors au plus haut point la Russie avait rendu la voix. Ne pouvant pas répondre par son indifférence à la démarche du Sénat, Alexandre témoigna du mécontentement à son beau-frère, et il en résulta pour ce dernier une courte disgrâce[1], contre laquelle Catherine, à son tour, ne put s'empêcher de réclamer. Car elle la regardait comme une injustice, l'acte de son époux ayant paru commandé par les circonstances. Elle en parla à Wolzogen avec une grande vivacité, et, le sachant bien avant dans la confiance de son auguste frère, elle entra avec lui dans toutes sortes de détails, afin qu'il pût lui présenter l'affaire dans son véritable jour.

[1] La disgrâce n'eût pu être longue, car le prince mourut le 27 décembre de la même année, victime du typhus, à l'âge seulement de vingt-huit ans. D'après Stein (Pertz, t. III, p. 59), dont les jugements sont toujours sévères, c'était un prince d'un caractère doux, loyal et pur, bien élevé et instruit, mais qui avait une trop haute idée de lui-même. Il se flattait d'être à la fois poëte, homme d'État et capitaine; il répétait fréquemment qu'il était au-dessus de tous les préjugés. La grande-duchesse l'aimait tendrement. Deux enfants étaient nés de leur union si vite brisée. Nous retrouverons la princesse plus loin.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, le baron allemand fut aussitôt reçu en audience particulière. « L'empereur me reçut avec bonté, dit-il; mais, comme toute la famille impériale, il me parut extrêmement abattu ; l'impératrice mère surtout était hors d'elle, par suite de toutes les conséquences malheureuses de la guerre. » L'empereur invita son aide de camp à lui raconter la campagne tout au long, depuis le moment où le chef suprême de l'armée s'en était retiré, jusqu'à celui de son propre départ. Quand Wolzogen en vint à la description de la bataille de Borodino et à l'explication de la conduite de Koutousof pendant sa durée, Alexandre interrompit le narrateur par cette exclamation : « Et dire que de tous ces détails le gr.... qui conduit mon armée ne m'a pas écrit un mot, qu'il ne m'a, au contraire, rapporté qu'un tas de mensonges ! » Puis, engagé à continuer son récit de la même manière, le colonel profita de toutes les occasions qui se présentaient pour faire l'éloge de Barclay de Tolly, dont il lui tenait à cœur de mettre dans tout son jour la sage et noble conduite. A sa vive prière de ne point retirer ses bonnes grâces à ce digne chef, Alexandre répondit : « Vous savez que Barclay est un peu lourd et que souvent il ne me comprend pas; mais qu'il soit un homme loyal et capable, qui me consacre toutes ses facultés, à moi et à la nation, j'en partage complétement la conviction avec vous, aujourd'hui comme par le passé, de même que je sais très-bien qu'il est, comme homme, bien au-dessus de Kou-

tousof [1]. Ainsi, j'aurai toujours Barclay en haute estime, et je l'emploierai de nouveau quand le temps en sera venu. Pour le moment, toutefois, il faut qu'il reste dans son exil, comme le public appelle sa retraite; car le monarque le plus absolu lui-même est forcé de soumettre son sentiment personnel aux nécessités impérieuses des circonstances. Si, cependant, vous avez une occasion tout à fait sûre d'édifier le général sur mes dispositions à son égard, faites-le; mais, du reste, je dois vous prier de ne faire part à personne du contenu de notre entretien. »

Barclay, certes, n'avait pas besoin de cette réhabilitation; il l'a conquise lui-même, peu de temps après, à la pointe de son épée, et d'ailleurs les savants militaires d'Allemagne, d'accord avec ceux de France, n'ont pas tardé à signaler avec énergie l'injustice dont

[1] *Dass er als Mensch den entsittlichten Kutusow weit überragt* (p. 162). Nous laissons au baron allemand la responsabilité de l'expression bien forte dont Alexandre, selon lui, se serait servi en outre et que nous ne traduisons pas. M. Thiers (t. VI, p. 231), il est vrai, nous dépeint également le général russe d'Austerlitz, comme « paresseux, dissolu, avide, mais intelligent, délié d'esprit autant qu'il était lourd de corps; » puis, ailleurs (voyez plus haut, p. 308), comme « menteur autant que rusé; » mais aussi ces épithètes outrageuses, jointes à d'autres encore (t. XIV, p. 296 et 317), ont donné lieu à une très-vive réclamation de la part d'un membre de la famille, justement blessé dans ses sentiments, de M. P. Tolstoï. Voir la traduction française, par Fizelier, de la *Vie du feldmaréchal Koutouzoff*, du général Mikhaïlofski-Danilefski (Paris, 1806), p. 160 et suiv. Au reste, les Russes ont certainement donné l'exemple de ces jugements immodérés sur Koutousof, qui, à vrai dire, n'était une idole que pour son ancien aide de camp Danilefski et pour un petit nombre de vieux Russes comme lui.

ce guerrier d'un haut mérite, mais Allemand lui aussi comme Livonien de Riga, a été victime en Russie. Toutefois, le jugement qu'on vient de lire achèvera de porter la conviction dans tous les esprits, et d'ailleurs il fait honneur à la clairvoyance du souverain lui-même dont il émane.

Après toutes les digressions que nous avons eues à nous faire pardonner dans ce chapitre, nous en passera-t-on encore une sur les négociations entamées par Napoléon pendant son séjour à Moscou ? Elle complétera le tableau des événements se rattachant à la délivrance de la Russie, à la courte période de l'activité de Rostoptchine en qualité de gouverneur militaire de Moscou, et à celle de l'apogée où Koutousof était alors arrivé dans sa longue carrière.

Depuis sa rentrée au Kremlin, Napoléon était dans l'attente de propositions de paix qu'il pensait devoir lui venir de Saint-Pétersbourg. Trompé dans cette espérance, il essaya, comme nous l'avons vu, de se servir du canal de Toutolmine pour sonder les intentions d'Alexandre, et, s'il faut en croire le général comte de Ségur, il aurait même profité pour cela d'une autre occasion, dès le premier jour de son entrée à Moscou[1].

[1] « Dans ce court moment (de la première arrivée de Napoléon à Moscou), tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le

Quoi qu'il en soit, pas plus de réponse que de propositions spontanées! Étonné, inquiet, Napoléon ne savait que penser, car il s'était habitué à regarder comme nfaillibles les combinaisons, souvent décevantes, de son grand esprit. Il lui paraissait impossible que, lui arrivé à Moscou, des émissaires d'Alexandre ne vinssent pas l'y trouver. Cependant, dès les premiers jours on avait mis la main sur un noble, ancien capitaine de la garde, qui, attardé en compagnie d'un vieux oncle malade, dans la ville, où une centaine de ses paysans étaient venus les rejoindre, errait avec eux d'un quartier dans l'autre, à la recherche d'une barrière libre par laquelle il pourrait échapper aux nôtres. C'étaient des membres de la riche famille des Iakovlef, et le plus jeune des deux avait un frère qui naguère encore représentait la Russie à la cour du roi Jérôme de Westphalie. Grâce à cette dernière circonstance, l'empereur des Français se rappela aussitôt son nom. Aussi quand Iakovlef, après de vaines tentatives près du maréchal Mortier pour être relâché, fut, le 20 septembre, amené au Kremlin et qu'on le nomma à Napoléon, l'empereur

grand hôpital : il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du Bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse. » (Liv. VIII, chap. VI.). Nous craignons qu'il n'y ait là confusion entre ce porteur de la lettre et Iakovlef dont nous parlons dans le texte. Ou bien serait-ce réellement ce officier supérieur qui apporta à Saint-Pétersbourg la première nouvelle du désastre de Moscou?

ordonna à son secrétaire Lelorgne d'Ideville de l'aller chercher : c'était enfin une espèce de boïar ! Iakovlef fut, selon le général Danilefski [1], reçu dans la salle du trône. Sans long préambule, le conquérant lia conversation avec lui, et ne tarda pas à lui faire entendre les plaintes les plus amères sur la tournure que prenait la guerre, non par le fait de l'armée russe, mais par suite de la fureur qui animait les populations. C'était, selon lui, chose inouïe, et pourtant il n'avait en réalité à s'en prendre qu'à lui-même. Suivant son habitude, M. Thiers rapporte ses exclamations et récriminations sans en paraître étonné. « Napoléon, dit-il, qui *n'entendait plus* donner [2] à la guerre actuelle toute la portée qu'il avait songé à lui donner dans le premier moment, répéta ce qu'il avait dit au général Toutolmine [3], qu'il *avait voulu* entreprendre une guerre politique, et non une guerre sociale et dévastatrice ; qu'ayant pu, en Lithuanie, insurger les paysans, il ne l'avait pas fait ; que les incendies allumés sur son chemin, il s'était efforcé de les éteindre ; que le théâtre de cette guerre *aurait dû* être en Lithuanie, et non dans la Moscovie elle-même ; que là, une ou deux batailles *auraient dû*

[1] T. III, p. 50. Cf. Bogdanovitch, t. II, p. 297, et Thiers, t. XIV, p. 395.

[2] C'est textuel, il n'entendait plus donner. En effet ! n'était-il pas le maître ? et quand une chose était pour lui *entendue*, que restait-il aux puissances, autres que lui, sinon à s'y conformer et à se soumettre ?

[3] Général, seulement à raison de son tchinn de conseiller privé.

décider la question, et qu'un traité peu onéreux[1] *aurait rétabli l'alliance* de la Russie avec la France, et non point sa dépendance, comme on se plaisait à le dire pour exciter les esprits; qu'au lieu de cela, on cherchait à imprimer à cette guerre un caractère atroce, digne des nègres de Saint-Domingue...; qu'il était temps, dans l'intérêt de l'humanité et de la Russie, de mettre un terme à tant d'horreurs. » Puis, après quelques moments de pause, le conquérant irrité reprit[2] : « Ce n'est pas nous qui brûlons Moscou! J'ai pris presque toutes les capitales de l'Europe, et n'en ai détruit aucune. En Italie seulement j'ai fait incendier une ville, parce qu'on s'y défendait encore dans les rues. Mais est-il possible? c'est vous-mêmes qui brûlez Moscou, le saint Moscou, où reposent les ancêtres de vos souverains! »

Iakovlef, pressé de rejoindre son malade, était médiocrement touché de ces tirades passionnées, qui ne l'avançaient en rien. « J'ignore, dit-il, comme pour y échapper et passer à ce qui l'intéressait davantage, j'ignore quel est l'auteur de ce malheur, et d'ailleurs n'en suis-je pas assez évidemment victime moi-même? Tout mon avoir se réduit pour le moment aux lambeaux

[1] Mais qui, bien entendu, eût pourtant été une correction suffisamment forte infligée à la Russie, pour cause de désobéissance à la volonté du maître.

[2] C'est le général Danilefski (t. III, p. 50) qui a fait connaître les paroles de Napoléon que nous reproduisons ici; il les a extraites d'un mémoire de la main même de Iakovlef. Lelorgne assistait à la conversation.

dont je suis couvert. » Alors donnant à ses idées une autre direction : « Qui est-ce qui est votre gouverneur à Moscou ? » demanda Napoléon, et la réponse étant « Le comte Rostoptchine, » il fit cette autre question : « Quel homme est-ce ? — Un homme de tête, dit Iakovlef. — Un homme de tête, c'est possible, répliqua Napoléon, mais un extravagant bien sûr. » Aussitôt il reprit le thème dont M. Thiers nous a présenté la paraphrase : « Il faut mettre fin à ce carnage ! La guerre que je fais est purement politique : après tout, qu'ai-je à démêler avec la Russie ? je ne demande que l'exécution du traité de Tilsit. C'est à l'Angleterre surtout que j'en veux. Si je m'étais rendu maître de Londres, je ne le quitterais pas de sitôt ! Je rebrousserai chemin. Si l'empereur Alexandre désire la paix, qu'il me le fasse savoir, et j'enverrai vers lui l'un de mes aides de camp, Narbonne ou Lauriston. La paix sera bien vite conclue. Mais s'il veut la guerre, eh bien ! nous la continuerons. Mes troupes me demandent avec instance de les conduire à Saint-Pétersbourg. Je n'ai qu'à y aller, et cette capitale partagera le sort de Moscou. » Ce flot de paroles s'épancha encore quelque temps avec la même abondance, avant que l'empereur songeât à ce qui avait fait désirer à l'infortuné prisonnier d'être admis en sa présence. Quand il s'en souvint : « Vous voudriez sortir de Moscou ? lui dit-il brusquement ; j'y consens, mais à une condition, c'est que vous vous rendiez à Saint-Pétersbourg. Il ne peut qu'être agréable à Alexandre de

voir un témoin oculaire de ce qui s'est passé ici, et vous le lui raconterez en détail. » Iakovlef eut beau objecter qu'il ne serait peut-être pas reçu ; qu'il n'avait aucun titre pour solliciter une audience de son souverain, Napoléon insista. « Adressez-vous au grand-maréchal de la cour comte Tolstoï, c'est un brave homme ; ou bien, ordonnez à un fourrier de la chambre de vous annoncer à l'empereur, ou bien encore accostez-le pendant sa promenade journalière. » De plus en plus embarrassé, le prisonnier finit par ne plus cacher son ennui : « Je suis maintenant en votre pouvoir, s'écria-t-il, mais je n'ai pas cessé d'être un sujet de l'empereur Alexandre, et je le serai jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! N'exigez donc rien de moi que je ne puisse faire. Je ne promets rien ! » Alors le conquérant, qui ne renonça pas à son idée, réfléchit que le mieux serait d'écrire à Alexandre et de charger Iakovlef de sa lettre. Il la lui envoya en, effet, le lendemain, accompagnée de la permission qui était tout ce que le prisonnier désirait. Cette lettre, datée du 20 septembre, était ainsi conçue[1] :

« Monsieur mon frère,

« Ayant été instruit que le frère du ministre de Votre Majesté à Cassel était à Moscou, je l'ai fait venir et je l'ai entretenu quelque temps. Je lui ai recommandé de se rendre auprès de Votre Majesté et de Lui faire connaître mes sentiments. La belle et superbe ville de Moscou n'existe

[1] Nous reproduisons l'original français.

plus : Rostoptchine l'a fait brûler ; quatre cents incendiaires ont été arrêtés sur le fait ; tous ont déclaré qu'ils mettaient le feu par les ordres du gouverneur et du directeur de la police. Ils ont été fusillés. Le feu paraît enfin avoir cessé. Les trois quarts des maisons sont brûlées, un quart reste ! Cette conduite est atroce et sans but. A-t-elle pour objet de nous priver de quelques ressources ? mais ces ressources étaient dans des caves que le feu n'a pu atteindre. D'ailleurs, comment détruire une ville des plus belles du monde et l'ouvrage des siècles, pour atteindre un si faible but ! C'est la conduite qu'on a tenue depuis Smolensk et qui a mis 600,000 familles à la mendicité. Les pompes de la ville de Moscou avaient été brisées ou emportées, une partie des armes de l'Arsenal données à des malfaiteurs qui nous ont obligés à tirer quelques coups de canon sur le Kremlin pour les chasser. L'humanité, les intérêts de Votre Majesté [1] et de cette grande ville voulaient qu'elle me fût remise en dépôt, puisque l'armée russe la découvrait. On devait y laisser des administrations, des magistrats et des gardes civiles. C'est ainsi que l'on a fait à Vienne deux fois, à Berlin, à Madrid ; c'est ainsi que nous-mêmes avons agi à Milan, lors de l'entrée de Souwarow [2]. Les incendies autorisent le pillage, auquel le soldat se livre pour disputer des débris aux flammes. Si je supposais que de pareilles choses fussent faites par les ordres de Votre Majesté, je ne Lui écrirais pas cette lettre ; mais je tiens pour impossible qu'avec ses principes, son cœur, la justesse de ses idées, Elle ait autorisé de pareils excès indignes d'un grand souverain et d'une grande nation.

[1] Il s'arrogeait d'en être le seul juge. C'est toujours le même système.

[2] Orthographe de l'empereur. La nôtre, d'après le russe, est Souvorof. Il n'y a pas de double *v* en russe, pas plus qu'il n'y a, à vrai dire, de double *f*. On prononce comme nous écrivons.

Dans le temps que l'on emportait les pompes de Moscou, on laissait 150 pièces de canon de campagne, 70,000 fusils neufs, 1,600,000 cartouches d'infanterie, plus de 400 milliers de poudre, 300 milliers de salpêtre, autant de soufre, etc.

« J'ai fait la guerre à Votre Majesté sans animosité[1]. Un billet d'Elle avant ou après la dernière bataille eût arrêté ma marche, et j'eusse voulu être à même de Lui sacrifier l'avantage d'entrer à Moscou. Si Votre Majesté me conserve encore quelques restes de ses anciens sentiments, Elle prendra en bonne part cette lettre. Toutefois Elle ne peut que me savoir gré de Lui avoir rendu compte de ce qui se passe à Moscou[2].

« Sur ce, je prie Dieu, » etc., etc.

La victime d'une injuste agression, l'opprimé réduit à se défendre pour sauver sa vie et ses pénates, n'aurait pas tenu d'autre langage. C'est encore le vertige de la conquête qui dicta celui-là. Aussi la lettre resta-t-elle sans réponse. « Elle ne contient que des fanfaronnades, » écrivait Alexandre à Bernadotte, le 1er octobre, après l'avoir fait lire au comte de Lœwenhielm (Charles-Axel), ministre de Suède près de sa cour[3]. Iakovlef

[1] Une guerre d'amateur, qu'on fait comme on joue au billard ou aux échecs !

[2] Comment Napoléon n'a-t-il pas compris l'inconvenance de cette dernière observation ?

[3] C'était celui qui est au nombre des signataires de l'acte du congrès de Vienne, le frère aîné du comte Gustave de Lœwenhielm, que nous avons vu si longtemps, aimé de tous, ministre de Suède à Paris. Les deux frères avaient fait leurs études soit à Colmar soit à Strasbourg, et ils se sont donné rendez-vous, vers 1850, dans cette dernière ville

atteignit Saint-Pétersbourg, sous l'escorte d'un officier que le général Wintzingerode avait envoyé avec lui, et remit la lettre aux mains du comte Araktchéïef. Alexandre en prit connaissance, mais il refusa de voir le porteur, de peur qu'on n'en prît occasion pour répandre le bruit qu'il avait consenti à ouvrir des négociations. Un profond silence succéda donc encore à cette démarche, qu'une bonne politique n'eût pas avouée; elle aurait laissé l'initiative aux Russes.

L'ayant prise lui-même, cette initiative, et ayant trahi par là ses embarras, Napoléon voulut à toute force en recueillir le fruit et prolongea outre mesure son séjour à Moscou. Cependant, voyant que son attente était vaine, il songea à envoyer à Pétersbourg le duc de Vicence, qui l'y avait représenté, après le duc de Rovigo, de 1807 à 1811, et avait joui non-seulement de l'estime, mais, on peut le dire, de l'amitié d'Alexandre. Caulaincourt, sûr de ne pas réussir s'il acceptait cette mission, la refusa d'autant plus nettement qu'il la jugeait nuisible aux intérêts de son maître, en trahissant le besoin qu'il avait de la paix. Selon M. Ph. de Ségur[1], il aurait représenté que plus le choix du négociateur serait marquant, plus il annoncerait d'inquiétude; qu'ainsi, lui plus que tout autre échouerait, et d'autant

pour célébrer ensemble le jubilé de soixante ou soixante-cinq ans de leur première communion. Sur les négociations du comte Charles de Lœwenhielm, voir Bignon, t. X, p. 405 et suiv.

[1] Liv. VIII, chap. IX. Cf. Thiers, t. XIV, p. 417.

plus qu'il partirait avec cette certitude. Là-dessus l'empereur rompit l'entretien, en disant sèchement : « Eh bien ! j'enverrai Lauriston. »

Mais le général Lauriston, « dont, comme le dit l'excellent diplomate auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, il avait trop dédaigné le modeste bon sens, » ne fut pas envoyé directement à la cour de Russie. C'était une démarche qu'on n'osa plus faire, après toutes celles qu'on avait tentées. Napoléon prit un détour pour atteindre son but, et, ne pouvant se faire écouter du maître, il ne dédaigna pas de s'adresser à un de ses premiers serviteurs. Il envoya donc Lauriston au camp du prince Koutousof, après lui avoir remis une lettre dont voici tout le contenu :

« Monsieur le prince Koutouzow [1],

« J'envoie près de vous un de mes aides de camp généraux, pour vous entretenir de plusieurs objets intéressants. Je désire que Votre Altesse [2] ajoute foi à ce qu'il lui dira, surtout lorsqu'il lui exprimera les sentiments d'estime et de particulière considération que j'ai depuis longtemps pour sa personne (?).

[1] C'est l'orthographe de l'original. — M. Thiers, qui avait sous les yeux les documents authentiques (plusieurs sont même imprimés dans le livre de Danilefski), ne les fait jamais connaître textuellement ; il se borne à une analyse ou à une paraphrase, qui, toutefois, ne nous semble pas pouvoir tenir lieu des textes.

[2] Koutousof avait droit à ce titre (*svètlosth*), qui n'appartient pas aux princes en général. Ceux-ci sont traités de *siatelstvo*, sérénité, ou littéralement « Votre Splendeur, » en allemand *Erlaucht*, et non pas *Durchlaucht*.

« Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, Monsieur le prince Koutouzow, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Moscou, le 3 octobre 1812.

(*Signé:*) « NAPOLÉON. »

Muni de cette lettre, le négociateur français, qui toutefois, ostensiblement, n'avait d'autres instructions que de demander qu'on donnât à la guerre un caractère moins féroce, alla chercher le feldmaréchal russe au camp de Taroutino, où il était depuis deux jours.

Il existe deux versions essentiellement différentes sur les préliminaires de l'entrevue entre lui et Koutousof, celle du Russe Danilefski et celle de l'Anglais Wilson.

La première version est fort simple, les préliminaires y sont à peu près supprimés. Arrêté aux avant-postes, le 4 octobre, Lauriston, suivant Danilefski[1], fit passer au généralissime russe un billet du prince de Neufchâtel, Alexandre Berthier, major général. Ce billet, Koutousof l'ouvrit en présence du prince Volkonski, dont nous avons dit qu'il venait de le rejoindre, porteur d'une mission du chef de l'empire. Le feldmaréchal, quoique rompu à tous les secrets et artifices de la diplomatie, se souciait peu de recevoir un agent de Napoléon; qu'en diraient les officiers anglais présents dans son camp, comme pour

[1] Trad. allem., t. III, p. 66. (V. Bogdanovitch, t. II, p. 359.

exercer une surveillance attentive sur ses actes? D'ailleurs, il ne craignait pas moins de se compromettre aux yeux de la nation et même de l'armée. Il proposa donc à son hôte, l'homme de confiance du tsar, d'aller s'aboucher avec l'envoyé français, qui ne serait admis qu'au quartier de Benningsen, peu éloigné de celui de Murat et de notre avant-garde. Volkonski accepta, se rendit aux avant-postes, et fit savoir à Lauriston qu'il l'attendait de la part du généralissime. Lauriston parut aussitôt, mais seulement pour déclarer au prince que sa mission s'adressait à ce dernier personnellement, et qu'il ne lui était pas permis de s'en acquitter par l'intermédiaire d'un autre. Koutousof n'ayant pas laissé ignorer à l'homme de cour que l'essentiel pour lui était de gagner du temps, ce dernier répondit à l'envoyé de Napoléon que, dans ce cas, il enverrait un aide de camp, pour prendre les ordres du feldmaréchal, et, menant à part cet aide de camp, il lui recommanda de ne pas se presser, une fois qu'il ne serait plus en vue. Lauriston, en attendant son retour, reprenait le chemin des avant-postes de Murat, lorsque le roi de Naples lui-même, voyant le colloque terminé, s'avança vers les deux délégués. En même temps vinrent du camp opposé Benningsen et Miloradovitch.

— Cette guerre durera-t-elle éternellement? cria le roi Joachim.

— Ce n'est pas nous qui l'avons commencée, repartit Miloradovitch.

— En ma qualité de roi de Naples, reprit le premier, je trouve votre climat un peu âpre.

Et il s'ensuivit une courte conversation, après laquelle chacun retourna aux avant-postes respectifs.

La nuit allait tomber, quand l'aide de camp revint avec la réponse de Koutousof, qui fut aussitôt transmise aux avant-postes français. Informé qu'elle était affirmative, Lauriston se présenta de nouveau; en compagnie du prince Volkonski, un droschki le mena au quartier général.

Selon le général Wilson, il y eut des préliminaires bien plus compliqués, et sa version est diamétralement opposée à celle qu'a adoptée M. Thiers[1], quand il assure que l'état-major russe eût vu avec déplaisir le refus de son chef même d'entendre des propositions. « Si dans les rangs inférieurs de l'armée, dit notre historien, en s'appuyant du témoignage du général Clausewitz, alors déjà loin de l'armée russe, si, dans ces rangs, la passion contre les Français était toujours ardente, dans les rangs plus élevés on commençait à se diviser, à trouver cette guerre bien atroce et bien ruineuse, et à ne plus regarder les Français comme les auteurs de l'incendie de Moscou; on sentait, en un mot, sa colère diminuer avec son sang si abondamment répandu. On n'aurait donc pas voulu qu'on rendît toute paix absolument impossible. » Cette appréciation

[1] T. XIV, p. 419. L'opinion de M. Thiers constitue une troisième version.

ne nous paraît pas fondée. Si la colère allait en diminuant, l'espérance, au contraire, augmentait de jour en jour, et les généraux russes ne méconnaissaient pas que les conjonctures devenaient de plus en plus favorables pour eux. Ils ont pu trouver à redire à un roide refus d'écouter des propositions, mais sans doute seulement pour ne pas tirer trop vite Napoléon de l'illusion dont il se berçait ; pour ne pas le faire sortir brusquement de Moscou, où il était bon de le retenir le plus longtemps possible, en attendant que l'hiver vînt et que l'armée russe fût plus complétement refaite.

En effet, le général anglais nous apprend tout autre chose que ce que conjecture M. Thiers ; il rapporte des faits graves, étranges, étonnants, mais que nous ne sommes pas en droit de révoquer en doute, lui-même ayant été acteur dans ce qu'il raconte, ses affirmations étant solennelles et sa bonne foi ne paraissant pas douteuse. Selon lui[1], l'état-major de Koutousof se serait comme ameuté contre son chef. Informés, dit-il, que le feldmaréchal avait consenti à s'aboucher avec Lauriston, le 4 octobre, à minuit, et en dehors des avant-postes russes, les généraux se concertèrent et eurent l'idée de s'adresser à Wilson pour l'empêcher. Dans une réunion chez Benningsen, où ils n'étaient pas moins de douze, ils lui firent part de ce qu'ils savaient des projets du feldmaréchal et le décidèrent à interve-

[1] Trad. allem., p. 158 et suiv.

nir. Wilson n'hésita pas à se charger de cette commission, quelque scabreuse qu'elle fût. Koutousof, après l'avoir écouté, ne désavoua rien de ce qu'il avait fait ou résolu; mais il déclara qu'il était le chef de l'armée et qu'il savait mieux que personne ce qu'exigeaient les intérêts confiés à sa garde. Alors le commissaire britannique, mettant de côté toute autre considération que celle d'un devoir à remplir, lui rappela la volonté expresse de l'empereur qu'on ne transigeât point avec l'ennemi, qu'on s'abstînt de toutes communications verbales avec lui; volonté qu'il leur avait déclarée à tous deux en les congédiant, après les dernières audiences respectives où ils avaient été reçus. Il ajouta que l'entrevue projetée était contraire à cette volonté; que, de plus, si elle devait avoir lieu dans les conditions particulières dont il était question, à minuit et en dehors des avant-postes, ce serait chose inouïe et qui blesserait toutes les convenances. Puis il donna à entendre quels pourraient être les résultats d'une telle démarche du côté des généraux, déjà instruits du projet et dont l'opposition sur ce point était appuyée par les sympathies de l'armée; que, quant à lui, son devoir lui commanderait d'adresser aussitôt des rapports à Saint-Pétersbourg, ainsi qu'à son propre gouvernement, par l'intermédiaire des ambassadeurs les plus voisins.

Cet entretien, dont nous ne donnons ici que la substance, dura longtemps; mais Koutousof opposa aux

représentations de l'Anglais sa volonté inflexible. Désespérant d'en triompher à lui seul, Wilson alla chercher du secours. Au bout de quelques minutes, il reparut chez le généralissime, accompagné du duc Alexandre de Wurtemberg, oncle de l'empereur, du prince d'Oldenbourg, son beau-frère, et du prince Volkonski, son confident, qui, avons-nous dit, venait d'arriver au camp. Le débat recommença aussitôt. Wilson fit de nouvelles instances, mais inutilement; Koutousof s'en tenait à sa résolution. Alors le duc de Wurtemberg s'entremit. Après avoir attesté que la défiance de l'armée pourrait la porter à des actes d'insubordination, il proposa au généralissime un compromis, que celui-ci osa d'autant moins refuser que le prince Volkonski, initié aux volontés du maître, demandait que l'entrevue fût nettement refusée. Il accorda qu'elle eût lieu à son quartier général, à dix heures du soir, et, malgré les objections de Wilson, contraire à toute négociation, il déclara qu'on n'obtiendrait de lui rien de plus. C'est donc à ce parti que l'on s'arrêta; Koutousof écrivit en conséquence à Lauriston.

Celui-ci avait les yeux bandés quand, conduit par Volkonski, il traversa le camp russe. Danilefski n'en assure pas moins qu'un coup de théâtre frappa ses yeux dès son entrée dans ce camp. Des feux étaient allumés partout, dit-il, et en si grand nombre, tellement à perte de vue, qu'on aurait dit une armée d'au moins 200,000 hommes. Les soldats, accroupis autour de leurs

marmites et tout en faisant bouillir le gruau avec de la viande fraîche, dont l'odeur avait cessé de se faire sentir au nez des Français, chantaient gaiement et exprimaient de toutes les manières leur joie au sujet de l'arrivée d'un agent ennemi chargé d'implorer la paix. Tout le monde était en fête et le vieux général lui-même s'était revêtu de son grand uniforme, peine qu'il ne s'était pas donnée depuis le commencement de la campagne; ses épaulettes étant vieilles et usées, il avait emprunté les siennes au général Konovnitsyne, un de ses plus braves lieutenants. A tous ceux qui l'entouraient il avait dit : « Messieurs, des officiers français accompagnent peut-être le général Lauriston : vous ne leur parlerez d'autre chose que de la pluie et du beau temps! » Mais Lauriston était sans aucune suite; arrivé au but, descendit seul du droschki avec le prince Volkonski.

Jusqu'ici vont les dissidences d'opinion; la suite du récit de Wilson n'est plus en opposition avec celui du général Danilefski, sur lequel nous basons ici le nôtre.

Une *izba* ou chambre de paysan avait été disposée pour l'entrevue. Lauriston, après y être entré, se vit au milieu d'un cercle nombreux entourant Koutousof. Celui-ci, qui le reçut poliment, suivant l'usage des nobles russes, auxquels les formes de la courtoisie sont familières, lui présenta ses lieutenants, ainsi que le commissaire britannique. Puis, ces derniers s'étant retirés, il resta en tête-à-tête avec le généralissime. Il

commença l'entretien par des exclamations sur le parti désespéré qu'avaient pris les Russes de brûler Moscou; « car ce sont les Russes, affirma-t-il résolûment, qui y ont mis le feu. » Puis il étendit son blâme à tout le système adopté par eux, au caractère sauvage qu'ils avaient imprimé à la guerre; il se plaignit des horreurs dont les Français étaient partout témoins et victimes, des actes de férocité que l'ennemi se croyait permis à leur égard; il insista vivement sur ce point, déclarant que ce n'était pas là *une guerre régulière*, telle qu'avaient l'habitude de se la faire les nations civilisées. Koutousof lui répondit avec calme qu'il n'imputait pas l'incendie de Moscou aux Français, mais que, quant aux dispositions de la multitude, il n'y pouvait rien; car, dit-il, « aux yeux de notre peuple, cette guerre est comme une nouvelle invasion des Tatars, et il ne dépend pas de moi de lui faire changer d'idée là-dessus. Le Russe est ainsi fait : il aime mieux réduire en cendres ses villages et ses villes que de les livrer à l'ennemi. Comment pourrions-nous l'en empêcher? » Son interlocuteur ayant ensuite proposé un échange des prisonniers, il refusa catégoriquement. A la fin, Lauriston en vint au vrai but de sa visite : « Cette guerre singulière, cette guerre inouïe, s'écria-t-il, doit-elle durer éternellement? L'empereur, mon maître, a un désir sincère de terminer ce *différend* entre deux nations grandes et généreuses, et à le terminer pour jamais. » Le général russe répondit que, sur ce point, il était

sans instructions, que le mot de *paix* n'avait été proféré dans aucune de ses communications avec le chef de l'empire. « Je ne pourrais lui faire part de rien de semblable, ajouta-t-il; je serais maudit par la postérité, si l'on me regardait comme le premier moteur d'un accommodement quelconque, car tel est l'esprit actuel de ma nation [1]. »

Dès lors, la tâche du général français se réduisait à remettre au prince la lettre de Napoléon dont il était porteur, ce qu'il fit après avoir prolongé cet entretien pendant près d'une heure. Seulement, il insista encore pour obtenir la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, et fit minutieusement le calcul du temps qu'il faudrait pour avoir une réponse à sa demande. Vaincu par ses instances, Koutousof, sans accorder expressément l'armistice, consentit à la fin à porter à la connaissance de son souverain les ouvertures pacifiques de Napoléon, nonobstant les instructions contraires qu'il venait encore de recevoir, disait-il, par l'intermédiaire du prince Volkonski. « Interrogez-le vous-même, ajouta-t-il; c'est pour me faire part de cette volonté du monarque qu'il est ici. » On convint alors de profiter de son retour à Saint-Pétersbourg pour y transmettre les propositions de paix, et Lau-

[1] Danilefski a inséré en français ces dernières lignes (t. III, p. 70), extraites du rapport de Koutousof à l'empereur, en date du 5 octobre. M. Thiers, qui les avait aussi sous les yeux, n'eût-il pas bien fait de les reproduire textuellement?

riston insinua, mais en vain, qu'en prenant son chemin par Moscou, le prince l'abrégerait et le rendrait plus commode. S'il faut en croire Danilefski, il aurait même trahi l'impatience de son maître à ce sujet, en proposant de se servir d'un autre courrier. « Ne vaudrait-il pas mieux, aurait-il dit, d'expédier à l'empereur un *feldjæger* ? cela irait plus vite. » Mais Koutousof s'en tint à sa première parole, et en effet, le lendemain, le général Volkonski reprit la route de Saint-Pétersbourg. Lauriston retourna à Moscou, sans avoir obtenu davantage. Néanmoins l'armistice fut, pendant quelque temps, observé de fait par les deux partis; on le regardait, au camp français, comme chose convenue, et cette supposition paraît avoir endormi la vigilance des nôtres, pour lesquels l'affaire de Vinkovo[1] fut un brusque et fâcheux réveil.

Informé de tous ces détails par son envoyé, Napoléon cessa de compter sur une paix prochaine ; mais, à mesure que cette confiance baissait en lui, il en affectait l'expression et donnait à penser par ses actes qu'il ne quitterait pas le Kremlin de sitôt. C'est alors qu'il ordonna d'y amasser des approvisionnements et surtout des fourrages pour les bêtes, d'élever de nouvelles fortifications autour de la citadelle, de démolir (ordre qui fut heureusement contremandé ensuite) tous les bâtiments qui en encombrent les ouvrages exté-

[1] Voyez plus haut, p. 253 et surtout p. 259.

rieurs et *notamment la mosquée*[1]; d'y mettre en batterie trente pièces de plus ; de fortifier aussi le grand couvent Novodévitchéï, enfin de pourvoir à l'amusement de l'armée en ouvrant un théâtre. Beaucoup de grands-seigneurs russes possèdent une salle de spectacle dans leurs hôtels. Celle du général Pozniakof ayant été préservée des flammes, les acteurs français du Théâtre impérial demeurés à Moscou reçurent l'ordre d'y donner des représentations. Domergue[2], qui nous raconte cette circonstance inattendue et bien propre à faire contraste avec l'ensemble de nos récits, est ici sur son terrain. « Napoléon, dit-il, voulait occuper, distraire, les esprits ; il savait combien ce moyen était puissant et facile tout à la fois sur des imaginations françaises. La troupe d'acteurs ayant été réorganisée aussi bien que possible, et les représentations ayant commencé, bientôt la salle ne suffit plus à l'affluence des spectateurs. C'étaient une gaieté bruyante, des applaudissements à tout rompre. Mme André, fort jolie actrice, recevait chaque soir les honneurs d'une ovation. » Que le lecteur nous pardonne ces futilités ! mais elles nous ont paru trop significatives pour être passées sous silence.

Domergue, dont la sœur était au nombre des ac-

[1] Ce que Napoléon appelait *la mosquée*, c'est la remarquable église de Vassili-Blagennoï, dont nous avons dit quelques mots plus haut p. 193.

[2] T. II, p. 96. Cf. Ségur, liv. VIII, chap. IX; Thiers, p. 425; Danilefski, t. III, p. 138.

trices, dit expressément, après être entré encore dans d'autres détails : « Napoléon ne parut point à ce théâtre; il n'y eut pas non plus, à proprement parler, de spectacle au Kremlin. Le chanteur Tarquinio (*soprano* justement célèbre) y fut seulement appelé. C'est là que, réuni à quelques musiciens de la garde impériale, il donna des concerts, auxquels l'empereur assista assez souvent ». D'après cela, M. Thiers se trompe quand il dit que le conquérant « assista aux représentations dramatiques, » non pour s'amuser, car il n'en avait pas besoin, mais pour distraire ses officiers.

Ses distractions à lui, c'étaient les affaires administratives de son empire, qu'il ne perdit pas un instant de vue. Les nuits même y furent employées. « Triste quand il voyait l'abîme dans lequel il s'était enfoncé si profondément, dit éloquemment son historien, il ne montrait rien sur son superbe visage de ses agitations intérieures, car il n'y avait pas un cœur autour de lui qu'il eût voulu exposer au pesant fardeau de ses confidences. »

On disait que dix ou douze jours étaient nécessaires pour pouvoir recevoir une réponse de Saint-Pétersbourg : malgré son peu d'espoir, Napoléon se persuada qu'il fallait laisser écouler ce temps avant de se résoudre à une retraite qui lui répugnait et dont il redoutait l'effet sur les populations. Quand le délai fut expiré, il ne jugea pas indigne de lui d'aller en-

core aux informations. Par son ordre, le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, écrivit au général en chef russe le billet suivant, daté de Moscou, le 16 octobre [1].

« Le général Lauriston avait été chargé de proposer à Votre Altesse de prendre des arrangements, pour donner à la guerre un caractère conforme aux règles établies et prendre des mesures pour ne faire supporter au pays que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie, autant qu'il affecte douloureusement l'Empereur; Votre Altesse sentira facilement l'intérêt que j'ai à connaître la détermination définitive de son gouvernement.

« Recevez, etc.

« (*Signé :*) ALEXANDRE. »

Nos lecteurs remarqueront avec quelle habileté ce billet était rédigé. Il n'y était nullement question de propositions de paix, mais seulement d'une question d'humanité qu'il sera toujours honorable de mettre à l'ordre du jour, même en continuant la guerre : en apparence, c'est uniquement là-dessus que le major général de l'armée française demandait à connaître la

[1] Suivant le texte qu'en donne Rabbe (*Histoire d'Alexandre Ier*, t. II, p. 92), elle aurait été datée du 8, ce qui n'est pas probable. Le marquis de Chambray (t. II, p. 69) nous dit qu'il a copié sur un brouillon cette lettre que Napoléon lui-même avait dictée, mais qu'elle paraît n'avoir été expédiée que le 19. C'est aussi à lui que nous empruntons la réponse de Koutousof, que Bogdanovitch (t. II, p. 443) a l'air d'ignorer. Quant à la réponse d'Alexandre au rapport du prince, nous l'avons traduite de Danilefski (t. III, p. 72); elle est aussi imprimée dans l'ouvrage de Rabbe, t. II, p. 87. Cf. Bogdanovitch, t. II, p. 363.

détermination de la partie adverse. Celle-ci pouvait faire de la lettre tel usage qu'il lui aurait plu, sans que Napoléon eût à rougir de sa démarche, quoique, en réalité, elle fût un symptôme de détresse qui avait dû beaucoup coûter à la fierté du conquérant. Rendue publique, cette lettre témoignait même en sa faveur et semblait le décharger de la responsabilité des cruautés atroces et des horreurs auxquelles une si désastreuse guerre donnait lieu journellement.

Voici la réponse du généralissime russe :

Au quartier général, le 21 octobre 1812.

« Mon Prince,

« Le colonel Berthemy, que j'ai admis dans mon propre quartier, m'a remis la lettre dont Votre Altessé l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle démarche a déjà été soumis immédiatement à l'Empereur, mon maître, et c'est, comme vous ne sauriez l'ignorer, mon Prince, l'aide de camp général prince de Volkonski qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon Prince, la force et l'étendue : c'est qu'il est difficile d'arrêter, ré tout le désir qu'on peut en avoir, un peuple aigri qu'il voit, un peuple qui depuis trois cents ans n'a pas de guerre intérieure, qui est prêt à s'immoler pour atrie et qui n'est point susceptible de ces distinctions

entre ce qui est ou n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon Prince, que tout le monde reconnaîtra dans la manière dont elles agissent les principes qui caractérisent toute nation loyale, brave et généreuse ; je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis que j'ai eu à combattre ont toujours rendu justice à mes maximes à cet égard.

« Recevez, mon Prince, etc.

« Le maréchal commandant en chef les armées,

« (*Signé* :) Prince Koutousof. »

Ainsi, le généralissime ne contestait pas le caractère de férocité que la guerre avait pris, mais il avait soin d'en repousser la responsabilité pour lui et pour l'armée russe. C'est au peuple seul, disait-il, qu'on pourrait l'imputer, s'il était permis d'en faire un crime à une nation poussée à bout, injustement attaquée dans ses propres foyers, obligée de les défendre par tous les moyens possibles, et qui, dans sa légitime fureur, ne faisait plus de distinction entre le plus ou le moins de ravages qu'admettaient les usages de la guerre, usages qu'il ignorait d'ailleurs, et dont il n'avait nullement à s'informer dans cette terrible extrémité.

Dans l'intervalle des deux lettres avait eu lieu l'affaire de Vinkovo, que les nôtres regardaient comme une infraction à l'armistice, selon eux, consenti, mais que Koutousof, dans son rapport, affirme avoir refusé. Napoléon était sorti de Moscou. Les hostilités

étaient de nouveau flagrantes, lorsque arriva la lettre de l'empereur Alexandre, du 21 octobre aussi, contenant l'ordre formel de les reprendre et de s'abstenir de toutes négociations. C'était une réponse à celle de Koutousof du 6 octobre, rédigée avec une fermeté qui se ressent des conseils assidus du baron de Stein et qui exclut toute idée d'incertitude. Elle était en ces termes[1] :

« Prince Michel Ilarionovitch[2],

« Par le rapport que j'ai reçu de vous des mains du prince Volkonski, j'ai eu connaissance de votre entrevue avec l'aide de camp général français Lauriston. Déjà, au moment où vous allâtes rejoindre l'armée que je confiais à votre commandement, vous fûtes informé par moi-même de mon désir ferme et positif d'éviter avec l'ennemi toutes négociations et toutes relations tendantes à la paix.

« Maintenant, après ce qui vient de se passer, je dois vous répéter tout aussi nettement qu'il faut que ce principe adopté par moi soit observé par vous, dans toute son étendue, strictement et d'une manière inébranlable.

« J'ai appris pareillement, à mon extrême mécontentement que le général Benningsen a eu, sans aucun motif plausible, une conférence avec le roi de Naples. En vous engageant à

[1] On la connaissait déjà par l'*Histoire d'Alexandre I*er de Rabbe (t. II, p. 87), et, partiellement, par les *Mémoires d'Outre-Tombe*, de Chateaubriand (t. VI, p. 83); et nous en restituons, on s'en souvient, le texte d'après Danilefski et Bogdanovitch.

[2] Non pas Larionowitcz, comme écrit Rabbe, ni Larkanovitch, comme on lit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ilarionovitch signifie fils d'Hilaire.

lui faire sentir l'inconvenance de cette conduite, j'exige aussi de vous une surveillance active et sévère, afin que non-seulement aucun des autres généraux ne se permette jamais d'avoir avec l'ennemi de conversation quelconque, mais qu'au contraire ils mettent tous le plus grand soin à l'éviter.

« Toutes les instructions qui vous viennent de moi, tous les ordres que je vous adresse, tout en un mot tend à vous convaincre de ma ferme résolution de n'écouter, dans ce moment-ci, aucune proposition qui me serait faite dans le but d'interrompre la lutte, de peur de manquer au devoir sacré de venger la patrie outragée.

« Je reste à jamais votre affectionné,

« (*Signé :*) ALEXANDRE. »

Que pouvait-il y avoir de plus net et de plus catégorique que ce langage ! Sans doute il est empreint du souvenir de l'amère déception naguère causée à son souverain par le généralissime et du ressentiment d'avoir été ainsi trompé par lui, qui était resté dans l'âme d'Alexandre ; sans doute aussi on y reconnaît l'influence d'un autre sentiment assez voisin de la jalousie (car Alexandre regrettait profondément d'avoir dû abandonner à un homme tel que Koutousof le beau rôle qu'il avait rêvé pour lui-même, le rôle de sauveur de la Russie) ; mais, par-dessus tout, ce langage attestait qu'il n'y avait plus de faiblesse à craindre de cette nature douce, souple et impressionnable, et que les paroles n'étaient plus de saison.

A toutes les ouvertures Alexandre ne répondit que

par de nouveaux armements; l'organisation des réserves l'occupa nuit et jour, et il se fit personnellement le centre des communications entre l'armée principale et ces corps détachés dont nous avons évité de parler beaucoup, de peur de nous perdre dans les détails militaires.

On le voit, malgré tous ses principes de philosophie et de progrès, il prenait, en ces circonstances, à la lettre l'autocratie, indispensable encore à la Russie, mais qui n'est pas nécessairement la même chose que le despotisme. Dans ce pays, l'expérience a dû apprendre aux souverains que leur sécurité dépendait de leur application personnelle aux affaires. Tout voir par eux-mêmes, donner directement tous les ordres décisifs, les notifier même directement, et sans intervention d'un ministre, aux principaux personnages chargés de leur exécution, telle est la rude tâche qu'ils ont cru devoir assumer et dont l'accomplissement exige des forces presque surhumaines. Aussi mérite-t-il d'exciter la sympathie universelle, le monarque qui, comme aujourd'hui Alexandre II, dans son travail de régénération, ne craint pas d'user ses forces et sa vie en se vouant sans réserve à cette tâche, comprise dans le sens le plus élevé et le plus généreux. C'est un devoir pour les amis de l'humanité de lui prêter l'appui de leur approbation et de leurs vœux, et la part qu'ils prennent au sort de l'infortunée Pologne ne saurait motiver suffisamment des tendances contraires.

Quant à Alexandre Ier, ainsi que nous l'avons dit (p. 333), les limites que nous trace notre sujet nous interdisent de pousser plus loin l'exposé de ses actes. C'est dans les auteurs russes[1] qu'on s'instruira le mieux sur toutes les mesures par lesquelles le monarque signala son infatigable activité jusqu'à son départ pour Vilna, et c'est aussi là qu'on lira le manifeste du 15 novembre, dont on donna lecture dans toutes les églises; manifeste dans lequel il rend grâces à Dieu d'avoir accordé la victoire à sa juste cause, et adresse des remercîments à son peuple pour les efforts de patriotique dévouement qu'il vient de faire et à la suite desquels l'ennemi est rejeté au delà de la frontière russe[2]. Dans ce document, trop verbeux et diffus, mais profondément senti, il dit entre autres : « Un esprit si haut placé, une telle constance, inébranlable dans la nation entière, assure à celle-ci une gloire immortelle dont la postérité gardera le souvenir. » Puis il termine ainsi : « Nous considérons comme un devoir d'exprimer, par la présente publication devant le monde entier, notre reconnaissance à la brave, fidèle et pieuse

[1] Surtout dans Danilefski, traduction allemande, t. III, p. 36 et suiv., p. 52 et suiv. Cf. Oustrialof, trad. allem., t. II, p. 401, Bogdanovitch, t. III, p. 330, etc.

[2] En se souvenant des prodiges qu'avaient réalisés peu d'années auparavant le patriotisme français aux prises avec la coalition. on peut s'étonner de la phrase suivante de ce document : « Le fidèle peuple, bourgeois et paysans, ont donné des preuves de fidélité et d'amour pour la patrie, telles qu'elles appartiennent exclusivement à la nation russe. »

nation russe, et de lui rendre la justice qui lui est due. ».

Avant de quitter les événements généraux pour revenir à ceux qui se rapportent au personnage auquel nous avons principalement consacré cet écrit, qu'il nous soit permis, en jetant aussi un dernier regard sur la vie de celui dont le nom est ici associé au sien, de résumer en quelques lignes les événements de la fin de l'année 1812 auxquels Alexandre, indépendamment de Koutousof, prit encore part personnellement[1].

Vilna, principale étape entre Moscou et Paris, était comme un dépôt général intermédiaire. Napoléon y avait fait réunir des magasins immenses[2] et il y avait laissé Maret, duc de Bassano, avec le corps diplomatique, qui ne s'était point séparé de lui. On sait quelle confiance il avait en ce ministre des affaires étrangères, en effet, homme supérieur, ami dévoué et fonctionnaire très-appliqué au travail, Cependant il ne s'était fait suivre jusqu'à Moscou que d'un autre de ses plus habiles ministres, du comte Daru, dont M. Thiers dit qu'il était droit jusqu'à la roideur et ferme jusqu'à l'impassibilité. Maret revit son maître à Medniki, entre Vilna et Oschmiana[3]; mais dans quel état! et quelles révélations ne dut-il pas entendre de sa bouche! Napoléon le fit mon-

[1] Voir aussi notre *Histoire intime*, surtout t. Ier, p. 68 et suiv. De plus, *la Russie ancienne et moderne*, du même auteur, édition de luxe grand in-8°, p. 179-184.

[2] Voir Chambray, t. II. p. 432; Thiers, t. XIV, p. 647.

[3] Voir Ségur, liv. XII, chap. I. Sur ce qui se passa ensuite à Vilna,

ter dans sa voiture, à la place de Caulaincourt, qui se servit alors de celle de Maret. Le 6 décembre, il fut aux portes de Vilna; mais il n'entra point dans la ville, où l'on venait encore de célébrer l'anniversaire du 2 décembre, jour de son avénement au trône, et où Napoléon avait tenu naguère une cour si brillante, au milieu de ces enthousiastes et chevaleresques Polonais, aux yeux desquels sa venue était le signal de la délivrance de leur patrie. Hélas! maintenant les illusions étaient dissipées; on apprit brusquement par l'apparition du fameux 29e bulletin, daté de Maladetchno[1], et par celle des débris mêmes de l'armée, combien est fragile l'échafaudage d'une fortune fondée sur l'oppression des peuples. Le conquérant revint sans bruit dans la capitale de la Lithuanie, et, tournant autour de son enceinte, il s'arrêta dans une maison isolée située au bout du faubourg de Kovno. L'hiver était redevenu terrible : on parlait de 26 à 32 degrés Réaumur de froid. Il n'en fallait pas tant pour enlever encore des milliers de ces ombres ambulantes, qui avaient pu vivre jusqu'alors, grâce à un indomptable courage et à une constitution à toute épreuve! Déjà à Smorgony, Napoléon avait fait part de ses intentions à Murat, au prince Eugène, à Berthier et aux autres maréchaux. De douloureux adieux

on peut consulter le même, ainsi que la comtesse de Choiseul-Gouffier, p. 124 et suiv., ou Rabbe, t. II, p. 104. Cf. Thiers, t. XIV, p. 658.

[1] On écrit Molodeczno. — C'était comme l'oraison funèbre de la grande armée, ou du moins la lettre de décès.

avaient eu lieu. Maintenant, en se mettant en route pour Varsovie, il se sépara aussi de Maret. Caulaincourt reprit sa place près de l'empereur, qui se fit suivre en outre de Duroc, grand-maréchal de sa cour, et des généraux comte de Lobau et Lefebvre-Desnouettes. On échangea bientôt la voiture contre un traîneau offert par un gentilhomme polonais, et bientôt on fut loin de l'armée désolée, si subitement abandonnée par son chef. Il l'avait conduite jusqu'au point « où les fourches caudines n'étaient plus à craindre pour elle, » et maintenant sa présence lui paraissait plus nécessaire à Paris que partout ailleurs. L'empereur y arriva le 19 décembre; le 10, il avait passé quelques heures à Varsovie[1]. Le roi de Naples devait se charger de la conduite des opérations. Mais, à supposer qu'il eût eu les talents, en l'absence desquels il résigna bientôt lui-même ce commandement, que pouvaient-elles être désormais, ces opérations, sinon une retraite sur tous les points, au moins pendant longtemps?

Dès le 12, Koutousof fut à Vilna, débarrassé enfin d'un adversaire qui n'avait cessé de lui imposer, même dans la situation lamentable où un concours de circonstances si malheureuses avait réduit Napoléon; d'un adversaire qu'il eût craint, en le serrant de trop près, de porter à quelque effort désespéré[2]. Le 15,

[1] Voir le discours qu'il y prononça, dans *Moscou avant et après l'incendie*, p. 196.

[2] L'histoire de la retraite des Français, de Malo-Iaroslavetz et

l'hetmân des Kosaks, Platof, entra dans Kovno; les nôtres venaient de se mettre à couvert derrière la frontière prussienne, où, se débandant aussitôt, ils ne formèrent plus qu'un amas incohérent d'hommes meurtris, mutilés, exténués de faim, transis de froid et épuisés par la fatigue. « Dans quel état, s'écrie M. Thiers[1], dans quel dénûment, dans quelle confusion on repassait ce Niémen glacé que, six mois auparavant on avait franchi par un beau soleil, au nombre de 400,000 hommes, avec 60,000 cavaliers, avec 1,200 bouches à feu, avec un éclat incomparable! Quiconque n'avait pas perdu le sentiment sous ces trente degrés de froid, ne pouvait s'empêcher de faire cette cruelle comparaison et d'en avoir les yeux remplis de larmes. »

Aussi les réflexions pénibles devaient-elles se presser dans l'esprit de Napoléon, pendant ce voyage de dix jours qu'il eut à faire, une fois échappé des plaines glacées, qui lui avaient montré le lugubre spectacle de la mort sous toutes les formes. La Russie est restée pour lui un terrible cauchemar, ce qui explique le fameux pronostic qu'il fit depuis à l'Europe : *Ou républicaine ou kosake*, pronostic auquel, disons-le en passant, le ne-

Viazma à Smolensk d'abord (intervalle qui est de 300 verstes), puis de Smolensk à Kovno (intervalle d'environ 480), n'entre pas dans notre plan; elle a d'ailleurs été admirablement écrite par M. Thiers.

[1] T. XIV, p. 665. Sur les motifs « sérieux et puissants » qui déterminèrent le départ de Napoléon et les objections non moins importantes, voir *ibidem*, p. 643.

veu du conquérant a récemment donné un double démenti. Quoiqu'elle lui eût offert déjà, comme cela se répéta ensuite sous Napoléon III, le spectacle, sinon de la faiblesse, du moins d'une force bien problématique et bien difficile à concentrer, il garda de cet empire un souvenir de puissance colossale, contre laquelle toutes les attaques viendraient se briser et qui était pour les autres États une éternelle menace. Qu'on lise les entretiens de Sainte-Hélène! Dans cet exil, il signale à ses compagnons d'infortune la « situation admirable de la Russie contre le reste de l'Europe, » et « l'immensité de sa masse d'invasion. » Prêtons l'oreille un instant à ce que le comte de Las Cases[1] nous rapporte de ces conversations. «Il peignait, dit-il, cette puissance assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui au besoin la rendaient inabordable; elle n'était, selon lui, attaquable que trois ou quatre mois, ou un quart de l'année, tandis qu'elle avait l'année entière ou les douze mois contre nous; elle n'offrait aux assaillants que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre Midi.

« A ces circonstances physiques, ajoutait l'empereur, se joignaient une immense population, brave, endurcie, dévouée, passive, et d'immenses peuplades, dont

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 111.

le dénûment et le vagabondage sont l'état naturel. « On ne peut s'empêcher de frémir, disait-il entre au- « tres, à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait « attaquer ni par les côtés ni sur les derrières ; qui « déborde impunément sur vous, inondant tout si « elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, « au sein de la désolation, de la mort, devenues ses « réserves, si elle est défaite ; le tout avec la facilité de « reparaître aussitôt, si le cas le requiert. N'est-ce pas « là la tête de l'hydre, l'Antée de la Fable, dont on ne « saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et « l'étouffant dans ses bras ? Mais où trouver l'Hercule? « Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et « nous l'avons tenté gauchement[1], il faut en conve- « nir »... « Qu'il se trouve, ajoutait-il, un empereur « de Russie, vaillant, impétueux, capable, en un mot, « un tsar qui ait de la barbe au menton (ce qu'il expri- « mait du reste beaucoup plus énergiquement), et l'Eu- « rope est à lui ! »

Laissons au grand homme la responsabilité de ces prophéties de longue vue, et, de plus, abandonnons-le ici définitivement à la carrière, glorieuse encore et grandiose, mais semée d'épines et de périls, qu'il lui reste à parcourir jusqu'à sa chute ; car, s'il touche par tous les bouts à notre sujet, ce n'est certes pas lui pourtant que nous aurions osé en faire l'objet di-

[1] Ainsi, gauchement seulement, non pas contre tout droit et toute raison !

rect. A chacun son rôle, selon la mesure de ses forces. Napoléon a trouvé pour historien un homme dont les gigantesques facultés l'avaient élevé à la hauteur d'une tâche si ardue.

C'est d'Alexandre que nous avons encore à nous occuper un court instant.

Dès qu'il sut Koutousof maître de Vilna, il quitta (dans la nuit du 18 au 19 décembre) Saint-Pétersbourg, qu'il ne devait pas revoir de longtemps, afin de le rejoindre et de poursuivre conjointement avec lui, sans cesse ni trêve, la course victorieuse, quoique entremêlée de quelques défaites, qui devait finalement conduire l'armée russe jusque dans Paris. Le feldmaréchal le reçut le 23; le monarque, oubliant toutes ses préventions, le serra dans ses bras publiquement. Déjà, avant son départ de Pétersbourg, il lui avait conféré le titre de prince de Smolensk (*Smolenskoï*), pour le récompenser de ce qu'on appelait la victoire de Krassnoï, succession de combats livrés pendant cinq jours, du 16 au 20, par les Français, sur la route qui, de l'antique forteresse, mène à Orcha, afin de forcer le passage du Dniéper et celui d'un ravin à égale distance de ces deux points. Koutousof avait alors incontestablement la supériorité du nombre; car tandis que les nôtres ne comptaient plus que 36,000 hommes armés, il lui en restait 50,000, sans les Kosaks. Il devait écraser l'armée française, ou en couper au moins une partie; et peut-être, avec moins d'indolence et d'appré-

hensions, aurait-il pu s'emparer même de la personne de son chef. En un mot, Krassnoï devait être le tombeau des Français. Tous les militaires compétents sont d'accord là-dessus, Koutousof se montra, sur ce point, fort au-dessous de son rôle. « Sa prudence, dit M. Thiers, (p. 581), fort louable sans doute, quand on considère l'ensemble de la campagne, ne fut, pendant ces journées, qui auraient pu être décisives, que celle d'un vieillard timide, hésitant sans cesse, et à la fin se glorifiant de résultats qui étaient l'œuvre de la fortune bien plus que la sienne[1]. » Mais, après tout, et en dépit de la mollesse de ses mouvements, le prince avait eu le dessus, et son souverain, dont la politique était intéressée à reconnaître en lui le vainqueur, le traitait en conséquence.

Bras dessus, bras dessous, il entra avec lui dans le cabinet qu'on lui avait réservé, et quand le feldmaréchal en sortit au bout de quelque temps, le grand-maré-

[1] Nous n'invoquerons pas seulement la description de M. Thiers, excellente comme toujours (aux pages 558-581), mais qu'on pourrait soupçonner de partialité; nous prenons pour juge un neutre, le major Beitzke. Celui-ci (p. 322 et 323), après avoir raconté les faits et parlé du titre d'honneur conféré à Koutousof, ajoute expressément ces mots : « Notre exposé fait assez voir combien peu il l'avait mérité. » Le prince Eugène de Wurtemberg (p. 156) parle également de fautes graves commises du côté des Russes. Évidemment, autour de Krassnoï et dans le ravin de la Lossmina, une bonne Providence veillait sur ces glorieux débris de notre armée, particulièrement sur l'héroïque maréchal Ney, qui ne se sauva, lui et son corps, que par un miracle. Les Russes, quoique braves comme toujours, n'avaient pas l'élan nécessaire; ils n'étaient pas à la hauteur des nôtres.

chal de la cour comte Tolstoï lui présenta sur un plat d'argent, de la part du monarque, les insignes de l'ordre de Saint-George, de première classe. C'était la plus haute distinction militaire dont l'empereur disposait. Le lendemain, 24, anniversaire de sa propre naissance[1], Alexandre, après la messe, voyant tous les généraux assemblés au château, les salua, en les remerciant, de ce compliment : « Vous avez sauvé non-seulement la Russie, mais toute l'Europe. » Puis il alla dîner chez le prince, et ne manqua même pas le soir au bal qu'il lui offrait[2]. Enivré de tant d'honneurs, le glorieux vieillard oublia volontiers quelle part importante avaient à son triomphe les éléments et la fortune. Quelqu'un ayant donné devant lui un libre cours à ses regrets au sujet de la catastrophe de Moscou, « Eh quoi! s'écria-t-il, le chemin de cette capitale à Vilna, ne vaut-il pas deux fois Moscou? »

Alexandre, pourtant, qui le comblait d'honneurs, n'était pas revenu de ses préventions contre lui, qu'il poussait peut-être jusqu'à l'injustice. Nous le savons par un entretien qu'il eut, ce même jour du 24 décembre, avec le général Wilson, et dont celui-ci rend compte[3].

[1] Du 24 décembre 1777.

[2] Nous notons ici, pour la curiosité du fait, après tout ce qui venait de se passer, que ce soir-là l'empereur Alexandre dansa. « Il a fallu faire plaisir à ce vieillard, » dit-il depuis pour expliquer le fait.

[3] Trad. allem., p. 307. Wilson se trompe en parlant du 26, comme du jour de naissance de l'empereur.

Alexandre sentait le besoin de justifier aux yeux de l'Anglais les honneurs décernés par lui à un homme dont il avait médit plus d'une fois en causant avec lui, et il voulait en même temps prévenir toute indiscrétion à ce sujet, tout manque d'égards de Wilson envers le vieux généralissime. L'ayant fait appeler dans son cabinet, il commença par le remercier du service qu'il lui avait rendu à Taroutino, ajoutant : « Vous m'avez aussi toujours dit la vérité, quand il m'eût été difficile de la savoir par un autre canal. » Puis il en vint au fait. « Je sais, dit-il, que le maréchal n'a rien fait de ce qu'il eût dû faire, et qu'il n'a agi contre l'ennemi que lorsqu'il ne pouvait pas l'éviter. Toutes ses victoires lui ont été imposées. Son jeu, c'étaient quelques-uns de ses vieux coups turcs. Mais il a l'appui de la noblesse moscovite, qui s'entête à voir en lui la personnification de la gloire nationale résultant de cette guerre. » Alors Alexandre annonça à Wilson qu'il décorerait Koutousof de la croix de Saint-George de 1re classe, et il continua ainsi : « Je ne vous invite pas à assister à la cérémonie, ce serait une humiliation pour moi ; mais je n'ai pas le choix, c'est une nécessité à laquelle je me soumets. Toutefois, je ne quitterai plus mon armée, et désormais le maréchal n'aura plus l'occasion de faire fausse route... C'est un vieillard, et je désire, par cette raison, que vous lui fassiez les politesses d'usage, que vous ne repoussiez pas ses prévenances. Mon vœu est que toute apparence de

rancune cesse. A partir de ce jour, j'entrerai dans une voie nouvelle, et ma devise sera : *Gratitude envers la Providence, pardon pour tous.* »

En effet, une amnistie générale fut proclamée le même jour.

C'est pendant ce second séjour dans la capitale de la Lithuanie, que furent recueillis de la bouche d'Alexandre des paroles qui honoreront éternellement son noble cœur, entre autres celles-ci : « Il faut être à ma place « pour se faire une idée de la responsabilité d'un sou- « verain et de ce que j'éprouve en songeant qu'il me « faudra rendre compte un jour à Dieu de la vie de « chacun de mes soldats. Non, le trône n'est pas ma « vocation, et si je pouvais changer honorablement de « condition, je le ferais volontiers. [1] »

« L'arrivée du monarque, dit Wilson [2], fut un bienfait providentiel pour les ennemis abandonnés à Vilna, et qui étaient encore en vie. Toute espèce de secours leur furent administrés aussitôt, non pas seulement par son ordre, mais sous sa surveillance personnelle, et le grand-duc Constantin mettait beaucoup de zèle à

[1] Voyant la charmante mademoiselle de Tiessenhausen occupée à faire de la charpie, il lui dit galamment : « On voudrait être blessé, pour avoir le droit de s'en servir. » Mais il dit aussi ce mot plein de gravité et de mélancolie : « Cette malheureuse campagne me coûte dix années de ma vie. » On en trouvera plusieurs autres dans les *Mémoires historiques sur Alexandre*, de la comtesse de Choiseul-Gouffier, (cette même Mlle de Tiessenhausen), p. 138 et suiv.

[2] Trad. allem., p. 305.

le seconder dans cette œuvre de miséricorde. » Chose horrible à dire! à l'hôpital de Saint-Basile, les cadavres étaient amoncelés; pendant le grand froid, il n'en résultait pas d'autre mal, mais après des moments de dégel, les émanations de ce foyer d'infection étaient affreuses. Or, Alexandre avait tout à l'entour plusieurs régiments de sa garde, des plus beaux hommes de son armée. Quand le commissaire britannique lui signala ce danger, il ne perdit pas son temps à de longues réflexions, mais courut au couvent, visiter ses malades. Il leur adressa des paroles encourageantes et donna des ordres pour leur procurer des soulagements. Le grand-duc, qui se calquait sur lui, suivit son exemple : la contagion l'atteignit, et il eut la plus grande peine à se remettre. Le prince d'Oldenbourg, leur beau-frère, également frappé, ne fut pas si heureux, comme on l'a vu déjà [1].

L'empereur resta deux semaines à Vilna, mais comme il poussait Koutousof en avant, presque malgré lui, et aussi contrairement à l'avis de Roumantsof, le feldmaréchal franchit avec son armée les frontières de la Russie, le premier janvier 1813; et alors les événements se succédèrent coup sur coup, au gré du baron de Stein, qui, dix-huit mois durant, dirigea par Alexandre les événements. « Sans son influence impérieuse, a dit le général Phull, nous n'aurions jamais passé le

[1] Voir à la p. 340, note.

Niémen. » Koutousof eût voulu s'arrêter à la frontière moscovite[1].

Finalement, notons encore quelques faits. Alexandre avait écrit au général prussien d'Yorck : « Les Français sont vaincus; si la Prusse veut que la défaite de Napoléon lui profite, qu'elle se décide enfin et vienne à nous! » Le 27 décembre, ce guerrier patriote prit sur lui de céder à cette sommation. Sans en avoir reçu l'ordre de son roi, il signa la convention de Tauroggen. A la tête des Autrichiens, le prince de Schwartzenberg, plus fidèle au malheur, et dont la position n'était d'ailleurs pas si critique, défendit encore Varsovie au mois de janvier suivant. Le même 27 décembre, le prince Adam Czartoryiski présenta à son ancien ami son plan concernant le rétablissement de la Pologne. Enfin, le 28 février 1813 fut signé, entre la Russie et la Prusse, le traité d'alliance de Kalisz, qui est le point de départ de la guerre qu'on peut appeler *guerre de la sixième coalition*[2]. Au nom des deux pays, la Confédération du Rhin fut déclarée dissoute et la nation allemande appelée à reconquérir son indépendance.

La guerre nationale jusqu'alors soutenue par les Russes, devint une guerre européenne : de ce moment-là, nous n'avons plus à nous en occuper. Mais qu'il nous soit permis, avant de nous en détourner, de

[1] On verra, au chapitre suivant, combien était proche le terme de la vie du feldmaréchal. Il mourut le 28 avril 1813.

[2] Les négociateurs étaient le baron d'Anstett et le général de Scharnhorst.

placer ici un passage de l'opuscule, *La vérité sur l'incendie de Moscou*[1], où l'auteur apprécie, avec la satisfaction du patriote, les généreux efforts du peuple russe, trop longtemps apathique, pour assurer et accélérer la délivrance du pays. « L'homme russe, dit Rostoptchine, se montra à cette époque dans tout son éclat. Il a fallu à celui-ci un grand danger pour déployer un grand caractère... Le peuple russe a prouvé qu'il est au-dessus de plusieurs autres peuples, parce qu'il est inaccessible à la crainte et incapable de trahison. Il porte dans son énergie morale et dans sa force physique la conviction du succès. Il ne connaît point d'obstacle et de danger... Souvent il devient héros sans le savoir et sans tirer aucune vanité de ses actions... »

« Après ma rentrée à Moscou, continue-t-il un peu plus loin, j'ai vu beaucoup de paysans qui étaient venus de cent cinquante lieues, bien montés, armés chacun d'un sabre et d'une lance, et qui avaient fait la guerre à l'ennemi avec les paysans du gouvernement de Moscou. Ceux-là donnaient pour toute réponse à la question sur le motif qui les avait amenés de si loin, « Les nôtres étaient en danger ! » On connaît l'histoire du paysan de Smolensk marqué à la main pour être reconnu, et qui se la coupa d'un coup de hache. Une vieille femme d'un village aux environs de Moscou m'amena ses deux fils pour les envoyer à l'armée, et,

[1] Page 42 et suivantes.

posant ses mains sur leurs têtes, les yeux levés vers le ciel, prononça ces mots : « Allez, mes bons amis, et ne « retournez chez moi que lorsqu'il n'y aura plus d'enne- « mis sur le sol de la Russie, autrement ma malédic- « tion vous attend ! »

Ce trait ne rappelle-t-il pas le mot des femmes lacédémoniennes : « Avec le bouclier ou dessus ! » et n'est-il pas juste de le préserver de l'oubli, quelque cruels qu'en fussent les effets pour les nôtres et quels que puissent être les murmures secrets du patriotisme en conflit avec les austères devoirs de l'historien cosmopolite ?

CHAPITRE V

RETOUR A MOSCOU, DISGRACE ET DERNIERS JOURS DE LA VIE DU COMTE ROSTOPTCHINE. SES ÉCRITS ET CEUX D'AUTRES MEMBRES DE SA FAMILLE.

En attendant, les infortunés habitants de Moscou étaient rentrés dans la ville, dans l'espérance de reprendre possession de leurs propriétés respectives, qu'ils avaient toutefois bien de la peine à reconnaître et à constater, au milieu des décombres encore fumants, et qu'il leur fallut d'ailleurs disputer, çà et là, aux bandes de pillards, domestiques échappés, paysans avides de butin, qui s'y étaient établis. En même temps que les moins riches d'entre les propriétaires, revinrent aussi les ouvriers, les petits marchands, les employés de toute espèce. Mais point d'ordre encore, nuls moyens réguliers de subsistance ! Les malheureux sans asile et sans pain formaient la majorité : on les voyait errer, avec leurs femmes et leurs enfants, au milieu des ruines qui pouvaient à peine leur offrir un abri momentané. La misère et la maladie exerçaient

parmi eux d'horribles ravages, et ils gémissaient en outre de se voir confondus avec la tourbe des ivrognes et des malfaiteurs dont la sinistre présence empêchait la sécurité de renaître.

Lorsque, le 23 octobre, Mortier eut abandonné à son sort le brasier éteint au milieu duquel grouillait le vice, il y eut un instant absence complète de toute autorité. Tout était à la merci des bandits. Cependant, quand les honnêtes gens se retrouvèrent en nombre, ils appelèrent à grands cris le retour de la force publique. Le détachement avec lequel Wintzingerode était accouru n'était pas loin, mais nous avons dit que ce général, s'étant aventuré prématurément dans la ville, sans se faire accompagner d'un trompette, le jour même du 23, avait été fait prisonnier avec son aide-de-camp Léon Naryschkine et emmené pour entendre de la bouche même de l'empereur la décision de son sort; d'ailleurs sa troupe était trop peu nombreuse pour pouvoir être disséminée dans les quartiers de la ville. Le général Ilovaïski l'y conduisit encore le même soir; mais elle resta pendant quelque temps sous l'influence de la terreur que les explosions successives ne tardèrent pas à produire sur elle et sur ses chefs, et les torrents de pluie qui tombaient heureusement, ne la rassurait qu'à moitié sur le danger de sauter avec le sol où elle était postée [1]. Même après l'arrivée de

[1] Parmi ces chefs était le colonel de Benkendorff, de qui on a un

l'aide de camp général Koutousof, envoyé de Saint-Pétersbourg par l'empereur pour remplacer Wintzingerode dans son commandement, il n'y eut pas encore assez d'hommes sur les lieux pour permettre de prendre possession de tous les corps de garde [1]. Cependant l'autre Koutousof, le prince et feldmaréchal, s'était déjà remis en communication avec la ville; il y avait envoyé quelques compagnies de Kosaks ayant à leur tête un de ses officiers d'ordonnance, le jeune Kisselef (Paul Dmitriévitch), depuis général de l'infanterie, comte, ministre des domaines, et, pendant cinq ans, ambassadeur à Paris, où il s'est fait estimer de tous [2].

L'autorité civile reparut, le 25 octobre, dans la personne d'un maître de police, bientôt suivi du grand-maître, le général Ivaschkine. Pour celui-ci, le premier soin fut de loger l'armée d'agents et d'employés de toute espèce qui rentrèrent avec lui, et comme cela se fit le plus souvent aux dépens des légitimes propriétaires des maisons, la triste position de ceux-ci en fut encore aggravée. Ivaschkine exerça ensuite sa dureté

rapport adressé à l'empereur Alexandre à ce sujet. Toutolmine, de son côté, en a adressé un à l'impératrice-mère.

[1] Danilefski, t. III, p. 291 et p. 248.

[2] Né en 1788, à Moscou même, il avait alors vingt-quatre ans. On ne le confondra pas avec son frère cadet. M. Nicolas Kisselef, depuis plusieurs années ministre russe près du Saint-Siége, mais qui exerça aussi les mêmes fonctions en France pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, où Nicolas ne voulait pas y entretenir d'ambassadeur en titre.

sur tous ceux qui avaient reconnu l'autorité des Français, sur ceux surtout qui, pour le maintien de l'ordre, avaient consenti à entrer dans la municipalité instituée par les nôtres ou qui s'étaient prêtés à remplir des fonctions de police. De l'aveu de Danilefski [1], tous ces infortunés furent employés au nettoyage des rues et à l'enlèvement des décombres, et, pendant ce temps, ils étaient en butte aux huées et même aux voies de fait de la populace. On les traitait de traîtres (*izmenniki*), de brigands (*razboïniki*), et Ivaschkine personnellement, Russe de la vieille roche, prodiguait ces aménités aux victimes de l'inconstance du sort, qu'il s'amusait à faire plier sous le poids de sa colère. Il en jeta quelques-uns en prison, et en dépouilla d'autres, sous prétexte de légitime confiscation : c'est ainsi qu'il s'empara des biens considérables de Mme Chalmais-Aubert dont nous avons parlé et qui était en fuite [2], et qu'il prit formellement possession de sa maison.

Le nettoyage des rues, on se le figure sans peine, était la plus affreuse corvée que l'on pût imposer aux derniers des malheureux. Car, sans parler de la fumée et des exhalaisons pestilentielles qui s'échappaient des tas de cendres qu'on remuait, la pioche mettait partout à nu des cadavres ou calcinés ou putréfiés. On en

[1] T. IV, p. 281. Cf. B...ch, *Destruction de Moscou*, p. 168; Domergue, t. II, p. 136. Ce dernier, là où il n'est pas en dehors de la question, ne fait guère que reproduire les récits du précédent.

[2] *Destruction de Moscou*, p. 167, 189, 190.

brûla pendant cet hiver 11,958, sans compter les corps de 12,576 chevaux.

L'officier au service de la Russie dont nous avons souvent invoqué le témoignage, entre dans toutes sortes de détails sur les vexations que les infortunés dont nous parlons eurent à endurer de la part d'Ivaschkine. « Si par hasard, dit-il, un étranger voulait lui répondre, il s'écriait : « Je vais t'envoyer à « l'écurie ! » Ce n'était pas une petite menace, car c'était là que s'administraient les coups de bâton ou de fouet aux prétendus délinquants... Quand un prisonnier demandait seulement à être interrogé, Ivaschkine s'écriait : « Qu'on mette ce chien-là aux fers, « s'il raisonne encore ! » Les prisonniers d'État gémissaient enfermés dans des cachots puants, avec les plus infâmes criminels (réintégrés dans l'Ostrog, que l'incendie n'avait pas atteint); c'est au poids de l'or seulement qu'ils pouvaient se procurer les objets de première nécessité, et ils mouraient de misère s'ils n'avaient pas de parents ou d'amis. »

A mesure qu'un quartier de la ville était nettoyé, l'église procédait à sa purification. Elle y déployait toute la pompe qui lui était encore possible, et voici la formule, accompagnée d'aspersions avec l'eau bénite, dont se servait l'archevêque Augustin en inclinant vers ces murs désolés la sainte croix qu'il tenait à la main : « La bénédiction de Dieu souverainement efficace consacre, par l'aspersion avec cette eau, cette

antique et pieuse ville, souillée par l'abominable séjour qu'y a fait l'ennemi de Dieu et des hommes. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » Lorsqu'on en vint au Kremlin, le prélat, en entrant dans la cathédrale de l'Annonciation (*Blagoveschtchenskii Sabor*)[1], se prosterna la face contre terre et s'écria, parlant au nom de l'Église tout entière : « Puisse Dieu se lever, et puissent les ennemis de son nom être réduits en poudre ! » « Pendant toute cette solennité, dit le général Danilefski, Moscou présentait un tableau semblable à celui qu'on vit à Jérusalem, lors de la restauration du temple du Seigneur par Zorobabel, quand le peuple versait des larmes de joie et jetait des cris d'allégresse en voyant les lévites, couverts de leurs ornements, au son des trompettes et des cymbales, rendre des actions de grâces à Dieu. »

Le comte Rostoptchine était toujours à Vladimir, car nos lecteurs savent déjà que M. Ph. de Ségur était dans l'erreur quand il écrivait de lui : « Fier, satisfait et tranquille, il RESTE au milieu de tous ces intérêts blessés, détruits et révoltés. »

A quelle date précise revint-il à son poste ? Nous l'ignorons, car celle qu'indique Domergue[2] est une erreur manifeste, sinon une faute d'impression ; cepen-

[1] Voir notre description de toutes les principales églises de Moscou dans *La Russie, la Pologne et la Finlande ;* en ce qui concerne spécialement celle qui est nommée dans le texte, voir p. 61.

[2] T. II, p. 133.

dant il paraît que ce fut au commencement de novembre, en même temps qu'arriva la milice de Vladimir, qui donna à la garnison de Moscou le renfort dont elle avait tant besoin. Lui-même nous dit seulement que son retour eut lieu « après la sortie de l'ennemi, » et il ajoute : « J'y ai trouvé 12 à 1500 individus de la classe pauvre du peuple, dans l'état de la plus grande misère. Ils furent logés, habillés et nourris, pendant un an, aux frais du gouvernement[1]. » Aussitôt les rescrits impériaux à l'adresse de Rostoptchine se multiplièrent; mais le général Danilefski, qui nous en fait connaître plusieurs, a oublié d'y inscrire les dates respectives. Selon Domergue, Rostoptchine aurait marqué son retour par une ovation faite à ceux des malfaiteurs de l'Ostrog qui avaient survécu à la « grande hécatombe nationale. » Mais tout cela n'est que déclamation, et tout ce que le chapitre renferme de sérieux est emprunté aux récits du témoin oculaire suffisamment connu déjà de nos lecteurs.

Selon celui-ci, le gouverneur jouissait alors de l'immense popularité qui entourait son nom au milieu des Allemands, émerveillés des mesures énergiques qu'il avait prises, comme on se le racontait partout, pour détruire Moscou. « En Prusse, l'admiration allait jus-

[1] Il dit en outre des blessés : « J'en ai trouvé 1,360 vivants réunis à l'hôpital Chérémétief, exténués par la privation d'aliments, et c'est avec beaucoup de peine que l'on parvint à en sauver et rétablir la moitié. »

qu'à l'enthousiasme ; les femmes et les filles de Kœnigsberg portaient des bonnets *à la Rostoptchine;* on vendait ses portraits gravés ; on célébrait ses louanges dans toutes les gazettes. » Aussi, quoique chez lui la haine de l'étranger ne s'apaisât pas si vite, au moins ne s'étendait-elle déjà plus aux Allemands. Tous les jours, nous raconte-t-on, le gouverneur tenait table ouverte, et il ne manquait pas d'entretenir ses convives des éloges qu'on lui décernait au delà du Niémen, des emblèmes en son honneur qui se multipliaient en Allemagne. On cite même un *communiqué* inséré dans la *Gazette de Moscou*, dans lequel était combattue cette assertion que Son Excellence haïssait les étrangers.

Notons ici en passant que, vers ce temps-là, Koutousof succomba à l'excès des fatigues, que ne supportait plus son corps usé. Le dernier ordre émané de lui porte la date du 18 avril 1813. C'est en Silésie, à Bunzlau, que le vieux généralissime, après avoir fait ses adieux à son souverain peu de jours auparavant, termina, le 28 du même mois, sa longue carrière.

Rostoptchine, plus jeune que lui de vingt ans, continua la sienne, et, malgré l'assurance qu'il venait de donner publiquement, ne fut pas doux pour les Français, pour leurs fauteurs et auxiliaires. Il paraît qu'il renchérit encore sur Ivaschkine dans les mauvais traitements, dont il accabla surtout ceux qui avaient concouru au maintien de l'ordre, sous les auspices de l'armée d'invasion, et qu'il ratifia avec empressement

les confiscations que le grand-maître de police avait décrétées. Il publia même un arrêté déclarant que nul ne serait inquiété au sujet d'effets dont il pourrait être en possession depuis un mois [1]. Des magasins entiers, nous assure-t-on, avaient été déménagés sur les bateaux de la Moskva. Il existait, dans plusieurs villages, des amas de cuivre rouge, de zinc, de soie, de cotons écrus, etc.; tout ce qui était facilement transportable y avait été conduit. Les hommes de la police avaient prélevé une sorte de dîme sur tous ces objets; mais les paysans n'en étaiènt pas moins enrichis; on vendait publiquement des effets volés sur les marchés. Toutes ces rapines étaient dès lors consacrées.

On sait que le gouverneur aurait voulu persuader à la population moscovite que la croix d'Ivân Véliki avait été retrouvée dans les décombres du Kremlin et qu'il l'avait restituée à sa place. Le fait est qu'elle fut remplacée par une autre, qui avait préalablement été bénie par l'archevêque Augustin.

Parmi les rescrits adressés à Rostoptchine par l'empereur Alexandre, mais dont on ne nous indique pas la date, il en est deux que nous devons mentionner. Le premier ordonnait l'érection, à Moscou, d'une colonne en bronze portant sur son fût des couronnes de laurier et à la fonte de laquelle devaient servir les canons pris sur notre armée. Le second avait pour objet la cons-

[1] *Destruction de Moscou*, p. 174.

truction d'un temple à dédier à Jésus-Christ Sauveur, édifice monumental pour l'emplacement duquel on choisit ensuite le sommet des collines des Moineaux (Vorobiévo). Les deux projets toutefois ne reçurent pas d'exécution. Il n'en fut pas de même du manifeste, encore trop long, et par cela même sans éloquence, qui annonça à toute la Russie que désormais au 25 décembre, jour de la naissance du Christ, on célébrerait aussi annuellement des actions de grâces pour l'heureuse terminaison de la guerre nationale. On s'est jusqu'à ce jour conformé à cette prescription ; mais un demi-siècle s'étant accompli depuis, il était de l'esprit de paix et de la grandeur d'âme de l'empereur Alexandre II de supprimer un anniversaire qui, en entretenant des animosités entre deux nations attirées l'une vers l'autre par la sympathie, contrariait l'œuvre de réconciliation à laquelle il a voué son règne, aussi bien qu'à l'œuvre de régénération, moins facile et plus entourée d'obstacles, sinon de dangers.

Rostoptchine eut aussi l'honneur d'être l'intermédiaire et l'instrument de la munificence de son royal maître, qui se hâta de prélever sur son trésor vingt millions de roubles pour venir au secours de tant de malheureux, qu'il s'agissait de remettre en état de s'abriter et de gagner leur vie.

L'ordre se rétablit peu à peu, la ville redevint habitable ; mais comme néanmoins des plaintes et des réclamations ne cessaient d'arriver de Moscou à Saint-

Pétersbourg, comme des bandes de brigands continuaient de se cacher çà et là sous les décombres et d'entretenir les alarmes, non sans avoir pour complices les plus vils d'entre les agents de police dont les autorités s'étaient entourées, l'empereur donna l'ordre au général Balachef, ancien ministre de la police, d'aller mettre fin à cet état anarchique et rétablir définitivement l'empire de la loi. En même temps, il chargea deux commissaires, dont l'un fut le sénateur Moderach, natif du Holstein, qui se fit estimer et chérir depuis en qualité de gouverneur général de Perm, d'aller faire sur les lieux une enquête au sujet d'autres faits, sur lesquels se fondait le gouverneur, dans sa demande d'intenter un procès criminel contre plusieurs des habitants de Moscou emprisonnés depuis le départ des Français. Rostoptchine eut des conférences avec ces commissaires, dit notre témoin oculaire, « mais il s'en éloigna bientôt, parce que leurs principes ne pouvaient s'accorder sur beaucoup de points. » En effet, ils n'entrèrent pas dans ses vues et désapprouvèrent qu'on voulût présenter toute une classe de personnes comme une bande de traîtres et de conspirateurs [1].

A la suite de ces investigations, tous les fonctionnaires, même le général Ivaschkine, principale cause du mécontentement public, furent, il est vrai, maintenus à leurs postes; cependant le rapport des commissaires

[1] *Destruction de Moscou*, p. 184 et 207.

parait avoir irrité encore davantage l'empereur contre Rostoptchine, qui, plus que jamais depuis l'incendie de Moscou, était pour lui l'objet d'une secrète antipathie.

Celle-ci reçut un nouvel aliment au commencement de l'année 1813, quand le père de l'infortuné Véreschtchaghine alla lui demander compte du sang de son fils. Nous avons à ce sujet sous les yeux deux versions différentes[1] : selon l'une, ce riche négociant, soutenu par l'estime publique, s'adressa aux tribunaux pour demander justice contre le gouverneur de Moscou, ce qui aurait donné lieu à une procédure devant le Sénat dont on ne connaîtrait pas l'issue ; selon l'autre, il aurait suivi le tsar lui-même jusqu'en Lithuanie ou en Pologne. Suivant Varnhagen, qui se fonde sur le témoignage d'un Russe haut placé et, dit-il, bien informé, Alexandre aurait vu paraître devant lui, éploré, tremblant de tous ses membres et longtemps empêché de parler par le mouvement convulsif de ses lèvres, un vieillard affaibli par la douleur et les fatigues du voyage. Le malheureux père tomba au pied du monarque en s'écriant « Justice! », et quand il fut un peu remis de son extrême agitation, il insista pour qu'une enquête sur la conduite de son fils fût ordonnée, afin qu'en cas d'innocence il fût réhabilité aux yeux du

[1] *Destruction de Moscou*, p. 24 et 183; Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten*, t. VI, p. 175. Cf. Bernhardi, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Grafen Toll*, t. II, p. 160, et Tourghénief, *La Russie et les Russes*, t. Ier, p. 13.

monde et lavé de cette indigne accusation d'avoir été traître à sa patrie; puis il parla en sanglotant de sa vieillesse abandonnée, de ses biens désormais inutiles, faute d'un héritier. Alexandre le traita avec bonté, le consola en l'assurant qu'il ne croyait pas à cette trahison, et lui promit de faire examiner l'affaire. Ce qui est certain, c'est que le Sénat reçut l'ordre de se livrer à une enquête et qu'il demanda à ce sujet des explications par écrit. Rostoptchine, nous assure-t-on, répondit que le massacre de Véreschtchaghine avait été purement accidentel et qu'il n'avait pas été possible de contenir la fureur de la populace, qui croyait voir en ce jeune homme un agent des Français.

L'empereur n'eut pas le temps d'attendre le résultat de cette sorte d'interrogatoire : les événements l'entraînèrent loin de la Russie, et, dans les alternatives de revers et de triomphes dont le point culminant fut, après les sanglantes journées de Leipzig, l'entrée des alliés à Paris, il oublia Rostoptchine et ce déplorable procès, qui avorta, suivant l'usage, dans un pays où, jusqu'en 1862, la justice dépendait du bon plaisir de l'administration et des sommes dont on consentait à faire le sacrifice de part et d'autre pour l'acheter.

Varnhagen mentionne un bruit qui s'est répandu à la suite de cette première apparition de Némésis, implacable vengeresse, non-seulement des crimes avérés, mais aussi de ces violences exorbitantes qui, engendrées par la colère ou l'exaspération d'autres senti-

ments excessifs, ne méritent pourtant pas d'être appelés absolument du même nom ; et ce bruit, quoique altéré, a trouvé aussi de l'écho dans les récits de notre témoin oculaire allemand[1]. Voici ce qu'on raconte. Le soir, quand la nuit tombait, Rostoptchine était souvent saisi depuis d'un trouble indicible et de cruelles agitations. Des fantômes sortant de terre autour de lui, et des rêves qui lui montraient le spectre ensanglanté du jeune homme, le remplissaient de terreur au point qu'il ne pouvait plus retenir ses cris. Une fois, les domestiques et le médecin accoururent, et une autre fois, dit-on, il fut surpris, dans une crise semblable, par deux amis qui avaient voulu pénétrer jusqu'à lui, malgré la consigne. Dans les deux cas, les survenants trouvèrent l'homme jadis si puissant dans un désordre inimaginable, pâle, défait, terrifié, repoussant de ses bras allongés les visiteurs mystérieux, produits d'une imagination excitée jusqu'au délire. Sur la foi de nos auteurs, nous répétons ces bruits, mais sans garantir le fait lui-même, sans prétendre savoir surtout s'il se produisit pour la première fois à la suite de l'interrogatoire que le gouverneur de Moscou eut à subir, comme nous l'avons dit, ou seulement à la suite d'une autre scène dont il sera bientôt parlé et qui fut la manifestation publique de sa disgrâce.

En attendant, il resta à son poste, s'appliquant, d'une

[1] *Destruction de Moscou*, p. 183.

part à rétablir l'ordre et à relever Moscou de ses ruines, d'autre part à hâter l'armement des recrues et à diriger vers les gouvernements de l'Est et la Sibérie nos pauvres compatriotes, tombés en captivité en si grand nombre et obligés à des marches interminables, malgré leurs membres mutilés par la guerre ou paralysés par le froid.

Parmi les prisonniers français qui traversèrent Moscou pour gagner péniblement et douloureusement le lieu de leur destination, figura aussi le général Vandamme, le vaincu de Kulm, qui, s'étant laissé enfermer, en se débattant contre Ostermann, dans une gorge de montagnes ou vallée circulaire profonde, y avait été obligé de se rendre avec 10,000 hommes (30 août 1813). Comment cet ennemi terrassé fut-il reçu en Russie? Ici encore des témoignages contradictoires nous prouvent avec quelle défiance on doit lire l'histoire, quand elle n'est pas fondée sur le laborieux travail d'une critique sévère. Domergue, toujours sujet à caution, impute une indignité de plus à celui auquel il ne peut pardonner les dommages personnels qu'il lui a fait essuyer. « Ni le rang ni le mérite des prisonniers, dit-il[1], ne les mettaient à l'abri des plus insultants mépris. Le général Vandamme lui-même, dont le passage à Nijni-Novgorod (où Domergue se trouvait retenu avec ses compagnons d'infortune) nous apprit le triste sort,

[1] T. II, p. 193. Cf. *Destruction de Moscou*, p. 204.

eut à essuyer à Moscou une série d'humiliations qui tournèrent à la honte de Rostoptchine. Invité à la table du gouverneur, qui était bien aise de faire parade d'un tel prisonnier, il y fut honteusement insulté par les convives et par l'hôte lui-même. Cet excès de lâcheté indigna tellement le général français, qu'il se leva d'un air terrible et quitta l'assemblée en jetant un défi que pas un des assistants ne se sentit la force de relever. Pour Rostoptchine, il n'y répondit pas autrement qu'en donnant ordre qu'on lui fît continuer sa route. » Sans nous constituer le défenseur d'un homme dont nous avons, au contraire, dévoilé tous les défauts, nous oserions affirmer que « cet excès de lâcheté » est tout de l'invention du narrateur. Le témoin oculaire, rapporteur plus généralement véridique, n'en a pas connaissance; tout ce qu'il sait, c'est qu'on logea Vandamme au Kremlin, que rien ne fut oublié pour rendre sa captivité moins fâcheuse et que des bals furent même donnés en son honneur. « Rostoptchine, ajoute-t-il, le reçut amicalement chez lui et l'admit à sa table. Quelques Russes en portèrent des plaintes à Pétersbourg, et il arriva un ordre de l'empereur Alexandre pour confiner Vandamme dans une petite ville de la Sibérie[1]. » L'exil du général ne dura que quelques mois.

[1] En réalité, il ne dépassa pas le gouvernement de Viatka, et De Maistre en était pour ses frais de plaisanteries. Voici comment il s'exprime, dans son triomphe, peu digne d'un philosophe chrétien (*Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 354) : « Il ne va pas loin, dit-on; on le mène

Lorsque la nouvelle de l'entrée des Russes à Paris arriva à Moscou, l'allégresse ne connut pas de bornes. Ce ne furent que chants de triomphe, *Te Deum*, bals et illuminations. Au milieu des dernières se faisait remarquer celle du palais du gouverneur. Toute la façade extérieure en était occupée par trois énormes transparents. Le tableau du milieu représentait Paris vu du côté de Montmartre; les deux autres faisaient voir des figures allégoriques, et, fidèle à son goût pour tout ce qui est de la famille des calembours, longtemps si général parmi la noblesse russe[1], Rostoptchine ne négligea pas cette belle occasion de mettre sous les yeux du public un rébus, cette fois, bien entendu, dans la langue nationale. Il avait fait représenter le corps inanimé du conquérant vaincu, gisant à terre et servant de proie à une troupe de corbeaux. Au bas on lisait : NA-POLÉ-ON, trois mots russes qui signifient : Il est à terre! On comprend; seulement on se demande ceci : Ces oiseaux de proie se nourrissant de cadavres, c'étaient donc les puissances alliées, y compris la Russie?

La vieille capitale fut encore resplendissante d'illuminations lorsqu'on fêta la conclusion de la paix, au mois de juin; mais, selon le témoin oculaire, le palais de Rostoptchine offrit ce soir-là l'aspect le plus terne. Le comte

seulement à dix-sept cents verstes au-delà d'Irkoutsk; en marchant bien, il arrivera dans quatre mois! »

[1] Voir ce que nous en avons dit dans l'*Histoire intime*, t. Ier, p. 260, la note.

savait que des plaintes avaient été portées contre lui à la cour. « La voix publique lui reprochait d'avoir, sans utilité, consenti à l'incendie de Moscou, et, selon la bizarrerie naturelle du cœur humain, on se plaignait encore plus de l'arbitraire qui avait présidé à la distribution des secours, que d'une mesure aussi tyrannique, aussi barbare, que celle qui avait consisté à détruire une cité entière[1]. Les mécontents faisaient circuler des pasquinades et des couplets satiriques. Lorsque le gouverneur se rendit en grande cérémonie à l'église[2], pendant les deux grandes fêtes, le peuple resta muet sur son passage, contre son habitude; mais lorsque le vénérable archevêque parut, les acclamations furent unanimes et réitérées. » Rostoptchine eut sans doute alors le pressentiment de l'imminence de sa chute.

Elle suivit de près le retour de l'empereur.

Ce fut le 25 juillet 1814 que le pavillon impérial se déploya de nouveau, après une interruption de plus de dix-huit mois, au-dessus du Palais d'Hiver. Nous n'avons pas à nous occuper ici des fêtes et réjouissances, des manifestes et autres actes publics qui s'ensuivirent[3]. Bornons-nous à dire que les maréchaux de

[1] Peut-être avec raison, parce qu'on reconnaissait que l'empire devait son salut à cette même mesure.

[2] Sans doute à la cathédrale Ouspenski, du Kremlin.

[3] On peut voir à ce sujet, entre autres, U. baron de Schlippenbach, *Erinnerungen*, etc., t. I[er], p. 113 et suiv.; comtesse de Choiseul-Gouffier, p. 214-220; De Maistre, *Corresp. diplom.*, t. I[er], p. 382-390.

la noblesse et les hauts fonctionnaires accoururent de toutes parts, et que le gouverneur de Moscou ne fut pas des derniers. La tête haute et le front radieux, il se présenta devant le monarque, si modeste dans son triomphe et qui se refusait obstinément au vœu de l'Église et des grands dignitaires d'être salué du nom d'Alexandre le Béni. Qu'arriva-t-il? L'empereur fit-il semblant de ne pas voir le comte, ou alla-t-il jusqu'à l'inviter par un mouvement brusque de la main à passer outre? Nous ne pouvons le dire, car nous nous refusons à ajouter foi au récit de Domergue [1], d'après lequel le gouverneur de Moscou aurait été l'objet d'un affront public. Quoique l'artiste dramatique en donne pour garant le prince Dadianof, témoin oculaire, dit-il, nous trouvons ce récit trop dénué de vraisemblance. Le voici cependant textuellement : « Que l'on juge de l'impression produite dans cette immense assemblée, lorsque Alexandre, arrivé devant Rostoptchine, fait un pas en arrière, et, changeant tout à coup de ton et de langage, lui dit avec l'accent du courroux : « Et vous aussi, gouverneur, vous êtes blessé (l'empereur venait de passer devant des officiers blessés), bien

[1] T. II, p. 349. — Varnhagen (p. 175) raconte que le gouverneur ayant présenté sa démission à l'empereur, celui-ci l'aurait acceptée en disant qu'il n'entendait pas l'arrêter un moment et ne désirait pas le revoir. — M. Poltaratzki (*Rostoptchine*, p. 29) après avoir parlé de la *scène* racontée par Domergue, fait aussi suivre ce mot d'un point d'interrogation; mais il se trompe quand il rapporte la scène à la fin de l'année 1812.

blessé, horriblement blessé! *Pachol* (Sortez)! — Rostoptchine voulut ouvrir la bouche pour répondre: *Pachol!* lui répéta l'empereur avec une irritation toujours croissante et en lui indiquant du doigt le chemin de la porte. Le gouverneur, atterré, s'inclina humblement et sortit. »

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, quelques jours après on lut dans les journaux que la démission du général comte Rostoptchine était acceptée et qu'un des plus dignes chefs de l'armée russe, le général Tormassof, était nommé à sa place gouverneur de Moscou [1]. Personne n'y trouva un mot à redire.

Ajoutons cependant tout de suite qu'au bout de quelques mois, revenant sur un acte rendu un peu *ab irato*, l'empereur nomma Rostoptchine membre du conseil de l'empire, haute dignité à laquelle fut appelé simultanément l'amiral Tchitchagof, également tombé en disgrâce à cette époque.

Néanmoins la vie publique du fier descendant de Tchinghiz-Khan était finie de fait, quoique sans doute elle ne lui parût pas, à lui-même, devoir rester close

[1] Le russe se prête à tous les jeux de mots : en voici un que l'on fit sur ce remplacement. Le nom de Tormassof rappelle le verbe *tormo-[illegible]th*, houspiller, tirailler; et l'on a dérivé le nom de Rostoptchine du [illegible]be *rostoptchith*, fouler aux pieds. De là le jeu de mot suivant : « [illegible]ilà Moscou bien houspillé (*zatormajéna*) », dit un Moscovite à un [illegible]re. — Oui, répondit celui-ci, n'a-t-il pas été assez longtemps foulé [illegible]x pieds (*rostoptchéna*)? » Pour les amateurs, nous mettrons ici le tout en russe : *Tiépéreschtché nacha Moskva zatormajéna. — Da, davolnu dolga ona rastoptchéna.*

définitivement. Il avait vu déjà deux changements de règne : un troisième pouvait lui rendre le prestige dont il se voyait dépouillé pour le moment. L'opinion publique aussi a ses retours : cette *aura popularis* sur laquelle il avait compté, pouvait être pour lui le lent produit du temps. Et comme déjà elle ne lui faisait pas défaut à l'étranger, surtout en Allemagne, il prit le parti de s'expatrier pendant quelque temps et de voyager en Allemagne, en Italie, en France.

Ici se présente une difficulté. Dans l'article de la *Biographie universelle* de Michaud [1], il est dit expressément que Rostoptchine « parut un instant au congrès de Vienne ; » dans le *Conversations-Lexikon* de Brockhaus [2], on affirme pareillement qu'il accompagna l'empereur dans la ville des Césars, et la même assertion se retrouve dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Pierer. Cet accord prouve-t-il la réalité du fait ? Nous répondrons à cette question après avoir nous-même, à la faveur de ces suppositions, accompagné le tsar dans sa visite à la cour de l'empereur d'Autriche.

Alexandre resta à Saint-Pétersbourg jusqu'au commencement de septembre. Le 11 (30 août), jour de sa fête, il fit publier un acte en vertu duquel pleine et entière amnistie était accordée à tous ceux qui avaient

[1] Supplément, art. *Rostoptchine*, t. LXXX, p. 18, col. 2.
[2] Huitième édition, t. IX, p. 430.

été recherchés sous prétexte d'avoir entretenu des intelligences quelconques avec l'ennemi. Puis il alla lui-même à Moscou [1], pour quelques jours, afin de s'assurer de l'exécution de sa volonté et d'accélérer les mesures nécessaires pour hâter la restauration et la pacification de la vieille cité.

Se souvenant enfin du rendez-vous que ses alliés lui avaient donné sur les bords du Danube, il se mit en route. Mais arrivé en Pologne, pays dont les affaires étaient alors sa principale préoccupation, il voulut l'honorer dans la personne d'un de ses enfants les plus illustres, qui n'était autre que son ancien ami, redevenu son conseiller le plus assidu, le prince Adam-George Czartoryiski, encore dans toute la force de l'âge, quoique son aîné de sept ans [2]. Alexandre alla lui rendre visite au château de Pulawy, magnifique résidence de sa famille, située sur la Vistule, dans le palatinat de Lublin, au nord-ouest de la ville de ce nom [3], où il avait déjà accepté l'hospitalité des parents de son ami en 1805. Le père vivait encore à cette époque; mais comme le prince Adam-Casimir avait été maréchal de la diète en 1812, il ne jugea pas à propos de paraître pendant cette royale visite. C'était la princesse-mère, Isabelle, née comtesse de Flemming, mais issue elle-

[1] *Destruction de Moscou*, p. 213.

[2] Voir la notice que nous lui avons consacrée, dans l'*Histoire intime*, t. Ier, p. 408-414.

[3] On peut en voir une vue dans *La Pologne pittoresque*, de M. Léonard Chodzko, t. Ier, p. 112, et une vue de divers accessoires, *ibid.*, t. Ier, p. 8.

même des Czartoryiski, qui faisait les honneurs de sa maison au monarque, alors adoré des Polonais, comme de tous. Cette noble femme, amie et correspondante de Delille, auteur elle-même d'*Essais sur les jardins* et, ce qui vaut mieux encore, d'ouvrages en langue nationale écrits dans le but de moraliser, en les intéressant, les enfants du peuple; cette noble femme, disons-nous, alors âgée de soixante-huit ans [1], avait près d'elle, outre ses deux fils, Adam et Constantin, ses filles en nombre égal, l'une veuve du duc de Wurtemberg Louis-Frédéric-Alexandre, l'autre, épouse du comte Zamoyski et mère des comtes actuels dont le cadet, André, s'est fait récemment un si grand nom, comme président de la Société agronomique de Varsovie. La duchesse de Wurtemberg, connue comme auteur de *Malvina*, l'était bien plus encore par son inébranlable patriotisme. Séparée de son époux, depuis qu'en 1792 il avait déserté la cause de la Pologne pour celle de la Russie, on l'a vue restant fidèle à la cause nationale, même quand son fils unique, le prince Adam de Wurtemberg, se fut, à l'exemple de son père, prononcé pour celle de la Russie, qu'il servait comme général, et eut pris, en 1831, les armes contre la Pologne avide de renaître; on l'a vue, comme son frère Adam-George, préférant l'exil aux honneurs offerts par un maître étranger et le partageant avec les plus nobles

[1] Née le 31 mars 1746, elle resta veuve le 31 mars 1823, et mourut le 17 juin 1835, à l'âge de 89 ans.

dans cette cohue de rois et de princes, sans doute préoccupés de leurs affaires comme de questions vitales pour eux, mais qui s'en laissaient facilement distraire par les nombreuses beautés de Vienne, par tant de femmes charmantes, reines dans leur cercle et qui, accourues sur ce théâtre plus vaste, étaient pressées d'y jouer le même rôle, les unes par la distinction de leur esprit, les autres par des dehors brillants, par l'irrésistible attrait que la beauté exerce comme de droit. « Pour la première fois, dit avec raison un écrivain ingénieux et délicat [1], pour la première fois depuis la chute de son terrible dominateur, la société européenne se sentait en paix et respirait à l'aise. On s'était, il est vrai, déjà rencontré à Paris; on n'avait pas manqué, à cette occasion, de s'y bien divertir, mais sans quitter entièrement l'appareil militaire. A Vienne, la diplomatie avait, au contraire, repris le pas sur la guerre. Les hommes d'État, anciens adversaires de la France, se sentaient là chez eux et sur leur propre terrain. Satisfaits de pouvoir, sans nulle gène, communiquer entre eux, impatients de s'entretenir des grands événements qui venaient de s'accomplir, ils étaient surtout sincèrement charmés d'être appelés à resserrer entre tous leurs gouvernements les liens d'une étroite et parfaite alliance. L'ennemi commun l'avait rompue,

[1] M. O. d'Haussonville, dans un article remarquable intitulé *Deux épisodes diplomatiques*. Voir *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1862, p. 342 et suivantes.

au grand détriment de l'humanité : ils se flattaient de la rendre désormais indissoluble. Au milieu de ce monde, noble, riche et élégant, bercé de généreuses illusions, qui reprenait légèrement possession de la vie en se livrant de nouveau aux douces jouissances des relations sociales, aux plaisirs délicats des conversations intimes, comment les femmes n'auraient-elles pas été conviées à ressaisir, elles aussi, leur rôle accoutumé? Elles n'eurent garde d'y manquer. Les salons de Vienne, rendez-vous général de l'aristocratie européenne, reçurent ainsi les lois aimables de plusieurs grandes dames, célèbres à cette époque par leur esprit et leur beauté... L'empereur Alexandre,... resté beau et toujours amoureux des aimables distractions[1], se piquait de se plaire dans la société des dames. Il ne craignait pas de disputer leurs bonnes grâces et de paraître céder parfois à leur empire. » En fallait-il davantage pour multiplier les occasions ou les prétextes d'assemblées, de bals, de spectacles, de divertissements et réjouissances de toute espèce? Aussi ce fut une rage,

[1] Les *Mémoires* de la comtesse de Choiseul-Gouffier l'attestent assez. — Les *Fêtes et Souvenirs du Congrès de Vienne*, par le comte de Lagarde, nous donnent une idée de la vie de plaisirs dont la capitale autrichienne était alors le siége. On peut consulter, en outre, sur les salons de quelques-unes de ces femmes du grand monde, le Journal (*Mein Tagebuch*) du baron François d'Andlaw; et nommément, sur la comtesse Laure de Fuchs, t. Ier, p. 165; sur la duchesse de Sagan, t. Ier, p. 283. Puis encore sur les mêmes, sur la princesse de Metternich, sur la princesse Bagrathion et beaucoup d'autres dames en renom, voir Gentz, *Tagebücher*, *passim*.

un entraînement vertigineux. Aucune espèce de fête ne manqua au congrès, et, encore sur son lit de mort, le vieux faiseur de bons mots belge [1], bon et bienveillant lui-même, plaisanta doucement cette société si frivole, encore comme lui, au sortir d'une crise politique épouvantable. « Quand ils auront épuisé tous les genres de spectacles, dit-il, je leur donnerai celui de l'enterrement d'un feldmaréchal, » fils de feldmaréchal, aurait-il pu ajouter. Et le prince de Ligne tint parole, car il mourut au milieu de ce bruit, le 13 décembre 1814.

Peut-être profiterons-nous bientôt d'une autre occasion pour jeter à la dérobée un regard sur les plus brillantes de ces réunions et saisir, s'il est possible, la silhouette des plus séduisantes d'entre ces femmes : cette fois-ci, rien ne nous détournera de notre sujet et nous n'aurons d'yeux que pour les Russes.

Au reste, parmi tant d'astres de première grandeur, les femmes russes n'étaient pas assurément de ceux qui brillaient de l'éclat le moins vif. Les plus radieux tournaient dans l'orbite où se mouvaient le tsar lui-même : c'étaient son épouse, ses sœurs, des dames de sa cour. Celle que le comte de Lagarde appelle une des beautés les plus ravissantes de l'Europe, n'était pas du nombre, car Alexandre se respectait et res-

[1] Le prince de Ligne (Charles-Joseph), que tout le monde connaît par les *Souvenirs* du comte de Ségur et le voyage de Catherine II en Crimée, était né, le 23 mai 1735, au château de Bel Œil, près d'Ath.

pectait en sa femme l'assemblage de toutes les vertus.

Nous nous sommes étendu ailleurs[1] sur la belle, la noble, l'admirable Élisabeth Alexéïevna. Elle venait de quitter, à Bruchsal, sa mère, la margrave Amélie qui, quoique fort petite princesse alors, avait pourtant placé ses trois filles sur les trônes de Suède, de Russie et de Bavière. L'espérance avait fait accourir Élisabeth à Vienne; car depuis que la religion exerçait son empire sur le cœur d'Alexandre, il avait songé, — pensée trop fugitive, hélas! — à réparer ses torts à l'égard de celle qui n'en avait jamais eu aucun vis-à-vis de lui. L'espérance de l'impératrice ne se réalisa point : elle n'obtint de son mari, qu'elle idolâtrait et à qui peut-être elle le témoignait trop, que tous les égards d'une politesse exquise mais froide. Aussi ne cachait-elle pas sa tristesse. « Elle avait contracté dans la solitude et le chagrin, dit le comte de Lagarde[2], une sorte de douce mélancolie. Empreint dans tous ses traits, ce sentiment donnait aux accents de sa voix, à ses moindres mouvements, quelque chose d'enchanteur et d'irrésistible. » Et il

[1] *Histoire intime*, t. Ier, p. 96 et suiv. — Voir aussi sur elle la *Vie de Mme Svetchine*, par le comte de Falloux, t. Ier, p. 148.

[2] T. Ier, p. 283. — Le comte de Maistre (*Corresp. pol.*, t. II, p. 281) raconte au sujet de la mélancolie de l'impératrice le trait suivant : Elle élevait la fille d'une de ses amies, princesse Galitsyne. Cette jeune enfant étant tombée gravement malade, elle prononça ce mot : « Je m'intéresse à elle, donc elle mourra. » — A Vienne, Élisabeth se mêla un peu de politique, surtout dans l'intérêt du grand-duché de Bade. Le baron de Stein eut plusieurs conférences avec elle et le grand-duc, frère de l'impératrice.

ajoute : « Sa taille était élégante, souple et flexible, et sa démarche, même sous le masque, la trahissait à l'instant, *Incessu patuit Dea*. A un caractère charmant elle joignait un esprit vif et cultivé, l'amour des beaux-arts, une générosité sans bornes. Les grâces élégantes de sa personne, la noblesse de son maintien, sa bienveillance inépuisable, lui gagnaient tous les cœurs. »

L'aînée des sœurs d'Alexandre, alors encore en vie, Marie Pavlovna, ne paraît pas avoir fortement marqué à Vienne, car il est peu question d'elle dans les relations que nous avons sous les yeux. Née en 1786, elle avait alors vingt-huit ans, et était mariée depuis 1804 avec le prince héréditaire (grand-duc de 1828 à 1853) de Saxe-Weimar, Charles-Frédéric, dont le comte de Maistre a fait, au moment de ce mariage, un portrait si peu flatteur[1]. Le public de Saint-Pétersbourg la voyait partir avec une vive peine, et il le lui témoigna d'une manière touchante au théâtre quand, du haut de la loge impériale, elle lui fit ses adieux. « On lui criait *Soyez heureuse !* en se rappelant le triste sort de ses deux aînées. La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes. Le lendemain, après la messe, elle est partie, avec ses seize ans et son ineffable époux (?). » Schiller salua son arrivée à Weimar par la pièce intitulée *Hommage des beaux-arts*, où il parla « d'une belle âme dans une belle forme[2]. » C'était une princesse de grandes

[1] *Mémoires politiques et correspondance*, p. 389.
[2] Elle est morte le 23 juin 1859.

qualités, la digne mère de la reine Augusta de Prusse. Gœthe, en parlant à Varnhagen, dit d'elle qu'elle était faite pour élever n'importe quelle condition et que, même dans la plus haute, elle eût excité l'admiration.

Sa sœur, la grande-duchesse Cathérine, princesse héréditaire d'Oldenbourg, plus jeune qu'elle de deux ans, fut remarquée davantage. C'était la sœur bien-aimée d'Alexandre, et il y avait entre elle et lui une grande ressemblance. Pour la rendre plus frappante, nous raconte la comtesse de Choiseul-Gouffier, le frère imagina un soir de se vêtir des habits et de la coiffure de sa sœur. Son mari, comme on l'a vu plus haut, était mort depuis dix-huit mois. Voici en quels termes parle de tous deux le spirituel diplomate savoisien [1], catholique et théocrate beaucoup moins convaincu qu'on ne le supposait jusqu'à ces derniers temps : « Rien n'égale la bonté et les bonnes grâces de madame la grande-duchesse. Si j'étais peintre, je vous enverrais un de ses yeux : vous verriez combien la bonne nature y a enfermé d'esprit et de bonté. A l'égard du prince, les demoiselles de ce pays ne le trouvent pas assez aimable pour son auguste épouse ; mais comme il est difficile de l'être assez pour elle, on pourrait être de l'avis des demoiselles sans manquer de respect au prince. Dans deux ou trois conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui, il m'a

[1] *Mémoires politiques et correspondance*, p. 314. Cf. p. 343.

paru plein de sens et d'instruction... » Quand le comte de Lagarde parle de lui, après sa mort, comme d'un homme qu'elle ne pouvait aimer, il est évidemment dans l'erreur ; le baron de Stein n'en jugeait pas ainsi, car le prince lui avait montré soixante-dix lettres que la grande-duchesse avait écrites en deux mois à son mari, et, dans le nombre, plusieurs de neuf feuillets [1]. D'un autre côté, le comte de Maistre nous apprend ceci [2] : « La princesse s'occupe elle-même d'apprendre le russe à son mari, lui présente les gens du peuple et leur sert de trucheman. Elle n'a jamais mis le pied à Moscou seule ; mais elle y a accompagné son auguste frère, et elle a fait la plus grande sensation. C'est une tête capable d'une longue prévoyance et des plus fortes résolutions. Sa sœur Anne est une colombe. » Varnhagen [3], qui vit Catherine Pavlovna à Vienne, vante l'élévation et la distinction de son esprit. « Elle appliquait à tout, dit-il, une mesure grandiose. Pourtant elle n'avait rien de fantasque, mais une intelligence lucide et pénétrante, facilement et vivement impressionnée de tout ce qui contribue au bien général, de tout ce qui a de l'efficacité pratique. »

A l'époque du congrès de Vienne, la grande-duchesse, belle encore, était veuve et libre de son cœur. Le prince héréditaire de Wurtemberg, présentement le

[1] Voir Pertz, *Das Leben*, etc., t. III, p. 59.
[2] P. 343, à la date du 25 janvier 1810.
[3] *Denkwürdigkeiten*, t. VI, p. 189.

doyen des rois, mais alors à peine âgé de trente-trois ans et depuis peu séparé de sa première femme par divorce, avait pour sa séduisante cousine les attentions les plus délicates et les plus empressées : elle y fut sensible, chacun s'en aperçut. A la fête donnée en l'honneur de la princesse par l'empereur, au palais du prince André Rasoumofski, on tira une loterie. L'usage voulait que chaque cavalier favorisé par le sort fît hommage à une dame du lot qui lui était échu. Une riche palatine de martre zibeline fut celui du prince Guillaume : il s'empressa de l'offrir à celle qui était l'objet de la fête. « L'amour l'en récompensa, dit l'auteur des *Souvenirs du congrès de Vienne*[1]. La belle Catherine portait sur son sein un bouquet, attaché par un nœud de ruban. Aussitôt, le détachant de sa robe, elle le remit au prince en échange de l'hommage qu'il venait de lui faire. A cette démonstration, à cet aveu public d'un sentiment qui, depuis quelque temps, n'était plus un secret pour personne, un murmure de bonheur courut dans cette immense réunion. » Au bout d'un an environ (le 24 janvier 1816), le mariage consacra cette mutuelle inclination[2].

Le lecteur fera tout à l'heure connaissance avec quelques-unes des nobles dames, compatriotes de

[1] T. Ier, p. 447.

[2] La nouvelle princesse héréditaire de Wurtemberg ne vécut pas longtemps dans cette union; dès le 9 janvier 1819, elle fut enlevée par la mort à l'amour de son époux

ces princesses et dont elles étaient habituellement entourées. Disons auparavant que, pendant les premières semaines, Alexandre avait aussi près de lui son frère cadet, le fougueux grand-duc Constantin, toujours rigide zélateur du règlement et surveillant minutieux de la tenue de tout membre de l'armée [1], mais qui alors se faisait surtout remarquer par le culte qu'il avait pour l'empereur son frère, par l'affectation qu'il mettait à se proclamer son premier sujet. « En vérité, s'écrie le comte de Lagarde, on le croirait enthousiaste de soumission, comme un autre pourrait l'être de liberté! » Bientôt il courut se mettre à la tête de l'armée de Pologne, afin d'appuyer par le cliquetis des armes les prétentions contestées du tsar au trône des Piasts.

Outre le grand maréchal de la cour, comte Tolstoï [2], le facétieux grand-chambellan, Alexandre Lvovitch Naryschkine [3], le prince Pierre Volkonski, l'aide de

[1] On peut voir à ce sujet l'anecdote relative au chapeau d'ordonnance du prince Ypsilanti (Hypsilantis), racontée par le comte de Lagarde, t. II, p. 452, et le portrait du grand-duc que nous avons nous-même esquissé, *Histoire intime*, t. Ier, p. 144-150. Mme de Choiseul-Gouffier (p. 226) raconte aussi une anecdote à son sujet, et Gentz écrit ceci (p. 328) : « Visite chez la grande-duchesse Catherine; elle est abrégée et troublée par l'arrivée du grand-duc Constantin. Cette audience m'a laissé une bien vilaine impression. »

[2] Il a déjà été question de lui (p. 275). Notons seulement encore ici qu'il avait pour femme une princesse Bariatinski, fille de ce même Fœdor Ivanovitch dont nous avons parlé plus haut (p. 22, note 2), et dont la mère était la princesse Catherine de Holstein-Beck, parente de Catherine II.

[3] Il est mort en 1826. On sait quel rang élevé la famille Naryschkine

camp général de confiance, l'empereur de Russie avait dans sa suite plusieurs conseillers et négociateurs. Nous nommerons en première ligne ceux, au nombre de trois, qui devaient prendre activement part au congrès, en qualité de plénipotentiaires. Le premier de ces dignitaires était le vieux comte (bientôt prince) André Rasoumofski, jadis un des amis de l'empereur Paul, et, dit-on, de la grande-duchesse sa première femme, puis, de 1793 à 1806, ambassadeur à Vienne, et ensuite, rentré dans la vie privée, un des chefs de l'oligarchie européenne conjurée contre Napoléon; véritable type du grand-seigneur, beau encore dans son grand âge, d'une extrême politesse, mais très-orgueilleux, déterminé, d'un savoir étendu, noblement dépensier [1] et patron éclairé des artistes, quoique, à cette époque déjà, presque aveugle. Le second était le comte Gustave-Ernest de Stackelberg, fils de cet Othon-Magnus, qui, lors du premier démembrement de la Pologne, représenta avec tant de hauteur et de morgue Catherine II à Varsovie [2]; lui-même, alors âgé de

a occupé à la cour de Russie depuis Pierre le Grand. Ce qu'en dit le prétendu comte d'Almagro (*Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 70) pourrait bien avoir été dicté par des animosités personnelles ou de famille.

[1] Pourtant il s'endetta outre mesure, et M. Nicolas Tourghénief affirme que, de son temps, le Trésor lui prêta des millions, sur la garantie très-insuffisante de ses terres.

[2] « Qu'on a vu si longtemps, dit Masson, régenter la Pologne, brouiller la Suède, et ensuite faire le bouffon dans les antichambres de Zoubof. » *Mémoires secrets*, première édition, t. II, p. 231. Cf. t. Ier,

quarante-six ans, était, depuis 1811, ministre en titre à Vienne; il s'était retiré à Grætz pendant la guerre, mais il avait reparu à son poste dès le 26 janvier 1815[1]. Le troisième plénipotentiaire russe était le comte de Nesselrode, plus jeune que les deux autres[2], mais déjà secrétaire d'État. Très-avant dans la confiance de son maître, depuis qu'en 1811, alors seulement premier secrétaire d'ambassade à Paris, avec rang de conseiller de légation, il avait été envoyé par le prince Kourakine à Saint-Pétersbourg, afin de faire connaître verbalement à Alexandre les intentions probables de la France. Cependant, à Vienne, sa position fut un instant ébranlée. On l'a vu depuis grand-chancelier jusqu'à sa mort arrivée le 22 mars 1862, en haute et légitime considération dans toutes les cours, et méritant d'être appelé, même par M. Thiers, « le sage comte de Nesselrode[3]. »

passim, et Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. II, p. 246, 258, etc. Ce Stackelberg, plus célèbre que son fils, était né le 17 février 1737, et mourut au commencement du siècle actuel.

[1] Il prit sa retraite en 1835, et mourut à Paris en 1850, à l'âge de 84 ans.

[2] Il était né à Lisbonne, le 14 décembre 1780. — L'empereur Alexandre dit de lui, à cette époque, au général Lauriston, qu'il aurait toute sa pensée. Voir Bignon, ouvrage cité, t. X, p. 337.

[3] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVIII, p. 452. M. d'Haussonville (p. 351) se sert de la même expression, « le sage comte de Nesselrode... dont la froide prudence avait prise sur lui (sur Alexandre), » tandis que l'action de ses autres ministres restait « purement officielle, sans grande influence sur les déterminations de leur maître. » — A Vienne il s'établit une grande intimité entre Nesselrode et Gentz. Voir *Tagebücher*, p. 287, 316, 318, 321, 324, 332 et *passim*. Sous la

En seconde ligne venaient des conseillers moins directs, mais très-écoutés encore, néanmoins, surtout pour les affaires de leur compétence spéciale. C'étaient le colonel (depuis général) César de Laharpe, ancien précepteur du monarque et toujours l'objet pour lui d'une invariable déférence ; le comte Jean Kapodistrias ou Capo d'Istria, au service de Russie depuis quelques années seulement[1], mais déjà secrétaire d'État et très-sympathique à Alexandre, car son libéralisme éclairé et bienveillant répondait aux sentiments dont le monarque était alors animé; le baron d'Anstett, émigré français qui, de Strasbourg, sa ville natale, était allé, en 1789, à Saint-Pétersbourg, avait fait fortune en Russie, avait été attaché à l'ambassade de Vienne, comme conseiller, et ensuite mis à la tête de la chancel-

date du 9 novembre, Gentz note ceci : « Chez le comte Nesselrode jusqu'à minuit. Jérémiades sur les résultats politiques auxquels nous touchons ! »

[1] Après avoir été déjà, en 1803, secrétaire d'État de la république Septinsulaire, à Corfou, il fut, vers 1811, attaché à l'ambassade russe de Vienne, à titre de surnuméraire. En 1812, le commandant de l'armée du Danube, amiral Tchitchagof, ayant demandé Kapodistrias pour l'aider à organiser les nouvelles conquêtes russes, il resta attaché à l'état-major de cette armée. Né en 1776, dans la même ville de Corfou, il avait, à l'époque du congrès de Vienne, trente-six ans. A l'année 1816, le comte de Maistre dit : « Les affaires étrangères sont encore dans le même état, M. le comte de Nesselrode a pris place au conseil d'État (? conseil de l'empire); M. le comte Capo d'Istria et lui ont leurs bureaux à l'hôtel des affaires étrangères. Ils ont un escalier intérieur de communication, et se rendent ensemble à l'audience de S. M. Impériale. » *Correspondance diplomatique*, t. II, p. 177. Cf. p. 287 et 334.

lerie diplomatique de Koutousof, qu'il ne quitta qu'après la mort du prince, pour être attaché à la personne de l'empereur lui-même; enfin le baron de Stein, qui, comme on l'a dit, était à lui seul une puissance et joua un grand rôle, sans autre qualité que celle inhérente à son nom et celle qu'il tenait des services rendus à la cause commune[1]. Cependant, quoique jouissant toujours de la confiance d'Alexandre, l'ancien ministre prussien ne lui était plus indispensable alors, comme au moment du danger. Il serait sans doute rentré au service de la Prusse; mais on ne pouvait convenablement lui offrir que le poste le plus élevé, et ce poste était très-habilement occupé par le prince de Hardenberg. Sans caractère officiel, Stein assista au congrès à titre de confident et d'ami du libérateur de l'Europe. « Le tsar, a-t-on dit, avait voulu flatter son orgueil (effectivement poussé un peu loin) par cette collaboration intime, et il lui enlevait en même temps toute occasion de compromettre et d'embrouiller les affaires (par ses projets de reconstruction de l'empire). L'influence de Stein paraissait immense : elle était nulle aux yeux d'un observateur attentif. »

Dans ce monde officiel, nous ne pouvions naturellement pas rencontrer le comte Rostoptchine, dont nous cherchons la trace. Comme, évidemment, pour l'empereur il n'était rien moins que *persona grata*, ce n'est

[1] Voir Pertz, *Das Leben*, etc., t. IV, p. 105.

pas dans son entourage immédiat qu'on pouvait espérer le retrouver. Qu'il soit venu à Vienne, cela est d'autant moins invraisemblable que cette capitale, si pleine d'attraits pour un curieux, était sur sa route pour aller en Italie, et que d'ailleurs sa belle-mère d'adoption, la comtesse Protassof, s'y faisait remarquer, comme nous l'avons dit. Si, toutefois, pour vérifier le fait, nous faisons une tournée dans les salons les plus fréquentés, la vraisemblance diminue et s'évanouit. Nulle part il n'est question de l'ancien gouverneur de Moscou : Gentz ne le nomme point, dans ce singulier caléidoscope d'illustrations qu'il met sous nos yeux dans ses Éphémérides ; Varnhagen von Ense, en le rencontrant plus tard à Baden-Baden, semble dire que ce fut une première connaissance, quoique lui-même et sa femme Rachel eussent été présents aux fêtes du congrès ; enfin le comte de Lagarde, autre assistant, ignore profondément le descendant de Tchinghiz-Khan, dedevenu si fameux et qu'on se serait sans doute arraché comme le lion de l'époque. Aux grands bals des Russes, le comte de Lagarde a la bonne fortune d'être accompagné d'un nomenclateur qui connaissait tout le monde et dont l'esprit et la mémoire étaient intarissables. C'était ce prince Kozlofski (Pierre Borissovitch) dont nous avons esquissé ailleurs le portrait[1],

[1] *Histoire intime*, t. Ier, p. 499. Cf. comte de Lagarde, t. Ier, p. 174. Le marquis de Custine nous a parlé du prince Kozlofski, et il figure aussi sur bien des pages de la *Correspondance politique* du comte de Maistre, entre autres t. Ier, p. 188 et suiv.

et qui passait, dit le narrateur, pour un des hommes les plus spirituels de son temps. « Telle était la force et la vérité de ses remarques, ajoute-t-il, que, s'il eût parlé à Pétersbourg aussi librement qu'il le faisait à Vienne, j'eusse cru voir le *feldjæger* et le *kibitka* prêts à l'entraîner au fond de la Sibérie, pour y prendre une leçon d'observation silencieuse, qui semblait devoir être une partie obligée de son rôle diplomatique. » Le prince lui-même se plaisait à raconter l'anecdote suivante. Voyageant fort jeune sur les frontières de Prusse, il s'emporta jusqu'à frapper le postillon autrichien qui le menait et qui ne pressait pas ses chevaux au gré de son impatience. Le robuste Allemand riposta avec son fouet et flagella vigoureusement l'apprenti-diplomate. Dix ans s'étaient écoulés depuis cette aventure, quand Kozlofski en fit part à son nouvel ami, le comte de Lagarde, et il ajouta en riant : « C'est pourtant cet Autrichien qui m'a donné ma première leçon de libéralisme! »

Eh bien! prêtons l'oreille à l'entretien des deux amis dans deux salons russes, à deux occasions différentes, mais également solennelles. L'une de ces fêtes était le bal donné par le comte de Stackelberg, le 20 octobre, à l'impératrice Élisabeth; l'autre, le bal donné par l'empereur lui-même, le 31 décembre, en l'honneur de sa sœur la grande-duchesse Catherine, au palais du prince Rasoumofski, que le monarque emprunta ce jour-là à son opulent sujet. Ce palais était au Prater : le prince

avait dépensé au delà de ses moyens pour l'embellir et y accumuler tous les trésors des beaux-arts, tous les prodiges du luxe. Il y avait formé une bibliothèque unique dans son genre; puis, un jour, s'étant aperçu qu'il pouvait abréger le chemin qui séparait cette merveille de la promenade, il avait fait jeter à ses frais un pont sur le bras du Danube qui coule tout près de là. Une aimable parente, très-enjouée, très-amie des plaisirs, malgré son âge déjà avancé, la comtesse Léon Rasoumofski, née princesse Viazemskoï, faisait les honneurs de cette demeure toute royale. Or, ce jour-là même, avant la fin du bal, celle-ci devint la proie d'un incendie qui en consuma une notable partie et ravagea le délicieux jardin anglais dont elle était entourée. Rasoumofski n'étant plus en état de la rebâtir, le gouvernement russe l'acheta et en ordonna la restauration complète.

Dans l'une ou l'autre de ces splendides fêtes, le prince Kozlofski nomma une foule de personnages russes à son ami français, et ce dernier, parlant en particulier de la seconde, de la fête donnée à l'hôtel Rasoumofski, s'exprime ainsi[1] : « Tous les souverains, tous les illustres hôtes du congrès s'y étaient rendus. Auprès d'eux, on voyait les notabilités de la Russie, le comte de Nesselrode, les princes Gagarine, Dolgorouki, Galitsyne[2], le comte Capo d'Istria, le grand-chambellan

[1] *Fêtes et Souvenirs*, t. Ier, p. 444.

[2] Désigner ainsi les membres des grandes familles, par le nom tout

Naryschkine, les généraux Koutousof, Souvorof, le prince Troubetzkoï, les deux princes Volkonski, les princesses Souvorof, Bagrathion, Gagarine, et tant d'autres également remarquables par leur beauté et l'élégance de leurs manières. »

Précisons un peu ces vagues données, du moins en ce qui concerne les notabilités dont nous n'avons pas déjà parlé précédemment.

De quel prince Gagarine s'agit-il ici? Probablement du prince Paul Gavrilovitch, aide de camp général des empereurs Paul et Alexandre, veuf d'une princesse Lapoukhine (Anne Pétrovna), qui, lors de sa mort en 1805, était dame d'honneur (*stats-dama*), et dont le père fut depuis président du conseil de l'empire. Un prince Gagarine, Serge Serghéïévitch, conseiller privé actuel, siége encore aujourd'hui dans ce collége suprême, après avoir rempli de hautes charges de cour, et un autre, le prince Paul, est président du département de législation. Un troisième, le prince Grégoire Ivanovitch, après avoir été (1828 à 1834) le représentant de la Russie près de la cour de Rome, fut nommé ministre plénipotentiaire à Munich, avec le titre de conseiller privé,

court, c'est ne rien dire, ou du moins c'est préparer aux historiens d'inextricables embarras; et pourtant c'est ce que fait tout le monde. On parle du prince Galitsyne, du prince Dolgorouki, comme s'il n'y en avait qu'un : or, il existe toujours à la fois une cinquantaine de princes Galitsyne; les princes Dolgorouki ou Dolgoroukof sont aussi très-nombreux, comme on peut s'en assurer dans le livre d'un membre de cette illustre famille, le prince Pierre, *Skasaniya a rodè kniazeï Dolgoroukovykh* (1840).

auquel il joignait celui de chambellan actuel, et y mourut en 1837, laissant cinq fils de son mariage avec Mlle Soïmonof, sœur cadette de Mme Svetchine[1]. L'aîné de ces fils, Grégoire, attaché à l'ambassade de son père, entrait à peine dans la carrière diplomatique; un autre, Pierre, ne tarda pas à faire acte de catholicisme, et c'est sans doute lui qui, sous l'habit de la Compagnie de Jésus, s'est fait connaître comme écrivain controversiste. Enfin un général prince G. Gagarine, aide de camp général, est vice-président de l'Académie des Beaux-Arts.

Quant aux Dolgorouki ou Dolgoroukof, nous en avons énuméré un certain nombre dans notre *Histoire intime de la Russie*[2]. Celui dont il est question ici est le prince Vassili Vassiliévitch Dolgoroukof, qui, né en 1787, épousa la princesse Barbe Serghéïevna Gagarine, fille du conseiller intime Serge Serghéïevitch, que nous ve-

[1] Voir la *Vie* de cette dame, t. Ier, p. 68 et 386. A cette occasion, M. le comte de Falloux nous permettra-t-il de lui faire respectueusement une petite chicane d'orthographe, qui, toutefois, n'est pas sans importance dans le système de transcription des noms russes? Il y a inconséquence à écrire, d'une part *Swetchine* (ou mieux *Svetchine*), et d'autre part *Gagarin* et *Galitzin :* en russe, c'est absolument la même terminaison, avec la même lettre finale. Il n'est pas permis de suivre tantôt l'un, tantôt l'autre des deux systèmes. Et de même quand on écrit *Novossiltzof* (mieux Novociltsof), par deux *s*, il serait naturel d'écrire *Protassof*, au lieu de Protasof, etc. Pour nous, nous écrivons toujours le plus conformément possible à l'orthographe russe; seulement, nous nous arrêtons souvent devant un usage contraire trop invétéré.

[2] Voir à l'Index.

nons de nommer, et fut depuis grand écuyer et chambellan actuel. Les deux princes Dolgoroukof dont il est tant question dans l'histoire de la campagne de 1805, n'étaient déjà plus en vie à cette époque[1]; une mort prématurée avait enlevé les deux frères, l'un en 1806, l'autre en 1808. Ils avaient été élevés avec l'empereur Alexandre : l'aîné, Pierre Pétrovitch, celui qui remplit une mission auprès de Napoléon peu de jours avant la bataille d'Austerlitz, était né presque le même jour que lui[2]; le cadet, Michel Pétrovitch, né en 1780, était plus jeune de trois ans. Tous deux furent au nombre des aides de camp généraux; Pierre, très-aimable et ami particulier de son maître, était bien vu de toute la famille impériale; Michel était beau, intelligent et brave jusqu'à la témérité. Ennemi de Napoléon, il refusa de suivre son souverain à l'entrevue d'Erfurt, et fut envoyé à l'armée de Finlande, où il trouva la mort à vingt-huit ans. Encore aujourd'hui, on trouve un Dolgoroukof dans la plus étroite intimité du souverain de la Russie.

[1] M. Thiers (t. VI, p. 51 et 282) parle de la coterie militaire qui entourait Alexandre et « à la tête de laquelle se trouvait le prince Dolgorouki (Pierre); » il l'appelle un « jeune homme dépourvu de tact et de mesure. » Cf. notre *Histoire intime*, t. II, p. 150; de Maistre, *Mémoires*, p. 201, et Hæusser, *Histoire contemporaine d'Allemagne*, t. II, p. 542 et 543. Voir pour les renseignements de famille le livre russe déjà cité du prince Pierre Vladimirovitch Dolgoroukof (auteur aussi de *La Vérité sur la Russie*, t. III, p. 174-187). Ce dernier est fils d'un troisième frère, Vladimir Pétrovitch, mort en 1817.

[2] Alexandre naquit le 24 décembre 1777, et le prince Pierre Dolgorouki le 31.

C'est le général de la cavalerie prince Vassili Andréïévitch, né en 1810 et dont la femme est de la même famille[1]. Doux, aimable, prévenant, vraiment libéral, a-t-on dit de lui, il est de ce petit nombre d'hommes d'État qui n'ont pas d'ennemis. Déjà aide de camp général et général en chef sous Nicolas, très-riche et très-grand seigneur, homme d'un grand poids, il fut choisi par Alexandre II (1856) pour succéder au prince Alexis Orlof dans le poste redoutable de chef de cette troisième section de la chancellerie particulière de l'empereur à laquelle sont confiées la police secrète et la sécurité personnelle du souverain. Avec le prince Vassili, un esprit tout nouveau s'introduisit dans cette importante institution, si pleine de mystères[2].

Passant au prince Galitsyne, nous devons croire qu'il y en eut plus d'un de ce nom de présents à Vienne. Celui que l'on désigne était sans doute le prince Alexandre Nikolaïévitch, un peu plus âgé que l'empereur et son ami, comme lui alors sur la pente du mysticisme que les événements, depuis 1812, avaient nourri dans l'âme de son royal maître jusqu'à lui faire prendre un développement exagéré. Le prince Alexandre, alors déjà membre du conseil de l'empire, eut depuis, comme on sait, le double portefeuille des

[1] Voir à son sujet *La Vérité sur la Russie*, p. 247 et 310.

[2] Nous la ferons connaître en détail quand nous nous occuperons du tableau de l'administration russe, tableau nécessairement nouveau, car la sage fermeté d'Alexandre II a tout régénéré.

cultes et de l'instruction publique (1816-1824), et mourut en Crimée le 4 décembre 1844[1]. « C'est un homme d'esprit, juste, sage et obligeant, » dit de lui, en 1815, le comte de Maistre[2]; mais il ajoute qu'il manque d'instruction et qu'il en convient lui-même. Parmi les autres membres de cette famille que l'on eût pu rencontrer à Vienne, nous nommerons surtout le prince Dmitri Vladimirovitch, qui, né en 1771, fut depuis gouverneur général militaire de Moscou, général en chef et membre du conseil de l'empire, et mourut à Paris le 8 avril 1844[3]. De plus, nous nommerons le prince Serge Mikhaïlovitch, né en 1774, mort le 19 février 1859, et dont la haute fortune politique datait surtout du règne de Nicolas. Il était, au moment de sa mort, avec le comte de Nesselrode, le seul qui appartînt à la première classe de la hiérarchie du service (*tchinn*). Son luxe, dans son palais de Moscou et dans sa terre de Kouzminskoïé, était presque royal; car le prince Serge était le plus riche des Galitsyne, famille dont beaucoup de membres ne jouissent pas d'une fortune considérable. Le comte d'Almagro a dit du prince Serge : « Il offre à Moscou le dernier modèle de cette race de grands seigneurs qui s'en va peu à peu et n'existera bientôt que dans

[1] Voir sur lui l'*Histoire intime*, t. II, p. 409, et t. Ier, p. 434. Dans cet ouvrage, nous avons aussi consacré une notice à toute la famille des Galitsyne, t. II, p. 397-420. Voir aussi *ibidem*, l'Index.

[2] *Correspondance politique*, t. II, p. 60.

[3] Voir sur lui *Histoire intime*, t. II, p. 408.

les traditions de la Russie. » Notons encore ici en passant que, de nos jours, plusieurs princes Galitsyne ont ajouté à l'éclat de leur nom de famille l'illustration personnelle que donnent les succès dans la carrière des lettres : ils appartiennent à la branche catholique [1].

Nous avons parlé plus haut de l'aide de camp général Koutousof, qu'il ne faut pas confondre avec le prince de Smolensk, mort plus de dix-huit mois avant l'ouverture du congrès de Vienne. Après lui, le comte de Lagarde nomme un Souvorof, mais sans doute par erreur, car le fils unique du vainqueur de Cassano, de la Trebia et de Novi, le prince d'Italie, comte Arcade Alexandrovitch Souvorof, avait péri en 1811 dans les eaux du Rymnik, en Valachie; et le prince actuel, Alexandre Arkadiévitch, aujourd'hui si justement populaire comme gouverneur général de Saint-Pétersbourg, n'avait guère dépassé encore les années de l'enfance. Enfin le prince Troubetzkoï, dont il est encore fait mention parmi les généraux, était le prince Vassili Serghéïévitch, général de la cavalerie, aide de camp général, qui jouissait de la confiance de l'empereur. Il a

[1] Cette branche, que l'on connaît par la *Vie de Mme Svetchine* (voir t. Ier, p. 62, note), est issue du prince Dmitri, du prince Fœdor et du prince Alexis. Ce dernier avait pour épouse une comtesse Protassof, qui, veuve en 1800, se convertit au catholicisme, comme le fit aussi Mme Svetchine, et dont l'exemple fut suivi par son fils, le prince Pierre. Voir de Maistre, *Correspondance diplomatique*, t. Ier, p. 232 et 256; t. II, p. 57. Cf. *Histoire intime*, t. II, p. 411.

eu un fils, Serge Vassiliévitch, mort en 1859, celui dont, peu d'années auparavant, M. le comte de Morny, président du Corps législatif, avait épousé la fille, aujourd'hui un des ornements de la société de Paris.

Nous pourrions continuer cette énumération, car il se trouvait à Vienne encore d'autres Russes de haute distinction, tels que les trois aînés des quatre comtes de Pahlen, fils de l'ancien ministre de Paul Ier et tous trois hommes d'un mérite éminent; le général de la cavalerie Ouvarof, favori d'Alexandre; le comte Novociltsof, un de ses anciens amis; un prince Chtcherbatof, un comte Chérémétief, le comte Paul Kisselef, déjà marié alors à la fille aînée de la belle comtesse Sophie Potoçka, qui mourut à Berlin le 2 juin 1823, etc., etc.; mais cette nomenclature finirait par devenir fastidieuse : aussi nous bornerons-nous à consacrer encore quelques lignes aux grandes dames russes dont le comte de Lagarde fait également mention, à la princesse d'Italie et à la princesse Bagrathion (car on a dit déjà quelques mots plus haut au sujet de la princesse Gagarine).

La première, Hélène Alexandrovna, veuve du général Arcade Souvorof, dont nous venons de parler, était fille du grand-chambellan Alexandre Naryschkine. Belle, gracieuse, spirituelle et d'un esprit élevé, elle attirait tous les regards et était entourée d'hommages dans ce monde si brillant [1]. Depuis, elle a épousé en

[1] Voir sur elle, le comte de Lagarde, t. Ier, p. 188.

laquelle Jean de Müller, le grand historien helvétique, qu'il entrevoyait de temps en temps, n'eut pas le même attrait que lui; et il se vante même[1] que, chez la comtesse Rasoumofski, il forma avec Armfelt et Pozzo di Borgo un *trifolium* politique. Il assure également avoir été dans une grande intimité avec la duchesse de Courlande et ses illustres filles.

Mais revenons à la princesse Bagrathion. Au temps de la bataille d'Austerlitz, elle fit, avec une grande partie de cette société, un séjour temporaire à Breslau ; puis elle retourna à Vienne, où sa liaison avec Gentz paraît bientôt s'être affermie. Car, en date du 6 septembre 1806, celui-ci nota dans ses Éphémérides : « Le prince Louis de Prusse entra chez moi. La princesse Bagrathion, qui était venue un plus tôt, noua aussitôt avec lui une intrigue d'amour. » Depuis ce temps, son nom ne cesse de paraître dans le journal du sybarite viennois, avec ceux de beaucoup d'autres dames de haut parage. « Les dames, en effet, y lisons-nous à la page 266, prenaient alors une part si active aux affaires, que je dois avouer avoir beaucoup appris dans mes fréquentes et intimes conversations avec la sagace mais intrigante princesse Bagrathion, avec l'excellente comtesse Wrbna, et avec la duchesse de Sagan (princesse de Courlande), remuante, mais d'un coup d'œil très-lucide. »

[1] *Tagebücher*, p. 36.

La princesse elle-même faisait grande maison à Vienne, recevant tout ce qu'il y avait de plus notable dans cette société si gaie, si amie du plaisir et de la bonne chère, si brillante, et dont à tout moment l'apparition de quelque astre nouveau rehaussait encore l'éclat. Nous apprenons par les lettres de la baronne de Staël à la duchesse Louise de Weimar que Mlle George, en se rendant à Saint-Pétersbourg, dans les premières semaines de 1808, déclama chez la belle Russe. La fille de Necker écrit de Vienne, en date du 19 janvier 1808 : « Le prince de Ligne et sa famille sont ma véritable ressource, et je vous prie de dire à monseigneur le duc que la princesse Bagrathion me plaît beaucoup. Elle prétend qu'elle viendra avec moi, au printemps, à Weimar ; mais je ne fais pas dépendre mon voyage de sa décision. » Dans les Éphémérides de Gentz se trouve encore, sous la date de septembre 1811, la note suivante : « La société s'était en grande partie dispersée. Je ne voyais le soir qu'un petit cercle chez la princesse Bagrathion, où, presque tous les jours, venaient le comte de Metternich, Humboldt, Schulenburg et autres[1]. » Puis, sous la date du 1er août 1814,

[1] Cette note (p. 261) continue ainsi : « Le comte de Nesselrode, secrétaire d'ambassade à Paris, vint pour quelques semaines à Vienne, et nous contractâmes, à cette occasion, l'étroite amitié qui fut plus tard si importante et d'un si grand prix pour moi; amitié que la tempête de l'insurrection grecque (1824) put seule ébranler jusqu'à un certain point. » En effet, ils se voyaient presque journellement pendant la durée du congrès de Vienne, et restaient souvent ensemble en conférence jusqu'à des heures très-avancées de la nuit.

on lit : « Mme de Fuchs (la charmante *Lori*) est venue chez moi et m'a prié instamment d'aller chez la princesse Bagrathion, où Metternich s'était annoncé. J'y ai été à onze heures (du soir). J'ai passé deux heures avec elle et Metternich dans une conversation (politique [1]) remarquable, que je n'oublierai pas de sitôt. Ensuite je me suis promené avec Metternich dans les rues, occupé d'une tout autre affaire, jusqu'à trois heures du matin sonnées! »

Quelle vie que celle de ces hommes d'État! et la princesse y était très-fréquemment mêlée. Comme elle n'avait pas d'enfants, elle était libre de se consacrer aux affaires et aux intrigues de toute espèce dont elle paraît avoir eu le génie. Après avoir cabalé contre la France, en 1809, avec les Rasoumofski [2], les Lichnowski, les Stadion, les Pozzo di Borgo, elle le fit encore pendant la durée du congrès de Vienne, avec toute l'oligarchie européenne, dont elle était devenue un instrument. Gentz tenait pour ainsi dire le protocole de cette coterie puissante : aussi le traitait-elle avec une extrême faveur. Voici ce qu'il écrit encore en date d'août 1812 : « La princesse Bagrathion s'était établie à Hœflein, petit bain à une heure d'Eisenstedt. Déjà j'y avais fait une courte visite. Du 5 au 12 août, je logeai chez elle;

[1] Cette parenthèse est de Gentz lui-même; les précédentes sont de l'auteur.

[2] Nous publierons très-incessamment, dans un recueil allemand, une biographie détaillée de ce diplomate, un des signataires des traités de Paris et de Vienne.

je..... faisais avec la princesse (avec laquelle j'étais plus que jamais en intimité) les promenades en voiture les plus agréables à Eisenstedt et autres lieux, et je passai en général bien des heures agréables à Hœflein[1]. »

Pendant la durée du congrès, tout semble tourner autour de la belle Catherine. Elle réunit dans sa demeure, comme on l'a vu, Metternich et Gentz dans des conciliabules nocturnes; elle donne presque tous les jours des dîners, où, indépendamment d'eux et du baron Guillaume de Humboldt, du prince de Liechtenstein, du comte de Schulenburg, etc., viennent prendre place les personnages les plus éminents, le prince royal de Wurtemberg, le comte de Hardenberg, le baron de Stein, le comte de Stadion; puis « le prince Radzivill de Berlin, le duc de Weimar, tous les aides de camp de l'empereur Alexandre et une quantité d'étrangers, » quoique sa maison, toujours suivant Gentz[2], eût été dissoute le 3 septembre. A son bal du 1er octobre 1814 assistèrent l'empereur Alexandre lui-même, le roi de Prusse, tous les princes étrangers, une société charmante de femmes. Ce sont les propres expressions de notre épicurien qui, de son côté, on le pense bien, ne manqua pas de s'y rendre. Le 6 novembre, il eut avec elle, nous dit-il, « une conversation très-remarquable sur l'empereur de Russie, ses projets, sa conduite, etc.; » et s'étant rendu le même soir chez le comte de Nessel-

[1] *Tagebücher*, p. 269. Cf. p. 311.
[2] P. 310, 320 et 321.

rode, il y trouva « M. de Stein qui me boude, le fameux général Laharpe, qui, dans une conversation avec Pozzo et moi, trahit ses mauvais principes sans ménagement. »

Après le congrès, il n'est plus question de la princesse Bagrathion dans les Éphémérides gastronomiques de Gentz : elle ne tarda pas à échanger le séjour de Vienne contre celui de Paris[1], où l'attira sans doute un des habitués de son salon, le nouvel ambassadeur russe Pozzo di Borgo, et où elle épousa, dit-on, en secondes noces, le comte M..... Mais cette partie, encore assez longue, de sa vie, est en dehors de notre cadre actuel.

Après tout ce qu'il vient de lire sur la société russe à Vienne, lors du congrès[2], le lecteur peut juger si les bonnes informations à ce sujet nous ont fait défaut. Cependant le nom du comte Rostoptchine ne paraît nulle part; personne ne le nomme; nous ne trouvons de lui pas la plus légère mention : aussi inclinons-nous à croire que c'est par erreur que les biographes

[1] Dès 1817, nous la trouvons là. La duchesse de Duras fait mention d'elle dans une lettre à Mme Svetchine. Voir dans la *Vie* de cette dernière, t. Ier, p. 225.

[2] Nous traiterons de l'objet même du congrès et de la marche des délibérations dans un prochain ouvrage, dont le comte Pozzo di Borgo sera le héros principal et où nous aurons l'occasion de passer en revue tous les grands faits de la politique européenne de 1812 à 1842.

l'ont introduit dans cette grande mêlée européenne. Peut-être passa-t-il seulement à Vienne, incognito et sans s'arrêter plus qu'il ne fallait pour embrasser sa vieille tante ou belle-mère d'adoption, et peut-être sa belle-sœur, la princesse Alexis Galitsyne[1]; puis il aura passé les Alpes pour se rendre en Italie.

S'il vit réellement, en cette occasion, cette patrie des arts, il ne paraît pas y avoir fait un long séjour; car, encore dans le cours de 1815, il se trouva à Berlin. C'est Varnhagen qui nous l'apprend à propos de l'arrivée en cette ville de la nouvelle de la bataille de Waterloo[2], mais sans nous dire qu'il l'ait vu alors personnellement. Le maréchal Blücher, raconte-t-il, avait chargé le major de Thile d'aller annoncer sa victoire au roi de Prusse, et le lieutenant Nernst, brave volontaire, de la porter à la municipalité de Berlin. Rostoptchine était en visite chez le vieux feldmaréchal comte de Kalckreuth, gouverneur de cette capitale, lorsque le premier des deux messagers fut introduit chez le vétéran. Celui-ci, un peu sceptique, un peu envieux, et qui d'ailleurs avait été du parti français, s'écria à la vue du major, avec un sourire moqueur : « Ah ! sans doute encore une branche de laurier pour la couronne de M. de Blücher? — Oui, répondit d'un air de

[1] Comtesse Alexandrine Protassof, née à Pétersbourg en 1774, l'amie de madame Svetchine. Voir la *Vie* de cette femme remarquable, t. I[er], p. 62.

[2] *Denkwürdigkeiten*, t. VII, p. 150.

triomphe le messager de victoire; une branche, qui ne risque pas de jamais se dessécher ! » Le feldmaréchal garda le silence, sans se montrer le moins du monde curieux des détails. Mais, dit Varnhagen, « le hasard voulut qu'il y eût chez lui l'ancien gouverneur de Moscou, le comte Rostoptchine, et celui-ci, plein de joie, s'enquit aussitôt des circonstances dans lesquelles avait été remporté ce succès, se fit tout raconter, tout expliquer, et ne se lassa pas d'admirer la splendide victoire et le glorieux capitaine, tandis que Kalckreuth persista dans son silence, ayant toujours le même sourire sur les lèvres. Rostoptchine ne manqua pas de parler, et non sans épigrammes, de la scène dont il avait été témoin : aussi peu s'en fallut, lorsque l'affaire s'ébruita, que les jeunes gymnastes ne vinssent punir le feldmaréchal-gouverneur de son indifférence, en brisant à coups de pierres les fenêtres chez lui. »

Rostoptchine avait hâte d'arriver à Paris, désir qui s'accomplit soit en 1816, soit même déjà avant la fin de 1815; car lorsque Varnhagen le vit, en 1817, à Bade, il venait, selon la remarque du diplomate-écrivain allemand, de la capitale de la France, « où, dit-il, il avait fait un assez long séjour. »

Notre pays était encore occupé par les alliés, et les Russes étaient nombreux sur les bords de la Seine. Cependant ce ne sont pas eux qu'y cherchait l'ancien gouverneur de Moscou, et probablement il ne les vit pas fréquemment. Déjà sur le retour de l'âge (car il

avait alors dépassé la cinquantaine), le monde n'avait plus pour lui un bien grand attrait. Or voici ce qu'il nous apprend lui-même, dans ses *Mémoires écrits en dix minutes*, des changements que les années, en s'accumulant, opérèrent successivement en lui : « A trente ans, j'ai renoncé à la danse; à quarante ans, à plaire au beau sexe; à cinquante ans, à l'opinion publique; à soixante ans, à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou égoïste, ce qui est synonyme.» Il avait eu, en effet, le temps et l'occasion de se blaser sur la vie et sur les hommes. A l'en croire, sa curiosité se bornait à un petit nombre de points désignés par lui avec esprit et originalité. « Je suis venu en France, dit-il, un jour, pour juger moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres, le duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et Potier. Il n'y a que ce dernier qui me semble au niveau de sa réputation. » Le *dilettante* homme de lettres et le rieur se trouvèrent seuls satisfaits; quant à l'homme politique, Fouché même, la plus fine mouche de France sous la plus rugueuse écorce, et à plus forte raison l'homme qui, au congrès de Vienne, remit à sa place le royaume des lis, ne furent que des déceptions pour l'ancien ministre de Paul Ier. Mais Potier, il en jouit avec délices. On s'habitua à voir le rieur moscovite au balcon du théâtre des Variétés, dont l'excellent comique faisait alors la fortune. Cependant il fréquenta aussi quelques salons et l'on assure qu'il y lisait de temps en temps, avec beaucoup d'entrain et de grâce,

des anecdotes dont il avait soigneusement préparé la rédaction. « On le voyait affecter, dit Domergue[1], alors de retour au foyer commun, une politesse de manières et une sorte de bonhomie qui contrastaient étrangement avec ses violences passées. » M. le comte Philippe de Ségur[2] parle de lui dans le même sens, mais en homme plus convaincu. « On a vu ce seigneur russe à Paris, dit-il. C'était un homme rangé, bon époux, excellent père ; son esprit est supérieur et cultivé, sa société est douce et pleine d'agrément ; mais, comme quelques-uns de ses compatriotes, il joint à la civilisation des temps modernes une énergie antique. »

Malgré ses dédains pour les hommes de lettres d'une certaine école, la littérature était toujours en honneur dans la maison du comte Rostoptchine (il habitait le rez-de-chaussée de l'hôtel du maréchal Ney, récente victime des passions politiques). Il ne fut pas le seul auteur dans sa famille. « Sa femme, son fils cadet et sa belle-fille se sont aussi fait connaître dans la carrière des lettres, dit M. Poltaratzki[3], » et nous sommes étonné que le savant bibliophile russe oublie, dans cette énumération, sa fille, cette comtesse Sophie Rostoptchine dont nous avons déjà dit un mot plus haut[4], mais qui mérite mieux de notre part qu'une simple mention.

[1] T. II, p. 409.
[2] L. VIII, ch. II. — Voir notre observation, p. 12, note.
[3] Brochure déjà souvent citée, p. 40.
[4] Même note de la page 12.

Elle est connue sous le nom de comtesse Eugène de Ségur, et, quoique son mariage avec le comte, futur pair de France, mais alors modeste chef d'escadron, n'eut lieu qu'en 1819, nous lui consacrerons dès maintenant quelques lignes qu'il serait injuste de ne pas lui réserver dans une notice sur son père.

On a nommé Mme Eugène de Ségur *le Balzac des bébés*. En effet, renouvelant l'épopée de la vie bourgeoise au profit de l'enfance, elle a mis en vogue chez nous le roman dramatique et satirique fondé sur l'analyse du caractère des enfants, sur les mœurs des générations naissantes. Une douce et fine gaieté règne dans la plupart de ces compositions, pleines de charme. Parmi elles, nous nommerons d'abord *les Malheurs de Sophie*, *les Petites Filles modèles* et *les Vacances*, espèce de trilogie qu'on ne lit pas sans une agréable émotion; puis, *les Deux Nigauds*, tableau d'un excellent comique; enfin les *Mémoires d'un âne*, *la Sœur de Gribouille* et *les Bons Enfants*, où de nombreux passages excitent la gaieté des jeunes lecteurs, et même des lecteurs de tout âge. En un mot, les titres de Mme de Ségur à la reconnaissance du jeune âge ne sont pas contestables. Qui ne sait, au reste, que le talent, comme l'amour des lettres, est héréditaire dans l'illustre famille des Ségur? Aussi est-il facile de comprendre de quel charme une alliance avec elle a du être pour notre spirituel Moscovite, vieux Russe en transition, toujours affriandé des choses de l'esprit et dont on

connaît les velléités d'homme de lettres, tant en langue française qu'en langue russe.

On a vu que même sa femme, la comtesse Catherine Rostoptchine, occupe une place parmi les écrivains français, mais en se cachant sous le voile de l'anonyme. On lui doit plusieurs ouvrages religieux, entre autres celui qui porte pour titre : *Album allégorique*, imprimé à Moscou, en 1829, 340 pages in-16. La foi qui l'inspirait était celle de l'Église catholique : à l'exemple de sa sœur Alexandrine, princesse Alexis Galitsyne, elle l'avait embrassée, avec ses deux autres sœurs, la comtesse Protassof non mariée et la princesse Vassiltchikof[1]. Veuve à vingt-cinq ans, la princesse Galitsyne, liée avec le comte Joseph de Maistre[2] et sans doute avec quelques-uns des pères jésuites de Saint-Pétersbourg, avait pris, dès l'an 1800, la grave détermination de changer de culte. Les sympathies religieuses formaient un lien étroit entre elle et madame Svetchine, également convertie au catholicisme[3], et avec laquelle, quand elle

[1] Cette dernière était-elle l'épouse du comte, puis prince, Hilarion Vassiliévitch Vassiltchikof, général en chef et président de l'empire, mort en 1847, et dont le comte d'Almagro (p. 40) fait un si brillant éloge? Nous ne pouvons l'affirmer. Quoi qu'il en soit, la princesse Vassiltchikof (Tatiana Vassilievna) fut nommée dame d'honneur le 6 décembre 1837.

[2] Voir la *Correspondance diplomatique* de celui-ci, t. Ier, p. 232 et 356.

[3] Elle le fit connaître publiquement, en 1816, après le retour d'Alexandre à Saint-Pétersbourg et au moment où des persécutions furent dirigées contre les jésuites russes. — Sur les rapports de Mme Svetchine avec ce souverain, voir sa *Vie* par M. de Falloux, t. Ier, p. 202.

en était séparée, elle ne cessa de correspondre qu'à la veille de sa mort, arrivée à Saint-Pétersbourg, le 28 octobre 1842, à l'âge de soixante-huit ans. Nous ne savons jusqu'à quel point l'amitié qui unissait entre elles ces deux femmes distinguées, s'étendait aussi à la sœur de la princesse, à la comtesse Rostoptchine dont nous nous occupons ici.

Son fils aîné, le comte Serge Fœodorovitch Rostoptchine, né vers 1795 et mort vers 1850, n'a rien publié, que nous sachions; mais son frère cadet, le comte André Fœodorovitch, né à Moscou en 1813, figure dans les bibliographies comme auteur d'une *Histoire universelle* publiée en français (Moscou, 1843-1844, 2 vol. in-8°). C'est, dit le bibliophile russe, un ouvrage très-remarquable, écrit par le comte pour l'instruction de ses enfants.

Cependant le membre de cette famille qui a le plus emprunté d'illustration au culte des lettres, c'est l'épouse du comte André, la comtesse Eudoxie Rostoptchine, née Souschkof, morte en décembre de l'année 1858, et que sa compatriote connue sous le nom de comtesse Dora d'Istria[1], appelle, *la femme la plus célèbre de la Russie;* à tort, selon nous, car madame Svetchine jouit certainement d'une célébrité à la

[1] Nous ne divulguons pas indiscrètement un secret en disant que le nom que cache ce pseudonyme est celui de Mme la princesse Massalski, fille aînée du prince Michel Ghika. Voir son livre *Les Femmes en Orient*, t. II, p. 77.

devint l'âme et le pivot de ses réunions. En nous l'apprenant, le diplomate-écrivain allemand entre dans quelques détails sur l'homme, et quoique ce passage ne soit pas facile à traduire, nous nous efforcerons de le reproduire le plus fidèlement possible. « Initié dès sa jeunesse, y dit-on, à la culture d'esprit française, familiarisé avec toutes les finesses d'une conversation spirituelle et enjouée, il captivait l'attention par son langage facile et dégagé, dont le charme devenait encore plus puissant pour quiconque était à même de remarquer que cette causerie légère et sans apprêts s'échappait d'un fond où dominait une volonté de fer qui méprisait toutes les vaines considérations, d'un caractère dont les passions d'un demi-sauvage et la violence d'un barbare paraissaient presque inséparables. Aussi la jouissance que tout le monde trouvait à s'entretenir avec cet homme ne fut-elle pas sans mélange : involontairement un frisson, une sensation étrange s'emparait de vous, et l'on sentait le besoin vis-à-vis de lui de s'observer et de se tenir sur ses gardes. Pour le talent, pour l'esprit dans la plaisanterie, et l'inépuisable gaieté, Rostoptchine n'était pas inférieur au prince de Ligne; mais comme l'impression qu'il produisait était toute autre ! Tandis que l'aimable enjouement du vieux prince vous berçait comme dans une mousse moelleuse, on se sentait, auprès de Rostoptchine, sur un terrain hérissé de pointes aiguës, au milieu desquelles il fallait regarder où l'on poserait le

pied. J'incline à croire que, sans le don de la parole qui lui était propre, il eût eu quelque chose de repoussant ; mais ses discours étaient d'un irrésistible attrait. On se faisait fête de l'entendre dérouler, à sa manière, dans un tranquille récit, mais non sans des sauts fréquents qu'amenaient les comparaisons, tant d'observations piquantes et en partie très-originales qu'il avait faites pendant son séjour à Paris. La France et les Français, Paris et les Parisiens semblaient s'être emparés de toutes ses idées, et quoique, grâce à un excellent jugement, il ne s'en laissât pas dominer, on remarquait pourtant quelles étaient ses prédilections de ce côté-là. Ses appréciations étaient libres : ni des considérations de politique, ni les mouvements de son propre cœur n'en entravaient l'expression. Un résultat non douteux de toutes ses observations était, par exemple, que l'ordre de chose établi alors en France croulerait au premier choc. Puis, dans ses jugements sur les situations russes, il apportait une hardiesse incroyable et même une véritable amertume, au grand déplaisir du comte Golovkine. Celui-ci consentait bien à rire comme les autres quand son compatriote, affectant le ton du sage d'une expérience consommée, assurait que nulle part plus qu'en Angleterre les gens de mérite n'étaient assurés de faire fortune, que nulle part le sort des femmes n'était aussi digne d'envie qu'en France, et qu'en revanche il était juste d'appeler la Russie *le paradis des gueux*,

attendu que nulle part ailleurs on ne leur offrait ce qu'ils étaient sûrs de trouver là; mais on lâchait d'autres mots encore, que la dignité officielle d'un envoyé diplomatique ne lui permettait absolument pas d'écouter. Alors on sentait toute la fougue de passions effrénées derrière ce tissu artificiel de phrases françaises semées de piquants, dont celui qui les maniait semblait, à chaque fois, attendre l'effet. Par suite de l'ingratitude et des mortifications dont il avait été l'objet, il se sentait séparé de cette patrie à la délivrance de laquelle sa grande résolution avait si essentiellement contribué, et il n'eût pas été fâché alors de porter à ses adversaires un coup non moins formidable et décisif que celui dont il avait jadis frappé les Français. Il était dangereux de le laisser s'abandonner à cet ordre d'idées, car alors il cessait d'être maître de lui, son visage prenait une expression terrible, et autour de lui tout était comme déconcerté. Néanmoins, malgré de telles éruptions du volcan, je crus remarquer encore en lui des traces de sensibilité; et, de même que je le comparais d'abord au prince de Ligne, je lui trouvai une certaine ressemblance avec Guillaume de Humboldt, la même froideur apparente, sous laquelle la chaleur du sentiment réussissait mal à se cacher, la même source d'épigrammes mordantes d'un caractère tout particulier, laquelle source était la répugnance d'essuyer l'ennui qui s'attache aux conversations ordinaires, auxquelles, quand l'esprit fait

défaut chez les autres, on échappe par les ressources que l'on trouve dans sa propre malice. »

De tout cela résulte que le malheur et ce qu'il était en droit d'appeler l'ingratitude, l'injustice des hommes, avaient produit en lui une excessive irritabilité; qu'il y avait dans son âme des cordes auxquelles il fallait se garder de toucher. Pourtant, il ne refusait pas absolument d'aborder, dans la conservation, le moment le plus solennel de sa vie, celui-là même qui était devenu pour lui la source de si cruels mécomptes. Varnhagen nous en fournit la preuve, et, sans craindre d'ajouter encore à une citation un peu longue déjà, mais plus instructive que tout ce que nous pourrions dire nous-même, qui n'avons pas eu la bonne fortune de voir « le féroce Tartare, » comme nous avons eu celle de nous rencontrer avec son ancien rival dans la faveur de Paul Ier, le vieux comte Pahlen ; au risque même d'anticiper sur une discussion à laquelle nous nous livrerons plus loin, nous nous empressons de recueillir cette déposition d'un témoin digne de foi, relative à un procès que l'histoire doit instruire et pour lequel elle ne pourrait pas réunir trop d'éléments.

Un soir que le cercle autour du général de Tettenborn était moins nombreux et plus intime qu'à l'ordinaire, Varnhagen put entendre l'ancien gouverneur de Moscou s'expliquer sur la catastrophe à laquelle son nom est irrévocablement lié. « Il se moqua, raconte-t-il (nous traduisons avec une exactitude diplomatique),

il se moqua de ceux qui s'imaginaient qu'il avait mis le feu à l'immense capitale avec une torche, ainsi que l'on voit, sur la scène, l'embrasement de Persépolis par la seule main de Thaïs. « J'ai embrasé, dit-il, les « esprits des hommes, et à ce plus terrible des feux, il « est facile d'allumer tous les flambeaux. » Là-dessus, il indiqua quelles mesures il avait prises en qualité de gouverneur : l'éloignement des pompes à incendie, d'autant plus nécessaire que les pompiers formaient un corps militaire qu'on ne pouvait pas abandonner à l'ennemi ; l'ouverture des prisons, les précautions de toute espèce ordonnées afin que les Français ne trouvassent pas une capitale regorgeant de richesses, mais au contraire un théâtre de désolation ; enfin, l'exemple décisif qu'il donna lui-même en incendiant son château à quelque distance de Moscou [1]. Il exposa la suite de ses idées, ses motifs, ses impressions, et avoua qu'à ce moment-là il n'était vivement touché de rien, sinon de cette idée qu'au moment de la ruine de la patrie, la valeur des biens n'était plus une considération. Que ce sentiment qu'il avait régnât aussi partout au sein de la population, c'est ce que prouva l'ardeur avec laquelle elle se chargea de mettre son idée à exécution. En un clin d'œil, des brandons et des torches étaient aux mains de bandes sauvages, qui établirent une

[1] Nous n'avons pas besoin de rappeler que cet incendie fut postérieur à celui de la ville de Moscou, et qu'il y a là par conséquent erreur dans les souvenirs de Varnhagen. Voy. p. 250.

espèce d'ordre au milieu d'elles et se partagèrent les rôles en même temps que les quartiers de la ville; ordre qui, il est vrai, dans la fureur et la hâte avec lesquelles on agissait, retomba en confusion, de même que plusieurs explosions de poudre, préparées dans l'espérance qu'elles causeraient un grand dommage à l'ennemi, restèrent sans effet, par suite de trop de précipitation ou de négligence. Cependant, au total, la destruction fut immense ; elle dépassa toutes les prévisions ; aussi, quoique le mal ainsi fait à l'ennemi devînt tout de suite mortel pour lui et amenât une nouvelle phase de l'histoire, le prix auquel on avait acheté ce gain était-il trop exorbitant pour qu'il fût possible d'exalter celui auquel on en était redevable. L'incendie de Moscou avait dévoré une valeur de cinq cents millions de roubles et près de trois mille individus... Aussi Rostoptchine se vit-il subitement repoussé de la glorieuse arène de victoires dont l'éclat de ces flammes avait ouvert la perspective, privé de puissance et d'influence, réduit à l'inaction d'un exilé, pendant que l'on marchait en avant, pendant que de jour en jour se renforçaient les succès de l'armée et de tout le peuple ; et comme la patrie elle-même se refusait à être une mère pour lui, il la quitta avec une sombre rage dans le cœur, suivant la trace des troupes à travers les pays par elles délivrés, et, après avoir trouvé d'abord un court repos à Berlin, arriva finalement jusqu'à Paris, où il reprit haleine au milieu du

bruit confus des distractions. Mais àlors la froideur glaciale de son esprit devint redoutable à ses compatriotes ; initié à tous les secrets de la situation dont on venait de sortir, il tenait dans sa main le fil de bien des incidents, et il dépendait de lui d'infliger, par le tranchant de sa parole, de cruelles blessures ou même de porter des coups mortels. »

En cherchant ainsi à se rendre compte du cachet singulier dont toute la personne de l'ancien gouverneur de Moscou lui semblait porter l'empreinte, Varnhagen peut bien ne pas s'être trompé. S'est-il abstenu aussi de rien mêler du sien dans le résultat de ses observations et dans ses souvenirs au sujet de cette conversation ? on n'oserait l'affirmer, mais on peut le croire, car, dans ces souvenirs, nous ne trouvons rien d'invraisemblable. Rostoptchine, par une inspiration toute patriotique, s'était porté à une grande résolution; malheureusement, le feu sacré du patriotisme n'avait pas épuré son âme, préoccupée d'elle-même, dévorée d'ambition, ouverte à l'acrimonie des passions politiques et de caste. Sa moralité personnelle n'était pas à la hauteur de son acte ; le mobile qu'il avait eu pour l'accomplir était un mobile païen, plutôt que chrétien. Le vieux Russe, tel que nous l'avons défini dans l'introduction, avait survécu à cette horrible crise; l'homme des salons, policé et d'un vernis brillant, ne s'était pas élevé jusqu'aux sentiments qui sont le noble fruit de la vraie civilisation, de celle dont le

christianisme bien compris est la solide base. Rostoptchine ne sentait pas que ce qu'il venait de faire devait le sortir des rangs des hommes ordinaires, et qu'avec la conscience d'avoir sauvé son peuple, on peut plus facilement se résigner à être méconnu et payé d'ingratitude. Hélas! l'homme ne grandit pas toujours à mesure que sa situation s'élève.

Ici l'on remarque combien sont différents les effets d'un même fait, selon la nature sur laquelle ils agissent. La nature d'élite d'Alexandre, dans sa plus intime essence, formait avec celle de Rostoptchine le contraste le plus absolu. Aussi l'incendie de Moscou fit-il du monarque le plus digne enfant de la civilisation, un chrétien, pour tout dire en un mot; tandis que, loin d'attendrir et de transformer l'âme du boïar russe (pour parler la langue de la littérature), il la livra, ainsi que nous l'avons dit déjà, aux absurdes terreurs de la superstition.

Une incommensurable distance séparait aussi ces deux hommes d'un même pays, au point de vue du plus ou moins d'intelligence qu'ils avaient des besoins de leur époque. Plus que personne Alexandre était de son temps : grâce aux leçons, peut-être un peu inconsidérées et indiscrètes pourtant, de César Laharpe, ce prince en comprenait toutes les aspirations et en partageait non-seulement le goût pour la liberté, mais encore la passion d'égalité, si désintéressée en lui, si pleine d'abnégation. Rostoptchine, au contraire,

continuait à se montrer ennemi du progrès et se dérobait à l'intelligence des tendances nouvelles, même dans ce qu'elles avaient de plus légitime. Varnhagen eut l'occasion d'en faire la remarque. « Il se dépitait, dit-il, de l'esprit libéral des peuples, auquel les princes commençaient alors manifestement à céder. Non-seulement, en France, Louis XVIII, après s'être joué d'abord de la Charte, avait été forcé de la prendre au sérieux, mais l'empereur Alexandre se disposait à faire en Pologne les mêmes expériences[1]. Rostoptchine se révoltait à l'idée qu'on ferait au Polonais vaincu des concessions qu'on refusait aux Russes vainqueurs[2], ne fussent-elles, ces concessions, que des hochets accordés comme marques de faveur. C'était une chose qui n'entrait pas dans sa tête, que la possibilité de diviser le pouvoir; pour lui, il ne l'avait jamais connu que dans l'unité, et il voyait là un moyen facile de venir à bout de tout, que cette unité, au reste, fût représentée par le souverain lui-même, par un ministre, par un favori ou par une maîtresse. D'après cette manière de voir, il argumenta un jour contre un membre du parlement

[1] Voir *Histoire intime*, t. II, p. 90 et suiv.

[2] Cette considération a conservé tout son poids dans le moment actuel, où l'Europe entière se préoccupe vivement de la question polonaise, sans que personne soit en état d'indiquer une solution acceptable pour tous. Au temps où la Sainte-Alliance n'était pas encore rompue, en 1847, nous en avons proposé une qui, alors, pouvait paraître avoir des chances; mais aujourd'hui, dans l'état actuel du monde, nous hésiterions, comme Français, à la reproduire. Voir *Histoire intime*, t. II, p. 88, la note.

britannique, qu'il serra de près, opposant à sa froide raison des bons mots et des mots à effet, et se montrant presque supérieur à lui par la connaissance de l'histoire d'Angleterre et de la constitution de ce pays. Car, s'il y exécrait l'état des choses, ce n'était ni par ignorance ni par dédain ; c'était peut-être plutôt en vertu du patriotisme russe, comparable au patriotisme romain qui suggéra ce vœu à Tacite : « Ah ! puissent les Germains ne jamais s'apercevoir de tous les avantages dont ils sont en possession ! »

Après cette saison passée à Bade, l'incorrigible Moscovite, toujours fougueux malgré le progrès de l'âge, retourna à Paris, et c'est là surtout que les terreurs de l'imagination auxquelles nous avons fait allusion, il n'y a qu'un instant, vinrent assombrir son existence, d'ailleurs paisible et inoffensive. Selon Varnhagen[1], ces cruelles heures d'angoisses devinrent, avec le temps, plus fréquentes et plus intolérables. Mais elles ne changèrent pas sa nature rebelle aux grands avertissements, sourde aux voix que le monde idéal nous fait entendre dans certains moments décisifs. Rien ne l'ébranla dans la philosophie matérialiste qu'il affectait de pousser jusqu'au cynisme, ainsi qu'on en peut juger par le chapitre XII de ses *Mémoires écrits en dix minutes*, intitulé *Analyse de ma vie*, et dont voici le contenu tout entier : « J'attends la mort sans crainte,

[1] *Denkwürdigkeiten*, t. VI, p. 176.

comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets. »

« Mon grand bonheur, dit-il dans le chapitre suivant, intitulé *Récompenses du ciel*, mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.» Ceci, sans doute, n'était qu'un mot piquant, destiné à faire fortune dans les salons; mais pouvait-il réellement croire à son indépendance, l'auteur de toute cette folle confession, empreinte d'une amertume qu'il ne cherchait pas à dissimuler, l'homme dont le ressentiment et la colère concentrée se faisaient jour dans tous ses discours et se peignaient fréquemment dans les traits de sa mobile physionomie ?

Quoi qu'il en soit, Rostoptchine reprit les habitudes de sa vie parisienne, habitudes en partie studieuses, ainsi que cela est attesté par la bibliothèque qu'il forma, dans les années de 1822 à 1824, et dont faisaient partie de nombreuses pièces relatives à notre première révolution, en partie très-curieuses[1]. Pendant cette période, il fut fréquemment visité par des hommes no-

[1] Poltaratzki, p. 25. Cette bibliothèque fut plus tard transportée à Moscou.

tables d'entre ses compatriotes, par le prince Nicolas Galitsyne, plus tard, un de ses critiques, par le colonel Dmitri Boutourline, qui, travaillant à cette époque à son *Histoire militaire de la campagne de Russie en* 1812[1], lui communiqua en manuscrit le chapitre où il parlait de l'incendie de Moscou et l'attribuait aux Russes, enfin par beaucoup d'autres hommes de cette nation.

Est-ce la lecture de ce chapitre rédigé par un compatriote, ou bien sont-ce les ouvrages d'auteurs français qui avaient déjà paru à cette époque-là, l'ouvrage d'Eugène Labaume, peut-être le premier de tous, celui du général G. de Vaudoncourt, un peu moins ancien, et celui du marquis de Chambray, publié en 1822, qui décidèrent Rostoptchine à rompre le silence sur sa participation personnelle à cet incendie? nous ne pouvons le dire avec assurance, mais nous croyons que tout cela, joint peut-être à des excitations de société et à des désirs intimes, l'y poussa. « C'est en Rostoptchine un trait remarquable, dit encore Varnhagen von Ense, et, selon nous, une preuve nouvelle de sa puissance intérieure (?), qu'à quelques années de là, mû par l'envie de retourner en Russie et de s'y trouver dans des conditions de paix, il désavoua sa part à l'incendie de Moscou, nia tout ce que le monde savait

[1] Paris, 1824, 2 vol. in-8. Dans la même année 1824 parut aussi l'histoire, on pourrait dire le beau poëme, de M. Ph. de Ségur (2 vol. in-8), à laquelle le général Gourgaud se crut aussitôt obligé de faire une réponse, assez virulente, comme on sait.

du rôle qu'il avait joué en cette occasion, et fit ainsi bon marché de la gloire immortelle qui, de ce chef, s'était attachée à son nom. Son but immédiat prima tout chez Rostoptchine, et l'on peut dire qu'il sacrifia encore une fois Moscou, ce Moscou qui était le sien. » Peut-être aussi ce qui le détermina était-ce le besoin d'être conséquent à lui-même, à ses principes absolutistes. Selon ceux-ci, mettre le feu à la capitale de l'empire, sans une autorisation formelle de l'autocrate, c'était presque un crime de lèse-majesté : un fidèle sujet du tsar ne pouvait pas avoir eu cette intention. En ne la désavouant pas, il eût donné un démenti à ses doctrines.

Ce qui est de fait, c'est qu'en 1823 parut, à Paris, le fameux opuscule, *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, 47 pages in-8°, et voici par quelle déclaration il commence :

« Dix ans se sont écoulés depuis l'incendie de Mos-
« cou, et je suis toujours désigné à l'histoire et à la
« postérité comme l'auteur d'un événement qui, d'a-
« près l'opinion reçue, avait été la principale cause de
« la destruction de l'armée de Napoléon, de sa chute,
« du salut de la Russie et de la délivrance de l'Eu-
« rope. Certes, il y avait de quoi s'enorgueillir d'aussi
« beaux titres; mais, n'ayant jamais usurpé les droits
« de personne et ennuyé d'entendre débiter la même
« FABLE, je vais faire parler la vérité, qui seule doit
« dicter l'histoire.

« ... Les bulletins de Napoléon me proclamèrent « aussitôt incendiaire. Les journaux, les pamphlets de « ce temps répétèrent à l'envi cette accusation, et « autorisèrent tous ceux qui écrivirent depuis sur la « campagne de 1812 à présenter comme authentique « un fait ENTIÈREMENT FAUX, » fait qui, selon lui, eût été « une mesure aussi atroce qu'insensée, » dont, par conséquent, il n'y eût pas eu lieu de s'enorgueillir, comme il le disait l'instant d'avant et comme il le répétera un instant après.

En tous cas, la dénégation est catégorique. L'auteur de la brochure annonce qu'il fournira les preuves à l'appui, et continue ainsi : « On aurait tort de ne pas y « ajouter foi, puisque je renonce au plus beau rôle de « l'époque et que je fais crouler moi-même l'édifice de « ma célébrité. » Selon lui, il n'y avait pas de plan prémédité dans cet épouvantable sinistre, et si la responsabilité en doit retomber sur quelqu'un, c'est, à l'en croire, sur le soldat français.

Ces déclarations de l'ancien gouverneur de Moscou furent reçues au sein de la société européenne, avec un étonnement profond, on peut dire avec une véritable stupéfaction ; elles n'excitèrent que l'incrédulité. « La tardive dénégation du comte, dit l'auteur de la notice consacrée à Rostoptchine dans le Supplément de la *Biographie universelle*, n'est empreinte d'aucune *vérité* et n'a persuadé personne. » L'effet qu'elle produisit fut une désapprobation générale. « L'auteur, dit M. Pol-

taratzki, affligea ses compatriotes et irrita les Français... L'empereur Alexandre fut très-mécontent et très-péniblement affecté de cette publication.» Bantysch-Kamenski, dans l'article déjà cité de son *Dictionnaire* biographique, dit : « *La Vérité sur l'incendie de Moscou* a obscurci toute la vérité sur cet événement. » Un autre auteur russe, Serge Glinka, s'exprime à peu près de même : « Dans la *Vérité* du comte Rostoptchine, tout est contraire à la vérité.» Enfin le premier et peut-être le meilleur historien russe de la campagne de 1812, Dmitri Boutourline, déjà cité plus haut, se prononce dans le même sens. « Les renseignements les plus positifs, dit-il[1], ne permettent pas de douter que l'incendie de Moscou n'ait été préparé et exécuté par les autorités russes. Mais, ajoute-t-il un peu plus loin, « le feu n'ayant éclaté qu'après l'entrée des Français, il fut aisé de persuader au vulgaire que c'étaient eux qui l'avaient mis. Cette opinion exaspéra le peuple des campagnes et donna un caractère plus prononcé à la guerre nationale. »

Tels sont les jugements que l'on porta à Saint-Pétersbourg. Chez nous, on fut à peu près du même avis, et on n'hésita pas à l'exprimer dès les premiers moments. Voici un extrait d'un des premiers comptes rendus qui aient été consacrés à cette étrange publication, inattendue pour tous. Après quelques lignes pleines

[1] T. Ier, p. 369.

de courtoisie pour l'auteur : « Il se présente, dit-on de lui, entouré de présomptions que son long silence a laissé croître et fortifier ; il entreprend la plus difficile des défenses : il veut prouver qu'un fait *n'est pas*, et de tout ce qu'il dit on ne peut conclure autre chose, sinon, que le fait est mal prouvé. Le lecteur qui attendait quelque chose de mieux, devient un juge plus sévère, LE BUT DE L'AUTEUR EST MANQUÉ. Le style de M. Rostoptchine est celui de l'auteur des proclamations de Moscou. On remarque cependant quelques phrases qui semblent appartenir à un autre écrivain et qui rappellent ces vers d'Horace :

Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus.

« Nous l'avons déjà dit, cet opuscule ne fournira rien à l'histoire et sera confondu dans la foule des productions éphémères que les circonstances font naître et que le cours des événements entraîne sans retour. Pour que M. Rostoptchine atteignît le but qu'il s'est proposé, il eût fallu parler plus tôt et autrement qu'il n'a parlé [1]. »

Le marquis de Chambray, personnellement mis en cause par l'auteur moscovite, qui toutefois rendait hommage à sa véracité sur tous les points autres que le fait capital dont il s'agit, riposta avec énergie, entassa les

[1] *Revue encyclopédique*, 1823, t. XVIII, p. 162.

preuves en faveur de sa propre opinion, et détruisit sans peine les vagues assertions de son antagoniste, dans une brochure de dix-huit pages, intitulée : *Réponse de l'auteur de l'*Histoire de l'expédition de Russie *à la brochure de M. le comte Rostoptchine*, Paris, 1823, in-8°.

Ainsi fut instruit un procès dont il était facile de prévoir l'issue : en effet, plaidé au tribunal de la postérité, qui depuis longtemps a commencé pour l'auteur de la brochure, il semble devoir se vider par une sentence conforme au premier *verdict* du public. Nous pourrions ici nous y référer ; cependant comme, au lieu de preuves matérielles, il n'en est guère résulté qu'une certitude morale, comme on continue de voir dans le fait qui en est le fond un des grands problèmes de l'histoire, nous ne prendrons pas une peine inutile en ouvrant, à ce sujet, une enquête régulière, que pourtant nous pourrons abréger par des renvois aux nombreux éléments d'un jugement définitif qui se trouvent déjà épars dans les chapitres précédents.

Les Français ont brûlé Moscou! ce cri, favorable à la cause des Russes, sortit, au moment même de l'incendie, des rangs de leur armée. Koutousof l'accueillit, et sa politique le propagea; en enflammant la haine populaire, il servit la cause nationale. Il devint un mot d'ordre que la cour de Saint-Pétersbourg ratifia et dont elle fit d'autant plus la version officielle, qu'elle ne pouvait pas consacrer par son aveu l'acte inouï d'un

sujet qui, sans ordre formel, par un effet de sa propre détermination, aurait osé réduire en cendres la première capitale de l'empire. « Ici IL FAUT DIRE, écrit de Saint-Pétersbourg à son roi, le 22 novembre 1812, le comte de Maistre, ici il faut dire que les Français ont tout fait, quoique les gens sensés ne me semblent guère les dupes de cette jonglerie politique. » Lui-même sait pertinemment le contraire, car un peu plus haut il avait écrit : « Je puis enfin avoir l'honneur d'apprendre à Sa Majesté, *avec une certitude parfaite*, que l'incendie de Moscou est entièrement l'ouvrage des Russes, et n'est dû qu'à la politique terrible et profonde qui avait résolu que l'ennemi, s'il entrait à Moscou, ne pourrait s'y nourrir ni s'y enrichir [1]. »

De son côté, Napoléon ne cessait de s'écrier : *C'est Rostoptchine qui brûle Moscou!* A l'appui de cette affirmation certainement plus digne de foi, on peut alléguer la fabrication de matières comburantes et combustibles par l'ingénieur Schmidt ou François Leppich, l'éloignement des pompes à incendie, les ordres donnés aux soldats de police, selon la déposition de l'inspecteur Vonorenko [2], la simultanéité avec laquelle le feu éclata, dès la première nuit, sur plusieurs points à la

[1] *Correspondance politique*, t. Ier, p. 247, 254 et 259. — Notre impartialité nous oblige de ne pas passer sous silence qu'un rapport du sénateur Toutolmine à l'impératrice Marie Fœodorovna, dont Danilefski (t. II, p. 325), donne un extrait, accuse pourtant, et contre toute évidence, les Français d'avoir volontairement causé l'incendie.

[2] Voir Bogdanovitch, t. II, p. 292.

fois; puis les allusions que contiennent les proclamations du gouverneur de Moscou, ses rapports à l'empereur, ses lettres au prince Bagrathion [1], et divers propos qu'on a déjà lus plus haut [2]. Parmi tous les témoignages écrits, le principal est le suivant, commenté par MM. de Smitt et de Bernhardi [3]. Dans une des lettres à Bagrathion mentionnées tout à l'heure et dont l'authenticité ne paraît pas douteuse, le gouverneur de Moscou disait : « Je suppose qu'on se battra encore avant d'é-« vacuer la capitale. Si vous êtes vaincus et forcés « de reculer jusqu'à Moscou, j'enverrai à votre secours

[1] Insérées dans l'ouvrage du même général Bogdanovitch, t. II, p. 291. Varnhagen (p. 170) cite une proclamation, où, après avoir promis qu'il tiendrait dans Moscou le plus longtemps possible, Rostoptchine aurait ajouté : « Et si on pousse les choses à l'extrême, alors vive le vieux proverbe : Mieux vaut aller au diable, que de tomber aux mains de l'ennemi ! » — Le même auteur nous a fait connaître une de ces virulentes sorties qui étaient à l'usage de Rostoptchine contre les malheureux Français établis à Moscou. Un d'eux, malade et prisonnier à la maison des Enfants-Trouvés, lui ayant écrit pour solliter une audience, il répondit : « Le comte Rostoptchine accorde le temps nécessaire à M. Gazo père pour se remettre de sa maladie ; après quoi, il faudra qu'il se rende avec son fils dans le gouvernement de Vologda. La conversation qu'il me demande, n'amènerait aucun résultat : il n'y a ni calomnie ni malveillance qui agissent auprès du comte Rostoptchine. Mais une nation qui n'a ni foi ni loi, et qui n'a d'autres titres, depuis vingt ans, que des crimes et des forfaits, ne doit jamais prendre à témoin l'Être-suprême, dont la justice est méconnue chez les brigands. »

[2] Voir aux pages 122, 138, 139, 148, ainsi que les explications du comte, p. 163 et 338. Pour diverses allusions dans les discours d'Alexandre, voir p. 109, 110, note.

[3] Voir dans les *Mémoires de Toll*, t. II, p. 162 Cf. Smitt, *Ulber den Krieg von* 1812, p. 89.

« 100,000 habitants armés, et si cela encore ne vous « tire pas d'affaire, eh bien! alors *il ne restera aux « scélérats, à la place de Moscou, qu'un monceau de « ruines.* » On peut alléguer aussi le caractère même de l'homme et la probabilité évidente que les Français auraient arrêté les progrès du feu, si des aliments abondants ne lui avaient pas été préparés d'avance et si la mèche incendiaire n'avait pas été allumée en cent endroits à la fois. On peut alléguer enfin les dépositions judiciaires des témoins; sans doute, nous ne les regardons pas précisément comme des preuves irréfragables, mais, ajoutées à toutes les pièces à conviction, elles mettent pourtant aussi un poids dans la balance du critique. Même l'aveu de l'accusé ne lui ferait pas défaut, s'il était permis de prendre à la lettre ce mot rapporté par Varnhagen[1] : « J'ai embrasé les esprits des hommes, et à ce plus terrible des feux, il est facile d'allumer tous les flambeaux. »

Au demeurant, qu'il l'ait ou non prononcé, ce mot significatif, là est selon nous la vérité vraie sur l'incendie de Moscou. Évidemment, il n'est venu à la pensée de personne que Rostoptchine ait pris lui-même, à Moscou, la torche à la main, comme il l'a fait dans son château de Voronovo; et, pour lui attribuer la catastrophe, il n'est même pas nécessaire qu'un ordre positif soit directement émané de lui à ce sujet. La ques-

[1] Dans le passage traduit à la p. 459.

tion est celle-ci : Y a-t-il, oui ou non, poussé par des excitations d'une nature quelconque? a-t-il, oui ou non, par ses propos, ou même seulement par des gestes démonstratifs, fait naître chez le bas peuple l'idée d'empêcher, en la brûlant, que la ville sainte ne fût souillée par une occupation ennemie, par la présence de ces hommes qu'on lui signalait comme des athées et des sacriléges? A ces questions, nous croyons que la réponse ne saurait être qu'affirmative, et la plupart des auteurs, russes, français ou autres, l'ont cru et le croient comme nous.

Aux témoignages déjà accumulés plus haut, nous joindrons ici celui de M. Nicolas Tourghénief[1]. Selon ce Russe si éclairé, « le simple bon sens dit que ce ne sont pas les Français qu'on pourrait raisonnablement accuser de cet événement, contraire à tous leurs intérêts. D'un autre côté, il est certain que cet incendie a merveilleusement servi la cause de l'empire russe, en excitant la fureur du peuple contre l'ennemi et en privant celui-ci d'immenses moyens de subsistances. » Dans ce même sens ont opiné, parmi les compatriotes de l'auteur cité, les généraux Boutourline, comte Toll et Bogdanovitch[2]; parmi les Allemands, le prince

[1] *La Russie et les Russes*, t. Ier, p. 14.

[2] Dans les Mémoires de Toll, par Bernhardi (t. II, p. 157-160), on discute la valeur de l'opuscule de Rostoptchine. Bogdanovitch, qui en fait autant (t. II, p. 290-296), dit entre autres : « Une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que sa brochure parut à Paris, et dans un temps où il y était fixé, où il lui importait de ne pas être aux

Eugène de Wurtemberg, le baron de Wolzogen, le major Beitzke, M. de Bernhardi[1]; parmi les Anglais, le général Wilson[2]; parmi les Français, y compris ceux de la Savoie, le comte Joseph de Maistre, le marquis de Chambray, le général Philippe de Ségur, le général Gourgaud, le baron Bignon, M. Thiers[3], et nous ajou-

yeux des Français un barbare scythe, toujours prêt, quand le bien de la patrie l'exige, à se sacrifier soi-même et tous autres. Rostoptchine peut s'estimer heureux si les Français l'en ont cru sur parole : nous autres Russes, nous basant sur les faits mentionnés ci-dessus, nous sommes convaincus qu'il avait l'intention de mettre le feu à Moscou et que les premiers incendies, immédiatement après l'entrée des Français, étaient son ouvrage. »

[1] Selon le prince de Wurtemberg (*Erinnerungen*, p. 104), comme selon Bernhardi, l'incendie n'entrait nullement dans les prévisions de Koutousof ; mais chez Rostoptchine, c'était un projet arrêté. Voir Wolzogen, p. 158 ; Beitzke, p. 233 et 238.

[2] Voici ce que nous lisons dans l'ouvrage *Narrative of events*, etc., p. 141 de la traduction allemande : « Rostoptchine déclarait ouvertement sa résolution, qui était, au cas où l'armée russe ne voudrait pas défendre la ville, d'en convoquer en assemblée les autorités et les habitants, afin d'ordonner un incendie général, dirigé au gré des premiers ; sacrifice auquel leur patriotisme, il en avait l'assurance, n'hésiterait pas à consentir. Pour être sûr de ne pas être contrarié dans l'exécution de ce plan, il exigea et obtint de Koutousof la promesse formelle de le prévenir trois jours à l'avance, s'il lui devait arriver de modifier sa résolution de défendre la ville. » Voir encore p. 150.

[3] Ségur, liv. VIII, chap. II et III. « Ne voulant point de traité, dit-il entre autres.. , il se décida à élever une barrière de feu entre ce grand capitaine (Napoléon) et toutes les faiblesses, de quelque part qu'elles vinssent, soit du trône, soit de ses compatriotes nobles ou sénateurs... » — Le général Gourgaud (p. 268) voit dans Rostoptchine un homme qui « a été enhardi à braver le désaveu de son souverain et [illegible] senti assez d'audace pour assumer sur sa tête l'horreur de cette [illegible]able catastrophe. » — Bignon dit (t. XI, p. 113) : « Le plus épou-[illegible]le des forfaits politiques ne pouvait être exécuté que par l'assis-

terions le marquis de Custine, si l'opinion de ce brillant écrivain, qui, malgré son ton d'oracle, est loin d'en être un pour nous, pouvait être d'un grand poids en cette matière. Comme, toutefois, elle répond au sentiment de la majorité des lecteurs, qu'il nous soit permis de la reproduire ici. « Ainsi, dit-il[1], Rostoptchine mettait tout son esprit à se justifier, en Russie, de l'héroïsme dont il était *accusé* par l'Europe, étonnée de la grandeur et, depuis sa brochure, de la misère de cet homme, né pour servir un meilleur gouvernement... Quoi qu'il en soit de son mérite, le général russe, cachant, reniant son courage, se plaignait amèrement de cette espèce de calomnie d'un genre nouveau, par laquelle on voulait faire d'un militaire obscur le libérateur de son pays. »

Hélas! ces mesquines considérations qui ont terni, obscurci, la splendeur d'un grand fait, ont trouvé un digne écho dans le biographe russe de Koutousof,

tance des plus vils criminels. C'est dans les prisons, c'est dans les cachots, que le gouverneur de Moscou, Rostoptchine, a cherché ses coopérateurs. » — Enfin M. Thiers (t. XIV, p. 366, note) s'exprime ainsi : « Le comte Rostoptchine, inspiré par une ardente haine nationale, unique haine qui soit toujours pardonnable, résolut à lui seul, sans calculer toutes les conséquences de sa résolution, l'incendie de la vieille capitale moscovite. » Et plus loin (p. 380) : « On aperçut des fusées en l'air, et bientôt on saisit des misérables portant des matières inflammables au bout de grandes perches. On les arrêta, on les interrogea, et ils révélèrent l'affreux secret, *l'ordre donné par le comte Rostoptchine* de mettre le feu à la ville de Moscou, comme au plus simple village de la route de Smolensk. »

[1] *La Russie en* 1839, t. III, p. 284.

auteur d'une relation officielle de la campagne de 1812, dans ce même général Danilefski[1] qui, en opposition avec les faits les plus évidents, n'a pas craint, au moment où il racontait la remise du commandement de l'armée aux mains de celui que l'opinion publique désignait, de répéter ce lieu commun, démenti par l'événement à l'étonnement de tous : « Les moyens de défense de l'empereur Alexandre étaient immenses, ses troupes innombrables. » Eh bien ! le même sentiment obséquieux l'inspire encore quand, dans son ouvrage plus étendu, après avoir traité d'*invention* l'opinion qui rend Rostoptchine responsable de la catastrophe, il raisonne ainsi[2] : « Pour détruire par le feu la capitale de l'empire, il eût fallu un ordre suprême adressé au gouverneur de Moscou : or un tel ordre n'a pas été donné. » Cependant, après avoir produit cet argument, pour lui irrésistible, l'auteur sent qu'il peut bien n'être pas convaincant pour tout le monde, et il cherche à le corroborer en allant au-devant des difficultés. « Peut-être m'objectera-t-on, dit-il, que la destruction de Moscou pouvait être une conséquence du plan de campagne de Koutousof, et que celui-ci, muni des pleins pouvoirs impériaux, en qualité de généralis-

[1] Il a souvent été question de son grand ouvrage; celui que nous désignons ici, c'est la *Vie du feldmaréchal Koutouzoff*, publiée à Paris, en une traduction française, l'an 1860 (p. 81).

[2] *Histoire de la guerre nationale de l'année* 1812, trad. allem., t. II, p. 318 et 319, où est traitée la question qui nous occupe en ce moment. Cf. Bernhardi, t. II, p. 157-159 et 163.

sime, aura autorisé le comte Rostoptchine à allumer ce brasier. Le fait est que le feldmaréchal ne lui donna pas d'ordre du tout à ce sujet, et ne l'informa qu'à l'issue du conseil de guerre de Fili de son projet d'abandonner Moscou sans combat. On voit combien le prince avait à cœur la conservation de la capitale par ce rapport à l'empereur[1] où il dit qu'une des raisons qui l'ont empêché d'accepter la bataille aux environs de la montagne Paklonnaïa, c'était la crainte qu'en cas d'insuccès, il n'en résultât pour Moscou une destruction sanglante ou par le feu. Il reste, toutefois, une troisième supposition, selon laquelle Rostoptchine aurait incendié la ville de sa propre autorité. D'un esprit ardent et téméraire, il eût été capable, en effet, d'un tel acte de désespoir, mais il ne l'accomplit point en réalité. » Suivent d'autres arguments auxquels il est facile de répondre, ou auxquels une réponse a déjà été faite plus haut, soit par nous, soit par des auteurs cités, et qui n'infirment point ceux qu'on a lus tout à l'heure. Danilefski, d'ailleurs, quand il s'agit de nous dire à qui, après tout, il faut attribuer la catastrophe, ne sait quel avis adopter. « Les opinions là-dessus, nous dit-il, sont maintenant partagées et vacillantes. » Puis il en vient à cette conclusion : « Certes, les Russes ne céderont à personne l'honneur d'avoir été *les premiers auteurs* de l'incendie de Moscou ; cet honneur fait partie

[1] Celui du 16 septembre, mentionné plus haut, à la p. 239.

de leur plus cher héritage, que notre siècle transmettra aux siècles suivants. Mais *le vrai auteur* de l'incendie et du malheur de la capitale, est et reste Napoléon. » Ici la logique semble abandonner l'historien russe, trop au-dessous de sa tâche : il perd la tête et accumule les contradictions. Voici de quelle preuve il s'avise, à la confusion du conquérant : « Sans son invasion, la ville livrée par lui au pillage n'eût pas été la proie des flammes. La postérité demande : Pourquoi Napoléon resta-t-il, dans Moscou, le muet témoin des infamies commises[1]? Celles-ci, il est impossible de les mettre à la charge des Russes restés dans la capitale : leur nombre était nul en comparaison de ces cent mille hommes de l'ennemi, dont bien peu s'abstinrent d'allumer le feu et de piller. Sans doute, il n'était pas au pouvoir de Napo-

[1] *Der stumme, gleichzeitige Zuschauer der Schandthaten in Moskwa.* Quel sens attribuer à ce mot de *gleicheiztige*? nous n'en trouvons aucun et nous le passons dans notre traduction. — P. 322, il est question de barques brûlées par ordre, soit de Rostoptchine soit de Koutousof, et Danilefski ajoute : « C'étaient là les causes des premiers incendies. « Pareillement, dans la *Vie de Koutouzoff*, p. 96, après avoir parlé de barques échouées sur le sable de la rive de la Moskva, à sa sortie de la ville, barques qui étaient chargées d'effets et de projectiles pour l'artillerie, il ajoute : « Ces projectiles volèrent en éclats, et *ce fut une des principales causes de l'incendie de Moscou.* » Puis plus loin (p. 9.), il raconte que Napoléon, « après s'être jeté dans Moscou avec son armée à demi détruite, et témoin de l'incendie *allumé par Koutouzoff, Rostoptchine et le courage désintéressé des Moscovites,* » écrivit au feldmaréchal. Enfin, à la p. 106 on lit : « Koutouzoff avait défendu de dire si c'étaient les Français ou nous qui avions incendié cette ville, pourvu qu'on écrasât l'ennemi. » Comment mettre d'accord entre eux tous ces témoignages contradictoires?

léon d'éteindre le brasier allumé par les Russes, parce qu'aucune force humaine ne pouvait se rendre maître du feu; mais pendant les quatre jours qu'il passa au palais Pétrofskoï, il ne prit absolument point de mesures pour arrêter ces forfaits et réfréner l'armée, qui continua le pillage jusqu'à ce qu'elle fut obligée de s'enfuir honteusement de Moscou. » Quelle confusion et quelle vulgarité! se charge qui voudra d'y découvrir la pensée définitive de l'auteur! Cependant nous croyons y entrevoir celle-ci, qu'on se trompera le moins en attribuant au rebut de la nation russe une résolution dont pouvaient s'enorgueillir les hautes classes, si celles-ci, avant de la prendre, n'avaient, de toute nécessité, eu besoin d'un aveu, d'un ordre exprès de l'empereur.

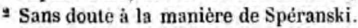
De cette opinion diffère peu celle d'un des officiers de notre armée. Le général Nempde[1] nie, mais par des raisons peu concluantes, que l'incendie de Moscou fût le fait de Rostoptchine. Il le mettrait plutôt sur le compte de Napoléon ou de *Buonaparte*, comme il l'appelle. « Piqué de n'y trouver que des gens du peuple, dit-il, Buonaparte crut, en ne prenant aucune mesure contre l'incendie, que les habitants reviendraient pour l'éteindre. » Mais comment les habitants en fuite pouvaient-ils savoir que l'empereur des Français négligeait de prendre ces mesures? En définitive, l'avis de ce général est le suivant : « Pour moi, qui ai été témoin de cette

[1] *Opinion du général Nempde sur l'incendie de Moscou*, 1826, brochure.

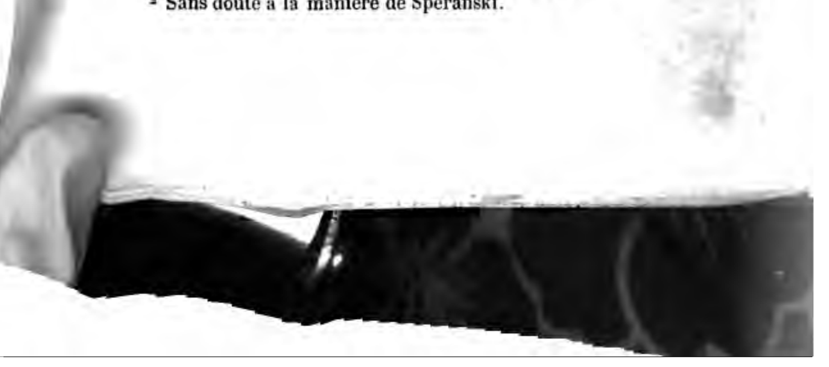
grande catastrophe, je n'ai pas hésité un instant, sur les lieux et depuis, à l'attribuer au désordre et à la négligence qui suivent ordinairement les armées, et surtout à la disposition au pillage de certaine partie des habitants qui étaient restés dans la ville. »

C'était là aussi, nous l'avouons, notre premier avis, mais les faits allégués plus haut ne nous ont pas permis d'y persister.

En terminant cette enquête, il nous paraît utile de mentionner encore une version, à laquelle on fait timidement allusion dans le principal travail biographique que nous possédons sur Alexandre Ier [1], version qui, pourtant, ne nous paraît pas assez sérieuse pour exiger une réfutation. Qu'il nous suffise d'en consigner ici le libellé. « Quant à l'incendie, on ne l'a point expliqué jusqu'ici dans le rapport qu'il peut avoir avec l'existence d'un complot tramé par des Russes qui auraient été les partisans de Napoléon [2]; mais ce nouveau point de vue fournit à des réflexions qui ne peuvent pas être dédaignées. S'il était vrai que Napoléon eût des intelligences et des amis dans cette capitale, et si le complot avait été deviné, comme la crise où l'on se trouvait ne permettait ni d'en saisir tous les fils, ni de sonder la profondeur du mal, ni surtout de courir la chance d'une révélation publique dans un moment où l'union générale était si nécessaire, quel plus excellent moyen



[1] Alph. Rabbe, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. II, p. 90.
[2] Sans doute à la manière de Spéranski.



existait-il que de détruire, avec le foyer matériel, toutes les ressources réelles de la conspiration? »

Nous croyons avoir assez dit sur les causes de l'incendie de Moscou. Revenant à l'opuscule du comte Rostoptchine, qui forme la base de toute cette discussion, il convient d'apprécier encore son contenu, indépendamment de sa donnée principale, que nous rejetons. Mais d'abord, nous déclarons franchement qu'il nous en coûte peu de nous montrer ainsi sévère à son égard. En effet, rien dans ce *factum* ne commande notre respect, ni un caractère de dignité assorti à la grandeur de l'événement dont on y traite, ni ce cachet de véracité qui dispose à la confiance et fait passer sur bien des difficultés. L'élévation morale y fait défaut absolument. Ce n'est pas l'homme sérieux, imbu et pénétré des principes de notre civilisation, qu'on y trouve, c'est toujours l'homme fantasque, orgueilleux, passionné et sans respect pour la vérité, que nous connaissions déjà. Malgré la gravité de la question qui lui a mis la plume à la main, il raille ses adversaires, comme, par exemple, dans cette phrase: « Les Russes sont trop peu civilisés pour être égoïstes (p. 47); » ou dans la réponse qu'il fait (p. 24) aux critiques auxquelles ses proclamations avaient justement donné lieu, réponse ainsi conçue : « Quant aux expressions, elles ne pouvaient être plus offensantes pour l'ennemi que les proclamations françaises de l'année 1814, où on disait que les Russes aimaient la chair des petits



enfants. » En commençant son récit, l'auteur annonce qu'il « va faire parler la vérité, qui seule doit dicter l'histoire; » puis son dernier mot est encore celui-ci : *J'ai dit la vérité et rien que la vérité;* et pourtant, même dans les détails, la vérité est souvent méconnue. Ainsi à la page 31, où il répond au 19e Bulletin de la Grande Armée, daté du 16 septembre. Quand il est dit, dans ce document, que le gouverneur avait fait enlever tous les marchands et négociants par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre, on veut évidemment parler des Français. Or voici la réponse de l'auteur de l'opuscule : « Tous ces gens étaient partis d'eux-mêmes depuis plusieurs jours. » Et quand, dans un autre passage, le Bulletin dit : « Plus de quatre cents Français et Allemands avaient été arrêtés par ses ordres, » il répond encore : « Pas un ! » Nous avons vu plus haut (p. 124) ce qui en est au vrai. Dans beaucoup d'autres passages règne une évidente confusion. On se rappelle ce que nous avons dit (p. 209) de la durée de l'incendie ; or, on lit dans l'opuscule ce qui suit : « Déjà la première nuit de l'occupation de Moscou, le grand corps de boutiques en face du Kreml[1] avait été mis en feu; ensuite, et presque sans interruption, il y a eu des incendies dans plusieurs quartiers de la ville. Mais *le cinquième jour* un vent violent porta la flamme partout, et *en trois jours*[2] le feu dévora 7,632

[1] C'est là l'orthographe russe du mot, qui signifie fort, forteresse.

[2] Plus haut, on parle de même, et avec raison, de *trois jours* d'in-

maisons. » Ainsi encore les lignes relatives à l'ingénieur Schmidt (François Leppich), et où il est question de son « esprit de charlatanerie (p. 5), » ont quelque chose de fort inattendu pour quiconque a lu, dans *le Moniteur*, les trois lettres adressées au comte par cet Allemand.

Quand on songe ensuite à la position qu'occupait Rostoptchine, on s'imagine tout ce qu'il aurait pu nous apprendre, et l'on ne peut que trouver insignifiant ce dont il a daigné nous faire part en réalité. Nos lecteurs connaissent, soit par ce que nous venons de dire ici, soit par des notes accompagnant plus haut notre texte, la plus grande partie de ce que son opuscule renferme sur ses 47 pages, et nous en aurons presque complété le contenu, quand nous en aurons extrait encore trois passages offrant quelque intérêt.

Dans le premier (p. 29), il fait une observation fort sensée sur la rage des novateurs de changer toutes les anciennes formes de l'organisation sociale. On revient toujours bien vite, dit-il, à l'ancien ordre de choses, « car on reconnaît bientôt que tout le monde ne peut être riche, et qu'il n'y a pas assez de place sur le trône pour des milliers de sujets, qui veulent se métamor-

cendie. — Peut-être est-ce par une faute d'impression, comme on en rencontre un grand nombre dans la brochure, qu'on lit *le cinquième jour*. L'auteur avait peut-être écrit en chiffre *le* 3me *jour*, et il n'a évidemment pas relu les épreuves, comme l'attestent les fautes p. 38, 46, etc.

phoser en souverains, pour régner sur une nation qui ne s'en soucie pas. »

Dans le second passage (p. 25), il porte un jugement sur l'homme qu'il accusait de lui avoir fait perdre l'occasion de sauver la Russie par une grande résolution, jugement auquel d'ailleurs nous n'hésiterions pas à souscrire. « En rendant toute justice, dit-il, à l'esprit, aux blessures et à l'âge du prince Koutousof, et sans vouloir trop critiquer ses opérations militaires, je suis persuadé qu'il ne serait jamais arrivé (lui) jusqu'à Borodino avec 93,000 hommes, et que le général Barclay aurait attaqué l'ennemi à Krassnoï et ne serait pas resté quatre marches en arrière lors du passage de la Bérésina. »

Enfin, dans le troisième de ces passages (p. 27), Rostoptchine a consigné un fait fort peu connu, et qui, s'il était authentique, mériterait de fixer l'attention des historiens de Napoléon Ier. Il se rapporte à une époque postérieure à la journée du 10 août, où, jeune officier, après y avoir assisté à Paris, Bonaparte était revenu dans la Corse, sa terre natale, et avait été élu commandant de la garde nationale d'Ajaccio. « J'ai regretté bien souvent, y dit le patriote moscovite, que le général Tamara, chargé en 1789, pendant la guerre avec les Turcs, d'organiser une flottille dans la Méditerranée[1], n'ait pas accepté la proposition de Napoléon

[1] Il représentait, encore en 1799, la cour de Russie à Constantinople, avec le titre d'envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire.

de passer au service de la Russie. Mais le grade de major, auquel il prétendait comme lieutenant-colonel de la garde nationale corse, lui valut un refus. J'ai eu cette lettre plusieurs fois entre les mains. »

Tel est cet opuscule, selon son principal contenu.

Un an ou deux après l'avoir publié, Rostoptchine, qui désirait ne pas perdre le fruit de cet acte d'humilité vis-à-vis du tsar, quitta Paris pour retourner en Russie, où le dernier, à sa demande, l'avait sans doute autorisé à revenir, pour rejoindre ses enfants et jouir de la célébrité littéraire naissante de sa bru. Le séjour dans la capitale de la France avait, paraît-il, perdu pour lui une partie de son charme, car on le désapprouvait d'avoir consenti à passer ainsi sous les fourches caudines; peut-être aussi, lui voyant la plume à la main, son gouvernement lui avait-il fait donner le conseil, qui est un ordre en pareil cas, de rentrer en Russie. Hélas! il n'y alla (1825) que pour être encore un instant témoin d'une crise dont les incidents inattendus et les graves dangers ont dû attrister ses derniers jours. Le règne qu'avec sa manière de voir il n'avait aucune raison d'aimer, et dont peut-être sa secrète pensée, à Paris, avait été d'attendre la fin, ce règne allait se terminer au milieu d'un violent orage, triste fruit d'un déchaînement de passions

qu'avaient développées mystérieusement l'anarchie dans les idées, une turbulence ambitieuse jointe à un patriotisme irréfléchi. Las d'attendre les effets de promesses depuis longtemps oubliées, un parti nombreux, imbu des principes et des sentiments généreux qui en avaient été la source, mais dans lequel s'étaient introduits des hommes d'action, avides d'un changement et peu scrupuleux dans le choix des moyens par lesquels on l'amènerait, avait élaboré, dans ses conciliabules, des projets de révolution qu'il se tenait prêt à exécuter aussitôt que les circonstances paraîtraient favorables. Au besoin, le régicide, dont le plus doux, le plus bienveillant des princes, aurait été la victime, se serait chargé de faire naître l'occasion qu'on épiait; mais elle se présenta naturellement, sans cette odieuse intervention. Alexandre mourut à quatre cent cinquante lieues de sa capitale, dans un moment où les mesures concertées entre lui et les principaux membres de sa famille, pour assurer, selon leur gré, la transmission régulière de la couronne de la tête de celui qui la portait à celle du second frère d'Alexandre, n'étaient encore connues dans le public que par ce qui en avait transpiré à la cour ou dans quelques cercles privilégiés.

C'est le 1er décembre 1825 que le noble monarque dont ce livre est plein, expira à Taganrog, avec cette lugubre appréhension que sa mort, comme celle de son homonyme, le grand roi de Macédoine, allumerait

le plus terrible incendie, que toutefois la Providence étouffa heureusement dans son foyer. C'est le 9 que la fatale nouvelle arriva à Saint-Pétersbourg, et le 26, jour où fut proclamé l'avénement de Nicolas I[er], eut lieu cette tentative de révolution qui manifesta du même coup l'impuissance des conspirateurs et les qualités dignes du trône dont était doué le nouveau souverain, mais que personne jusqu'alors ne lui avait supposées[1].

A certains égards, le règne du successeur d'Alexandre eût pu paraître à Rostoptchine celui d'un monarque selon son cœur; car l'empereur Nicolas, comme on sait, déjoua par sa fermeté les complots des révolutionnaires; il livra sans hésiter les plus coupables au glaive de la loi; il refusa de reconnaître et traita avec une hauteur insultante la royauté française de juillet 1830, elle aussi fille d'une révolution; il comprima violemment l'insurrection de la Pologne et mit sous son pied cette infortunée nation, vaincue par les Russes, mais qui ne renonce pas à son indépendance; il se montra partout et toujours l'adversaire déclaré du réveil des peuples, hormis les chrétiens de l'empire Ottoman. De plus, sur le terrain religieux, il mit fin, dans son propre empire, à l'Union qui, aux yeux des Russes, était le schisme; dans les relations internationales, il se fit l'arbitre des rois, sauva de sa ruine la grande monar-

[1] Voir sur tout cela notre *Histoire intime de la Russie* et aussi l'opuscule *La Mission d'Alexandre II*, p. 10-28.

chic du Danube, vida la querelle entre l'Autriche et la Prusse, et fit peser son influence sur la Confédération germanique, après avoir, spectateur indigné des révolutions qui bouleversaient tout au centre et dans l'occident de l'Europe, fait entendre un terrible *Quos ego!* et fulminé, avec une superbe sans pareille, du haut de son trône, ces paroles provoquantes (26 mai 1848) : « L'audace révolutionnaire, ne connaissant plus de bornes, ose même, dans sa démence, menacer la Russie qui, par les mains de Dieu, Nous a confié ses destinées. Il n'en sera pas ainsi! A l'exemple de Nos prédécesseurs fidèles à la sainte foi orthodoxe, après avoir invoqué le secours du Tout-Puissant, Nous attendrons Nos ennemis de pied ferme, de quelque côté qu'ils viennent; et, sans ménager Notre personne, Nous unissant plus étroitement que jamais à *Notre sainte Russie*, Nous défendrons l'honneur du nom russe et l'inviolabilité de nos frontières.... *Nobiscum Deus; audite populi, vincimini, quia nobiscum Deus*[1]. »

Tout cela devait plaire aux Russes de la vieille roche qui, pendant si longtemps, étaient restés sans véritable sympathie pour leur gouvernement; tout cela était de nature à remplir d'allégresse le cœur de Rostoptchine. Mais, il serait injuste de ne pas le reconnaître, si Nico-

[1] Voir notre *Atlas historique et pittoresque*, t. III, tabl. 161, à l'année 1848; et, dans la continuation donnée à cet ouvrage sous le titre de *La Période décennale de* 1850 *à* 1860, *histoire contemporaine universelle*, tabl. 2, à l'année 1850, voir ce que nous disons de l'influence décisive de la Russie sur les affaires de l'Allemagne.

las porta haut la bannière de l'autorité, s'il personnifia vigoureusement l'autocratie, d'ailleurs encore indispensable à la Russie, il ne fut pas pour cela un ennemi du progrès, des réformes salutaires. En dépit des clameurs d'un libéralisme mal entendu, nous avons toujours vu en lui le seul protecteur du tiers-état en Russie, l'homme qui, entre tous, était le plus intéressé et le plus résolu à l'aider à se faire jour; et, s'il n'a pas accompli l'acte capital de l'émancipation des serfs, destiné à faire la gloire du règne de son successeur, il en a du moins jeté les bases et fait étudier le mode d'exécution. Sous ce rapport, certes, Nicolas s'est éloigné des vieux Russes, et, sur ce terrain, le descendant de Tchinghiz-Khan n'eût pas longtemps été d'accord avec lui.

Au reste, il était à peine réservé à Rostoptchine de voir la première aurore de ce règne nouveau. Sa vieillesse ne se réchauffa plus aux rayons du soleil de la puissance. Il ne revit point Alexandre, peut-être déjà parti pour Taganrog[1] au moment de son retour en Russie, dont nous ignorons la date précise; et à peine Nicolas avait-il, dans la journée du 26 décembre 1825 et dans celle du 15 janvier suivant, abattu les têtes multiples de l'hydre révolutionnaire, que le vieillard si longtemps ballotté sur une mer en courroux et récemment arrivé au port, fit

[1] Alexandre quitta Saint-Pétersbourg pour faire ce voyage le 13 septembre 1825, et, comme on sait, n'y reparut plus.

ses adieux aux vanités terrestres et à tous ces intérêts dont on n'aperçoit le néant qu'au moment suprême où ils nous fuient. Rostoptchine mourut à Moscou, au sein de sa famille, le 30 janvier 1826 (nouveau style[1]), à l'âge de soixante et un ans. Quel pronostic emporta-t-il dans la tombe[2]? que pensait-il de ce règne inattendu[3], commencé avec un éclat à la fois lugubre et grandiose? qu'espérait-il pour l'avenir de la Russie, encore si peu clair même aujourd'hui? Nous ne pourrions le dire; aucunes données recueillies par la piété filiale ou par la curiosité maligne des contemporains ne nous éclairent à ce sujet. Peut-être, comme dans le cours de la vie, le pèlerin terrestre, détaché de tout, mais qui ne fixait pas sérieusement son regard sur l'éternité, pensait-il encore à lui-même, à son passé, plus qu'à la patrie. On se rappelle quelles pensées lui suggéra la perspective d'une mort peut-être prochaine[4]. C'était un plaisir pour lui de narguer, encore au delà du tombeau, un public qu'il savait ne pas lui être favorable dans ses jugements, et dans ce but, ou par un frivole jeu

[1] C'est à tort que, dans la *Biographie universelle*, on donne pour cette date le 12 février; et Domergue (t. II, p. 410) se trompe aussi, une dernière fois, en indiquant Saint-Pétersbourg comme lieu du décès.

[2] Voir, dans l'*Histoire intime*, t. Ier, p. 197, quels furent les nôtres vingt ans après.

[3] Nous voulons dire pour le public, car Nicolas savait depuis longtemps quelles destinées le sort lui réservait. Voir baron de Korff, *Avénement de l'empereur Nicolas Ier*, p. 10 et suiv.

[4] Voir plus haut, p. 464.

d'esprit, il imagina de composer lui-même son épitaphe, ainsi conçue :

ICI ON A POSÉ,
POUR SE REPOSER,
AVEC UNE AME BLESSÉE,
UN CŒUR ÉPUISÉ,
ET UN CORPS USÉ,
UN VIEUX DIABLE TRÉPASSÉ,
MESDAMES ET MESSIEURS, PASSEZ !

Décidément, non ! cet homme-là n'avait pas compris le côté sérieux de la vie.

Il nous reste à compléter ce que nous avons déjà dit sur Rostoptchine auteur[1]; car il se piquait d'être homme de lettres, et, non content d'écrire pour présenter au public son apologie et pour plaider, comme ses intérêts lui semblaient l'exiger, sa cause personnelle devant son souverain, il voulut soutenir sa réputation de bel-esprit, en composant de jolis riens, soit en vers, soit en prose, et toujours, bien entendu, en langue française.

Voici de lui un quatrain, que nous ne reproduisons pas pour l'élégance des tours ou la finesse de sa

[1] P. 12, 13 et 14, 23 et 24, 62-77, 467-487.

pointe, mais parce qu'il a trait à la personne de l'auteur et aux jugements dont elle a été l'objet.

Je suis né Tartare,
Et je voulais être Romain;
Les Français m'ont fait barbare,
Et les Russes Georges Dandin.

On attribue au poëte de Jouy (dont le vrai nom, comme on sait, était Étienne), un autre quatrain, qui est, en quelque sorte, une réponse à celui-ci ; mais il ne nous paraît pas digne du talent d'un écrivain à la fois si spirituel et si fécond.

Quant au talent du comte Rostoptchine, il est surtout attesté par la petite improvisation qu'on a publiée, après sa mort, sous le titre de *Mémoires écrits en dix minutes*, et dont nous avons dit qu'elle était son chef-d'œuvre comme écrivain. La comtesse Bobrinski[1] l'ayant un jour engagé à écrire ses mémoires et ayant paru attacher beaucoup d'importance à cette recommandation, il revint chez elle peu de temps après, portant à la main un petit rouleau de papier. A la question de la dame, curieuse de savoir ce qu'il avait là, il

[1] Belle-fille de ce fils de Catherine II et du prince Orlof dont il est fait mention dans l'*Histoire intime*, t. II, p. 428, note. Alexis Bobrinski fut créé comte en 1796. Il avait d'abord reçu le nom de *Romanof;* celui qu'il prit ensuite lui venait de la terre de Bobriki, dans le gouvernement de Toula, dont sa mère lui avait fait don. Nous parlons aussi, dans le même ouvrage (t. II, p. 69, note), du comte Bobrinski fils, qui sans doute était le mari de la dame en question et qui vit encore.

répondit que c'étaient les mémoires qu'elle lui avait ordonné de composer sur sa vie. Et il lui fit lecture de la piquante plaisanterie que nos lecteurs connaissent déjà par divers extraits. Rien n'est plus propre à faire juger de l'excentricité de l'auteur que cette brillante improvisation, dans laquelle il s'est peint avec vérité. Des quinze chapitres dont la pièce se compose et dont, à l'exception du dernier, aucun n'arrive à une longueur de dix lignes, le premier est intitulé *Ma naissance* et le second *Mon éducation* : on les a vus à la page 18.

CHAPITRE III. — MES SOUFFRANCES.

« Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs. »

CHAPITRE IV. — PRIVATIONS.

« J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine, du vol, de la gourmandise et de l'orgueil. »

Puis vient le chapitre V, intitulé *Époques mémorables* : nous l'avons fait connaître à la page 446.

CHAPITRE VI. — PORTRAIT AU MORAL.

« Je fus entêté comme une mule, capricieux comme

une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté. »

CHAPITRE VII. — RÉSOLUTION IMPORTANTE.

« N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut; cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis. »

CHAPITRE VIII. — CE QUE JE FUS ET CE QUE J'AURAIS PU ÊTRE.

« J'ai été très-sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait. »

CHAPITRE IX. — PRINCIPES RESPECTABLES.

« Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier, ni médecin, par conséquent je n'ai attenté à la vie de personne. »

CHAPITRE X. — MES GOUTS [1].

« J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le

[1] Cf. p. 54.

soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu ; en manger, le bœuf au raifort ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir. »

CHAPITRE XI. — MES AVERSIONS.

« J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; un dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice[1] et les bêtes enragées. »

CHAPITRE XII. — ANALYSE DE MA VIE.

On l'a lue plus haut (page 464), cette analyse, ainsi que le chapitre XIV, intitulé *Mon épitaphe* (page 493), et qui est l'avant-dernier. Voici encore les deux qui précèdent ou suivent celui-ci :

CHAPITRE XIII. — RÉCOMPENSE DU CIEL.

« Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis

[1] Ce n'était sans doute pas la justice telle qu'on l'administrait Paris.

assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini. »

CHAPITRE XV. — ÉPITRE DÉDICATOIRE AU PUBLIC.

« Chien de public! organe discordant des passions; toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi; image du tocsin, écho de toi-même; tyran absurde, échappé des Petites-Maisons; extrait des venins les plus subtils et des aromates les plus suaves; représentant du diable auprès de l'espèce humaine; furie masquée en Charité chrétienne; public, que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr, et méprisé dans ma vieillesse, — c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public, enfin je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle et muet. Puisses-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du genre humain! »

Invective admirable, selon nous, et du comique de la meilleure espèce; brutale, nous l'avouons, mais pleine de vérité! A elle seule peut-être, elle sauverait de l'oubli la mémoire de l'homme qui l'a fulminée dans sa placide colère. Sans la crainte d'être mal compris, nous oserions presque dire qu'elle est comme un pendant à l'incendie de Moscou, acte de génie dont jamais

une nature médiocre ne se serait avisée. Dans tous les cas, ici le style c'est l'homme. Comme lui, la pièce, dans son ensemble, est l'excentricité même ; c'est une boutade qui semble se moquer de toutes les convenances et de toutes les opinions reçues, et qui pourtant est pleine de bon sens et du plus charmant *humour*.

Aussi fit-elle fureur lorsque, « copiée sur le manuscrit de l'auteur, » par M. Serge Poltaratzki, le bibliophile russe (qui affirme ce fait), elle parut, par ses soins, dans *le Temps* d'alors[1], le 16 avril 1839. Presque tous les journaux de France et de Belgique reproduisirent aussitôt ce bijou littéraire, et le même premier éditeur le fit paraître en outre en une brochure de douze pages, tirée à trois cents exemplaires numérotés, dont il voulut bien nous en adresser un dans la primeur. Puis, dans la notice sur *Rostoptchine*, où il le réimprima, il passa en revue (p. 47-64) les traductions en toutes langues qui en furent faites, sans sa participation, ainsi que les conjectures auxquelles divers critiques se livrèrent au sujet de la pièce même. Il déclare (p. 47) « infidèle et tronquée » la traduction qui fut donnée en russe dans *l'Abeille du Nord* et insérée ensuite dans les *Œuvres* du comte; ces altérations s'expliqueraient, selon lui, par cette circonstance qu'on aurait traduit,

[1] Journal longtemps dirigé avec talent par M. Jacques Coste, et dont nous conservons, entre autres, la feuille publiée le 27 juillet 1830, au bruit du canon de la garde royale et de la fusillade d'un peuple en révolution.

non sur l'original, mais sur quelque mauvaise version allemande, tandis que les modifications introduites dans d'autres traductions russes font soupçonner à M. Poltaratzki « l'intervention officieuse du censeur. »

Quant à l'autobiographie véritable et plus étendue dont nous avons fait connaître plus haut (p. 23) un fragment curieux, nous n'en savons rien de plus que ce que nous avons dit en cette occasion, si ce n'est ce qu'on lit dans la même notice du bibliophile. « Il y est question, dit-il, de tous les grands événements dont il a été témoin et auxquels il a pris part. C'est ce que nous apprend son biographe (russe), M. Alexandre Boulgakof, dans une intéressante notice publiée dans le recueil mensuel de Paul Svignine[1]. » — Puis il ajoute : « Que sont devenus ces Mémoires historiques, qui doivent être d'un si haut intérêt? Il est douteux qu'on les publie jamais, et c'est fort regrettable. »

Tout ce que l'on connaissait en 1853 de pièces dues à la plume du comte Rostoptchine a été réuni, en cette année-là, dans un volume de 364 pages in-12, publié par le libraire Smirdine sous le titre de ses *Œuvres* (*Sotchinéniya*). Nous n'en parlons pas *de visu;* mais le

[1] *Otétchestvenniya Zapiski*, avril 1820, t. XXVI, p. 79. — Nous n'avons pu nous procurer cette biographie, d'ailleurs imprimée en Russie, sous le contrôle sévère de la censure d'alors. — Un opuscule qui nous manquait aussi et qui nous est signalé par un ami de Saint-Pétersbourg, est le suivant : *Graf F. V. Rastoptchine i literatura v' godou*, par Tikhonravof; Saint-Pétersbourg, 1851, brochure de 70 pages in-8°.

général Bogdanovitch cite ce volume[1], le bibliophile russe paraît l'avoir eu sous les yeux[2], et M. Xénophon Polévoï en a fait l'objet d'un compte-rendu dans le recueil national dont on a vu le titre dans la note de la page précédente. On y a recueilli jusqu'aux proclamations et rapports de l'ancien gouverneur de Moscou.

Aucun de nos lecteurs, si nous ne nous abusons, ne s'en étonnera. Sans doute les deux hommes dont nous avons inscrit les noms en tête de notre travail, sont également immortels; mais tandis que l'un, Koutousof, ne traversera pas les âges sans perdre successivement quelques fleurons de sa couronne, l'autre, Rostoptchine, fixera de plus en plus l'attention de la postérité. Espèce de sphinx moderne, par l'originalité de son esprit et l'excentricité de son caractère, il a fait de l'un des plus grands événements de ce siècle une énigme, dont nous nous sommes efforcé de donner le mot et dont bien d'autres, après nous, essayeront encore la solution. Tout ce qui reste de lui sera regardé comme de précieuses reliques; toute nouvelle trouvaille sera une bonne fortune dont on s'applaudira hautement. On voudra aller jusqu'au fond de ces mystères et savoir, avec certitude, comment concilier les affirmations catégoriques de l'histoire et les dénégations non point positives de l'acteur principal. On ne le saura pas, nous le prédisons hardiment, pas plus qu'on ne se

[1] Trad. allem., t. II, p. 293.
[2] *Rostoptchine*, p. 47 et 48.

rendra compte de la réunion, dans le même homme, de tant de qualités et de défauts qui en apparence s'excluent. En effet, quel singulier personnage historique que celui qui, comme on l'a vu plus haut, se juge ainsi lui-même : « A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant... Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant (aimant les petites sociétés, une promenade dans les bois), paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté ; » personnage qui, après nous avoir dit cela, ajoute que peu s'en est fallu qu'il ne fût « un bonhomme tout à fait, » et qui néanmoins n'est autre que ce descendant de Tchinghiz-Khan, qu'on a souvent qualifié de *féroce Tartare* et *d'abominable incendiaire, avide à tout prix de la célébrité.* On se perd dans ces contradictions ; mais tel est l'homme excentrique. Comme son premier maître, l'empereur Paul, Rostoptchine en est le type achevé.

FIN.

APPENDICE

APPENDICE

I

Rapports officiels entre Rostoptchine et Souvorof.

— A la page 58. —

Dans une notice consacrée au prince André Rasoumofski, que nous publierons prochainement, on verra que l'empereur Paul correspondait directement avec ses ministres à l'étranger et avec ses généraux, surtout avec Souvorof, pendant la campagne d'Italie. Néanmoins une notable partie de la correspondance officielle resta à la charge du président du collége des affaires étrangères, et Rostoptchine s'y employa avec zèle et talent. Déjà le premier historien du prince d'Italie, Fuchs, avait, dans la correspondance de l'illustre guerrier, publié quelques lettres que lui avait adressées le ministre; plus récemment, on en a publié d'autres, et de bien curieuses, dans l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la France sous Paul Ier*, ouvrage capital commencé par le lieutenant général Mikhaïlofski-Danilefski (si souvent cité par nous pour son Histoire de la campagne de 1812) et terminé, avec un talent supérieur au sien, par M. Miliou-

tine, général du même grade aujourd'hui, mais alors seulement colonel.

Dans ces lettres, le fier descendant de Tchinghiz-Khan exprime, à l'égard de Souvorof, un attachement à la fois humble et tendre. « Voilà quels sont les sentiments de mon cœur, lui écrit-il dans celle du 5 septembre 1799[1], voilà quelles sont les pensées de mon âme : l'un et l'autre sont ouverts devant vous. Aimez en moi un homme qui vous est dévoué, enthousiaste de la gloire de l'empereur et du bonheur de la Russie. » Puis, d'un autre côté, suppliant le vainqueur de la Trébia, dégoûté de cette guerre, de ne pas y renoncer, mais de courir à de nouvelles victoires, il lui dit : « Je me jette à vos pieds, avec les larmes aux yeux, et vous supplie de rester et de vaincre. Votre demande d'une démission, si vous la répétiez, aurait des conséquences terribles pour la cause commune... Avec vous seront Dieu et les Russes. »

Une autre lettre, écrite à Gatchina, en date du 6 octobre (25 sept.)[2] et plus curieuse encore, atteste le même attachement personnel. Elle est ainsi terminée : « Ma femme vous transmet ses remercîments dévoués pour les citrons : tout ce qui vient de vous a une valeur toute particulière aux yeux de ceux qui voient dans le prince d'Italie le héros de leur pays. Adieu, et soyez persuadé que mon dévouement durera autant que votre vie. »

Ces deux missives, et plusieurs autres encore, expliquent et complètent ce que nous disons, dans le texte, de l'espèce de piété que Rostoptchine montra pour le grand guerrier. Mais elles renferment, de plus, de véritables révélations historiques.

« Par tous les rescrits rendus jusqu'à ce jour, dit le mi-

[1] Milioutine. t. III, p. 453.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 475.

nistre dans la première, Votre Altesse aura vu quelle est l'opinion de S. M. l'empereur sur les desseins de la cour de Vienne et quelle sera à l'avenir Son attitude. L'empereur est résolu de sauver l'Europe, que ce soit des Français ou *des Autrichiens*, ou, pour mieux dire, du baron Thugut. Mais afin que cela réussisse, il faut que le régime actuel de la France soit changé, et qu'ensuite, à son tour, *la cour de Vienne*, dont on peut prévoir les entreprises, qui lui seront conseillées par l'envie, *soit refoulée dans des limites convenables...* » La seconde est encore beaucoup plus significative et mérite d'être recommandée tout particulièrement à l'attention des futurs historiens. Voici ce qu'on y lit à propos de la position critique du général Rimski-Korsakof en Suisse, au secours duquel Souvorof devait voler. « Mon inquiétude à ce sujet ne cessera pas avant que la nouvelle de votre arrivée ne nous soit parvenue ici. Nous sommes tous convaincus que les troupes russes, sous votre conduite, sont invincibles; vous avez près de la personne de l'empereur beaucoup de gens qui non-seulement vous aiment, mais vous adorent, parce qu'ils ne vivent que pour la gloire de l'empereur et de la Russie. Qui, depuis que cet empire existe, a élevé plus haut que vous sa grandeur? Mais, que dirais-je là-dessus? je ne suis ni l'empereur, ni l'histoire, ni l'Europe. Ah! si vous pouviez produire en France, quand vous y aurez pénétré par la Franche-Comté, une révolution en faveur du roi! *Vous partageriez le pays en deux moitiés*, et alors Louis XVIII pourrait aller vous rejoindre. Abstraction faite de la gloire résultant d'une si grande entreprise, l'on peut espérer dans tous les cas, je veux dire tant au commencement du nouveau règne qu'en cas d'une guerre civile intérieure, que, durant quelques années, la France restera complétement tranquille, et qu'ensuite on pourra aussi, sans perte de temps, *s'attaquer à la*

maison d'Autriche, afin d'arrêter un peu son essor en lui rognant les ailes. Autant cela est facile dans l'état de choses supposé, autant cela deviendrait difficile quand le cabinet de Vienne aurait conclu la paix ou même contracté alliance avec le gouvernement des impies. »

Après ces expectorations, Rostoptchine s'explique avec le feldmaréchal sur le rappel de Rasoumofski, sur son successeur, le conseiller privé Kalytchef, et sur les intrigues du baron Thugut[1]. Kalytchef prit le contre-pied de l'attitude de Rasoumofski : autant ce dernier avait été dans les intérêts du premier ministre autrichien, autant l'autre lui était contraire et intrigua pour amener sa chute[2]. Aussi la rupture entre les deux puissances fut-elle bientôt irrévocable. Une lettre menaçante du ministre de Paul au comte Louis de Cobenzl, ambassadeur autrichien à Saint-Pétersbourg, y avait déjà préludé en date du 14 septembre 1799[3].

Il faut nous borner; mais, avant de finir cette note additionnelle, par laquelle nous cherchons à combler une lacune dans le texte, nous consignerons ici encore une dernière expectoration faisant partie de la même correspondance. Rostoptchine, dans une lettre du 24 novembre suivant[4], écrit au généralissime de Paul : « Tout ce qui est pour Vienne et hostile à la Russie, est mécontent de vous. Quant à moi, je passe pour un partisan du gouvernement anglais; cependant comme, depuis mon séjour à la cour, j'ai contre moi tous ceux qui voudraient me trouver un caractère bas, ignoble et méticuleux, je suis habitué à tout. »

[1] Voir là-dessus d'autres lettres de Rostoptchine à Souvorof, Milioutine, t. IV, p. 336 et 337, ainsi que notre notice sur Rasoumofski.

[2] Voir la remarquable dépêche qu'il adressa à son sujet au comte Rostoptchine, son ministre. Milioutine, t. IV, p. 335. Cf., p. 336 et p. 165.

[3] Milioutine, t. III, p. 451.

[4] *Ibid.*, t. IV, p. 337.

II

Coup-d'œil sur la vie de Koutousof antérieure à l'année 1812.

— A la page 118. —

Dans le texte de notre ouvrage, où le premier rôle appartenait à Rostoptchine, nous avons pris le général Koutousof à ce moment de sa vie où elle coïncidait avec celle de notre héros principal, sans remonter alors aux phases antérieures de sa carrière, sans donner de celle-ci une idée complète. Eh bien ! ce que là nous avons dû passer, nous le placerons ici en forme de supplément, afin de ne pas tromper le lecteur dans une attente à laquelle notre titre pourrait avoir donné lieu.

Disons d'abord un mot sur la famille dont était issu le feldmaréchal prince de Smolensk. C'est celle des *Golénitchef-Koutousof;* on a vu, dans le texte (p. 301), qu'elle était distincte de la famille des *Koutousof* tout court. Comme cette dernière, elle était d'une noblesse fort ancienne, mais non titrée. Toutes deux, originaires de la Prusse, vinrent, au quatorzième siècle, s'établir en Russie. Dans la suite, les Golénitchef se fondirent dans une des branches des Koutousof, famille historique que l'on trouve mentionnée chez Karamzine, sous différents règnes des grands-ducs et des tsars de Russie. Au siècle dernier, il y eut un amiral Golénitchef-Koutousof, président du collége de l'amirauté, et qui déjà arriva jusqu'au grade éminent de feldmaréchal.

Son prénom était Ivan, et il mourut en 1802. « C'était, dit Castéra[1], un homme de mérite, qui a traduit en langue russe quelques ouvrages français sur la marine. Il n'a jamais navigué ; mais il connaît bien la théorie de sa profession. » Notre Golénitchef-Koutousof, parent de celui-là, avait pour père Ilarion Matvéïévitch, qui, après avoir servi avec honneur dans le génie militaire, devint lieutenant-général et en outre sénateur.

Le fils, Michel (Mikhaïl Ilarionovitch), naquit, comme nous l'avons dit, le 16 septembre 1745[2], à Saint-Pétersbourg. On ne nous apprend rien de précis sur sa première jeunesse, et nous n'avons pû vérifier si, comme nous l'avons indiqué dans une notice qui remonte à 1841[3], ce fut réellement à Strasbourg qu'il apprit le français et l'allemand. Dans tous les cas, ces deux langues lui furent enseignées à l'école des ingénieurs, où le fit entrer, en 1758[4], son père, qui s'y était formé lui-même. Il avait moins de seize ans, lorsqu'il fut nommé enseigne du génie, grade avec lequel il entra, au bout de quelques mois, au service actif. C'est en 1765 qu'il assista, sous les murs de Varsovie, à la première bataille, après avoir obtenu une lieutenance dans le régiment de Souvorof. Promu capitaine, il passa, en 1770, à l'armée du feldmaréchal Roumantsof, et, à la suite des combats du Larga et du Kagoul, il avait conquis le grade de major, lorsque dans la campagne de Crimée, quand le traité de Koutchouk-Kaïnardgi était déjà

[1] T. IV, p. 299. Cf. Masson, t. Ier, p. 352.

[2] C'est le général Mikhaïlofski-Danilefski (*Vie du feldmaréchal Koutouzoff*, p. 1), ancien aide de camp de Koutousof, qui précise ainsi la date. Le général Bogdanovitch (Appendices de l'histoire de la campagne de 1812, t. II, p. 469) la laisse dans le vague.

[3] L'article *Koutousof* de l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

[4] Dans la *Vie* par Danilefski, on dit 1778 : ce ne peut être qu'une faute d'impression.

signé (1774), il fut atteint d'une blessure extraordinaire. Une balle qui le frappa à la tempe gauche, pénétra dans la tête et sortit par l'œil droit. Il en fut quitte pour un œil de moins, mais on peut dire que ce fut par un miracle qu'il conserva la vie. Peut-être cet incident décida-t-il de sa fortune; car, ayant dû se rendre à Saint-Pétersbourg pour se faire traiter, il fut accueilli par Catherine II avec une bonté qui ne devait pas se démentir dans la suite.

Il venait, nous dit son biographe [1], de surmonter les défauts de son caractère, bouillant et indomptable; une disgrâce méritée que lui avait fait encourir, à l'armée de Roumantsof, la liberté de ses propos, ses sarcasmes même contre ses chefs et la pétulance avec laquelle il en contrefaisait les attitudes, avait dû lui servir de leçon. Il comprit que la discipline imposait plus de retenue. « De même que Souvorof s'était caché sous un cynisme apparent, Koutousof déroba la violence de son caractère, ses passions fougueuses, sous un extérieur mondain (?) inaltérable, sous une... douceur des plus affables. Il ne montrait plus la moindre ambition, renfermait au fond de son cœur l'emportement de son caractère, et réglait son esprit sur celui des autres. » N'est-ce pas dire qu'à sa franchise, un peu brutale et pleine d'ironie, succéda la dissimulation, la ruse, on a même insinué l'hypocrisie [2]?

Quoi qu'il en soit, Koutousof fit une bonne impression

[1] Danilefski, p. 6.

[2] Voir sur lui les jugements sévères de M. Thiers, cités p. 118, 342 et 308. Cette sévérité semblait autorisée par la mauvaise opinion qu'avait de Koutousof l'empereur Alexandre, et que nous connaissons par les rapports du baron de Wolzogen (*Memoiren*, p. 132 et 162). Il en a été question dans le texte (p. 341 et 381). Wilson (trad. allem., p. 115) dit aussi de Koutousof, qu'il avait eu occasion d'observer en bien des occasions, qu'il était rusé comme un Grec. Selon de Maistre, (*Corr. diplom.*, t. Ier, p. 158), il était « gros et pesant, plein d'esprit d'ailleurs et fin à l'excès. »

sur Catherine II, qui l'engagea à aller achever sa guérison dans les pays étrangers, et se chargea des frais de ce voyage. Il partit donc pour l'Allemagne. S'étant présenté à une des parades du grand roi de Prusse, il fut reçu avec distinction : Frédéric l'honora d'un assez long entretien. De Berlin, notre voyageur se rendit à Leyde, où il séjourna pendant quelques mois, à portée des conseils d'une faculté de médecine alors célèbre ; puis, après avoir visité Vienne, il retourna en Russie. Bientôt après (1777), envoyé dans les provinces du midi nouvellement conquises, il fut investi par Souvorof, désormais son maître et son modèle, du commandement d'un régiment du génie. Promu au grade de brigadier en 1782, grâce à ses services en Crimée, il ne tarda pas à se distinguer sur ce théâtre de ses premiers exploits, et fut, deux ans après, nommé général-major sur la proposition de Potemkine.

A partir de ce moment, Koutousof a une place dans l'histoire ; car, soit comme général, soit comme négociateur, il fut successivement mêlé à des événements importants. Nous nous bornerons à les indiquer rapidement, et, pour plus de clarté, nous les rangerons sous trois rubriques fournies par les trois règnes sous lesquels il devait continuer à s'illustrer.

I. Règne de l'impératrice Catherine, années de 1784 à 1796. — Quand, dans cette période, Koutousof eut de nouveau à faire la guerre contre les Turcs, Potemkine lui confia le commandement d'un corps séparé, chargé d'empêcher l'ennemi de passer le Boug ; puis il l'appela près de lui, au siége d'Otchakof, forteresse que l'indolence du puissant favori avait laissé aux Turcs le temps de pourvoir de tout ce qui lui manquait, mais qui à la fin fut néanmoins prise, comme on sait, au moyen de l'assaut le plus sanglant (17 déc.

1788). Dès le commencement du siége, notre général reçut encore une fois une blessure des plus cruelles : la balle entra par la joue et sortit à la nuque; on l'emporta dans un état qui semblait presque désespéré. Cependant, quoique condamné par les hommes de l'art, il guérit encore cette fois, si bien qu'au bout de trois mois à peine on le retrouve à la tête d'un corps détaché, décoré alors du grand cordon de Sainte-Anne, auquel l'impératrice qui, en parlant de lui, aimait à l'appeler « mon Koutousof[1], » ajouta bientôt après celui de Saint-Alexandre Nevski; et, peu de jours après l'anniversaire de ce coup du sort, il eut la part principale à la prise d'Izmaïl par Souvorof, encore lieutenant de Potemkine, mais déjà illustre par sa victoire du Rymnik. « Koutousof était mon bras droit, » disait le célèbre guerrier dans son rapport, et ce général fut aussitôt décoré encore de la croix de Saint-George (3e classe), réservée aux plus braves. Sous les ordres du prince Repnine, il contribua aussi au gain de la bataille de Matchine, qui termina la guerre. Koutousof, par ancienneté, venait d'être promu au grade de lieutenant-général (21 mars 1791).

Après la mort subite de Potemkine, les idées de paix prévalurent chez les Turcs : la défaite de leurs troupes à Matchine, la prise d'Anapa par Goudovitch, et le combat naval près du cap Kalakri, qui fut également un échec pour eux, y disposèrent aussi le sultan. En effet, le traité de Iassy fut signé le 9 janvier 1792. L'année suivante, Catherine II rétablit ses relations diplomatiques avec la Porte, par l'envoi à Constantinople d'une ambassade pompeuse. Comme le général Koutousof était renommé pour sa finesse non moins que pour sa bravoure, et comme il s'était fait connaître des Turcs par ses exploits, c'est lui qui fut choisi

[1] Bogdanovitch, t. II, p. 470.

pour cette mission. Il s'en acquitta avec habileté et de manière à réunir tous les suffrages, mais ne resta que quelques mois à ce poste. Rappelé à Saint-Pétersbourg au moment où l'héroïque Kosciuszko leva, en Pologne, l'étendard de l'insurrection, Koutousof fut chargé (1795) de la défense de la Finlande méridionale, que seule les Russes avaient alors en leur possession. En même temps, Catherine II le nomma directeur du premier corps des cadets des armées de terre, école que l'impératrice appelait, un peu trop pompeusement, sa pépinière de grands hommes.

La Suède ne jugea pas à propos d'offrir au gouverneur de la Finlande l'occasion de tirer l'épée contre elle; le jeune roi Gustave IV ne songeait alors à enlever à la Russie qu'une de ses belles princesses, petites-filles de Catherine [1]. Accompagné de son oncle le régent, il alla, en 1796, faire à l'impératrice une visite à Saint-Pétersbourg, et, pendant un séjour de plus d'un mois, se fiança avec Alexandra Pavlovna. Koutousof, qui avait dû recevoir les deux princes à l'extrême frontière de l'empire, fut attaché à leur personne et eut encore à les accompagner au retour, mission devenue délicate alors, par suite de la rupture de ces projets de mariage. Catherine ne survécut pas longtemps à cet incident, véritable échec pour sa politique et son ambition. Encore la veille du jour où elle fut frappée d'apoplexie, le général avait passé la soirée à sa cour.

II. Règne de Paul I[er], 1796-1801. — D'abord Koutousof, laissé à son poste, n'eut aucune part aux faveurs du nouvel empereur; cependant, le 14 avril 1798, il fut promu au grade de général (en chef) de l'infanterie, et bientôt après Paul l'envoya en ambassade à Berlin, où avait eu lieu (17 nov.

[1] Voir Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. IV, p. 55; John Brown, *Les Cours du Nord*, trad. fr. de Cohen, t. III, p. 199, 206 et suiv.

1797) un changement de règne. La mission ostensible du héros de Matchine était de complimenter le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III ; mais il avait ordre en outre d'essayer d'entraîner le jeune monarque dans la coalition contre la France, dont le tsar s'occupait depuis quelque temps et dans laquelle le prince Repnine n'avait pas pu réussir à faire entrer le roi défunt. Koutousof ne rapporta à Paul, de Berlin, que des espérances ; néanmoins il reçut un bon accueil, et un instant il fut question de lui confier, à la place du général Herrmann, le commandement de l'armée de Hollande. L'ordre suprême de Saint-André lui fut conféré le 30 juin 1798, et il fut passagèrement nommé gouverneur général de la Lithuanie. Lorsque Gustave IV, après avoir signé un traité d'alliance avec la Russie, voulut achever de mettre fin, par sa présence personnelle à Saint-Pétersbonrg (décembre 1800), au refroidissement qui, depuis sa visite à Catherine II, avait régné entre la Suède et la Russie, ce fut encore Koutousof que l'on envoya à sa rencontre et que l'on attacha à sa personne. Puis, mis à la tête un instant d'une armée rassemblée en Volynie, il fut rappelé dans la capitale par suite du rapprochement subit qui venait de s'opérer entre le capricieux autocrate et Bonaparte, devenu premier consul. Comme le comte de Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, était momentanément absent, il eut ordre de faire son *intérim*, et pendant ce temps, comme aussi pendant le temps qui s'écoula encore jusqu'à la mort de Paul, il fut l'objet constant des attentions du monarque, déjà menacé d'une fin si tragique.

III. Règne d'Alexandre I[er]; 1801 à 1813. — Pendant la première année de ce règne remarquable à tant d'égards et sous lequel il devait arriver à l'apogée de sa gloire, quoi-

qu'il eût déjà cinquante-six ans à son début, Koutousof était investi de la place de gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et en même temps chargé de l'inspection de l'armée de Finlande. Mais des raisons de santé, ou peut-être un défaut absolu de sympathie entre le jeune monarque et lui, le déterminèrent à prendre sa retraite en septembre 1802. Catherine lui avait fait don de 2,000 âmes en Volynie : il alla s'établir dans sa terre et y vécut, pendant plusieurs années, au sein du bonheur domestique, entouré de sa femme et de ses cinq filles.

Vers la fin de 1805, un appel de son souverain vint l'y chercher. Alexandre, qui voyait lui échapper le rôle d'arbitre de l'Europe, que Bonaparte avait d'abord partagé avec lui, avait accédé à la troisième coalition contre la France, dans laquelle l'Angleterre, l'Autriche et la Suède étaient ses alliés. Trois armées, dont le monarque se flattait de prendre éventuellement lui-même le commandement en chef, furent aussitôt mises sur pied. A la tête de la première, Koutousof s'avança par la Galicie, afin de marcher sur Vienne et de là atteindre la ligne de l'Inn, où il espérait se joindre à l'armée autrichienne ; le comte de Buxhœwden traversa la Pologne avec la seconde, suivie de la garde impériale, placée sous le commandement du grand-duc Constantin, pendant que la troisième se réunissait sous les ordres du général Benningsen. A cette occasion eut lieu le premier séjour d'Alexandre à Pulawy, terre du prince Czartoryiski.

Il faut lire notre grand historien national sur les faits qui précédèrent la *journée des trois empereurs* (2 décembre 1805), et sur la bataille d'Austerlitz même, ainsi que sur ses conséquences[1] ; nous devons nous borner à rappeler

[1] Thiers, t. VI, p. 51 et suiv.; 231 et suiv ; 292 et suiv. Cf. ci-des-

en peu de mots que, tardivement instruit de la capitulation du général Mack[1], Koutousof, désespérant de sauver Vienne avec son armée, renforcée seulement par un faible corps autrichien, opéra sa retraite de Braunau, sur les bords de l'Inn, jusqu'en Moravie, où arrivèrent en ce moment-là les autres troupes russes ; que, poursuivi par les Français, il eut sa première rencontre avec eux, le 5 novembre, à Amstetten non loin de Mœlk ; qu'il repassa ensuite le Danube à Krems, afin de se retirer par la rive gauche, et qu'attaqué par des forces françaises, il est vrai très-inférieures aux siennes, sous le maréchal Mortier, il engagea avec elles, le 12 novembre, à Dürnstein, une lutte terrible, où il eut l'avantage, mais où peut-être il eût dû écraser l'ennemi ; qu'il se déroba bientôt après, devant Vienne, à la poursuite de Napoléon, prêt à lui couper la retraite, et réussit d'autant plus à la continuer, que l'affaire de Hollabrunn, où le prince Bagrathion fit, le 16, des prodiges de valeur, le dégagea et que d'habiles négociations avec Murat lui firent gagner du temps ; qu'enfin, le 19, arrivé avec une trentaine de mille hommes à Olmütz, où était Alexandre avec l'empereur François, il put se réunir à Buxhœwden, qui en avait 40,000, de manière qu'en comptant aussi la garde impériale, les

sus, page 430. — Sur les fameux plans du général Weirother, voir Thiers, p. 283 et suiv., 301 et suiv.

[1] Malgré cette lamentable défaite d'un allié, la gaieté régnait au camp des Russes. Voici à ce sujet un témoignage digne de remarque : « Dans cet abattement général de nos alliés, dit Danilefski (p. 31), le quartier-général de Koutouzoff était le centre des plaisirs, parce qu'on s'y rappelait le temps des triomphes et de la magnificence de Catherine. *Koutouzoff en était le dernier représentant ;* l'armée qu'il commandait brûlait de se mesurer avec celle de Napoléon, parce qu'elle était encore pleine du souvenir glorieux des victoires que, six ans auparavant, les Russes avaient remportées en Italie sur les Français. » — De Maistre (*Mémoires politiques*, p. 193 et suiv.) raconte à son roi les événements qui suivirent, en répétant ce que l'on en disait, avec plus ou moins de vérité, dans les salons de Saint-Pétersbourg.

forces russes qu'il eut alors sous ses ordres se montèrent à environ 75,000 hommes. Les Autrichiens n'y ajoutèrent que 15,000 hommes : aussi se rangèrent-ils sous le commandement de Koutousof qui, pourtant, ne l'exerça que nominalement pendant la bataille, car son souverain, le voyant manquer de confiance, prit sans lui les dispositions les plus importantes.

Sur ce point, Danilefski (p. 47 et 50), est peu explicite; M. Thiers (p. 280), au contraire, entre dans beaucoup de détails sur les avis divers entre lesquels Alexandre flottait et qui l'entraînèrent à la résolution de livrer bataille, contrairement aux conseils opposés que dictait à Koutousof son expérience de la guerre. « Pour se soumettre aux circonstances, dit le premier en parlant de ce général, il se borna à transmettre à son armée les ordres qu'il recevait (en conformité du plan imaginé par le général Weirother, et auquel le monarque avait donné sa sanction), et resta simple spectateur des événements. » Le second, moins réservé et plus sévère, s'exprime ainsi (p. 288) : « Le général Koutousof, sous le nom duquel la bataille allait se livrer, ne commandait plus, et avait la coupable faiblesse d'accepter des résolutions qu'il désapprouvait [1]. » Pour se mesurer avec l'armée française conduite par le plus grand capitaine de l'époque, la bravoure habituelle des troupes russes ne pouvait leur suffire : même l'unité et la vigueur du commandement, si elles devaient mener à la victoire, auraient eu besoin d'être soutenues par un concours de circonstances favorables qui, comme le voyait bien le général

[1] « Koutousof est excellent, dit en 1812 le comte de Maistre, pourvu que l'empereur ne soit pas à l'armée; car, autrement, ce n'est plus qu'un courtisan qui *fait sa cour*, au lieu de *faire la guerre*, et qui perd toutes ses forces. » Voir encore la suite, *Correspondance politique*, t. I[er], p. 139, où le ministre sarde raconte des détails curieux sur la bataille d'Austerlitz. Cf. *Mémoires politiques*, p. 200.

en chef, faisaient défaut. Le soleil d'Austerlitz éclaira la victoire des nôtres, malgré l'héroïque résistance du général Dokhtourof et de quelques-uns de ses frères d'armes. Koutousof déclara formellement, plus tard, qu'il n'avait pas à répondre de la perte de cette bataille, et, d'autre part, on entendit dire un jour à l'empereur Alexandre : « A la bataille d'Austerlitz, j'étais jeune et sans expérience. »

N'insistons point et ne nous arrêtons pas plus longtemps à un événement sur lequel nous ne pourrions rien ajouter à l'admirable narration de M. Thiers. Nous ne parlerons pas non plus de l'étrange rescrit que l'empereur François II adressa à Koutousof après la bataille d'Austerlitz[1] et où il se plaint de ses « déceptions », ni de ses autres communications avec le monarque allemand pendant la marche par laquelle il ramenait son armée en Russie, au plus fort de l'hiver.

Alexandre, qui venait de lui conférer le grand cordon de Saint-Vladimir et de nommer une de ses filles demoiselle d'honneur de l'impératrice, chargea Koutousof, en 1806, du poste de gouverneur militaire de Kief. Cependant, occupé alors à organiser le conseil provisoire de la guerre, il eut besoin des avis du général et le manda dans sa capitale. Danilefski (p. 54) nous fait connaître les attributions de ce conseil, où siégeaient, avec Koutousof, deux feldmaréchaux, le prince Saltykof et le comte Michel Kamenski, puis les généraux Viazmitinof, Lascy, Suchtelen, comte Tolstoï, enfin le ministre de la marine Tchitchagof, et dont la chancellerie était dirigée par le comte de Lieven. Au bout de quelques mois, cependant, Koutousof revint à Kief,

[1] Danilefski, p. 51. — Sur ce qui se passa chez les Russes, après leur défaite, voir Thiers, p. 423 et suiv.; de Maistre, *Corresp. polit.*, t. I[er], p. 263. Cf. Schlosser, *Geschichte des XVIII. Jahrhunderts*, t. VI, p. 660 et suiv.

et, quand la guerre contre la France reprit, encore dans le cours de 1806, il n'y prit aucune part active.

C'est sur le théâtre de ses premiers exploits qu'il fut rappelé à cette époque, quand les Turcs eurent recommencé la guerre avec les Russes ; guerre qui, malgré les conférences ouvertes à plusieurs reprises, se prolongea jusqu'en 1812, surtout par suite des conventions de Tilsit entre Alexandre et Napoléon. Koutousof n'y parut d'abord qu'en qualité d'adjoint du vieux feldmaréchal prince Prosorofski, successeur de ce général Michelson qui avait jadis vaincu Pougatchef[1]. Mais comme la campagne de 1807, mal dirigée, prit une tournure fâcheuse et que Koutousof ne s'abstint pas de critiquer les opérations dans des réunions avec les généraux, le commandant en chef demanda son rappel et l'obtint, car, depuis la bataille d'Austerlitz surtout, l'inculpé n'était pas en faveur auprès d'Alexandre. Celui-ci le nomma gouverneur militaire de la Lithuanie, et Koutousof passa ainsi un an et demi à Vilna, jusqu'à ce que la mort de Prosorofski et la gravité des circonstances sous ses premiers successeurs, Bagrathion et Kamenski le jeune, le firent rappeler sur les bords du Danube, où les Turcs ne cessaient de faire bonne contenance. Arrivé à Boukarest, le 18 avril 1811, il adopta le système d'une vigoureuse défensive sur la rive gauche du fleuve, ne gardant que Roustchouk sur la rive opposée, et en même temps il amena, par des ouvertures habiles, mais de pure politesse, le grand-visir Ahmed-Bey à lui faire des propositions de paix qui pussent servir de base à la reprise des négociations. Hamid-Effendi, ministre de la guerre, ayant en effet été envoyé à Boukarest, le généralissime russe l'entoura de luxe et de plaisirs, afin de le tenir le plus longtemps possible, malgré sa propre résis-

[1] Voir Rabbe, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. Ier, p. 332.

tance aux désirs des Ottomans. Puis, lorsque la guerre reprit néanmoins et que le grand-visir fit mine d'attaquer Roustchouk, il lui livra, sous les murs de cette forteresse, le 4 juillet, une bataille, où 18,000 Russes se mesurèrent sans désavantage avec 60,000 Turcs[1]. Ceux-ci s'attribuèrent, il est vrai, la victoire, parce que Koutousof, après l'avoir réellement remportée, s'arrêta sans les poursuivre, repassa le Danube et évacua Roustchouk; mais, dans le fait, cette bataille, où peu s'en fallut que l'armée turque ne fût détruite, rouvrit aux Russes, après cinq ans de guerre infructueuse, la voie des succès. Koutousof en eut de plus éclatants encore quelques jours après; car, le 14 octobre, ayant renvoyé une partie de ses forces sur la rive droite du fleuve, lui-même réduisit, sur la rive gauche, les Turcs à mettre bas les armes, pendant que ses autres forces s'emparèrent de leur camp sous les murs de Roustchouk, d'où le grand-visir avait eu à peine le temps de se sauver par une prompte fuite. En récompense de ces faits d'armes, le vainqueur fut créé comte.

Ils rendaient possible aux Russes de consentir à la paix sans obtenir la cession des principautés; or, cette paix leur était nécessaire, au moment où Napoléon menaçait leur pays d'une invasion. Vainqueurs, ils purent se montrer plus faciles et se contentèrent de la frontière du Pruth, sans donner suite aux aventureux projets de l'amiral Tchitchagof. Le traité de Boukarest, du 28 mai 1812, ne fait pas moins d'honneur aux talents de négociateur de Koutousof que les victoires de Roustchouk n'en avaient valu à sa capacité militaire; par cette transaction, il rendit à

[1] Voir Valentini, trad. de E. de Lacoste. *Précis des dernières guerres des Russes contre les Turcs* (1825). p. 172. Cf. Danilefski p. 64; de Maistre, *Corresp. polit.*, t. Ier, p. 27; Sugenheim, *Russland's Einfluss*, etc., t. II, p. 302.

son pays le service dont il avait le plus besoin à ce moment-là. Nous regrettons de ne pas pouvoir nous y arrêter[1].

Heureux d'avoir pu, à ce prix, mettre une armée de plus à la disposition de l'empereur, il courut à Saint-Pétersbourg, après avoir fait une rapide visite à sa famille, dans sa terre de Volynie. Alexandre étant à ce moment-là (juin) dans les camps, aux bords de la Duna, le brave guerrier resta d'abord dans l'inaction. Cependant la noblesse du gouvernement de Saint-Pétersbourg ne tarda pas à le prier de se charger du commandement des milices (*droujini*) qu'elle mettait sur pied, de même que la noblesse de tous les autres gouvernements exposés à l'invasion[2]. De son côté, Alexandre le destinait à présider à la défense de sa capitale. Mais le vœu de la nation, celui de l'armée surtout, le désignait pour une mission plus haute, celle de repousser l'invasion française à la tête de l'armée principale ; car, entre les mains de Barclay de Tolly, malgré son mérite incontestable, le commandement de cette armée n'était pas entouré de la confiance publique. « L'empereur, dit le comte de Maistre[3], était peu porté pour Koutousof (il explique plus haut pourquoi), et comme il sentait cependant l'opinion qui l'appelait au commandement, il le créa tout à coup (le 9 août) prince de l'empire. Personne ne balança sur cette grâce, et chacun dit de concert : c'est pour ne pas le faire maréchal. Mais l'opinion, allant son train, parvint bientôt à ce point auquel l'empereur ne résiste guère ; une autre

[1] Voir le texte du traité dans le *Manuel diplomatique* du professeur Ghillany, édit. fr. de Schnitzler, t. II, p. 55; Schœll, *Histoire des traités de paix*, t. XIV, p. 538. Cf. Bignon, t. XI, p. 84; Thiers, t. XIV, p. 433, et Danilefski, p. 75.

[2] Les milices, dit Danilefski, étaient organisés dans dix-sept gouvernements. P. 81.

[3] Ouvrage cité, t. Ier, p. 159. L'auteur était toujours à Saint-Pétersbourg, en qualité de membre du corps diplomatique.

belle cause s'est jointe, dit-on, à la première, et le public lui en a su gré. Sa Majesté impériale décerna donc le commandement général au prince Koutousof, à la satisfaction universelle. Car il faut avouer que, malgré ses désavantages physiques, on ne voit rien de mieux. Huit jours auparavant j'avais entendu dire : « Que voulez-vous faire d'un « général aveugle ? » Après le choix, je fis l'objection de la vue au même personnage, qui me répondit : « Ah, mon « Dieu ! il y voit assez. » Alexandre, avant de se décider, consulta une réunion de six grands dignitaires ; puis, le 20 août, il signa l'oukase de nomination. Ayant fait appeler Koutousof, le même jour, à son palais de Kamennoï-Ostrof, « il remit en son pouvoir, dit Danilefski (p. 81), toutes les troupes et les milices dont il jugeait à propos de disposer. Ce qu'Alexandre lui défendit d'une manière absolue, c'était d'entrer dans aucun arrangement avec Napoléon. Il lui ordonna en même temps, dans le cas où la guerre tournerait heureusement et que nos armées vinssent à occuper les gouvernements occidentaux (la Pologne), d'agir avec clémence envers les malheureux habitants, bien qu'ils eussent manqué aux devoirs de fidèles sujets, qu'ils avaient à remplir envers la Russie. »

Nous avons vu, dans le texte (p. 117), le nouveau généralissime arriver au camp de Tsarévo-Zaïmischtché et se mettre à la tête de l'armée. Huit jours après fut livrée la grande bataille de Borodino ou de la Moskva[1].

Le lecteur connaît la suite des événements, et il se rappelle aussi que c'est vers le temps de la bataille de Malo-

[1] Voir sur cette mémorable journée, outre tous nos auteurs russes, Labaume, chez Rabbe, t. II, p. 75; Ségur, liv. VII, chap. IX et suiv.; Thiers, t. XIV, p. 302-351; Wilson, trad. all., p. 122-136; de Maistre, ouvrage cité, t. Ier, p. 176. Nous avons déjà dit que l'illustre écrivain sarde accueille indistinctement tous les bruits.

Iaroslavetz (24 octobre), où il était bien près d'être tourné et surpris, que Koutousof, nommé feldmaréchal, était à son apogée. « Depuis le temps de Pojarski, dit Danilefski (p. 108), aucun personnage ne fut placé plus haut dans l'opinion de la Russie, qui, les yeux attachés sur Taroutino,... ne cessait d'adresser au Tout-Puissant de ferventes prières. » Puis (à partir du 26) vint la fatale retraite des nôtres, sur laquelle le comte de Maistre s'exprime ainsi : « Je crois que jamais Dieu n'a dit aux hommes d'une voix plus haute et plus distincte : *C'est moi*[1]. » Nous n'avons point eu à la raconter, mais on la connaîtra à fond, si au récit de M. Thiers on ajoute celui du général Wilson, tout plein de curieux détails. En plusieurs endroits, notre éminent historien, quoique en général fort sévère pour Koutousof, comme on l'a vu, vante néanmoins ses « profonds calculs, » sa « profonde sagesse, » la « profondeur des vues de ce sage capitaine[2]; » mais son indolence, sa crainte de compromettre, en pressant trop Napoléon, les lauriers dont il était couvert, paralysèrent trop souvent son action et l'empêchèrent de porter à l'ennemi en fuite les grands coups auxquels on pouvait s'attendre. Nous lisons dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (p. 552) qu'il s'expliqua là-dessus vis-à-vis du prince de Wurtemberg. « Je sais, dit-il, que vous, jeunes gens, vous médisez du *vieux* (c'est ainsi qu'il se qualifiait lui-même), que vous le trouvez timide, inactif...; mais vous êtes trop jeunes pour juger une telle question. L'ennemi qui se retire est plus terrible que vous ne croyez, et, s'il se retourne, aucun de vous ne tien-

[1] *Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 295. Il faut lire toute cette lettre du 29 décembre 1812. Cf. Bignon, t. XI, p. 189 et suiv.

[2] Entre autres, t. XIV, p. 457, 496 et 552; t. XV, p. 182 et 455. — Sur ses fautes nombreuses, voir Beitzke, p. 299; Wilson, p. 200, 235, 275, etc. — Jugement de Boutourline, dans Rabbe, t. II, p. 71.

drait tête à sa fureur. Pourvu que je le ramène ruiné sur la Bérésina, ma tâche sera remplie. Voilà ce que je dois à ma patrie, et cela, je le ferai. » Il n'en est pas moins vrai qu'aux combats de Krassnoï, il se montra, comme nous l'avons dit (p. 379), inférieur à sa tâche; néanmoins le titre de *prince de Smolensk* lui fut alors décerné. Si Alexandre l'en avait cru, il n'aurait pas poursuivi ses avantages jusqu'en Allemagne et l'armée russe, après avoir délivré la patrie, se serait arrêtée à sa frontière.

Ce fut, comme il a été dit aussi (p. 394), à Bunzlau, en Silésie, presque à la veille de la bataille de Lutzen, où Wittgenstein tenait sa place, que, le 28 avril 1813, Koutousof, depuis quelque temps malade, fut à bout de forces et mourut. Son souverain venait de le décorer du cordon de Saint-George de la première classe, qui n'est conféré qu'aux plus illustres guerriers. Sa dépouille mortelle, transférée à Saint-Pétersbourg, fut déposée dans un caveau de la cathédrale de N.-D. de Kasan, surmonté d'un monument où est exposé, comme trophée, le bâton de l'illustre maréchal Davout. A cette occasion, l'empereur fit célébrer de magnifiques obsèques, en présence de toute la garnison; l'éminent Philarète, aujourd'hui vénéré comme métropolitain de Moscou, alors encore archimandrite de Saint-Alexandre-Nevski et recteur de l'académie ecclésiastique, y prononça l'éloge funèbre du célèbre feldmaréchal[1]. Immédiatement après le décès du prince, le monarque avait adressé une lettre autographe de consolation à sa veuve, à laquelle il assigna une pension toute princière reversible sur ses filles. La statue de Koutousof a été, depuis, placée dans

[1] Si nous l'avions sous la main, il nous donnerait sans doute une mesure exacte du talent que l'on peut trouver au sein du clergé russe. Nous ne connaissons que le panégyrique assez médiocre dû à Vladimir Panaïef.

l'un des angles du beau temple où reposent les cendres de l'homme qui, après Alexandre lui-même et avec l'Hérostrate de Moscou, non moins patriote qu'eux, a le plus fait pour la délivrance de la Russie et pour ménager à son pays l'honneur de contribuer efficacement à celle de l'Allemagne.

Le comte de Maistre[1] nous entretient de quelques lettres adressées par l'illustre capitaine lui-même à sa famille. « A la fin de 1812, il en écrivit, dit-il, une fort longue à la princesse sa femme, en russe, comme il écrit toujours, et dans laquelle, prenant tout à coup la parole en français, il lui dit : « La fortune, qui est une femme, avait eu un caprice pour Napoléon, qu'elle a comblé de ses faveurs; mais enfin elle en a eu honte, et s'est tournée du côté d'un vieux général qui a toujours adoré le sexe de cette déesse, et qui toute sa vie a été l'esclave de quelque femme; elle a rejeté l'autre en disant : « Fi, le vilain! » Cette épître, où la fadeur domine, était-elle à la hauteur de si solennelles circonstances, ou ne confirme-t-elle pas plutôt ce que nous savons déjà, que, si les facultés du vieux guerrier n'étaient pas médiocres, son caractère excluait pourtant la grandeur? Tous les témoignages sont d'accord sur ce point, et ils sont confirmés, si nous ne nous abusons, par nos récits du texte, où nous avons signalé les fréquentes irrésolutions de Koutousof, son peu de respect pour la vérité et la petitesse de ses procédés à l'égard de Barclay de Tolly, son rival. Même le général Bogdanovitch, l'historien officiel de la campagne de 1812[2], élève ces questions : « Jusqu'où allait sa confiance? Avait-il cette fermeté de l'âme ou savait-il cacher son trouble intérieur? Nous ne nous chargeons pas de faire la réponse...; il se renfermait en lui-même. »

[1] *Corresp. diplom.*, t. Ier, p. 180, 183, 253.
[2] Traduction allemande, t. II. p. 306.

Après ce jugement plein de réticences sur le caractère de Koutousof, l'écrivain russe réduit encore à de justes proportions le mérite qu'il lui attribue comme capitaine.

Peut-être les uns l'ont-ils trop exalté, les autres trop rabaissé, et, quant à M. Thiers, nous oserions dire qu'il est allé trop loin à la fois dans ses critiques et dans ses éloges. Le prince Koutousof-Smolenskoï n'était point un homme supérieur et point un caractère d'une trempe vigoureuse ; mais c'était un homme de talent, d'une intelligence remarquable et pleine de finesse. Il était trop homme de cour, un sujet trop obséquieux, pour être à même de dominer la situation, et, comme capitaine, rien de ce qu'on sait de lui n'atteste le génie : aussi se laissait-il intimider par celui du grand homme que le sort, dans sa sévérité, lui avait donné pour adversaire. Du reste, il était bon, affable, poli, non sans aménité dans ses manières, comme dans sa physionomie; il estimait les Français, qu'à l'exemple de ses confrères de la noblesse russe, il calquait de son mieux ; et, pas plus qu'eux, il ne manquait de cette instruction brillante, mais superficielle, par laquelle trop souvent on se flatte, dans les rangs de la noblesse russe, de pouvoir égaler les membres de nos familles aristocratiques, formés par de sérieuses et fortes études, pleins de goût pour les choses de l'esprit, et passionnés pour les débats de l'intelligence en général, comme pour les brillants monuments de leur littérature en particulier. Koutousof, pour tout dire en un mot, était un de ces vieux Russes en transition que nous avons définis dans l'introduction; un homme qui, à de riches dons de la nature, à une pénétration peu commune, joignait le fruit de ses observations pendant une carrière longue et accidentée. Sans idéalisme de principes, sans enthousiasme, sans fermeté à

toute épreuve, il était néanmoins un enfant dévoué de sa patrie, sensible à l'honneur d'en tenir les destinées entre ses mains, prodigue de son sang pour la servir et pour témoigner, en toute occasion, jusqu'à sa dernière heure, de son obéissance à ses appels et de sa fidélité envers son souverain, qui pourtant n'avait de lui qu'une idée fort médiocre.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

Avénement d'Alexandre Ier. — État de la Russie. — Les réformes ne sont pas du goût de Rostoptchine. — Il vit dans la retraite. — En 1806, il appelle sur lui l'attention de l'empereur. — Ses efforts restent sans effet. — Il recourt à la plume et écrit des pamphlets. —Sa bile contre les Français.—Ses pièces de théâtre.—Alexandre et Spéranski. — Seconde période de réformes. — Émancipation des serfs. — Intrigue de Rosenkampf et du comte d'Armfelt. — Rostoptchine y est mêlé. — Nommé gouverneur de Moscou, il donne des avis à l'empereur. — Jugement du comte de Maistre à propos de la chute de Spéranski.

CHAPITRE III

Invasion des Français en 1812. — Plan de campagne des Russes. — Armement des milices. — Rostoptchine reçoit l'empereur Alexandre à Moscou. — Intervention de l'Église. — La Mère de Dieu de Smolensk. — Koutousof prend le commandement de l'armée russe. — Son portrait. — Bataille de Borodino ou de la Moskva. — Projets et mécontentement de Rostoptchine. — Ses rigueurs envers la colonie française. — Proclamations et discours. — Koutousof fait à Rostoptchine des promesses trompeuses. — Un aérostat. —Conseil de guerre à Fili. — La résolution d'abandonner Moscou sans nouveau combat met Rostoptchine en fureur. — Il révèle aux habitants

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

ERRATA ET ADDITIONS

Page 22, ligne 9 des notes, *au lieu de* était vraisemblablement un fils, etc., *lisez* était le colonel Ivân Sergheïévitch.

P. 31, ligne 5 des notes, *au lieu de* Nul n'est grand-seigneur ici, *lisez* Nul n'est considérable ici. Le comte de Ségur (*Mémoires ou Souvenirs*, t. III, p. 533) attribue ce mot à Paul parlant à Dumouricz.

P. 39, ligne 3 de la note, *au lieu de* fel-dmaréchal, *lisez* feldmaréchal.

P. 42, ligne 22, *au lieu de* Le comte Panine était vice-chancelier, *lisez* Le prince Alexandre Kourakine était vice-chancelier. Le comte Panine ne fut nommé à ce poste que le 6 octobre 1799.

P. 43, ligne 15, *au lieu de* en novembre, *lisez* le 6 octobre; *et au lieu de* ministre des affaires étrangères, *lisez* président du collége des affaires étrangères.

P. 61, ligne 1 des notes, *au lieu de* Adam Czartorigski et Paul Stroganof, *lisez* Le prince Adam-George Czartoryiski, le comte Paul Alexandrovitch Stroganof et Nicolas Nikolaïévitch Novociltsof. Ce sont ces jeunes amis de l'empereur Alexandre auxquels M. Thiers (t. V de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*) impute une partie des fautes commises par le monarque. Voir sur eux la note p. 410.

P. 119, ligne 2, *au lieu de* colonel, *lisez* général de brigade.

P. 185, ligne 20, *au lieu de* humbles chaumières, *lisez* humbles cabanes.

P. 189, ligne 11 de la note, *au lieu de* tout partie, *lisez* tout parti.

P. 240, ligne 26, *aux mots* même à cette distance de six à huit lieues. Cela fait 24 à 32 verstes; or, on assure que la lueur de l'incendie était visible encore à 130 verstes.

P. 245, ligne 11, *au lieu de* Tchernitchef, *lisez* Tchernychef.

P. 267, ligne 8 des notes. Le mot écrasé doit être lu *d'aristocrates*

P. 268, ligne 1 de la note. Rétablissez ici le renvoi au n° 1.

P. 295, ligne 14, *au lieu de* Toslloï, *lisez* Tolstoï.

P. 336, ligne 20, *au lieu de* Toroutino, *lisez* Taroutino.

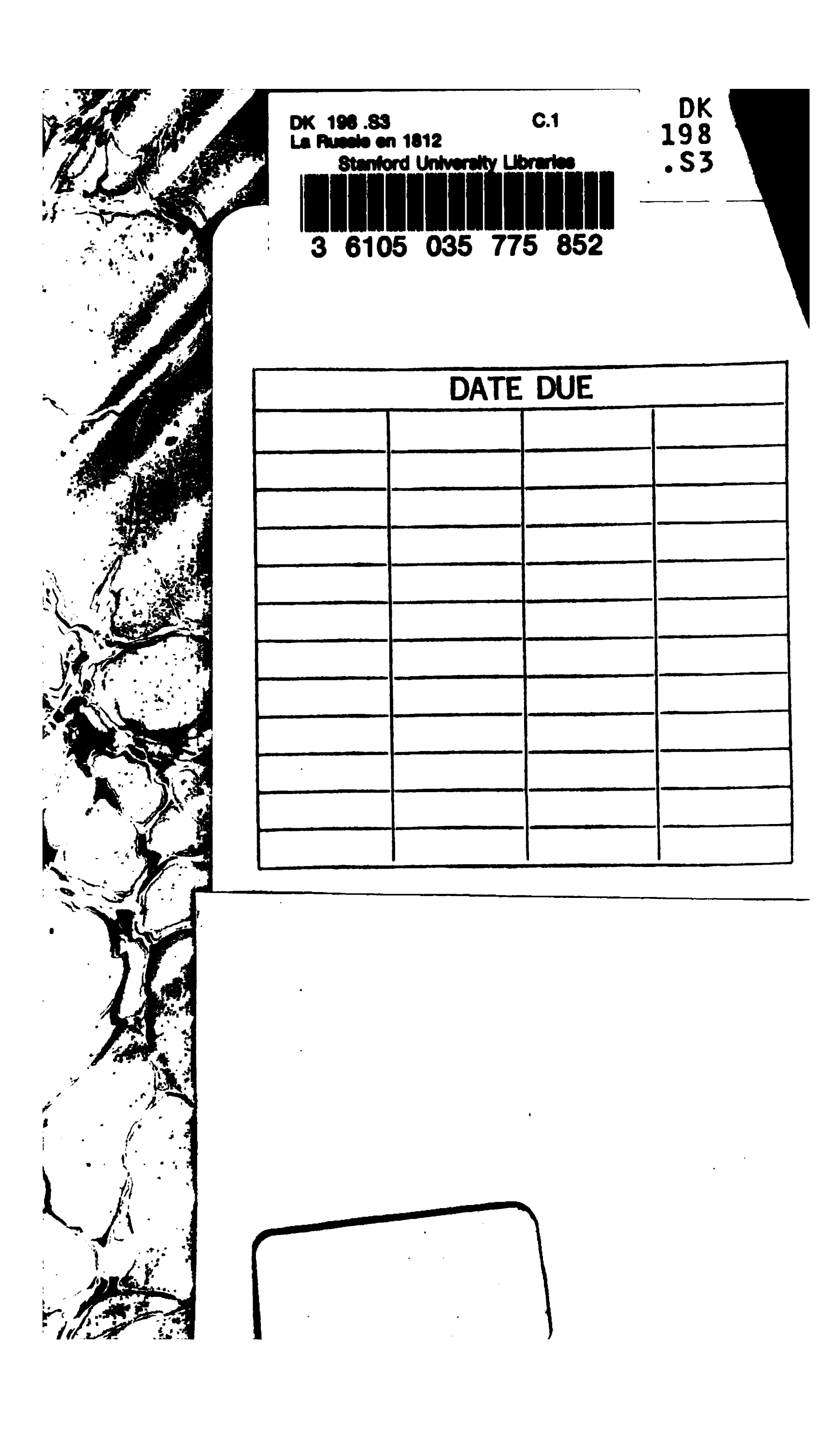
P. 345, ligne 11. Comme ici, et dans quelques autres passages, nous avons exprimé un dissentiment moral entre nous et M. Thiers, notre profond respect pour le grand historien, non moins que notre impartialité, nous oblige de rappeler aussi avec sympathie la généreuse déclaration qu'il a cru devoir faire (t. XV, p. 186), à l'occasion du soulèvement de l'Allemagne en 1813, à la suite de l'expulsion des Français de la Russie; déclaration qui corrige ce qui nous avait paru excessif dans certaines appréciations. Voici cette déclaration :

« Pour moi, qui écris ces tristes récits, je suis Français, et je l'ose dire, Français profondément attaché à la grandeur de mon pays ; et cependant je ne puis, au nom même des sentiments que j'éprouve, exprimer un blâme pour ces patriotes allemands qui, servant à contre-cœur une cause qu'ils sentaient n'être pas la leur, revenaient à la cause qu'ils croyaient être celle de leur patrie et qui malheureusement l'était devenue par la faute du chef placé alors à notre tête. »

P. 392, ligne 4 des notes. Rétablissez le renvoi au n° 2.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.




DK 198 .S3
C.1
La Russie en 1812
Stanford University Libraries
3 6105 035 775 852
DK
198
.S3
DATE DUE

